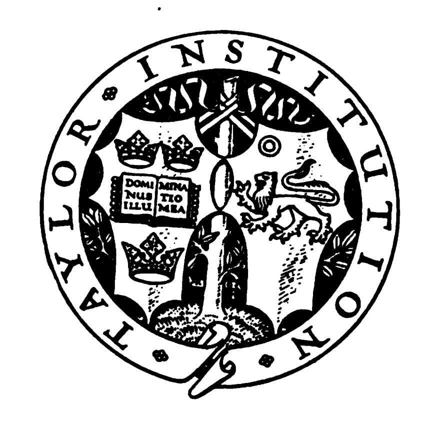

TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



Nr. 437 Wehn

COLLECTION
COMPLETTE
DES
ŒUVRES
PHILOSOPHIQUES, LITTÉRAIRES ET DRAMATIQUES
DE
M. DIDEROT.

TOME V.

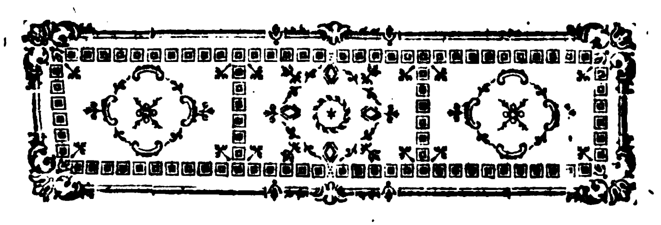
COLLECTION COMPLETTE DES ŒUVRES PHILOSOPHIQUES, LITTÉRAIRES ET DRAMATIQUES DE M. DIDEROT.

TOME V.



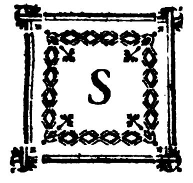
LONDRES.

M. DCC. LXXIII.



DE
LA POÉSIE
DRAMATIQUE,
A MONSIEUR GRIMM.

Vice cotis, acutum
Reddere quæ ferrum valet, exsors ipsa secandi.
HORAT. de Art. poet.



SI un peuple n'avoit jamais eu qu'un genre de ſpectacle plaiſant & gai, & qu'on lui en propoſât un autre ſérieux & touchant, ſauriez-vous, mon ami, ce qu'il en penſeroit? Je me trompe fort, ou les hommes de bon ſens, après en avoir conçu la poſſibilité, ne manqueroient pas de dire: A quoi bon ce genre? La vie ne nous apporte-t-elle pas aſſez de peines réelles, ſans qu'on nous en faſſe encore d'imaginaires? Pourquoi donner entrée à la triſteſſe juſques dans nos amuſemens? Ils parleroient comme des gens étrangers au plaiſir de s'attendrir, & de répandre des larmes.

L'habitude nous captive. Un homme a-t-il paru avec une étincelle de génie? a-t-il produit quelque ouvrage? d'abord il étonne & partage les esprits; peu à peu il les réunit; bientôt il est suivi d'une foule d'imitateurs; les modeles se multiplient; on accumule les observations; on pose des regles; l'art naît; on fixe ses limites, & l'on prononce que tout ce qui n'est pas compris dans l'enceinte étroite qu'on a tracée, est bizarre & mauvais; ce sont les colonnes d'Hercule, on n'ira point au delà sans s'égarer.

Mais rien ne prévaut contre le vrai. Le mauvais passe malgré l'éloge de l'imbécillité, & le bon reste malgré l'indécision de l'ignorance & la clameur de l'envie. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que les hommes n'obtiennent justice que quand ils ne sont plus; ce n'est qu'après qu'on a tourmenté leur vie, qu'on jette sur leurs tombeaux quelques fleurs inodores. Que faire donc? Se reposer, ou subir une loi à laquelle de meilleurs que nous ont été soumis. Malheur à celui qui s'occupe, si son travail n'est pas la source de ses instans les plus doux, & s'il ne sait pas se contenter de peu de suffrages. Le nombre des bons Juges est borné. O, mon ami, lorsque j'aurai publié quelque chose, que ce soit l'ébauche d'un drame, une idée philosophique, un morceau de morale ou de littérature, car mon esprit se délasse par la variété, j'irai vous voir. Si ma présence ne vous gêne pas, si vous venez à moi d'un air satisfait, j'attendrai sans impatience que le tems & l'équité, que le tems amene toujours, aient apprécié mon ouvrage.

S'il existe un genre, il est difficile d'en introduire un nouveau; celui-ci est-il introduit? autre

préjugé : bientôt on imagine que les deux genres adoptés ſont voiſins, & ſe touchent.

Zénon nioit la réalité du mouvement. Pour toute réponſe, ſon adverſaire ſe mit à marcher ; & quand il n'auroit fait que boiter, il eût toujours répondu.

J'ai eſſayé de donner dans le *Fils Naturel* l'idée d'un drame qui fût entre la Comédie & la Tragédie.

Le *Pere de Famille*, que je promis alors, & que des diſtractions continuelles ont retardé, eſt entre le genre ſérieux du *Fils Naturel* & la Comédie.

Et ſi jamais j'en ai le loiſir & le courage, je ne déſeſpere pas de compoſer un drame qui ſe place entre le genre ſérieux & la Tragédie.

Qu'on reconnoiſſe à ces ouvrages quelque mérite, ou qu'on ne leur en accorde aucun, ils n'en démontreront pas moins que l'intervalle que j'appercevois entre les deux genres établis, n'étoit pas chimérique.

Voici donc le ſyſtême dramatique dans toute ſon étendue. La Comédie gaie, qui a pour objet le ridicule & le vice ; la Comédie ſérieuſe, qui a pour objet la vertu & les devoirs de l'homme ; la Tragédie, qui auroit pour objet nos malheurs domeſtiques ; la Tragédie, qui a pour objet les cataſtrophes publiques, & les malheurs des Grands.

Mais qui eſt-ce qui nous peindra fortement les devoirs des hommes ? Quelles ſeront les qualités du Poëte qui ſe propoſera cette tâche ?

Qu'il ſoit Philoſophe, qu'il ait deſcendu en lui-même, qu'il y ait vu la nature humaine, qu'il ſoit profondément inſtruit des états de la ſociété, qu'il en connoiſſe bien les fonctions & le poids, les inconvéniens & les avantages,

» Mais comment renfermer dans les bornes
» étroites d'un drame tout ce qui appartient à la
» condition d'un homme? Où est l'intrigue qui
» puisse embrasser cet objet? On fera dans ce
» genre de ces Pieces que nous appellons à tiroir;
» des Scenes épisodiques succéderont à des Scenes
» épisodiques & décousues, ou tout au plus liées
» par une petite intrigue qui serpentera entr'el-
» les; mais plus d'unité, peu d'action, point d'in-
» térêt. Chaque Scene réunira les deux points si
» recommandés par Horace; mais il n'y aura
» point d'ensemble, & le tout sera sans consis-
» tance & sans énergie «.

Si les conditions des hommes nous fournissent des Pieces, telles, par exemple, que les *Fâcheux* de Moliere, c'est déja quelque chose; mais je crois qu'on en peut tirer un meilleur parti. Les obligations & les inconvéniens d'un état, ne sont pas tous de la même importance. Il me semble qu'on peut s'attacher aux principaux, en faire la base de son ouvrage, & jetter le reste dans les détails; c'est ce que je me suis proposé dans le *Pere de Famille*, où l'établissement du Fils & de la Fille sont mes deux grands pivots. La fortune, la naissance, l'éducation, les devoirs des peres envers leurs enfans, & des enfans envers leurs parens, le mariage, le célibat, tout ce qui tient à l'état d'un pere de famille, vient amené par le dialogue. Qu'un autre entre dans la carriere, qu'il ait le talent qui me manque, & vous verrez ce que son drame deviendra.

Ce qu'on objecte contre ce genre, ne prouve qu'une chose; c'est qu'il est difficile à manier; que ce ne peut être l'ouvrage d'un enfant, & qu'il suppose plus d'art, de connoissances, de gravité &

de force d'esprit qu'on n'en a communément quand on se livre au théatre.

Pour bien juger d'une production, il ne faut pas la rapporter à une autre production. Ce fut ainsi qu'un de nos premiers Critiques se trompa. Il dit : » Les Anciens n'ont point eu d'Opéra, donc l'Opéra est un mauvais genre «. Plus circonspect ou plus instruit, il eût dit, peut-être : Les Anciens n'avoient qu'un Opéra, donc notre Tragédie n'est pas bonne. Meilleur Logicien, il n'eût fait ni l'un ni l'autre raisonnement. Qu'il y ait ou non des modeles subsistans, il n'importe ; il est une regle antérieure à tout, & la raison poétique étoit qu'il n'y avoit point encore de Poëtes ; sans cela, comment auroit-on jugé le premier Poëme ? Fut-il bon parce qu'il plut ? ou plut-il parce qu'il étoit bon ?

Les devoirs des hommes sont un fonds aussi riche pour le Poëte dramatique, que leurs ridicules & leurs vices ; & les Pieces honnêtes & sérieuses réussiront par-tout, mais plus sûrement encore chez un peuple corrompu qu'ailleurs. C'est en allant au théatre qu'ils se sauveront de la compagnie des méchans dont ils sont entourés ; c'est là qu'ils trouveront ceux avec lesquels ils aimeroient à vivre ; c'est là qu'ils verront l'espece humaine comme elle est, & qu'ils se réconcilieront avec elle. Les gens de bien sont rares ; mais il y en a. Celui qui pense autrement, s'accuse lui-même, & montre combien il est malheureux dans sa femme, dans ses parens, dans ses amis, dans ses connoissances. Quelqu'un me disoit un jour, après la lecture d'un ouvrage honnête qui l'avoit délicieusement occupé : Il me semble que je suis resté seul. L'ouvrage méritoit cet éloge ; mais ses amis ne méritoient pas cette satyre.

C'est toujours la vertu & les gens vertueux qu'il

faut avoir en vue quand on écrit. C'est vous, mon ami, que j'évoque quand je prends la plume; c'est vous que j'ai devant les yeux quand j'agis. C'est à Sophie que je veux plaire. Si vous m'avez souri, si elle a versé une larme, si vous m'en aimez tous les deux davantage, je suis récompensé.

Lorsque j'entendis les Scenes du Paysan dans le *Faux Généreux*, je dis : Voilà qui plaira à toute la terre & dans tous les tems; voilà qui fera fondre en larmes. L'effet a confirmé mon jugement. Cet épisode est tout-à-fait dans le genre honnête & sérieux.

» L'exemple d'un épisode heureux ne prouve » rien, dira-t-on ; & si vous ne rompez le dis- » cours monotone de la vertu par le fracas de » quelques caracteres ridicules, & même un peu » forcés, comme tous les autres ont fait; quoi » que vous disiez du genre honnête & sérieux, » je craindrai toujours que vous n'en tiriez que » des Scenes froides & sans couleur, de la mo- » rale ennuyeuse & triste, & des especes de ser- » mons dialogués «.

Parcourons les parties d'un drame, & voyons. Est-ce par le sujet qu'il en faut juger? Dans le genre honnête & sérieux, le sujet n'est pas moins important que dans la Comédie gaie, & il y est traité d'une maniere plus vraie ; est-ce par les caracteres ? ils y peuvent être aussi divers & aussi originaux, & le Poëte est contraint de les dessiner encore plus fortement ; est-ce par les passions ? elles s'y montreront d'autant plus énergiques, que l'intérêt sera plus grand ; est-ce par le style ? il y sera plus nerveux, plus grave, plus élevé, plus violent, plus susceptible de ce que nous appellons le sentiment, qualité sans laquelle aucun style ne parle au cœur ; est-ce par l'absence du ri-

dicule ? comme si la folie des actions & des discours, lorsqu'ils sont suggérés par un intérêt mal entendu, ou par le transport de la passion, n'étoit pas le vrai ridicule des hommes & de la vie.

J'en appelle aux beaux endroits de Térence, & je demande dans quel genre sont écrites ses Scenes de Peres & d'Amans ?

Si, dans le *Pere de Famille*, je n'ai pas su répondre à l'importance de mon sujet ; si la marche en est froide, les passions discoureuses & moralistes ; si les caracteres du Pere, de son Fils, de Sophie, du Commandeur, de Germeuil & de Cecile manquent de vigueur comique, sera-ce la faute du genre ou la mienne ?

Que quelqu'un se propose de mettre sur la Scene la condition du Juge ; qu'il intrigue son sujet d'une maniere aussi intéressante qu'il le comporte, & que je le conçois ; que l'homme y soit forcé par les fonctions de son état, ou de manquer à la dignité & à la sainteté de son ministere, & de se déshonorer aux yeux des autres & aux siens, ou de s'immoler lui-même dans ses passions, ses goûts, sa fortune, sa naissance, sa femme, & ses enfans ; & l'on prononcera après, si l'on veut, que le drame honnête & sérieux est sans chaleur, sans couleur & sans force.

Une maniere de me décider, qui m'a souvent réussi, & à laquelle je reviens toutes les fois que l'habitude ou la nouveauté rend mon jugement incertain ; car l'une & l'autre produisent cet effet, c'est de saisir par la pensée les objets, de les transporter de la nature sur la toile, & de les examiner à cette distance où ils ne sont, ni trop près, ni trop loin de moi.

Appliquons ici ce moyen : prenons deux Comédies, l'une dans le genre sérieux, & l'autre

dans le genre gai ; formons-en, Scene à Scene, deux galeries de tableaux ; & voyons celle où nous nous promenerons le plus long-tems & le plus volontiers, où nous éprouverons les sensations les plus fortes & les plus agréables, & où nous serons le plus pressés de retourner.

Je le répete donc : l'honnête, l'honnête : il nous touche d'une maniere plus intime & plus douce que ce qui excite notre mépris & nos ris. Poete, êtes-vous sensible & délicat ? Pincez cette corde, & vous l'entendrez resonner ou frémir dans toutes les ames.

» La nature humaine est donc bonne « ?

Oui, mon ami, & très-bonne. L'eau, l'air, la terre, le feu, tout est bon dans la nature ; & l'ouragan qui s'éleve sur la fin de l'Automne, secoue les forêts, & frappant les arbres les uns contre les autres, en brise & sépare les branches mortes ; & la tempête qui bat les eaux de la mer, & les purifie ; & le volcan qui verse de son flanc entr'ouvert des flots de matieres embrasées, & porte dans l'air la vapeur qui le nettoie.

Ce sont les misérables conventions qui pervertissent l'homme, & non la nature humaine qu'il faut accuser : en effet, qu'est-ce qui nous affecte comme le récit d'une action généreuse ? Où est le malheureux qui puisse écouter froidement la plainte d'un homme de bien ?

Le parterre de la Comédie est le seul endroit où les larmes de l'homme vertueux & du méchant soient confondues. Là, le méchant s'irrite contre des injustices qu'il auroit commises, compatit à des maux qu'il auroit occasionnés, & s'indigne contre un homme de son propre caractere : mais l'impression est reçue, elle demeure en nous, malgré nous ; & le méchant sort de sa loge, moins

difposé à faire le mal, que s'il eût été gourmandé par un orateur févere & dur.

Le Poëte, le Romancier, le Comédien vont au cœur d'une maniere détournée, & en frappent d'autant plus fûrement & plus fortement l'ame, qu'elle s'étend, & s'offre d'elle-même au coup. Les peines fur lefquelles ils m'attendriffent font imaginaires : d'accord; mais ils m'attendriffent. Chaque ligne de l'*Homme de qualité retiré du monde*, du *Doyen de Killerine & de Cléveland* excite en moi un mouvement d'intérêt fur les malheurs de la vertu, & me coûte des larmes. Quel art feroit plus funefte que celui qui me rendroit complice du vicieux? mais auffi quel art plus précieux que celui qui m'attache imperceptiblement au fort de l'homme de bien; qui me tire de la fituation tranquille & douce dont je jouis, pour me promener avec lui, m'enfoncer dans les cavernes où il fe réfugie, & m'affocier à toutes les traverfes par lefquelles il plaît au Poëte d'éprouver fa conftance.

O quel bien il en reviendroit aux hommes, fi tous les arts d'imitation fe propofoient un objet commun, & concouroient un jour avec les loix, pour nous faire aimer la vertu, & haïr le vice! C'eft au Philofophe à les y inviter; c'eft à lui à s'adreffer au Poëte, au Peintre, au Muficien, & à leur crier avec force: Hommes de génie, pourquoi le Ciel vous a-t-il doués? S'il en eft bien entendu, bientôt les images de la débauche ne couvriront plus les murs de nos palais; nos voix ne feront plus des organes du crime, & le goût & les mœurs y gagneront. Croit-on, en effet, que l'action de deux époux aveugles qui fe chercheroient encore dans un âge avancé, & qui, les paupieres humides des lar-

mes de la tendreſſe, ſe ſerreroient les mains, & ſe careſſeroient, pour ainſi dire, au bord du tombeau, ne demanderoit pas le même talent, & ne m'intéreſſeroit pas davantage que le ſpectacle des plaiſirs violens, dont leurs ſens tout nouveaux s'enivroient dans l'adoleſcence ?

Quelquefois j'ai penſé qu'on diſcuteroit au Théatre les points de morale les plus importans, & cela ſans nuire à la marche violente & rapide de l'action dramatique.

De quoi s'agiroit-il en effet ? De diſpoſer le Poëme de maniere que les choſes y fuſſent amenées comme l'abdication de l'Empire l'eſt dans Cinna. C'eſt ainſi qu'un Poëte agiteroit la queſtion du ſuicide, de l'honneur, du duel, de la fortune, des dignités, & cent autres ; nos Poëmes en prendroient une gravité qu'ils n'ont pas. Si une telle Scene eſt néceſſaire, ſi elle tient au fond, ſi elle eſt annoncée, & que le ſpectateur la deſire ; il y donnera toute ſon attention, & il en ſera bien autrement affecté que de ces petites ſentences alambiquées dont nos ouvrages modernes ſont couſus.

Ce ne ſont pas des mots que je veux remporter du Théatre, mais des impreſſions. Celui qui prononcera d'un drame dont on citera beaucoup de penſées détachées, que c'eſt un ouvrage médiocre, ſe trompera aiſément. Le Poëme excellent eſt celui dont l'effet demeure long-tems en moi.

O Poëtes dramatiques, l'applaudiſſement vrai que vous devez vous propoſer d'obtenir, ce n'eſt pas ce battement de mains qui ſe fait entendre ſubitement après un vers éclatant, mais ce ſoupir profond qui part de l'ame après la contrainte d'un long ſilence, & qui la ſoulage. Il eſt une im-

preſſion plus violente encore, & que vous concevrez, ſi vous êtes nés pour votre art, & ſi vous en preſſentez toute la magie, c'eſt de mettre un peuple comme à la gêne ; alors les eſprits ſeront troublés, incertains, flottans, éperdus, & vos ſpectateurs, tels que ceux qui, dans les tremblemens d'une partie du globe, voient les murs de leurs maiſons vaciller, & ſentent la terre ſe dérober ſous leurs pieds.

Il eſt une ſorte de drame où l'on préſenteroit la morale directement & avec ſuccès ; en voici un exemple : écoutez bien ce que nos Juges en diront ; & s'ils le trouvent froid, croyez qu'ils n'ont, ni énergie dans l'ame, ni idée de la véritable éloquence, ni ſenſibilité, ni entrailles. Pour moi, je penſe que l'homme de génie qui s'en emparera, ne laiſſera pas aux yeux le tems de ſe ſécher, & que nous lui devrons le ſpectacle le plus touchant, & une des lectures les plus inſtructives, & les plus délicieuſes que nous puiſſions faire. C'eſt la mort de Socrate.

La Scene eſt dans une priſon. On y voit le Philoſophe enchaîné, & couché ſur la paille ; il eſt endormi : ſes amis ont corrompu ſes Gardes, & ils viennent dès la pointe du jour lui annoncer ſa délivrance.

Tout Athenes eſt dans la rumeur ; mais l'homme juſte dort.

De l'innocence de la vie. Qu'il eſt doux d'avoir bien vécu, lorſqu'on eſt ſur le point de mourir ! *Scene premiere.*

Socrate s'éveille ; il apperçoit ſes amis ; il eſt ſurpris de les voir ſi matin.

Le ſonge de Socrate.

Ils lui apprennent ce qu'ils ont exécuté ; il examine avec eux ce qu'il lui convient de faire.

Du respect qu'on se doit à soi-même, & de la sainteté des loix. *Scene seconde.*

Les Gardes arrivent; on lui ôte ses chaînes.

La fable sur la peine & sur le plaisir.

Les Juges entrent, & avec eux les accusateurs de Socrate & la foule du peuple : il est accusé, & il se défend.

L'apologie. *Scene troisieme.*

Il faut ici s'assujettir au costume : il faut qu'on lise les accusations ; que Socrate interpelle ses Juges, ses accusateurs & le peuple; qu'il les presse; qu'il les interroge; qu'il leur réponde : il faut montrer la chose comme elle s'est passée; & le spectacle n'en sera que plus vrai, plus frappant & plus beau.

Les Juges se retirent; les amis de Socrate restent; ils ont pressenti la condamnation; Socrate les entretient & les console.

De l'immortalité de l'ame. *Scene quatrieme.*

Il est jugé; on lui annonce sa mort; il voit sa femme & ses enfans; on lui apporte la ciguë; il meurt. *Scene cinquieme.*

Ce n'est-là qu'un Acte; mais s'il est bien fait, il aura presque l'étendue d'une Piece ordinaire. Quelle éloquence ne demande-t-il pas? Quelle profondeur de philosophie! quel naturel! quelle vérité! Si l'on saisit bien le caractere ferme, simple, tranquille, sérein & élevé du Philosophe, on éprouvera combien il est difficile à peindre; à chaque instant, il doit amener le ris sur le bord des levres, & les larmes aux yeux. Je mourrois content, si j'avois rempli cette tâche comme je la conçois. Encore une fois, si les Critiques ne voient là-dedans qu'un enchaînement de discours philosophiques & froids, ô les pauvres gens! que je les plains!

Pour moi, je fais plus de cas d'une passion, d'un caractere qui se développe peu à peu, & qui finit par se montrer dans toute son énergie, que de ces combinaisons d'incidens dont on forme le tissu d'une Piece, où les personnages & les spectateurs sont également ballotés : il me semble que le bon goût les dédaigne, & que les grands effets ne s'en accommodent pas. Voilà cependant ce que nous appellons du mouvement. Les anciens en avoient une autre idée. Une conduite simple, une action prise le plus près de sa fin, pour que tout fût dans l'extrême, une catastrophe sans cesse imminente, & toujours éloignée par une circonstance simple & vraie, des discours énergiques, des passions fortes, des tableaux, un ou deux caracteres fermement dessinés; voilà tout leur appareil : il n'en falloit pas davantage à Sophocle pour renverser les esprits. Celui à qui la lecture des Anciens a déplu, ne saura jamais combien notre Racine doit au vieil Homere.

N'avez-vous pas remarqué, comme moi, que quelque compliquée que fût une Piece, il n'est presque personne qui n'en rendît compte au sortir de la premiere représentation. On se rappelle facilement les événemens, mais non les discours; & les événemens une fois connus, la Piece compliquée a perdu son effet.

Si un ouvrage dramatique ne doit être représenté qu'une fois, & jamais imprimé, je dirai au Poëte : Compliquez tant qu'il vous plaira; vous agiterez, vous occuperez sûrement; mais soyez simple, si vous voulez être lu & rester.

Une belle Scene contient plus d'idées que tout un drame ne peut offrir d'incidens; & c'est sur les idées qu'on revient; c'est ce qu'on entend sans se lasser; c'est ce qui affecte en tout tems. La

Scene de Roland dans l'antre où il attend en vain la perfide Angélique ; le discours de Lusignan à sa fille ; celui de Clytemnestre à Agamemnon me sont toujours nouveaux.

Quand je permets de compliquer tant qu'on voudra, c'est la même action : il est presque impossible de conduire deux intrigues à la fois, sans que l'une n'intéresse aux dépens de l'autre. Combien j'en pourrois citer d'exemples modernes ! mais je ne veux pas offenser.

Qu'y a-t-il de plus adroit que la maniere dont Térence a entrelacé les amours de Pamphile & de Charinus dans l'Andrienne ? Cependant l'a-t-il fait sans inconvénient ? Au commencement du second Acte, ne croiroit-on pas entrer dans une autre Piece ? & le cinquieme finit-il d'une maniere bien intéressante ?

Celui qui s'engage à mener deux intrigues à la fois, s'impose la nécessité de les dénouer dans un instant. Si la principale s'acheve la premiere, celle qui reste ne se supporte plus ; si c'est au contraire l'intrigue épisodique qui abandonne la principale, autre inconvénient; des personnages ou disparoissent tout-à-coup, ou se remontrent sans raison, & l'ouvrage se mutile, ou se refroidit.

Que deviendroit la piece que Térence a intitulée l'*Heautontimorumenos*, ou l'*Ennemi de lui-même*, si par un effort de génie, le Poëte n'avoit su reprendre l'intrigue de Clinia, qui se termine au troisieme Acte, & la renouer avec celle de Clitiphon ?

Térence transporta l'intrigue de la *Périnthienne* de Ménandre dans l'*Andrienne* du même Poëte grec, & de deux pieces simples il en fit une composée. Je fis le contraire dans *le Fils naturel*. Goldoni avoit fondu dans une farce en trois Actes,

l'*Avare* de Moliere avec les caracteres de l'*A ni vrai*. Je séparai ces sujets, & je fis une piece en cinq Actes : bonne ou mauvaise, il est certain que j'eus raison en ce point.

Térence prétend que pour avoir doublé le sujet de l'*Heautontimorumenos*, sa piece est nouvelle ; & j'y consens : pour meilleure, c'est autre chose.

Si j'osois me flatter de quelque adresse dans le *Pere de famille*, ce seroit d'avoir donné à Germeuil & à Cecile une passion qu'ils ne peuvent s'avouer dans les premiers Actes, & de l'avoir tellement subordonnée dans toute la piece à celle de Saint-Albin pour Sophie, que même après une déclaration, Germeuil & Cecile ne peuvent s'entretenir de leur passion, quoiqu'ils se retrouvent ensemble à tout moment.

Il n'y a point de milieu : on perd toujours d'un côté ce que l'on gagne de l'autre. Si vous obtenez de l'intérêt & de la rapidité par des incidens multipliés, vous n'aurez plus de discours ; vos personnages auront à peine le tems de parler ; ils agiront, au lieu de se développer : j'en parle par expérience.

On ne peut mettre trop d'action & de mouvement dans la Farce : qu'y diroit-on de supportable ? Il en faut moins dans la Comédie gaie, moins encore dans la Comédie sérieuse, & presque point dans la Tragédie.

Moins un genre est vraisemblable, plus il est facile d'y être rapide & chaud. On a de la chaleur aux dépens de la vérité & des bienséances. La chose la plus maussade, ce seroit un drame burlesque & froid. Dans les genres sérieux, le choix des incidens rend la chaleur difficile à conserver.

Cependant une Farce excellente n'est pas l'ou-

vrage d'un homme ordinaire. Elle suppose une gaieté originale ; les caracteres en sont comme les grotesques de Calot, où les principaux traits de la figure humaine sont conservés. Il n'est pas donné à tout le monde d'estropier ainsi. Si l'on croit qu'il y ait beaucoup plus d'hommes capables de faire *Pourceaugnac* que *le Misanthrope*, on se trompe.

Qu'est-ce qu'Aristophane ? Un farceur original. Un Auteur de cette espece doit être précieux pour le Gouvernement, s'il sait l'employer ; c'est à lui qu'il faut abandonner tous les enthousiastes qui troublent de tems en tems la société. Si on les expose à la foire, on n'en remplira pas les prisons.

Quoique le mouvement varie selon les genres qu'on traite, l'action marche toujours. Elle ne s'arrête pas même dans les entr'actes. C'est une masse qui se détache du sommet d'un rocher : sa vîtesse s'accroît à mesure qu'elle descend, & elle bondit d'espace en espace, par les obstacles qu'elle rencontre.

Si cette comparaison est juste ; s'il est vrai qu'il y ait d'autant moins de discours qu'il y a plus d'action, on doit plus parler qu'agir dans les premiers Actes, & plus agir que parler dans les derniers.

Est-il plus difficile d'établir le plan que de dialoguer ? c'est une question que j'ai souvent entendu agiter ; & il m'a toujours semblé que chacun répondoit plutôt selon son talent que selon la vérité de la chose.

Un homme à qui le commerce du monde est familier, qui parle avec aisance, qui connoît les hommes, qui les a étudiés, écoutés, & qui sait écrire, trouve le plan difficile.

Un autre qui a de l'étendue dans l'esprit, qui a médité l'art poétique, qui connoît le théatre, à qui

qui l'expérience & le goût ont indiqué les situations qui intéressent, qui sait combiner des événemens, formera son plan avec assez de facilité; mais les scenes lui donneront de la peine. Celui-ci se contentera d'autant moins de son travail, que versé dans les meilleurs Auteurs de sa langue & des langues anciennes, il ne peut s'empêcher de comparer ce qu'il fait à des chefs-d'œuvre qui lui sont présens. S'agit-il d'un récit? celui de l'*Andrienne* lui revient; d'une scene de passion? l'Eunuque lui en offrira dix pour une qui le désespéreront.

Au reste, l'un & l'autre sont l'ouvrage du génie; mais le génie n'est pas le même; c'est le plan qui soutient une piece compliquée: c'est l'art du discours & du dialogue qui fait écouter & lire une piece simple.

J'observerai pourtant qu'en général il y a plus de pieces bien dialoguées que de pieces bien conduites. Le génie qui dispose les incidens paroît plus rare que celui qui trouve les vrais discours. Combien de belles scenes dans Moliere! On compte ses dénouemens heureux.

Les plans se forment d'après l'imagination; les discours d'après la nature.

On peut former une infinité de plans d'un même sujet, & d'après les mêmes caracteres. Mais les caracteres étant donnés, la maniere de faire parler est une. Vos personnages auront telle ou telle chose à dire, selon les situations où vous les aurez placés: mais étant les mêmes hommes dans toutes ces situations, jamais ils ne se contrediront.

On seroit tenté de croire qu'un drame devroit être l'ouvrage de deux hommes de génie, l'un qui arrangeât, & l'autre qui fît parler. Mais qui est-ce qui pourra dialoguer d'après le plan d'un autre?

Le génie du dialogue n'est pas universel ; chaque homme se tâte, & sent ce qu'il peut : sans qu'il s'en apperçoive, en formant son plan il cherche les situations dont il espere sortir avec succès. Changez ces situations, & il lui semblera que son génie l'abandonne. Il faut à l'un des situations plaisantes ; à l'autre, des scenes morales & graves ; à un troisieme, des lieux d'éloquence & de pathétique. Donnez à Corneille un plan de Racine, & à Racine un plan de Corneille, & vous verrez comment ils s'en tireront.

Né avec un caractere sensible & droit, j'avoue, mon ami, que je n'ai jamais été effrayé d'un morceau d'où j'espérois sortir avec les ressources de la raison & de l'honnêteté. Ce sont des armes que mes parens m'ont appris à manier de bonne-heure : je les ai souvent employées contre les autres & contre moi.

Vous savez que je suis habitué de longue-main à l'art du soliloque. Si je quitte la société, & que je rentre chez moi triste & chagrin, je me retire dans mon cabinet, & là je me questionne & je me demande : Qu'avez-vous ? de l'humeur ?.... Oui .... Est-ce que vous vous portez mal ?... Non ... Je me presse, j'arrache de moi la vérité. Alors il me semble que j'ai une ame gaie, tranquille, honnête & séreine, qui en interroge une autre qui est honteuse de quelque sottise qu'elle craint d'avouer ; cependant l'aveu vient. Si c'est une sottise que j'ai commise, comme il m'arrive assez souvent, je m'absous. Si c'en est une qu'on m'a faite, comme il arrive quand j'ai rencontré des gens disposés à abuser de la facilité de mon caractere, je pardonne. La tristesse se dissipe ; je rentre dans ma famille bon époux, bon pere bon maître, du moins je l'imagine ; & personne

ne se ressent d'un chagrin qui alloit se répandre sur tout ce qui m'eût approché.

Je conseillerai cet examen secret à tous ceux qui voudront écrire; ils en deviendront, à coup sûr, plus honnêtes gens & meilleurs Auteurs.

Que j'aie un plan à former, sans que je m'en apperçoive, je chercherai des situations qui quadreront à mon talent & à mon caractere.

» Ce plan sera-t-il le meilleur ? «

Il me le paroîtra sans doute.

» Mais aux autres ? «

C'est une autre question.

Ecouter les hommes, & s'entretenir souvent avec soi; voilà les moyens de se former au dialogue.

Avoir une belle imagination; consulter l'ordre & l'enchaînement des choses; ne pas redouter les scenes difficiles ni le long travail; entrer par le centre de son sujet; bien discerner le moment où l'action doit commencer; savoir ce qu'il est à propos de laisser en arriere; connoître les situations qui affectent: voilà le talent d'après lequel on saura former un plan.

Sur-tout s'imposer la loi de ne pas jetter sur le papier une seule idée de détail, que le plan ne soit arrêté.

Comme le plan coûte beaucoup, & qu'il veut être long-tems médité, qu'arrive-t-il à ceux qui se livrent au genre dramatique, & qui ont quelque facilité à peindre des caracteres? Ils ont une vue générale de leur sujet, ils connoissent à peu près les situations, ils ont projetté leurs caracteres; & lorsqu'ils se sont dit: Cette mere sera coquette, ce pere sera dur, cet amant libertin, cette jeune fille sensible & tendre, la fureur de faire les scenes les prend. Ils écrivent; ils rencontrent des

idées fines, délicates, fortes même; ils ont des morceaux charmans & tout prêts : mais lorſqu'ils ont beaucoup travaillé, & qu'ils en viennent au plan (car c'eſt toujours là qu'il en faut venir), ils cherchent à placer ce morceau charmant; ils ne ſe réſoudront jamais à perdre cette idée délicate, ou forte; ils feront le contraire de ce qu'il falloit, le plan pour les ſcenes qu'il falloit faire pour le plan. De-là une conduite & même un dialogue contraints, beaucoup de peine & de tems perdus, & une multitude de copeaux qui demeurent ſur le chantier. Quel chagrin, ſur-tout ſi l'ouvrage eſt en vers !

J'ai connu un jeune Poëte qui ne manquoit pas de génie, & qui a écrit plus de trois ou quatre mille vers d'une Tragédie qu'il n'a point achevée, & qu'il n'achevera jamais.

Soit donc que vous compoſiez en vers, ou que vous écriviez en proſe, faites d'abord le plan : après cela vous ſongerez aux ſcenes.

Mais comment former le plan ? Il y a dans la *Poëtique d'Ariſtote* une belle idée là-deſſus. Elle m'a ſervi; elle peut ſervir à d'autres, & la voici.

Entre une infinité d'hommes qui ont écrit de l'Art poétique, trois ſont particuliérement célebres : Ariſtote, Horace & Boileau. Ariſtote eſt un Philoſophe qui marche avec ordre, qui établit des principes généraux, & qui en laiſſe les conſéquences à tirer, & les applications à faire. Horace eſt un homme de génie qui ſemble affecter le déſordre, & qui parle en Poëte à des Poëtes. Boileau eſt un maître qui cherche à donner le précepte & l'exemple à ſon diſciple.

Ariſtote dit en quelque endroit de ſa Poétique : Soit que vous travailliez ſur un ſujet connu, ſoit que vous en tentiez un nouveau, commencez par eſquiſſer la fable, & vous penſerez enſuite aux

épiſodes ou circonſtances qui doivent l'étendre. Eſt-ce une tragédie ? dites : une jeune Princeſſe eſt conduite ſur un autel pour y être immolée ; mais elle diſparoît tout-à-coup aux yeux des ſpectateurs, & elle eſt tranſportée dans un pays où la coutume eſt de ſacrifier les étrangers à la déeſſe qu'on y adore. On la fait prêtreſſe ; quelques années après, le frere de cette Princeſſe arrive dans ce pays : il eſt ſaiſi par les habitans ; & ſur le point d'être ſacrifié par les mains de ſa ſœur, il s'écrie : ce n'eſt donc pas aſſez que ma ſœur ait été ſacrifiée, il faut que je le ſois auſſi ! A ce mot, il eſt reconnu & ſauvé.

Mais pourquoi la Princeſſe avoit-elle été condamnée à mourir ſur un autel ?

Pourquoi immole-t-on les étrangers dans la terre barbare où ſon frere la rencontre ?

Comment a-t-il été pris ?

Il vient pour obéir à un oracle. Et pourquoi cet oracle ?

Il eſt reconnu par ſa ſœur. Mais cette reconnoiſſance ne ſe pouvoit-elle faire autrement ?

Toutes ces choſes ſont hors du ſujet. Il faut les ſuppléer dans la fable.

Le ſujet appartient à tous. Mais le Poëte diſpoſera du reſte à ſa fantaiſie ; & celui qui aura rempli ſa tâche de la maniere la plus ſimple & la plus néceſſaire, aura le mieux réuſſi.

L'idée d'Ariſtote eſt propre à tous les genres dramatiques, & voici comment j'en ai fait uſage pour moi.

Un pere a deux enfans, un fils & une fille. La fille aime ſecrétement un jeune homme qui demeure dans la maiſon. Le fils eſt entêté d'une inconnue qu'il a vue dans ſon voiſinage. Il a tâché de la corrompre ; mais inutilement. Il s'eſt dégui-

ſé & établi à côté d'elle ſous un nom & ſous des habits empruntés. Il paſſe là pour un homme du peuple, attaché à quelque profeſſion méchanique. Cenſé le jour à ſon travail, il ne voit celle qu'il aime que le ſoir. Mais le pere attentif à ce qui ſe paſſe dans ſa maiſon, apprend que ſon fils s'abſente toute les nuits. Cette conduite qui annonce le déréglement, l'inquiete : il attend ſon fils.

C'eſt là que la piece commence.

Qu'arrive-t-il enſuite ? C'eſt que cette fille convient à ſon fils ; & que découvrant en même tems que ſa fille aime le jeune homme à qui il la deſtinoit, il la lui accorde, & qu'il conclut deux mariages contre le gré de ſon beau-frere, qui avoit d'autres vues.

Mais pourquoi la fille aime-t-elle ſecrétement ?

Pourquoi le jeune homme qu'elle aime eſt-il dans la maiſon ? Qu'y fait-il ? Qui eſt-il ?

Qui eſt cette inconnue dont il eſt épris ? comment eſt-elle tombée dans l'état de pauvreté où elle eſt.

D'où eſt-elle ? Née dans la province, qu'eſt-ce qui l'a amenée à Paris ? Qu'eſt-ce qui l'y retient.

Qu'eſt-ce que le beau-frere ?

D'où vient l'autorité qu'il a dans la maiſon du pere ?

Pourquoi s'oppoſe-t-il à des mariages qui conviennent au pere ?

Mais la ſcene ne pouvant ſe paſſer en deux endroits, comment la jeune inconnue entrera-t-elle dans la maiſon du pere ?

Comment le pere découvre-t-il la paſſion de ſa fille, & du jeune homme qu'il a chez lui ?

Quelle raiſon a-t-il de diſſimuler ſes deſſeins ?

Comment arrive-t-il que la jeune inconnue lui convienne ?

Quels sont les obstacles que le beau-frere apporte à ses vues ?

Comment le double mariage se fait-il malgré ces obstacles ?

Combien de choses qui demeurent indéterminées après que le Poëte a fait son esquisse. Mais voilà l'argument & le fond. C'est de-là qu'il doit tirer la division des actes, le nombre des personnages, leurs caracteres, & le sujet des scenes.

Je vois que cette esquisse me convient, parce que le pere dont je me propose de faire sortir le caractere, sera très-malheureux. Il ne voudra pas un mariage qui convient à son fils ; sa fille lui paroîtra s'éloigner d'un mariage qu'il veut, & la défiance d'une délicatesse réciproque les empêchera l'un & l'autre de s'avouer leurs sentimens.

Le nombre de mes personnages sera décidé.

Je ne suis plus incertain sur leurs caracteres.

Le pere aura le caractere de son état. Il sera bon, vigilant, ferme & tendre. Placé dans la circonstance la plus difficile de sa vie, elle suffira pour déployer toute son ame.

Il faut que son fils soit violent. Plus une passion est déraisonnable, moins il faut qu'elle soit libre.

Sa maîtresse ne sera jamais assez aimable. J'en ai fait un enfant innocent, honnête & sensible.

Le beau-frere, qui est mon machiniste, homme d'une tête étroite & à préjugés, sera dur, foible, méchant, importun, rusé, tracassier, le trouble de la maison, le fléau du pere & des enfans, & l'aversion de tout le monde.

Qu'est-ce que Germeuil ? C'est le fils d'un ami du Pere de Famille, dont les affaires se sont dérangées, & qui a laissé cet enfant sans ressource. Le Pere de Famille l'a pris chez lui après la mort

de son ami, & l'a fait élever comme son fils.

Cecile, persuadée que son pere ne lui accordera jamais cet homme pour époux, le tiendra à une grande distance d'elle, le traitera quelquefois avec dureté, & Germeuil arrêté par cette conduite & par la crainte de manquer au Pere de Famille, son bienfaicteur, se renfermera dans les bornes du respect; mais les apparences ne seront pas si bien gardées de part & d'autre, que la passion ne perce, tantôt dans les discours, tantôt dans les actions, mais toujours d'une maniere incertaine & légere.

Germeuil sera donc d'une caractere ferme, tranquille, & un peu renfermé.

Et Cecile un composé de hauteur, de vivacité, de réserve & de sensibilité.

L'espece de dissimulation qui contiendra ces amans, trompera aussi le Pere de Famille. Détourné de ses desseins par cette fausse antipathie, il n'osera proposer à sa fille pour époux un homme qui ne laisse appercevoir aucun penchant pour elle, & qu'elle paroît avoir pris en aversion.

Le pere dira : n'est-ce pas assez de tourmenter mon fils, en lui ôtant une femme qu'il aime, sans aller encore persécuter ma fille, en lui proposant pour époux un homme qu'elle n'aime pas ?

La fille dira : n'est-ce pas assez du chagrin que mon pere & mon oncle ressentent de la passion de mon frere, sans l'accroître encore par un aveu qui révolteroit tout le monde ?

Par ce moyen, l'intrigue de la fille & de Germeuil sera sourde, ne nuira point à celle du fils & de sa maîtresse, & ne servira qu'à augmenter l'humeur de l'oncle & le chagrin du pere.

J'aurai réussi au de-là de mes espérances, si je parviens à tellement intéresser ces deux person-

nages à la paſſion du fils, qu'ils ne puiſſent s'occuper de la leur. Leur penchant ne partagera plus l'intérêt ; il rendra ſeulement leurs ſcenes plus piquantes.

J'ai voulu que le pere fût le perſonnage principal. L'eſquiſſe reſtoit la même ; mais tous les épiſodes changeoient, ſi j'avois choiſi pour mon héros, ou le fils, ou l'ami, ou l'oncle.

Si le Poëte a de l'imagination, & qu'il ſe repoſe ſur ſon eſquiſſe, il la fécondera, il en verra ſortir une foule d'incidens, & il ne ſera plus embarraſſé que du choix.

Qu'il ſe rende difficile ſur ce point, lorſque ſon ſujet eſt ſérieux. On ne ſouffriroit pas aujourd'hui qu'un pere vînt avec une cloche de mulet mettre en fuite un pédant, ni qu'un mari ſe cachât ſous une table pour s'aſſurer par lui-même des diſcours qu'on tient à ſa femme. Ces moyens ſont de la farce.

Si une jeune Princeſſe eſt conduite vers un autel, ſur lequel on doit l'immoler, on ne voudra pas qu'un auſſi grand événement ne ſoit fondé que ſur l'erreur d'un meſſager qui ſuit un chemin, tandis que la Princeſſe & ſa mere s'avancent par un autre.

» La fatalité qui nous joue n'attache-t-elle pas
» des révolutions plus importantes à des cauſes
» plus légeres ? «

Il eſt vrai. Mais le Poëte ne doit pas l'imiter en cela. Il employera cet incident, s'il eſt donné par l'hiſtoire ; mais il ne l'inventera pas. Je jugerai ſes moyens plus ſévérement que la conduite des Dieux.

Qu'il ſoit ſcrupuleux dans le choix des incidens, & ſobre dans leur uſage ; qu'il les proportionne à l'importance de ſon ſujet, & qu'il établiſſe entr'eux une liaiſon preſque néceſſaire.

» Plus les moyens par lesquels la volonté des
» Dieux s'accomplira sur les hommes, seront obs-
» curs & foibles, plus je serai effrayé sur leur sort. «

J'en conviens. Mais il faut que je ne puisse douter que telle a été la volonté, non du Poëte, mais des Dieux.

La tragédie demande de l'importance dans les moyens, la comédie de la finesse.

Un amant jaloux est-il incertain des sentimens de son ami? Térence laissera sur la scene un Dave, qui écoutera les discours de celui-ci, & qui en fera le récit à son maître. Nos François voudront que leur Poëte en sache davantage.

Un vieillard sottement vain changera son nom bourgeois d'Arnolphe, en celui de Monsieur de la Souche, & cet expédient ingénieux fondera toute l'intrigue, & en amenera le dénouement d'une maniere simple & inattendue: alors ils s'écrieront, à merveilles! & ils auront raison. Mais si, sans aucune vraisemblance, & cinq ou six fois de suite, on leur montre cet Arnolphe devenu le confident de son rival & la dupe de sa pupille, allant de Valere à Agnès, & retournant d'Agnès à Valere, ils diront: Ce n'est pas un Drame que cela, c'est un Conte; & si vous n'avez pas tout l'esprit, toute la gaieté, tout le génie de Moliere, ils vous accuseront d'avoir manqué d'invention, & ils répéteront: C'est un Conte à dormir.

Si vous avez peu d'incidens, vous aurez peu de personnages. N'ayez point de personnages superflus; & que des fils imperceptibles lient tous vos incidens.

Sur-tout ne tendez point de fils à faux: en m'occupant d'un embarras qui ne viendra point, vous égarerez mon attention.

Tel est, si je ne me trompe, le discours

de Frosine dans l'*Avare*. Elle s'engage à détourner l'avare du dessein d'épouser Marianne, par le moyen d'une Vicomtesse de Basse-Bretagne, dont elle se promet des merveilles, & le spectateur avec elle. Cependant la piece finit, sans qu'on revoie ni Frosine, ni sa Basse-Bretonne, qu'on attend toujours.

Quel ouvrage qu'un plan contre lequel on n'auroit point d'objection ? Y en a-t-il un ? Plus il sera compliqué, moins il sera vrai. Mais on demande du plan d'une comédie & du plan d'une tragégie, quel est le plus difficile ?

Il y a trois ordres de choses. L'histoire où le fait est donné. La tragédie où le Poëte ajoute à l'histoire ce qu'il imagine en pouvoir augmenter l'intérêt. La comédie où le Poëte invente tout.

D'où l'on peut conclure que le Poëte comique est le Poëte par excellence. C'est lui qui fait. Il est dans sa sphere ce que l'Etre tout-puissant est dans la nature. C'est lui qui crée, qui tire du néant; avec cette différence que nous n'entrevoyons dans la nature qu'un enchaînement d'effets, dont les causes nous sont inconnues, au lieu que la marche du drame n'est jamais obscure; & que si le Poëte nous cache assez de ses ressorts pour nous piquer, il nous en laisse toujours appercevoir assez pour nous satisfaire.

» Mais la comédie étant une imitation de la
» nature dans toutes ses parties, le Poëte n'a-t-il
» pas un modele auquel il se doive conformer,
» même lorsqu'il forme son plan ? «

Sans doute.

» Quel est donc ce modele ? «.

Avant que de répondre, je demanderai qu'est-ce qu'un plan ?

» Un plan, c'est une histoire merveilleuse dis-

» tribuée ſelon les regles du genre dramatique ; » hiſtoire qui eſt en partie de l'invention du Poëte » tragique, & toute entiere du Poëte comique. «

Fort bien. Quel eſt donc le fondement de l'art dramatique ?

» L'art hiſtorique ? «

Rien n'eſt plus certain. On a comparé la Poéſie à la Peinture, & l'on a bien fait ; mais une comparaiſon plus utile & plus féconde en vérités ; c'auroit été celle de l'Hiſtoire à la Poéſie. On ſe ſeroit ainſi formé des notions exactes du vrai, du vraiſemblable & du poſſible ; & l'on eût fixé l'idée nette & préciſe du merveilleux, terme commun à tous les genres de poéſie, & que peu de Poëtes ſont en état de bien définir.

Tous les événemens hiſtoriques ne ſont pas propres à faire des tragédies, ni tous les événemens domeſtiques à fournir des ſujets de comédie. Les anciens renfermoient le genre tragique dans les familles d'Alcméon, d'Oedipe, d'Oreſte, de Méléagre, de Thyeſte, de Télephe & d'Hercule.

Horace ne veut pas qu'on mette ſur la ſcene un perſonnage qui arrache un enfant tout vivant des entrailles d'une Lamie. Si on lui montre quelque choſe de ſemblable, il n'en pourra ni croire la poſſibilité, ni ſupporter la vue. Mais où eſt le terme où l'abſurdité des événemens ceſſe, & où la vraiſemblance commence ? Comment le Poëte ſentira-t-il ce qu'il peut oſer ?

Il arrive quelquefois à l'ordre naturel des choſes d'enchaîner des incidens extraordinaires. C'eſt le même ordre qui diſtingue le merveilleux du miraculeux. Les cas rares ſont merveilleux. Les cas naturellement impoſſibles ſont miraculeux. L'art dramatique rejette les miracles.

Si la nature ne combinoit jamais des événemens d'une maniere extraordinaire, tout ce que le Poëte imagineroit au delà de la ſimple & froide uniformité des choſes communes, ſeroit incroyable. Mais il n'en eſt pas ainſi. Que fait donc le Poëte ? Ou il s'empare de ces combinaiſons extraordinaires, ou il en imagine de ſemblables. Mais au lieu que la liaiſon des événemens nous échappe ſouvent dans la nature, & que faute de connoître l'enſemble des choſes, nous ne voyons qu'une concomitance fatale dans les faits ; le Poëte veut lui qu'il regne dans toute la texture de ſon ouvrage une liaiſon apparente & ſenſible ; enſorte qu'il eſt moins vrai & plus vraiſemblable que l'hiſtorien.

» Mais puiſqu'il ſuffit de la ſeule coexiſtence » des événemens pour fonder le merveilleux dans » l'hiſtoire, pourquoi le Poëte ne s'en contente» roit-il pas « ?

Il s'en contente auſſi quelquefois, ſur-tout le Poëte tragique. Mais la ſuppoſition d'incidens ſimultanés n'eſt pas auſſi permiſe au Poëte comique.

» Et la raiſon ?

C'eſt que la portion connue que le Poëte tragique emprunte de l'hiſtoire, fait adopter ce qui eſt d'imagination, comme s'il étoit hiſtorique. Les choſes qu'il invente reçoivent de la vraiſemblance par celles qui lui ſont données. Mais rien n'eſt donné au Poëte comique : il lui eſt donc permis de s'appuyer ſur la ſimultanéité des événemens. D'ailleurs, la fatalité ou la volonté des Dieux qui effraie ſi fort les hommes de qui la deſtinée ſe trouve abandonnée à des êtres ſupérieurs auxquels ils ne peuvent ſe ſouſtraire, dont la main les ſuit & les atteint au moment où ils ſont dans

la sécurité la plus entiere, est plus nécessaire à la tragédie. S'il y a quelque chose de touchant, c'est le spectacle d'un homme rendu coupable, & malheureux malgré lui.

Il faut que les hommes fassent dans la comédie le rôle que font les Dieux dans la tragédie. La fatalité & la méchanceté ; voilà dans l'un & l'autre genre les bases de l'intérêt dramatique.

» Qu'est-ce donc que le vernis romanesque » qu'on reproche à quelques-unes de nos pieces ? «

Un ouvrage sera romanesque, si le merveilleux naît de la simultanéité des événemens ; si l'on y voit les Dieux ou les hommes trop méchans, ou trop bons ; si les choses & les caracteres y different trop de ce que l'expérience ou l'histoire nous les montre ; & sur-tout si l'enchaînement des événemens y est trop extraordinaire & trop compliqué.

D'où l'on peut conclure que le roman dont on ne pourra faire un bon drame, ne sera pas mauvais pour cela ; mais qu'il n'y a point de bon drame dont on ne puisse faire un excellent roman. C'est par les regles que ces deux genres de poésie different.

L'illusion est leur but commun ; mais d'où dépend l'illusion ? Des circonstances. Ce sont les circonstances qui la rendent plus ou moins difficile à produire.

Me permettra-t-on de parler un moment la langue des Géometres ? On sait ce qu'ils appellent une équation. L'illusion est seule d'un côté. C'est une quantité constante qui est égale à une somme de termes, les uns positifs, les autres négatifs, dont le nombre & la combinaison peuvent varier sans fin ; mais dont la valeur totale est toujours la même. Les termes positifs représentent les cir-

constances communes ; & les négatifs, les circonstances extraordinaires. Il faut qu'elles se rachetent les unes par les autres.

L'illusion n'est pas volontaire. Celui qui diroit, je veux me faire illusion, ressembleroit à celui qui diroit : j'ai une expérience des choses de la vie à laquelle je ne ferai aucune attention.

Quand je dis que l'illusion est une quantité constante, c'est dans un homme qui juge de différentes productions, & non dans des hommes différens. Il n'y a peut-être pas, sur toute la surface de la terre, deux individus qui aient la même mesure de la certitude, & cependant le Poëte est condamné à faire illusion également à tous ! Le Poëte se joue de la raison & de l'expérience de l'homme instruit, comme une gouvernante se joue de l'imbécillité d'un enfant. Un bon poëme est un conte digne d'être fait à des hommes sensés.

Le romancier a le tems & l'espace qui manquent au Poëte dramatique : à mérite égal, j'estimerai donc moins un roman qu'une piece de théatre. D'ailleurs, il n'y a point de difficulté que le premier ne puisse esquiver. Il dira ; » La vapeur du » sommeil ne coule pas plus doucement dans les » yeux appesantis & dans les membres fatigués » d'une homme abattu, que les paroles flatteuses » de la Déesse ; mais elle sentoit toujours je ne sais » quoi qui repoussoit ses efforts, & qui se jouoit » de ses charmes... Mentor immobile dans ses sa» ges conseils se laissoit presser ; quelquefois même » il lui laissoit espérer qu'elle l'embarrasseroit par » ses questions ; mais au moment où elle croyoit » satisfaire sa curiosité, ses espérances s'évanouis» soient. Ce qu'elle imaginoit tenir lui échappoit » tout-à-coup, & une réponse courte la replon-

» geoit dans les incertitudes... « Et voilà le romancier hors d'affaire. Mais quelque difficulté qu'il y eût eu à faire cet entretien, il eût fallu ou que le Poëte dramatique renversât son plan, ou qu'il la surmontât. Quelle différence de peindre un effet, ou de le produire !

Les anciens ont eu des tragédies où tout étoit de l'invention du Poëte. L'histoire n'offroit pas même les noms des personnages. Et qu'importe, si le Poëte n'excede pas la vraie mesure du merveilleux ?

Ce qu'il y a d'historique dans un drame est connu d'assez peu de personnes ; si cependant le poëme est bien fait, il intéresse également tout le monde, plus peut-être le spectateur ignorant que le spectateur instruit. Tout est d'une égale vérité pour celui-là, au lieu que les épisodes ne sont que vraisemblables pour celui-ci. Ce sont des mensonges mêlés à des vérités avec tant d'art, qu'il n'éprouve aucune répugnance à les recevoir.

La tragédie domestique auroit la difficulté des deux genres ; l'effet de la tragédie héroïque à produire, & tout le plan à former d'invention, ainsi que dans la comédie.

Je me suis demandé quelquefois si la tragédie domestique se pouvoit écrire en vers ; & sans trop savoir pourquoi, je me suis répondu que non. Cependant la comédie ordinaire s'écrit en vers. Que ne peut-on pas écrire en vers ! Ce genre exigeroit-il un style particulier dont je n'ai pas la notion ? ou la vérité du sujet & la violence de l'intérêt rejetteroient-elles une langue symmétrisée ? La condition des personnages seroit-elle trop voisine de la nôtre, pour admettre une harmonie réguliere ?

Résumons. Si l'on mettoit en vers l'histoire de Charles

Charles XII, elle n'en seroit pas moins une histoire. Si l'on mettoit la Henriade en prose, elle n'en seroit pas moins un poëme. Mais l'historien a écrit ce qui est arrivé, purement & simplement; ce qui ne fait pas toujours sortir les caracteres autant qu'ils pourroient; ce qui n'émeut ni n'intéresse pas autant qu'il est possible d'émouvoir & d'intéresser. Le Poëte eût écrit tout ce qui lui auroit semblé devoir affecter le plus. Il eût imaginé des événemens; il eût feint des discours; il eût chargé l'histoire. Le point important pour lui eût été d'être merveilleux, sans cesser d'être vraisemblable: ce qu'il eût obtenu, en se conformant à l'ordre de la nature, lorsqu'elle se plaît à combiner des incidens extraordinaires, & à sauver les incidens extraordinaires par des circonstances communes.

Voilà la fonction du Poëte. Quelle différence entre le versificateur & lui! Cependant ne croyez pas que je méprise le premier: son talent est rare. Mais si vous faites du versificateur un Apollon, le Poëte sera pour moi un Hercule. Or, supposez une lyre à la main d'Hercule, & vous n'en ferez pas un Apollon. Appuyez un Apollon sur une massue; jettez sur ses épaules la peau du lion de Némée, & vous n'en ferez pas un Hercule.

D'où l'on voit qu'une tragédie en prose est tout autant un poëme qu'une tragédie en vers; qu'il en est de même de la comédie & du roman; mais que le but de la poésie est plus général que celui de l'histoire. On lit dans l'histoire ce qu'un homme du caractere de Henri IV a fait & souffert. Mais combien de circonstances possibles où il eût agi & souffert d'une maniere conforme à son caractere, plus merveilleuse, que l'histoire n'offre pas, mais que la poésie imagine.

L'imagination, voilà la qualité sans laquelle on n'est ni un Poëte, ni un Philosophe, ni un homme d'esprit, ni un être raisonnable, ni un homme.

» Qu'est-ce donc que l'imagination, me direz-» vous? «

O mon ami, quel piege vous tendez à celui qui s'est proposé de vous entretenir de l'art dramatique! S'il se met à philosopher, adieu son objet.

L'imagination est la faculté de se rappeller des images. Un homme entiérement privé de cette faculté seroit un stupide dont toutes les fonctions intellectuelles se réduiroient à produire les sons qu'il auroit appris à combiner dans l'enfance, & à les appliquer machinalement aux circonstances de la vie.

C'est la triste condition du peuple, & quelquefois du Philosophe. Lorsque la rapidité de la conversation entraîne celui-ci, & ne lui laisse pas le tems de descendre des mots aux images, que fait-il autre chose, si ce n'est de se rappeller des sons, & de les produire combinés dans un certain ordre? O combien l'homme qui pense le plus est encore automate!

Mais quel est le moment où il cesse d'exercer sa mémoire, & où il commence à appliquer son imagination? C'est celui où de questions en questions, vous le forcez d'imaginer, c'est-à-dire, de passer des sons abstraits & généraux, à des sons moins abstraits & moins généraux, jusqu'à ce qu'il soit arrivé à quelque représentation sensible, le dernier terme & le repos de sa raison. Alors que devient-il? Peintre ou Poëte.

Demandez-lui, par exemple: qu'est-ce que la Justice? & vous serez convaincu qu'il ne s'entendra lui-même, que quand la connoissance se portant de son ame vers les objets, par le même

chemin qu'elle y est venue, il imaginera deux hommes conduits par la faim vers un arbre chargé de fruits ; l'un monté sur l'arbre & cueillant, & l'autre s'emparant, par la violence, du fruit que le premier a cueilli. Alors il vous fera remarquer les mouvemens qui se manifesteront en eux ; les signes du ressentiment, d'un côté ; les symptomes de la crainte, de l'autre ; celui-là se tenant pour offensé, & l'autre se chargeant lui-même du titre odieux d'offenseur.

Si vous faites la même question à un autre, sa derniere réponse se résoudra en un autre tableau. Autant de têtes, autant de tableaux différens peut-être ; mais tous représenteront deux hommes éprouvant dans un même instant des impressions contraires, produisant des mouvemens opposés, ou poussant des cris inarticulés & sauvages, qui rendus avec le tems dans la langue de l'homme policé, signifient & signifieront éternellement, Justice, Injustice.

C'est par un toucher qui se diversifie dans la nature animée en une infinité de manieres & de degrés, & qui s'appelle dans l'homme, voir, entendre, flairer, goûter & sentir, qu'il reçoit des impressions qui se conservent dans ses organes, qu'il distingue ensuite par des mots, & qu'il se rappelle, ou par ces mots mêmes, ou par des images.

Se rappeller une suite nécessaire d'images telles qu'elles se succedent dans la nature, c'est raisonner d'après les faits. Se rappeller une suite d'images comme elles se succéderoient nécessairement dans la nature, tel ou tel phénomene étant donné, c'est raisonner d'après une hypothese, ou feindre ; c'est être Philosophe ou Poëte, selon le but qu'on se propose.

Et le Poëte qui feint, & le Philosophe qui rai-

sonne, sont également & dans le même sens conséquens ou inconséquens; car être conséquent, ou avoir l'expérience de l'enchaînement nécessaire des phénomenes, c'est la même chose.

En voilà, ce me semble, assez pour montrer l'analogie de la vérité & de la fiction, caractériser le Poëte & le Philosophe, & relever le mérite du Poëte, sur-tout épique ou dramatique. Il a reçu de la nature, dans un degré supérieur, la qualité qui distingue l'homme de génie de l'homme ordinaire, & celui-ci du stupide; l'imagination, sans laquelle le discours se réduit à l'habitude méchanique d'appliquer des sons combinés.

Mais le Poëte ne peut s'abandonner à toute la fougue de son imagination; il est des bornes qui lui sont prescrites. Il a le modele de sa conduite dans les cas rares de l'ordre général des choses. Voilà sa regle.

Plus ces cas seront rares & singuliers, plus il lui faudra d'art, de temps, d'espace, & de circonstances communes pour en compenser le merveilleux, & fonder l'illusion.

Si le fait historique n'est pas assez merveilleux, il le fortifiera par des incidens extraordinaires: s'il l'est trop, il l'affoiblira par des incidens communs.

Ce n'est pas assez, ô Poëte comique, d'avoir dit dans votre esquisse: Je veux que ce jeune homme ne soit que foiblement attaché à cette courtisanne; qu'il la quitte, qu'il se marie; qu'il ne manque pas de goût pour sa femme; que cette femme soit aimable, & que son époux se promette une vie supportable avec elle; je veux encore qu'il couche à coté d'elle pendant deux mois sans en approcher, & cependant qu'elle se trouve grosse. Je veux une belle-mere qui soit folle de sa bru.

J'ai besoin d'une courtisanne qui ait des sentimens. Je ne puis me passer d'un viol, & je veux qu'il se soit fait dans la rue par un jeune homme ivre. Fort bien; courage. Entassez, entassez circonstances bizarres sur circonstances bizarres: j'y consens: votre fable sera merveilleuse, sans contredit. Mais n'oubliez pas que vous aurez à racheter tout ce merveilleux par une multitude d'incidens communs qui le sauvent, & qui m'en imposent.

L'Art poétique seroit donc bien avancé, si le traité de la certitude historique étoit fait. Les mêmes principes s'appliqueroient au conte, au roman, à l'opéra, à la farce, à toutes les sortes de poëmes, sans en excepter la fable.

Si un peuple étoit persuadé, comme d'un point fondamental de sa croyance, que les animaux parloient autrefois, la fable auroit chez ce peuple un degré de vraisemblance qu'elle ne peut avoir parmi nous.

Lorsque le Poëte aura formé son plan, en donnant à son esquisse l'étendue convenable, & que son drame sera distribué par actes & par scenes, qu'il travaille, qu'il commence par la premiere scene, & qu'il finisse par la derniere. Il se trompe, s'il croit pouvoir impunément s'abandonner à son caprice, sauter d'un endroit à un autre, & se porter par-tout où son génie l'appellera. Il ne sait pas la peine qu'il se prépare, s'il veut que son ouvrage soit un. Combien d'idées déplacées qu'il arrachera d'un endroit pour les insérer dans un autre! L'objet de sa scene aura beau être déterminé, il le manquera.

Les scenes ont une influence les unes sur les autres, qu'il ne sentira pas. Ici il sera diffus, là trop court; tantôt froid, tantôt trop passionné. Le désordre de sa maniere de faire se répandra sur

toute sa composition ; & quelque soin qu'il se donne, il en restera toujours des traces.

Avant que de passer d'une scene à celle qui suit, on ne peut trop se remplir de celles qui précedent.

» Voilà une maniere de travailler bien sévere. «

Il est vrai.

» Que fera le Poëte, si au commencement de » son poëme, c'est la fin qui l'inspire ? «

Qu'il se repose.

» Mais plein de ce morceau, il l'eût exécuté de » génie. «

S'il a du génie, qu'il n'appréhende rien. Les idées qu'il craint de perdre reviendront. Elles reviendront fortifiées d'un cortege d'autres qui naîtront de ce qu'il aura fait, & qui donneront à la scene plus de chaleur, plus de couleur, & plus de liaison avec le tout. Tout ce qu'il pourra dire, il le dira. Et croyez-vous qu'il en soit ainsi, s'il marche par bonds & par sauts ?

Ce n'est pas ainsi que j'ai cru devoir travailler, convaincu que ma maniere étoit la plus sûre & la plus aisée.

Le *Pere de Famille* a cinquante-trois scenes. La premiere a été écrite la premiere, la derniere a été écrite la derniere ; & sans un enchaînement de circonstances singulieres qui m'ont rendu la vie pénible & le travail rebutant, cette occupation n'eût été pour moi qu'un amusement de quelques semaines. Mais comment se métamorphoser en différens caracteres, lorsque le chagrin nous attache à nous-mêmes ? Comment s'oublier, lorsque l'ennui nous rappelle à notre existence ? Comment échauffer, éclairer les autres, lorsque la lampe de l'enthousiasme est éteinte, & que la flamme du génie ne luit plus sur le front ?

Que d'efforts n'a-t-on pas faits pour m'étouffer

en naissant? Après la persécution du *Fils Naturel*, croyez-vous, ô mon ami, que je dusse être tenté de m'occuper du *Pere de Famille*? Le voilà cependant. Vous avez exigé que j'achevasse cet ouvrage, & je n'ai pu vous refuser cette satisfaction. En revanche, permettez-moi de dire un mot de ce *Fils Naturel*, si méchamment persécuté.

Charles Goldoni a écrit en Italien une comédie, ou plutôt une farce en trois actes, qu'il a intitulée : l'*Ami sincere*. C'est un tissu des caracteres de l'*Ami vrai* & de l'*Avare* de Moliere. La cassette & le vol y sont; & la moitié des scenes se passent dans la maison d'un pere avare.

Je laissai-là toute cette portion de l'intrigue; car je n'ai dans le *Fils Naturel* ni avare, ni pere, ni vol, ni cassette.

Je crus que l'on pouvoit faire quelque chose de supportable de l'autre portion, & je m'en emparai comme d'un bien qui m'eût appartenu. Goldoni n'avoit pas été plus scrupuleux. Il s'étoit emparé de l'*Avare*, sans que personne se fût avisé de le trouver mauvais; & l'on n'avoit point imaginé parmi nous d'accuser Moliere ou Corneille de plagiat, pour avoir emprunté tacitement l'idée de quelque piece ou d'un auteur Italien, ou du théatre Espagnol.

Quoi qu'il en soit, de cette portion d'une farce en trois Actes, j'en fis la comédie du *Fils naturel*, en cinq; & mon dessein n'étant pas de donner cet ouvrage au théatre, j'y joignis quelques idées que j'avois sur la Poétique, la Musique, la Déclamation & la Pantomime; & je formai du tout une espece de roman que j'intitulai : le *Fils naturel*, ou *Les épreuves de la vertu*, avec l'histoire véritable de la piece.

Sans la supposition que l'aventure du *Fils na-*

turel étoit réelle, que devenoient l'illusion de ce roman, & toutes les observations répandues dans les entretiens, sur la différence qu'il y a entre un fait vrai & un fait imaginé, des personnages réels & des personnages fictifs, des discours tenus & des discours supposés; en un mot, toute la Poétique où la vérité est mise sans cesse en parallele avec la fiction ?

Mais comparons un peu plus rigoureusement l'*Ami vrai* du Poëte Italien avec le *Fils naturel*.

Quelles sont les parties principales d'un drame ? L'intrigue, les caracteres & les détails.

La naissance illégitime de Dorval est la base du *Fils naturel*. Sans cette circonstance, la fuite de son pere aux Isles reste sans fondement. Dorval ne peut ignorer qu'il a une sœur, & qu'il vit à côté d'elle. Il n'en deviendra pas amoureux ; il ne sera plus le rival de son ami. Il faut que Dorval soit riche; & son pere n'aura plus aucune raison de l'enrichir. Que signifie la crainte qu'il a de s'ouvrir à Constance ? La scene d'André n'a plus lieu ; plus de pere qui revienne des Isles, qui soit pris dans la traversée, & qui dénoue. Plus d'intrigue : plus de piece.

Or, y a-t-il dans l'*Ami sincere* aucune de ces choses sans lesquelles le *Fils naturel* ne peut subsister ? Aucune : voilà pour l'intrigue.

Venons aux caracteres. Y a-t-il un amant violent tel que Clairville ? Non. Y a-t-il une fille ingénue telle que Rosalie ? Non. Y a-t-il une femme qui ait l'ame & l'élévation des sentimens de Constance ? Non. Y a-t-il un homme du caractere sombre & farouche de Dorval ? Non. Il n'y a donc dans l'*Ami vrai* aucun de mes caracteres ? Aucun, sans en excepter André. Passons aux détails.

Dois-je au Poëte étranger une seule idée qu'on puisse citer ? Pas une.

Qu'eſt-ce que ſa piece? Une farce. Eſt-ce une farce que le *Fils naturel*? Je ne ne le crois pas.

Je puis donc avancer :

Que celui qui dit que le genre dans lequel j'ai écrit le *Fils naturel* eſt le même que le genre dans lequel Goldoni a écrit l'*Ami vrai*, dit un menſonge.

Que celui qui dit que mes caracteres & ceux de Goldoni ont la moindre reſſemblance, dit un menſonge.

Que celui qui dit qu'il y a dans les détails un mot important qu'on ait tranſporté de l'*Ami vrai* dans le *Fils naturel*, dit un menſonge.

Que celui qui dit que la conduite du *Fils naturel* ne differe point de celle de l'*Ami vrai*, dit un menſonge.

Cet Auteur a écrit une ſoixantaine de pieces. Si quelqu'un ſe ſent porté à ce genre de travail, je l'invite à choiſir parmi celles qui reſtent, & à en compoſer un ouvrage qui puiſſe nous plaire.

Je voudrois bien qu'on eût une douzaine de pareils larcins à me reprocher; & je ne ſais ſi le *Pere de Famille* aura gagné quelque choſe à m'appartenir en entier.

Au reſte, puiſqu'on n'a pas dédaigné de m'adreſſer les mêmes reproches que certaines gens faiſoient autrefois à Térence, je renverrai mes cenſeurs aux Prologues de ce Poëte; qu'ils les liſent, pendant que je m'occuperai, dans mes heures de délaſſement, à écrire quelque piece nouvelle. Comme mes vues ſont droites & pures, je me conſolerai facilement de leur méchanceté, ſi je puis réuſſir encore à attendrir les honnêtes gens.

La nature m'a donné le goût de la ſimplicité, & je tâche de le perfectionner par la lecture des

anciens : voilà mon ſecret. Celui qui liroit Homere avec un peu de génie, y découvriroit bien plus sûrement la ſource où je puiſe.

O mon ami, que la ſimplicité eſt belle ! Que nous avons mal fait de nous en éloigner !

Voulez-vous entendre ce que la douleur inſpire à un pere qui vient de perdre ſon fils ? Ecoutez Priam.

Eloignez-vous, mes amis ; laiſſez-moi ſeul ; votre conſolation m'importune ... J'irai ſur les vaiſſeaux des Grecs : oui, j'irai. Je verrai cet homme terrible ; je le ſupplierai. Peut-être il aura pitié de mes ans ; il reſpectera ma vieilleſſe ... Il a un pere âgé comme moi .... Hélas, ce pere l'a mis au monde pour la honte & le déſaſtre de cette ville ! .... Quels maux ne nous a-t-il pas faits à tous ? Mais à qui en a-t-il fait autant qu'à moi ? Combien ne m'a-t-il pas ravi d'enfans, & dans la fleur de leur jeuneſſe ! ... Tous m'étoient chers ... Je les ai tous pleurés. Mais c'eſt la perte de ce dernier qui m'eſt ſur-tout cruelle ; j'en porterai la douleur juſqu'aux enfers ... Eh ! pourquoi n'eſt-il pas mort entre mes bras ? ... Nous nous ſerions raſſaſiés de pleurs ſur lui, moi & la mere malheureuſe qui lui donna la vie.

Voulez-vous ſavoir quels ſont les vrais diſcours d'une pere ſuppliant aux genoux du meurtrier de ſon fils ? Ecoutez le même Priam aux genoux d'Achille.

Achille, reſſouvenez-vous de votre pere ; il eſt du même âge que moi, & nous gémiſſons tous les deux ſous le poids des années ... Hélas ! peut-être eſt-il preſſé par des voiſins ennemis, ſans avoir à côté de lui perſonne qui puiſſe éloigner le péril qui le menace... Mais s'il a entendu dire que vous vivez ; ſon cœur s'ouvre à l'eſpérance & à la joie, & il paſſe les jours dans l'attente du moment où il reverra ſon fils ....

Quelle différence de ſon ſort au mien!... J'avois des enfans, & je ſuis comme ſi je les avois tous perdus... De cinquante que je comptois autour de moi, lorſque les Grecs ſont arrivés, il ne m'en reſtoit qu'un qui pût nous défendre, & il vient de périr par vos mains, ſous les murs de cette ville.... Rendez moi ſon corps; recevez mes préſens; reſpectez les Dieux; rappellez-vous votre pere, & ayez pitié de moi... Voyez où j'en ſuis réduit... Fut-il un Monarque plus humilié? Un homme plus à plaindre? Je ſuis à vos pieds, & je baiſe vos mains teintes du ſang de mon fils.

Ainſi parla Priam; & le fils de Pélée ſentit, au ſouvenir de ſon pere, la pitié s'émouvoir au fond de ſon cœur. Il releva le vieillard; & le repouſſant doucement, il l'écarta de lui.

Qu'eſt-ce qu'il y a là-dedans? Point d'eſprit, mais des choſes d'une vérité ſi grande, qu'on ſe perſuaderoit preſque qu'on les auroit trouvées comme Homere. Pour nous, qui connoiſſons un peu la difficulté & le mérite d'être ſimple, liſons ces morceaux; liſons-les bien, & puis prenons tous nos papiers, & les jettons au feu. Le génie ſe ſent, mais il ne s'imite point.

Dans les pieces compliquées, l'intérêt eſt plus l'effet du plan que des diſcours; c'eſt au contraire plus l'effet des diſcours que du plan, dans les pieces ſimples. Mais à qui doit-on rapporter l'intérêt? Eſt-ce aux perſonnages? Eſt-ce aux ſpectateurs?

Les ſpectateurs ne ſont que des témoins ignorés de la choſe.

» Ce ſont donc les perſonnages qu'il faut avoir » en vue «.

Je le crois: qu'ils forment le nœud ſans s'en appercevoir; que tout ſoit impénétrable pour eux; qu'ils s'avancent au dénouement ſans s'en

douter. S'ils sont dans l'agitation, il faudra bien que je suive, & que j'éprouve les mêmes mouvemens.

Je suis si loin de penser avec la plupart de ceux qui ont écrit de l'art dramatique, qu'il faille dérober au spectateur le dénouement, que je ne croirois pas me proposer une tâche fort au dessus de mes forces, si j'entreprenois un drame où le dénouement seroit annoncé dès la premiere scene, & où je ferois sortir l'intérêt le plus violent de cette circonstance même.

Tout doit être clair pour le spectateur. Confident de chaque personnage, instruit de ce qui s'est passé & de ce qui se passe; il y a cent momens où l'on n'a rien de mieux à faire que de lui déclarer nettement ce qui se passera.

O faiseurs de regles générales, que vous ne connoissez guere l'art, & que vous avez peu de ce génie qui a produit les modeles sur lesquels vous avez établi ces regles qu'il est le maître d'enfreindre quand il lui plaît!

On trouvera dans mes idées tant de paradoxes qu'on voudra; mais je persisterai à croire que pour une occasion où il est à propos de cacher au spectateur un incident important, avant qu'il ait lieu; il y en a plusieurs où l'intérêt demande le contraire.

Le Poëte me ménage par le secret un instant de surprise; il m'eût exposé par la confidence à une longue inquiétude.

Je ne plaindrai qu'un instant celui qui sera frappé & accablé dans un instant. Mais que deviens-je, si le coup se fait attendre, si je vois l'orage se former sur ma tête, ou sur celle d'un autre, & y demeurer long-tems suspendu?

Lusignan ignore qu'il va retrouver ses enfans;

le ſpectateur l'ignore auſſi. Zaïre & Néreſtan ignorent qu'ils ſont frere & ſœur ; le ſpectateur l'ignore auſſi. Mais quelque pathétique que ſoit cette reconnoiſſance, je ſuis ſûr que l'effet en eût été beaucoup plus grand encore, ſi le ſpectateur eût été prévenu. Que ne me ſerois-je pas dit à moi-même à l'approche de ces quatre perſonnages ? Avec quelle attention & quel trouble n'aurois-je pas écouté chaque mot qui ſeroit ſorti de leur bouche ? A quelle gêne le Poëte ne m'auroit-il pas mis ? Mes larmes ne coulent qu'au moment de la reconnoiſſance ; elles auroient coulé long-tems auparavant.

Quelle différence d'intérêt entre cette ſituation où je ne ſuis pas du ſecret, & celle où je ſais tout, & où je vois Oroſmane, un poignard à la main, attendre Zaïre, & cette infortunée s'avancer vers le coup ? Quels mouvemens le ſpectateur n'eût-il pas éprouvés, s'il eût été libre au Poëte de tirer de cet inſtant tout l'effet qu'il pouvoit produire ; & ſi notre ſcene qui s'oppoſe aux plus grands effets, lui eût permis de faire entendre dans les ténebres la voix de Zaïre, & de me la montrer de plus loin ?

Dans *Iphigénie en Tauride*, le ſpectateur connoît l'état des perſonnages ; ſupprimez cette circonſtance, & voyez ſi vous ajouterez, ou ſi vous ôterez à l'intérêt.

Si j'ignore que Néron écoute l'entretien de Britannicus & de Junie, je n'éprouve plus la terreur.

Lorſque Luſignan & ſes enfans ſe ſont reconnus, en deviennent-ils moins intéreſſans ? Nullement. Qu'eſt-ce qui ſoutient & fortifie l'intérêt ? C'eſt ce que le Sultan ne ſait pas, & ce dont le ſpectateur eſt inſtruit.

Que tous les perſonnages s'ignorent, ſi vous le

voulez ; mais que le ſpectateur les connoiſſe tous.

J'oſerois preſque aſſurer qu'un ſujet où les réticences ſont néceſſaires, eſt un ſujet ingrat, & qu'un plan où l'on y a recours, eſt moins bon que ſi l'on eût pu s'en paſſer. On n'en tirera rien de bien énergique ; on s'aſſujettira à des préparations toujours trop obſcures, ou trop claires. Le poëme deviendra un tiſſu de petites fineſſes, à l'aide deſquelles on ne produira que de petites ſurpriſes. Mais tout ce qui concerne les perſonnages eſt-il connu ? J'entrevois dans cette ſuppoſition la ſource des mouvemens les plus violens. Le Poëte Grec qui différa juſqu'à la derniere ſcene la reconnoiſſance d'Oreſte & d'Iphigénie, fut un homme de génie. Oreſte eſt appuyé ſur l'autel. Sa ſœur a le coûteau ſacré levé ſur ſon ſein. Oreſte prêt à périr s'écrie : N'étoit-ce pas aſſez que la ſœur fût immolée ? Falloit-il que le frere le fût auſſi ? Voilà le moment que le Poëte m'a fait attendre pendant cinq Actes.

» Dans quelque drame que ce ſoit, le nœud » eſt connu ; il ſe forme en préſence du ſpectateur. Souvent le titre ſeul d'une tragédie en » annonce le dénouement ; c'eſt un fait donné » par l'hiſtoire ; c'eſt la mort de Céſar ; c'eſt le » ſacrifice d'Iphigénie : mais il n'en eſt pas ainſi » dans la comédie «.

Pourquoi donc ? Le Poëte n'eſt-il pas le maître de me révéler de ſon ſujet ce qu'il juge à propos ? Pour moi, je me ſerois beaucoup applaudi, ſi dans le *Pere de Famille* (qui n'eût plus été le *Pere de Famille*, mais une piece d'un autre nom), j'avois pu ramaſſer toute la perſécution du Commandeur ſur Sophie. L'intérêt ne ſe ſeroit-il pas accru, par la connoiſſance que cette jeune fille dont il parloit ſi mal, qu'il pourſuivoit ſi vivement,

qu'il vouloit faire enfermer, étoit sa propre niece? Avec quelle impatience n'auroit-t-on pas attendu l'instant de la reconnoissance, qui ne produit dans ma piece qu'une surprise passagere? C'eût été celui du triomphe d'une infortunée, à laquelle on eût pris le plus grand intérêt, & de la confusion d'un homme dur qu'on n'aimoit pas.

Pourquoi l'arrivée de Pamphile n'est-elle dans l'*Heycire* qu'un incident ordinaire? c'est que le spectateur ignore que sa femme est grosse, qu'elle ne l'est pas de lui, & que le moment de son retour est précisément celui des couches de sa femme.

Pourquoi certains monologues ont-ils de si grands effets? C'est qu'ils m'instruisent des desseins secrets d'un personnage, & que cette confidence me saisit à l'instant de crainte, ou d'espérance.

Si l'état des personnages est inconnu, le spectateur ne pourra prendre à l'action plus d'intérêt que les personnages. Mais l'intérêt doublera pour le spectateur, s'il est assez instruit, & qu'il sente que les actions & les discours seroient bien différens, si les personnages se connoissoient. C'est ainsi que vous produirez en moi une attente violente de ce qu'ils deviendront, lorsqu'ils pourront comparer ce qu'ils sont avec ce qu'ils ont fait, ou voulu faire.

Que le spectateur soit instruit de tout, & que les personnages s'ignorent, s'il se peut; que satisfait de ce qui est présent, je souhaite vivement ce qui va suivre; qu'un personnage m'en fasse desirer un autre; qu'un incident me hâte vers l'incident qui lui est lié; que les scenes soient rapides; qu'elles ne contiennent que des choses essentielles à l'action, & je serai intéressé.

Au reste, plus je réfléchis sur l'art dramatique, plus j'entre en humeur contre ceux qui en ont écrit; c'est un tissu de loix particulieres dont on a fait des préceptes généraux. On a vu certains incidens produire de grands effets, & aussitôt on a imposé au Poëte la nécessité des mêmes moyens pour obtenir les mêmes effets; tandis qu'en y regardant de plus près, ils auroient apperçu de plus grands effets encore à produire par des moyens tout contraires. C'est ainsi que l'art s'est surchargé de regles, & que les Auteurs, en s'y assujettissant servilement, se sont quelquefois donné beaucoup de peine pour faire moins bien.

Si l'on avoit conçu que, quoiqu'un ouvrage dramatique ait été fait pour être représenté, il falloit cependant que l'Auteur & l'Acteur oubliassent le spectateur, & que tout l'intérêt fût relatif aux personnages, on ne liroit pas si souvent dans les Poétiques: si vous faites ceci, ou cela, vous affecterez ainsi ou autrement votre spectateur. On y liroit au contraire: si vous faites ceci ou cela, voici ce qui en résultera parmi vos personnages.

Ceux qui ont écrit de l'art dramatique ressemblent à un homme qui s'occupant des moyens de remplir de trouble toute une famille, au lieu de peser ces moyens par rapport au trouble de la famille, les peseroit relativement à ce qu'en diront les voisins. Eh! laissez-là les voisins; tourmentez vos personnages, & soyez sûr que ceux-ci n'éprouveront aucune peine que les autres ne partagent.

D'autres modeles, l'on eût prescrit d'autres loix, & peut-être on eût dit: Que votre dénouement soit connu, qu'il le soit de bonne-heure, & que le spectateur soit perpétuellement suspendu dans

l'attente

l'attente du coup de lumiere qui va éclairer tous les personnages sur leurs actions & sur leur état.

Est-il important de rassembler l'intérêt d'un drame vers sa fin ? Ce moyen m'y paroît aussi propre que le moyen contraire. L'ignorance & la perplexité excitent la curiosité du spectateur, & la soutiennent ; mais ce sont les choses connues & toujours attendues qui le troublent & qui l'agitent. Cette ressource est sûre pour tenir la catastrophe toujours présente.

Si, au lieu de se renfermer entre les personnages, & de laisser le spectateur devenir ce qu'il voudra, le Poëte sort de l'action, & descend dans le parterre, il gênera son plan ; il imitera les Peintres qui, au lieu de s'attacher à la représentation rigoureuse de la nature, la perdent de vue, pour s'occuper des ressources de l'art, & songent, non pas à me la montrer comme elle est, & comme ils la voyent, mais à en disposer relativement à des moyens techniques & communs.

Tous les points d'un espace ne sont-ils pas diversement éclairés ? ne se séparent-ils pas ? ne fuient-ils pas dans une plaine aride & déserte, comme dans le paysage le plus varié ? Si vous suivez la routine du Peintre, il en sera de votre drame ainsi que de son tableau. Il a quelques beaux endroits ; vous aurez quelques beaux instans. Mais il ne s'agit pas de cela ; il faut que le tableau soit beau dans toute son étendue, & votre drame dans toute sa durée.

Et l'Acteur, que deviendra-t-il, si vous vous êtes occupé du spectateur ? Croyez-vous qu'il ne sentira pas que ce que vous avez placé dans cet endroit & dans celui-ci, n'a pas été imaginé pour lui. Vous avez pensé au spectateur ; il s'y adressera. Vous avez voulu qu'on vous applaudît ; il vou-

dra qu'on l'applaudiſſe; & je ne ſais plus ce que l'illuſion deviendra.

J'ai remarqué que l'Acteur jouoit mal tout ce que le Poëte avoit compoſé pour le ſpectateur; & que ſi le parterre eût fait ſon rôle, il eût dit au perſonnage : » A qui en voulez-vous ? Je n'en » ſuis pas. Eſt-ce que je me mêle de vos affaires ? » Rentrez chez vous «. Et que ſi l'Auteur eût fait le ſien, il ſeroit ſorti de la couliſſe, & eût répondu au parterre : » Pardon, Meſſieurs, c'eſt ma » faute : une autre fois je ferai mieux, & lui auſſi «.

Soit donc que vous compoſiez, ſoit que vous jouïez, ne penſez non plus au ſpectateur que s'il n'exiſtoit pas. Imaginez ſur le bord du théatre un grand mur qui vous ſépare du parterre. Jouez comme ſi la toile ne ſe levoit pas.

» Mais l'Avare qui a perdu ſa caſſette dit cependant au ſpectateur : Meſſieurs, mon voleur » n'eſt-il point parmi vous « ?

Eh laiſſez-là cet Auteur. L'écart d'un homme de génie ne prouve rien contre le ſens commun. Dites-moi ſeulement s'il eſt poſſible que vous vous adreſſiez un inſtant au ſpectateur ſans arrêter l'action ; & ſi le moindre défaut des détails où vous l'aurez conſidéré, n'eſt pas de diſperſer autant de petits repos ſur toute la durée de votre drame, & de le ralentir ?

Qu'un Auteur intelligent faſſe entrer dans ſon ouvrage des traits que le ſpectateur s'applique, j'y conſens ; qu'il y rappelle des ridicules en vogue, des vices dominans, des événemens publics ; qu'il inſtruiſe, & qu'il plaiſe ; mais que ce ſoit ſans y penſer. Si l'on remarque ſon but, il le manque ; il ceſſe de dialoguer, il prêche.

La premiere partie d'un plan, diſent nos critiques, c'eſt l'expoſition.

Une expoſition dans la tragédie où le fait eſt connu, s'exécute en un mot. Si ma fille met le pied dans l'Aulide, elle eſt morte. Dans la comédie, ſi j'oſois, je dirois que c'eſt l'affiche. Dans le *Tartuffe*, où eſt l'expoſition ? J'aimerois autant qu'on demandât au Poëte d'arranger ſes premieres ſcenes, de maniere qu'elles continſſent l'eſquiſſe même de ſon drame.

Tout ce que je conçois, c'eſt qu'il y a un moment où l'action dramatique doit commencer ; & que ſi le Poëte a mal choiſi ce moment, il ſera trop éloigné ou trop voiſin de la cataſtrophe. Trop voiſin de la cataſtrophe, il manquera de matiere, & peut-être ſera-t-il forcé d'étendre ſon ſujet par une intrigue épiſodique. Trop éloigné, ſon mouvement ſera lâche, ſes actes longs & chargés d'événemens ou de détails qui n'intéreſſeront pas.

La clarté veut qu'on diſe tout. Le genre veut qu'on ſoit rapide. Mais comment tout dire & marcher rapidement ?

L'incident qu'on aura choiſi comme le premier, ſera le ſujet de la premiere ſcene. Il amenera la ſeconde ; la ſeconde amenera la troiſieme, & l'acte ſe remplira. Le point important, c'eſt que l'action croiſſe en vîteſſe, & ſoit claire : c'eſt ici le cas de penſer au ſpectateur. D'où l'on voit que l'expoſition ſe fait à meſure que le drame s'accomplit, & que le ſpectateur ne ſait tout & n'a tout vu que quand la toile tombe.

Plus le premier incident laiſſera de choſes en arriere, plus on aura de détails pour les actes ſuivans. Plus le Poëte ſera rapide & plein, plus il faudra qu'il ſoit attentif. Il ne peut ſe ſuppoſer à la place du ſpectateur que juſqu'à un certain point. Son intrigue lui eſt ſi familiere, qu'il lui ſera

facile de se croire clair quand il sera obscur. C'est à son censeur à l'instruire ; car quelque génie qu'ait un Poëte, il lui faut un censeur. Heureux, mon ami, s'il en rencontre un qui soit vrai & qui ait plus de génie que lui. C'est de lui qu'il apprendra que l'oubli le plus léger suffit pour détruire toute illusion ; qu'une petite circonstance omise ou mal présentée décele le mensonge ; qu'un drame est fait pour le peuple, & qu'il ne faut supposer au peuple ni trop d'imbécillité, ni trop de finesse.

Expliquer tout ce qui le demande, mais rien au delà.

Il y a des choses minutieuses que le spectateur ne se soucie pas d'apprendre, & dont il se rendra raison à lui-même. Un incident n'a-t-il qu'une cause, & cette cause ne se présente-t-elle pas tout-à-coup à l'esprit ? C'est une énigme qu'on laisseroit à deviner. Un incident a-t-il pu naître d'une maniere simple & naturelle ? L'expliquer, c'est s'appesantir sur un détail qui n'excite point ma curiosité.

Rien n'est beau, s'il n'est un ; & c'est le premier incident qui décidera de la couleur de l'ouvrage entier.

Si l'on débute par une situation forte, tout le reste sera de la même vigueur, ou languira. Combien de pieces que le début a tuées ! Le Poëte a craint de commencer froidement ; & ses situations ont été si fortes, qu'il n'a pu soutenir les premieres impressions qu'il m'a faites.

Si le plan de l'ouvrage est bien fait ; si le Poëte a bien choisi son premier moment ; s'il est entré par le centre de l'action ; s'il a bien dessiné ses caracteres, comment n'auroit-il pas du succès ? Mais c'est aux situations à décider des caracteres,

Le plan d'un drame peut être fait & bien fait, ſans que le Poëte ſache rien encore du caractere qu'il attachera à ſes perſonnages. Des hommes de différens caracteres ſont tous les jours expoſés à un même événement. Celui qui ſacrifie ſa fille peut être ambitieux, foible, ou féroce ; celui qui a perdu ſon argent, riche ou pauvre ; celui qui craint pour ſa maîtreſſe, bourgeois ou héros, tendre ou jaloux, Prince ou valet. . . .

Les caracteres ſeront bien pris, ſi les ſituations en deviennent plus embarraſſantes & plus fâcheuſes. Songez que les vingt-quatre heures que vos perſonnages vont paſſer ſont les plus agitées & les plus cruelles de leur vie. Tenez-les donc dans la plus grande gêne poſſible. Que vos ſituations ſoient fortes ; oppoſez-les aux caracteres ; oppoſez encore les intérêts aux intérêts. Que l'un ne puiſſe tendre à ſon but, ſans croiſer les deſſeins d'un autre, & que tous occupés d'un même événement, chacun le veuille à ſa maniere.

Le véritable contraſte, c'eſt celui des caracteres avec les ſituations ; c'eſt celui des intérêts avec les intérêts. Si vous rendez Alceſte amoureux, que ce ſoit d'une coquette ; Harpagon d'une fille pauvre.

» Mais pourquoi ne pas ajouter à ces deux » ſortes de contraſtes, celui des caracteres entre » eux ? Cette reſſource eſt ſi commode au Poëte «.

Ajoutez, & ſi commune, que celle de placer ſur le devant d'un tableau des objets qui ſervent de repouſſoir, n'eſt pas plus familiere au Peintre.

Je veux que les caracteres ſoient différens ; mais je vous avoue que le contraſte m'en déplaît. Ecoutez mes raiſons ; & jugez. . . .

Je remarque d'abord que le contraſte eſt mauvais dans le ſtyle. Voulez-vous que des idées

grandes, nobles & simples se réduisent à rien; faites-les contraster entr'elles, ou dans l'expression.

Voulez-vous qu'une piece de musique soit sans expression & sans génie, jettez-y du contraste, & vous n'aurez qu'une suite alternative de doux & de fort, de grave & d'aigu.

Voulez-vous qu'un tableau soit d'une composition désagréable & forcée, méprisez la sagesse de Raphaël, strapassez, faites contraster vos figures.

L'architecture aime la grandeur & la simplicité. Je ne dirai pas qu'elle rejette le contraste; elle ne l'admet point.

Dites-moi comment il se fait que le contraste soit une si pauvre chose dans tous les genres d'imitation, excepté dans le dramatique?

Mais un moyen sûr de gâter un drame, & de le rendre insoutenable à tout homme de goût, ce seroit d'y multiplier les contrastes.

Je ne sais quel jugement on portera du *Pere de Famille;* mais s'il n'est que mauvais, je l'aurois rendu détestable, en mettant le Commandeur en contraste avec le Pere de Famille, Germeuil avec Cecile, Saint-Albin avec Sophie, & la Femme-de-chambre avec un des valets. Voyez ce qui résulteroit de ces antitheses; je dis antitheses, car le contraste des caracteres est dans le plan d'un drame, ce que cette figure est dans le discours: elle est heureuse; mais il en faut user avec sobriété; & celui qui a le ton élevé, s'en passe toujours.

Une des parties les plus importantes dans l'art dramatique, & une des plus difficiles, n'est-ce pas de cacher l'art? Or qu'est-ce qui en montre plus que le contraste? Ne paroît-il pas fait à la main? N'est-ce pas un moyen usé? Quelle est la

Piece comique où il n'ait pas été mis en œuvre? Et quand on voit arriver sur la Scene un personnage impatient ou bourru, où est le jeune homme, échappé du College, & caché dans un coin du parterre, qui ne se dise à lui-même : Le personnage tranquille & doux n'est pas loin.

Mais n'est-ce pas assez du vernis romanesque, malheureusement attaché au genre dramatique, par la nécessité de n'imiter l'ordre général des choses, que dans les cas où il s'est plu à combiner des incidens extraordinaires, sans ajouter encore à ce vernis si opposé à l'illusion, un choix de caracteres qui ne se trouvent presque jamais rassemblés? Quel est l'état commun des sociétés? Est-ce celui où les caracteres sont différens, ou celui où ils sont contrastés? Pour une circonstance de la vie où le contraste des caracteres se montre aussi tranché qu'on le demande au Poëte, il y en a cent mille où ils ne sont que différens.

Le contraste des caracteres avec les situations & des intérêts entr'eux, est au contraire de tous les instans.

Pourquoi a-t-on imaginé de faire contraster un caractere avec un autre? c'est, sans doute, afin de rendre l'un des deux plus sortant; mais on n'obtiendra cet effet qu'autant que ces caracteres paroîtront ensemble. De-là, quelle monotonie pour le dialogue! Quelle gêne pour la conduite! Comment réussirai-je à enchaîner naturellement les événemens, & à établir entre les scenes la succession convenable, si je suis occupé de la nécessité de rapprocher tel personnage de tel autre? Combien de fois n'arrivera-t-il pas que le contraste demande une scene, & que la vérité de la fable en demande une autre?

D'ailleurs, si les deux personnages contrastans

étoient dessinés avec la même force, ils rendroient le sujet du drame équivoque.

Je suppose que le *Misanthrope* n'eût point été affiché, & qu'on l'eût joué sans annonce; que seroit-il arrivé si Philinte eût eu son caractere, comme Alceste a le sien? Le spectateur n'auroit-il pas été dans le cas de demander, du moins à la premiere Scene, où rien ne distingue encore le personnage principal, lequel des deux on jouoit du Philanthrope ou du Misantrope? Et comment évite-t-on cet inconvénient? On sacrifie l'un des deux caracteres; on met dans la bouche du premier tout ce qui est pour lui, & l'on fait du second un sot ou un mal-adroit. Mais le spectateur ne sent-il pas ce défaut, sur-tout lorsque le caractere vicieux est le principal, comme dans l'exemple que je viens de citer?

» La premiere Scene du *Misanthrope* est cepen-» dant un chef-d'œuvre «.

Oui; mais qu'un homme de génie s'en empare; qu'il donne à Philinte autant de sang froid, de fermeté, d'éloquence, d'honnêteté, d'amour pour les hommes, d'indulgence pour leurs défauts, de compassion pour leur foiblesse, qu'un ami véritable du genre humain en doit avoir; &, tout-à-coup, sans toucher au discours d'Alceste, vous verrez le sujet de la Piece devenir incertain. Pourquoi ne l'est-il pas? Est-ce qu'Alceste a raison? Est-ce que Philinte a tort? Non, c'est que l'un plaide bien sa cause, & que l'autre défend mal la sienne.

Voulez-vous, mon ami, vous convaincre de toute la force de cette observation? Ouvrez les *Adelphes* de Térence; vous y verrez deux peres contrastés, & tous les deux avec la même force; & défiez le Critique le plus délié de vous dire de

Micion, ou de Déméa, qui eſt le perſonnage principal ? S'il oſe prononcer avant la derniere ſcene, il trouvera à ſon étonnement, que celui qu'il a pris pendant cinq Actes pour un homme ſenſé, n'eſt qu'un fou, & que celui qu'il a pris pour un fou, pourroit bien être l'homme ſenſé.

On diroit, au commencement du cinquieme Acte de ce drame, que l'Auteur, embarraſſé du contraſte qu'il avoit établi, a été contraint d'abandonner ſon but, & de renverſer l'intérêt de ſa piece. Mais qu'eſt-il arrivé ? C'eſt qu'on ne ſait plus à qui s'intéreſſer ; & qu'après avoir été pour Micion contre Déméa, on finit ſans ſavoir pour qui l'on eſt. On deſireroit preſque un troiſieme pere qui tînt le milieu entre ces deux perſonnages, & qui en fît connoître le vice.

Si l'on croit qu'un drame ſans perſonnages contraſtés en ſera plus facile, on ſe trompe. Lorſque le Poëte ne pourra faire valoir ſes rôles que par leurs différences, avec quelle vigueur ne faudra-t-il pas qu'il les deſſine, & les colorie ? S'il ne veut pas être auſſi froid qu'un Peintre qui placeroit des objets blancs ſur un fond blanc, il aura ſans ceſſe les yeux ſur la diverſité des états, des âges, des ſituations & des intérêts ; & loin d'être jamais dans le cas d'affoiblir un caractere pour donner de la force à un autre, ſon travail ſera de les fortifier tous.

Plus un genre ſera ſérieux, moins il me ſemblera admettre le contraſte. Il eſt rare dans la tragédie. Si on l'y introduit, ce n'eſt qu'entre les ſubalternes. Le héros eſt ſeul. Il n'y a point de contraſte dans *Britannicus* ; point dans *Andromaque* ; point dans *Cinna* ; point dans *Iphigénie* ; point dans *Zaïre* ; point dans le *Tartuffe*.

Le contraſte n'eſt pas néceſſaire dans les comé-

dies de caractères. Il eſt au moins ſuperflu dans les autres.

Il y a une tragédie de Corneille, c'eſt, je crois, *Nicomede*, où la généroſité eſt la qualité dominante de tous les perſonnages : quel mérite ne lui a-t-on pas fait de cette fécondité, & avec combien juſte raiſon ?

Térence contraſte peu. Plaute contraſte moins encore. Moliere plus ſouvent. Mais ſi le contraſte fut quelquefois pour Moliere le moyen d'un homme de génie, eſt-ce une raiſon pour le preſcrire aux autres Poëtes ? N'en ſeroit-ce pas une au contraire pour le leur interdire ?

Mais que devient le dialogue entre des perſonnages contraſtans ? Un tiſſu de petites idées, d'antitheſes ; car il faudra bien que les propos aient entr'eux la même oppoſition que les caracteres. Or, c'eſt à vous, mon ami, que j'en appelle & à tout homme de goût. L'entretien ſimple & naturel de deux hommes qui auront des intérêts, des paſſions & des âges différens, ne vous plaira-t-il pas davantage ?

Je ne puis ſupporter le contraſte dans l'Epique, à moins qu'il ne ſoit de ſentimens ou d'images. Il me deplaît dans la tragédie. Il eſt ſuperflu dans le comique ſérieux. On peut s'en paſſer dans la comédie gaie. Je l'abandonnerai donc au farceur. Pour celui-ci, qu'il le multiplie & le force dans ſa compoſition tant qu'il lui plaira : il n'a rien qui vaille à gâter.

Quant à ce contraſte de ſentimens ou d'images, que j'aime dans l'Epique, dans l'Ode & quelques genres de poéſie élevée, ſi l'on me demande ce que c'eſt, je répondrai : C'eſt un des caracteres les plus marqués du génie ; c'eſt l'art de porter dans l'ame des ſenſations extrêmes & oppo-

ſées, de la ſecouer, pour ainſi dire, en ſens contraires, & d'y exciter un treſſaillement mêlé de peine & de plaiſir, d'amertume & de douceur, de douleur & d'effroi.

Tel eſt l'effet de cet endroit de l'*Iliade*, où le Poëte me montre Jupiter aſſis ſur l'Ida; au pied du mont, les Troyens & les Grecs s'entr'égorgeant dans la nuit qu'il a répandue ſur eux, & cependant les regards du Dieu, inattentifs & ſéreins, tournés ſur les campagnes innocentes des Ethiopiens qui vivent de lait. C'eſt ainſi qu'il m'offre à la fois le ſpectacle de la miſere & du bonheur, de la paix & du trouble, de l'innocence & du crime, de la fatalité de l'homme, & de la grandeur des Dieux. Je ne vois au pied de l'Ida qu'un amas de fourmis.

Le même Poëte propoſe-t-il un prix à des combattans ? Il met devant eux des armes, un taureau qui menace de la corne, de belles femmes & du fer.

Lucrece a bien connu ce que pouvoit l'oppoſition du terrible & du voluptueux, lorſqu'ayant à peindre le tranſport effréné de l'amour, quand il s'eſt emparé des ſens, il me réveille l'idée d'un lion qui, les flancs traverſés d'un trait mortel, s'élance avec fureur ſur le chaſſeur qui l'a bleſſé, le renverſe, cherche à expirer ſur lui, & le laiſſe tout couvert de ſon propre ſang.

L'image de la mort eſt à côté de celle du plaiſir, dans les odes les plus piquantes d'Horace, & dans les chanſons les plus belles d'Anacréon.

Et Catulle ignoroit-il la magie de ce contraſte, lorſqu'il a dit :

Vivamus, mea Lesbia, atque amemus.
Rumoreſque ſenum ſeveriorum

Omnes unius æstimemus assis.
Soles occidere, & redire possunt;
Nobis cùm semel occidet brevis lux,
Nox est perpetua una dormienda.
Da mihi basia mille.

Et l'Auteur de l'*Histoire naturelle*, lorsqu'après la peinture d'un jeune animal, tranquille habitant des forêts, qu'un bruit subit & nouveau a rempli d'effroi, opposant le délicat & le sublime, il ajoute: *Mais si le bruit est sans effet, s'il cesse, l'animal reconnoît le silence ordinaire de la Nature; il se calme, il s'arrête, & regagne, à pas égaux, sa paisible retraite.*

Et l'Auteur de l'*Esprit*, lorsque confondant des idées sensuelles à des idées féroces, il s'écrie par la bouche d'un fanatique expirant: *Je meurs; mais j'éprouve une douceur incroyable à mourir! J'entends la voix d'Odin qui m'appelle. Déja les portes de son palais sont ouvertes. J'en vois sortir des filles à demi nues. Elles sont ceintes d'une écharpe d'azur qui releve la blancheur de leur sein. Elles s'avancent vers moi, & m'offrent une biere délicieuse dans le crâne sanglant de mes ennemis.*

Il y a un paysage du Poussin où l'on voit de jeunes Bergeres qui dansent au son du chalumeau; & à l'écart un tombeau avec cette inscription: *Je vivois aussi dans la délicieuse Arcadie.* Le prestige de style dont il s'agit, tient quelquefois à un mot qui détourne ma vue du sujet principal, & qui me montre de côté, comme dans le paysage du Poussin, l'espace, le tems, la vie, la mort, ou quelqu'autre idée grande & mélancolique, jettée tout au travers des images de la gaieté.

Voilà les seuls contrastes qui me plaisent. Au reste, il y en a de trois sortes entre les carac-

teres. Un contraste de vertu, & un contraste de vice. Si un personnage est avare, un autre peut contraster avec lui ou par l'économie, ou par la prodigalité; & le contraste de vice ou de vertu peut être réel ou feint. Je ne connois aucun exemple de ce dernier : il est vrai que je connois peu le théatre. Il me semble que dans la comédie gaie, il feroit un effet assez agréable; mais une fois seulement. Ce caractere sera usé dès la premiere piece. J'aimerois bien à voir un homme qui ne fût pas, mais qui affectât d'être d'un caractere opposé à un autre. Ce caractere seroit original; pour neuf, je n'en sais rien.

Concluons qu'il n'y a qu'une raison pour contraster les caracteres, & qu'il y en a plusieurs pour les montrer différens.

Mais qu'on lise les Poétiques, on n'y trouvera pas un mot de ces contrastes. Il me paroît donc qu'il en est de cette loi comme de beaucoup d'autres, qu'elle a été faite d'après quelque production de génie, où l'on aura remarqué un grand effet du contraste, & qu'on aura dit : le contraste fait bien ici, donc on ne peut bien faire sans contraste. Voilà la logique de la plupart de ceux qui ont osé donner des bornes à un art dans lequel ils ne se sont jamais exercés. C'est aussi celle des Critiques sans expérience qui nous jugent d'après ces autorités.

Je ne sais, mon ami, si l'étude de la Philosophie ne me rappellera pas à elle, & si le *Pere de Famille* est, ou n'est pas mon dernier drame; mais je suis sûr de n'introduire le contraste des caracteres dans aucun.

Lorsque l'esquisse est faite & remplie, & que les caracteres sont arrêtés, on passe à la division de l'action.

Les Actes sont les parties du drame. Les Scenes sont les parties de l'Acte.

L'Acte est une portion de l'action totale d'un drame. Il en renferme un ou plusieurs incidens.

Après avoir donné l'avantage aux pieces simples sur les pieces composées, il seroit bien singulier que je préférasse un Acte rempli d'incidens, à un Acte qui n'en auroit qu'un.

On a voulu que les principaux personnages se montrassent, ou fussent nommés dans le premier Acte ; je ne sais trop pourquoi. Il y a telle action dramatique où il ne faudroit faire ni l'un ni l'autre.

On a voulu qu'un même personnage ne rentrât pas sur la Scene plusieurs fois dans un même Acte : & pourquoi l'a-t-on voulu ? Si ce qu'il vient dire, il ne l'a pu quand il étoit sur la Scene ; si ce qui le ramene s'est passé pendant son absence ; s'il a laissé sur la Scene celui qu'il y cherche ; si celui-ci y est en effet ; ou si n'y étant pas, il ne le sait pas ailleurs ; si le moment le demande ; si son retour ajoute à l'intérêt ; en un mot, s'il reparoît dans l'action, comme il nous arrive tous les jours dans la société ; alors qu'il revienne, je suis tout prêt à le recevoir, & à l'écouter. Le critique citera ses Auteurs tant qu'il voudra : le spectateur sera de mon avis.

On exige que les Actes soient à peu près de la même longueur : il seroit bien plus censé de demander que la durée en fût proportionnée à l'étendue de l'action qu'ils embrassent.

Un Acte sera toujours trop long, s'il est vuide d'action & chargé de discours ; & il sera toujours assez court, si les discours & les incidens dérobent au spectateur sa durée. Ne diroit-on pas qu'on écoute un drame, la montre à la main ? Il s'agit de sentir, & toi tu comptes les pages & les lignes.

Le premier Acte de l'*Eunuque* n'a que deux Scenes & un petit monologue, & le dernier Acte en a dix. Ils sont l'un & l'autre également courts, parce que le spectateur n'a langui ni dans l'un ni dans l'autre.

Le premier Acte d'un drame en est peut-être la portion la plus difficile. Il faut qu'il entame, qu'il marche, quelquefois qu'il expose, & toujours qu'il lie.

Si ce qu'on appelle une exposition n'est pas amené par un incident important, ou s'il n'en est pas suivi, l'Acte sera froid. Voyez la différence du premier Acte de l'*Andrienne*, ou de l'*Eunuque*, & du premier Acte de l'*Heycire*.

On appelle Entr'acte la durée qui sépare un Acte du suivant. Cette durée est variable; mais puisque l'action ne s'arrête point, il faut que lorsque le mouvement cesse sur la Scene, il continue derriere. Point de repos, point de suspension. Si les personnages reparoissoient, & que l'action ne fût pas plus avancée que quand ils ont disparu, ils se seroient tous reposés, ou ils auroient été distraits par des occupations étrangeres; deux suppositions contraires, sinon à la vérité, du moins à l'intérêt.

Le Poëte aura rempli sa tâche, s'il m'a laissé dans l'attente de quelque grand événement, & si l'action qui doit remplir son entr'acte, excite ma curiosité, & fortifie l'impression que j'ai préconçue; car il ne s'agit pas d'élever dans mon ame différens mouvemens, mais d'y conserver celui qui y regne, & de l'accroître sans cesse. C'est un dard qu'il faut enfoncer depuis la pointe jusqu'à son autre extrêmité : effet qu'on n'obtiendra point d'une piece compliquée, à moins que tous les incidens rapportés à un seul personnage ne fondent

ſur lui, ne l'atterrent, & ne l'écraſent. Alors ce perſonnage eſt vraiment dans la ſituation dramatique. Il eſt gémiſſant & paſſif : c'eſt lui qui parle, & ce ſont les autres qui agiſſent.

Il ſe paſſe toujours dans l'entr'acte, & ſouvent il ſurvient dans le courant de la piece des incidens que le Poëte dérobe aux ſpectateurs, & qui ſuppoſent dans l'intérieur de la maiſon des entretiens entre ſes perſonnages. Je ne demanderai pas qu'il s'occupe de ces Scenes, & qu'il les rende avec le même ſoin que ſi je devois les entendre. Mais s'il en faiſoit une eſquiſſe, elle acheveroit de le remplir de ſon ſujet & de ſes caracteres; & communiquée à l'Acteur, elle le ſoutiendroit dans l'eſprit de ſon rôle & dans la chaleur de ſon action; c'eſt un ſurcroît de travail que je me ſuis quelquefois donné.

Ainſi lorſque le Commandeur pervers va trouver Germeuil pour le perdre, en l'embarquant dans le projet d'enfermer Sophie, il me ſemble que je le vois arriver d'une démarche compoſée, avec un viſage hypocrite & radouci, & que je lui entends dire d'un ton inſinuant & patelin :

LE COMMANDEUR.

Germeuil, je te cherchois.

GERMEUIL.

Moi, Monſieur le Commandeur?

LE COMMANDEUR.

Toi-même.

GERMEUIL.

Cela vous arrive peu.

LE COMMANDEUR.

Il eſt vrai; mais un homme tel que Germeuil, ſe fait rechercher tôt ou tard. J'ai réfléchi ſur ton caractere;

tere; je me suis rappellé tous les services que tu as rendus à la famille; & comme je m'interroge quelquefois quand je suis seul, je me suis demandé à quoi tenoit cette espece d'aversion qui duroit entre nous, & qui éloignoit deux honnêtes gens l'un de l'autre? J'ai découvert que j'avois tort, & je suis venu sur le champ te prier d'oublier le passé: oui, te prier, & te demander si tu veux que nous soyons amis?

GERMEUIL.

Si je le veux, Monsieur? En pouvez-vous douter?

LE COMMANDEUR.

Germeuil, quand je hais, je hais bien.

GERMEUIL.

Je le sais.

LE COMMANDEUR.

Quand j'aime aussi, c'est de même, & tu vas en juger.

Ici, le Commandeur laisse appercevoir à Germeuil que les vues qu'il peut avoir sur sa niece, ne lui sont pas cachées: il les approuve, & s'offre à le servir... *Tu recherches ma niece; tu n'en conviendras pas, je te connois. Mais pour te rendre de bons offices auprès d'elle, auprès de son pere, je n'ai que faire de ton aveu, & tu me trouveras quand il en sera tems.*

Germeuil connoît trop bien le Commandeur pour se tromper à ses offres. Il ne doute point que ce préambule obligeant n'annonce quelque scélératesse, & il dit au Commandeur.

GERMEUIL.

Ensuite, Monsieur le Commandeur, de quoi s'agit-il?

LE COMMANDEUR.

D'abord, de me croire vrai, comme je le suis.

GERMEUIL.

Cela se peut.

LE COMMANDEUR.

Et de me montrer que tu n'es pas indifférent à mon retour & à ma bienveillance.

GERMEUIL.

J'y suis disposé.

Alors le Commandeur, après un peu de silence, jette négligemment, & comme par forme de conversation . . . *Tu as vu mon neveu?*

GERMEUIL.

Il sort d'ici.

LE COMMANDEUR.

Tu ne sais pas ce que l'on dit.

GERMEUIL.

Et que dit-on?

LE COMMANDEUR.

Que c'est toi qui l'entretiens dans sa folie; mais il n'en est rien.

GERMEUIL.

Rien, Monsieur.

LE COMMANDEUR.

Et tu ne prends aucun intérêt à cette petite fille?

GERMEUIL.

Aucun.

LE COMMANDEUR.

D'honneur?

GERMEUIL.

Je vous l'ai dit.

LE COMMANDEUR.

Et si je te proposois de te joindre à moi pour terminer en un moment tout le trouble de la famille, tu le ferois?

GERMEUIL.

Assurément.

LE COMMANDEUR.

Et je pourrois m'ouvrir à toi?

GERMEUIL.

Si vous le jugez à propos.

LE COMMANDEUR.

Et tu me garderois le secret?

GERMEUIL.

Si vous l'exigez.

LE COMMANDEUR

Germeuil... & qui empêcheroit?... tu ne devines pas?

GERMEUIL.

Est-ce qu'on vous devine?

Le Commandeur lui révele son projet. Germeuil voit tout d'un coup le danger de cette confidence; il en est troublé. Il cherche, mais inutilement, à ramener le Commandeur. Il se récrie sur l'inhumanité qu'il y a persécuter une innocente... Où est la commisération? la justice?... *La commisération? Il s'agit bien de cela; & la justice est à séquestrer des créatures qui ne sont dans le monde que pour égarer les enfans, & désoler leurs parens...* Et votre neveu?... *Il en aura d'abord quelque chagrin; mais une autre fantaisie effacera celle-là. Dans deux jours il n'y paroîtra plus, & nous lui aurons rendu un service important....* Et ces ordres qui disposent des citoyens, croyez-vous qu'on les obtienne ainsi?... *J'attends le mien, & dans une heure ou deux nous pourrons manœuvrer....* Monsieur le Commandeur, à quoi m'engagez-vous?... *Il accede; je le tiens. A faire ta cour à mon frere, & à m'attacher à toi pour jamais......* St. Albin... *Eh bien, St. Albin, St. Albin; c'est ton ami, mais ce n'est pas toi. Germeuil, soi, soi d'abord; & les autres après, si l'on peut....* Monsieur... *Adieu; je vais savoir si ma lettre de cachet est venue, & te rejoindre sur le champ...* Un mot encore, s'il vous plaît... *Tout est entendu. Tout est dit. Ma fortune & ma niece.*

Le Commandeur, rempli d'une joie qu'il a peine à dissimuler, s'éloigne vîte; il croit Germeuil embarqué & perdu sans ressource; il craint de lui

donner le tems du remords. Germeuil le rappelle ; mais il va toujours, & ne se retourne que pour lui dire du fond de la salle : *Et ma fortune & ma niece.* . . . .

Je me trompe fort, ou l'utilité de ces scenes ébauchées dédommageroit un Auteur de la peine légere qu'il auroit prise à les faire.

Si un Poëte a bien médité son sujet & bien divisé son action, il n'y aura aucun de ses Actes auquel il ne puisse donner un titre : & de même que dans le poëme épique on dit, la descente aux Enfers, les Jeux funebres, le dénombrement de l'armée, l'apparition de l'ombre ; on diroit dans le dramatique, l'acte des soupçons, l'acte des fureurs, celui de la reconnoissance, ou du sacrifice. Je suis étonné que les anciens ne s'en soient pas avisés : cela est tout-à-fait dans leur goût. S'ils eussent intitulé leurs Actes, ils auroient rendu service aux modernes, qui n'auroient pas manqué de les imiter ; & le caractere de l'Acte fixé, le Poëte auroit été forcé de le remplir.

Lorsque le Poëte aura donné à ses personnages les caracteres les plus convenables, c'est-à-dire, les plus opposés aux situations ; s'il a un peu d'imagination, je ne pense pas qu'il puisse s'empêcher de s'en former des images. C'est ce qui nous arrive tous les jours à l'égard des personnes dont nous avons beaucoup entendu parler. Je ne sais s'il y a quelque analogie entre les physionomies & les actions ; mais je sais que les passions, les discours, & les actions ne nous sont pas plutôt connus, qu'au même instant nous imaginons un visage auquel nous les rapportons ; & s'il arrive que nous rencontrions l'homme, & qu'il ne ressemble pas à l'image que nous nous en sommes formée, nous lui dirions volontiers que nous ne

le reconnoissons pas, quoique nous ne l'ayons jamais vu. Tout Peintre, tout Poëte dramatique sera physionomiste.

Ces images formées d'après les caracteres, influeront aussi sur les discours & sur le mouvement de la scene, sur-tout si le Poëte les évoque, les voit, les arrête devant lui, & en remarque les changemens.

Pour moi, je ne conçois pas comment le Poëte peut commencer une scene, s'il n'imagine pas l'action & le mouvement du personnage qu'il introduit; si sa démarche & son masque ne lui sont pas présens. C'est ce simulacre qui inspire le premier mot; & le premier mot donne le reste.

Si le Poëte est secouru par ces physionomies idéales, lorsqu'il débute; quel parti ne tirera-t-il pas des impressions subites & momentanées qui les font varier dans le cours du drame, & même dans le cours d'une scene?... Tu pâlis... Tu trembles... Tu me trompes... Dans le monde, parle-t-on à quelqu'un? On le regarde, on cherche à démêler dans ses yeux, dans ses mouvemens, dans ses traits, dans sa voix, ce qui se passe au fond de son cœur. Rarement au théatre. Pourquoi? C'est que nous sommes encore loin de la vérité.

Un personnage sera nécessairement chaud & pathétique, s'il part de la situation même de ceux qu'il trouve sur la Scene.

Attachez une physionomie à vos personnages; mais que ce ne soit pas celle des acteurs. C'est à l'acteur à convenir au rôle, & non pas au rôle à convenir à l'Acteur. Qu'on ne dise jamais de vous, qu'au lieu de chercher vos caracteres dans les situations, vous avez ajusté vos situations au caractere & au talent du Comédien.

N'êtes-vous pas étonné, mon ami, que les anciens soient quelquefois tombés dans cette petitesse ? Alors on couronnoit le Poëte & le Comédien. Et lorsqu'il y avoit un Acteur aimé du public, le Poëte complaisant inséroit dans son drame un épisode qui communément le gâtoit, mais qui amenoit sur la Scene l'Acteur chéri.

J'appelle Scenes composées celles où plusieurs personnages sont occupés d'une chose, tandis que d'autres personnages sont à une chose différente ou à la même chose, mais à part.

Dans une Scene simple, le dialogue se succede sans interruption. Les Scenes composées sont ou parlées, ou pantomimes & parlées, ou toutes pantomimes.

Lorsqu'elles sont pantomimes & parlées, le discours se place dans les intervalles de la pantomime, & tout se passe sans confusion. Mais il faut de l'art pour ménager ses jours.

C'est ce que j'ai essayé dans la premiere Scene du second Acte du *Pere de Famille*; c'est ce que j'aurois pu tenter à la troisieme Scene du même Acte. Madame Hébert, personnage pantomime & muet, auroit pu jetter, par intervalles, quelques mots qui n'auroient pas nui à l'effet : mais il falloit trouver ces mots. Il en eût été de même de la Scene du quatrieme Acte, où Saint-Albin revoit sa maîtresse en présence de Germeuil & de Cécile. Là un plus habile eût exécuté deux Scenes simultanées; l'une sur le devant, entre Saint-Albin & Sophie; l'autre sur le fond, entre Cécile & Germeuil, peut-être en ce moment plus difficiles à peindre que les premiers : mais des Acteurs intelligens sauront bien créer cette Scene.

Combien je vois encore des tableaux à expo-

ſer, ſi j'oſois, ou plutôt ſi je réuniſſois le talent de faire à celui d'imaginer !

Il eſt difficile au Poëte d'écrire en même tems ces Scenes ſimultanées : mais comme elles ont des objets diſtincts , il s'occupera d'abord de la principale. J'appelle la principale, celle qui, pantomime ou parlée, doit ſur-tout fixer l'attention du ſpectateur.

J'ai tâché de ſéparer tellement les deux Scenes ſimultanées de Cécile & du Pere de Famille qui commencent le ſecond Acte, qu'on pourroit les imprimer à deux colonnes , où l'on verroit la pantomime de l'une correſpondre au diſcours de l'autre, & le diſcours de celle-ci correſpondre alternativement à la pantomime de celle-là. Ce partage ſeroit commode pour celui qui lit, & qui n'eſt pas fait au mêlange du diſcours & du mouvement.

Il eſt une ſorte de Scenes épiſodiques dont nos Poëtes nous offrent peu d'exemples, & qui me paroiſſent bien naturelles. Ce ſont des perſonnages comme il y en a tant dans le monde & dans les familles, qui ſe fourrent par-tout ſans être appellés, & qui, ſoit bonne ou mauvaiſe volonté, intérêt, curioſité, ou quelqu'autre motif pareil, ſe mêlent de nos affaires, & les terminent ou les brouillent malgré nous. Ces Scenes, bien ménagées, ne ſuſpendroient point l'intérêt ; loin de couper l'action, elles pourroient l'accélérer. On donnera à ces intervenans le caractere qu'on voudra : rien n'empêche même qu'on ne les faſſe contraſter. Ils demeurent trop peu pour fatiguer. Ils releveront alors le caractere auquel on les oppoſera. Telle eſt Madame Pernelle dans le *Tartuffe*, & Antiphon dans l'*Eunuque*. Antiphon court après Chéréa, qui s'étoit chargé d'arranger un ſouper : il le

rencontre avec ſon habit d'Eunuque, au ſortir de chez la courtiſanne, appellant un ami dans le ſein de qui il puiſſe répandre toute la joie ſcélérate dont ſon ame eſt remplie. Antiphon eſt amené là fort naturellement, & fort à-propos. Paſſé cette Scene, on ne le revoit plus.

La reſſource de ces perſonnages nous eſt d'autant plus néceſſaire, que privés des chœurs qui repréſentoient le peuple dans les drames anciens, nos pieces, renfermées dans l'intérieur de nos habitations, manquent, pour ainſi dire, d'un fond ſur lequel les figures ſoient projettées.

Il y a dans le drame, ainſi que dans le monde, un ton propre à chaque caractere. La baſſeſſe de l'ame, la méchanceté tracaſſiere, & la bonhommie, ont, pour l'ordinaire, le ton bourgeois & commun.

Il y a de la différence entre la plaiſanterie de théatre & la plaiſanterie de ſociété. Celle-ci ſeroit trop foible ſur la Scene, & n'y feroit aucun effet. L'autre ſeroit trop dure dans le monde, & elle offenſeroit. Le Cyniſme ſi odieux, ſi incommode dans la ſociété, eſt excellent ſur la Scene.

Autre choſe eſt la vérité en Poéſie, autre choſe en Philoſophie. Pour être vrai, le Philoſophe doit conformer ſon diſcours à la nature des objets ; le Poëte à la nature de ſes caracteres.

Peindre d'après la paſſion & l'intérêt, voilà ſon talent.

De-là, à chaque inſtant la néceſſité de fouler aux pieds les choſes les plus ſaintes, & de préconiſer des actions atroces.

Il n'y a rien de ſacré pour le Poëte, pas même la vertu, qu'il couvrira de ridicule, ſi la perſonne & le moment l'exigent. Il n'eſt ni impie, lorſqu'il tourne ſes regards indignés vers le ciel, & qu'il

interpelle les Dieux dans sa fureur; ni religieux, lorsqu'il se prosterne au pied de leurs autels, & qu'il leur adresse une humble priere.

Il a introduit un méchant? Mais ce méchant vous est odieux; ses grandes qualités, s'il en a, ne vous ont point ébloui sur ses vices; vous ne l'avez point entendu, sans en frémir d'horreur, & vous êtes sorti consterné sur son sort.

Pourquoi chercher l'auteur dans ses personnages? Qu'a de commun Racine avec *Athalie*, Moliere avec le *Tartuffe*? Ce sont des hommes de génie qui ont su fouiller au fond de nos entrailles, & en arracher le trait qui nous frappe. Jugeons les poëmes, & laissons-là les personnes.

Nous ne confondrons, ni vous ni moi, l'homme qui vit, pense, agit, & se meut au milieu des autres; & l'homme enthousiaste qui prend la plume, l'archet, le pinceau, ou qui monte sur ses treteaux. Hors de lui, il est tout ce qu'il plaît à l'art qui le domine. Mais l'instant de l'inspiration passé, il rentre & redevient ce qu'il étoit; quelquefois un homme commun. Car telle est la différence de l'esprit & du génie, que l'un est presque toujours présent, & que souvent l'autre s'absente.

Il ne faut pas considérer une Scene comme un dialogue. Un homme d'esprit se tirera d'un dialogue isolé. La Scene est toujours l'ouvrage du génie. Chaque Scene a son mouvement & sa durée. On ne trouve point le mouvement vrai, sans un effort d'imagination. On ne mesure pas exactement la durée, sans l'expérience & le goût.

Cet art du dialogue dramatique, si difficile, personne peut-être ne l'a possédé au même degré que Corneille. Ses personnages se pressent sans ménagement; ils parent & portent en même tems: c'est une lutte. La réponse ne s'accroche pas au

dernier mot de l'interlocuteur ; elle touche à la chose & au fond. Arrêtez-vous où vous voudrez ; c'est toujours celui qui parle qui vous paroît avoir raison.

Lorsque livré tout entier à l'étude des lettres, je lisois Corneille, souvent je fermois le livre au milieu d'une Scene, & je cherchois la réponse : il est assez inutile de dire que mes efforts ne servoient communément qu'à m'effrayer sur la logique, & sur la force de tête de ce Poëte. J'en pourrois citer mille exemples ; mais en voici un entr'autres, que je me rappelle : il est de sa tragédie de *Cinna*. Emilie a déterminé Cinna à ôter la vie à Auguste. Cinna s'y est engagé ; il y va. Mais il se percera le sein du même poignard dont il l'aura vengée. Emilie reste avec sa confidente. Dans son trouble, elle s'écrie : *Cours après lui, Fulvie*... Que lui dirai-je ?... *Dis lui... qu'il dégage sa foi, & qu'il choisisse après, de la mort ou de moi*... C'est ainsi qu'il conserve le caractere, & qu'il satisfait, en un mot, à la dignité d'une ame romaine, à la vengeance, à l'ambition, à l'amour. Toute la Scene de Cinna, de Maxime, & d'Auguste, est incompréhensible.

Cependant ceux qui se piquent d'un goût délicat, prétendent que cette maniere de dialoguer est roide ; qu'elle présente par-tout un air d'argumentation ; qu'elle étonne plus qu'elle n'émeut. Ils aiment mieux une Scene où l'on s'entretient moins rigoureusement, & où l'on met plus de sentiment & moins de dialectique. On pense bien que ces gens-là sont fous de Racine : & j'avoue que je le suis aussi.

Je ne connois rien de si difficile qu'un dialogue où les choses dites & répondues ne sont liées que par des sensations si délicates, des idées si fugiti-

ves, des mouvemens d'ame si rapides, des vues si légeres, qu'elles en paroissent décousues, surtout à ceux qui ne sont pas nés pour éprouver les mêmes choses dans les mêmes circonstances... *Ils ne se verront plus. Ils s'aimeront toujours... Vous y serez ma fille.*

Et le discours de Clémentine troublée : *Ma mere étoit une bonne mere ; mais elle s'en est allée, ou je m'en suis allée. Je ne sçais lequel.*

Et les adieux de Barnevel & de son ami.

BARNEVEL.

Tu ne sais pas quelle étoit ma fureur pour elle !.. Jusqu'où la passion avoit éteint en moi le sentiment de la bonté !.. Ecoute... Si elle m'avoit demandé de t'assassiner, toi... Je ne sais si je ne l'eusse pas fait.

L'AMI.

Mon ami, ne t'exagere point ta foiblesse.

BARNEVEL.

Oui, je n'en doute point.... Je t'aurois assassiné.

L'AMI.

Nous ne nous sommes pas encore embrassés. Viens.

Nous ne nous sommes pas encore embrassés : quelle réponse à *je t'aurois assassiné !*

Si j'avois un fils qui ne sentît point ici de liaison, j'aimerois mieux qu'il ne fût pas né. Oui, j'aurois plus d'aversion pour lui que pour Barnevel, assassin de son oncle.

Et toute la Scene du délire de Phédre.

Et tout l'épisode de Clémentine.

Entre les passions, celles qu'on simuleroit le plus facilement, sont aussi les plus faciles à peindre. La grandeur d'ame est de ce nombre ; elle comporte par-tout je ne sçais quoi de faux & d'outré. En guindant son ame à la hauteur de celle

de Caton, on trouve un mot ſublime. Mais le Poëte qui a fait dire à Phédre :

Dieux ! que ne ſuis-je aſſiſe à l'ombre des forêts ! . .
Quand pourrai-je, au travers d'une noble pouſſiere,
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carriere ?

Ce Poëte même n'a pu ſe promettre ce morceau qu'après l'avoir trouvé ; & je m'eſtime plus d'en ſentir le mérite, que de quelque choſe que je puiſſe écrire de ma vie.

Je conçois comment, à force de travail, on réuſſit à faire une Scene de Corneille, ſans être né Corneille: je n'ai jamais conçu comment on réuſſiſſoit à faire une Scene de Racine, ſans être né Racine.

Moliere eſt ſouvent inimitable. Il a des Scenes monoſyllabiques entre quatre à cinq interlocuteurs, où chacun ne dit que ſon mot ; mais ce mot eſt dans le caractere & le peint. Il eſt des endroits dans les *Femmes ſavantes*, qui font tomber la plume des mains. Si l'on a quelque talent, il s'éclipſe ; on reſte des jours entiers ſans rien faire ; on ſe déplaît à ſoi-même : le courage ne revient qu'à meſure qu'on perd la mémoire de ce qu'on a lu, & que l'impreſſion qu'on en a reſſentie ſe diſſipe.

Lorſque cet homme étonnant ne ſe ſoucie pas d'employer tout ſon génie, alors même il le ſent. Elmire ſe jetteroit à la tête de Tartuffe, & Tartuffe auroit l'air d'un ſot qui donne dans un piege groſſier : mais voyez comment il ſe ſauve de-là. Elmire a entendu ſans indignation la déclaration de Tartuffe. Elle a impoſé ſilence à ſon fils. Elle remarque elle-même qu'un homme paſſionné eſt facile à ſéduire. Et c'eſt ainſi que le Poëte trompe le ſpectateur, & eſquive une Scene qui eût exigé,

ſans ces précautions plus d'art encore, ce me ſemble, qu'il n'en a mis dans la ſienne. Mais ſi Dorine, dans la même piece, a plus d'eſprit, de ſens, de fineſſe dans les idées, & même de nobleſſe dans l'expreſſion, qu'aucun de ſes maîtres; ſi elle dit :

Des actions d'autrui, teintes de leurs couleurs,
Ils penſent dans le monde autoriſer les leurs;
Et ſous le faux éclat de quelque reſſemblance,
Aux intrigues qu'ils ont, donner de l'innocence;
Ou faire ailleurs tomber quelques traits partagés
De ce blâme public dont ils ſont trop chargés.

Je ne croirai jamais que ce ſoit une Suivante qui parle.

Térence eſt unique, ſur-tout dans ſes récits. C'eſt une onde pure & tranſparente, qui coule toujours également, & qui ne prend de vîteſſe & de murmure que ce qu'elle en reçoit de la pente & du terrein. Point d'eſprit, nul étalage de ſentiment, aucune ſentence qui ait l'air épigrammatique, jamais de ces définitions qui ne ſeroient placées que dans Nicole ou la Rochefoucauld. Lorſqu'il généraliſe une maxime, c'eſt d'une maniere ſimple & populaire; vous croiriez que c'eſt un proverbe reçu qu'il a cité : rien qui ne tienne au ſujet. Aujourd'hui que nous ſommes devenus diſſertateurs, combien de Scenes de Térence que nous appellerions vuides?

J'ai lu & relu ce Poëte avec attention; jamais de Scene ſuperflue, ni rien de ſuperflu dans les Scenes. Je ne connois que la premiere du ſecond Acte de l'*Eunuque* qu'on pourroit peut-être attaquer. Le Capitaine Thraſon a fait préſent à la courtiſanne Taïs d'une jeune fille. C'eſt le paraſite Gnathon qui doit la préſenter. Chemin faiſant

avec elle, il s'amuse à débiter au spectateur un éloge très-agréable de sa profession. Mais étoit-ce-là le lieu ? Que Gnathon attende sur la Scene la jeune fille qu'il s'est chargé de conduire, & qu'il se dise à lui-même tout ce qu'il voudra, j'y consens.

Térence ne s'embarrasse guere de lier ses Scenes. Il laisse le théatre vuide jusqu'à trois fois de suite, & cela ne me déplaît pas, sur-tout dans les dernieres Actes.

Ces personnages qui se succedent, & qui ne jettent qu'un mot en passant, me font imaginer un grand trouble.

Des Scenes courtes, rapides, isolées, les unes pantomimes, les autres parlées, produiroient, ce me semble, encore plus d'effet dans la tragédie. Au commencement d'une piece, je craindrois seulement qu'elles ne donnassent trop de vîtesse à l'action, & ne causassent de l'obscurité.

Plus un sujet est compliqué, plus le dialogue en est facile. La multitude des incidens donne pour chaque Scene un objet différent & déterminé ; au lieu que si la piece est simple, & qu'un seul incident fournisse à plusieurs Scenes, il reste pour chacune je ne sçais quoi de vague, qui embarrasse un auteur ordinaire : mais c'est où se montre l'homme de génie.

Plus les fils qui lient la Scene au sujet, seront déliés, plus le Poëte aura de peine. Donnez une de ces Scenes indéterminées à faire à cent personnes ; chacun la fera à sa maniere ; cependant il n'y en a qu'une bonne.

Des lecteurs ordinaires estiment le talent d'un Poëte par les morceaux qui les affectent le plus. C'est au discours d'un factieux à ses conjurés ; c'est à une reconnoissance qu'ils se récrient. Mais

qu'ils interrogent le Poëte sur son propre ouvrage, & ils verront qu'ils ont laissé passer, sans l'avoir apperçu, l'endroit dont il se félicite.

Les Scenes du *Fils naturel* sont presque toutes de la nature de celles dont l'objet vague pouvoit rendre le Poëte perplexe. Dorval, mal avec lui-même, & cachant le fond de son ame à son ami, à Rosalie, à Constance; Rosalie & Constance dans une situation à peu-près semblable, n'offroient pas un seul morceau de détail qui ne pût être mieux, ou plus mal traité.

Ces sortes de Scenes sont plus rares dans le *Pere de Famille*, parce qu'il y a plus de mouvement.

Il y a peu de regles générales dans l'art poétique. En voici cependant une à laquelle je ne sais point d'exception. C'est que le monologue est un moment de repos pour l'action, & de trouble pour le personnage. Cela est vrai même d'un monologue qui commence une piece. Donc tranquille, il est contre la vérité selon laquelle l'homme ne se parle à lui-même que dans des instans de perplexité. Long, il péche contre la nature de l'action dramatique, qu'il suspend trop.

Je ne saurois supporter les caricatures, soit en beau, soit en laid; car la bonté & la méchanceté peuvent être également outrées; & quand nous sommes moins sensibles à l'un de ces défauts qu'à l'autre, c'est un effet de notre vanité.

Sur la Scene, on veut que les caracteres soient uns. C'est une fausseté palliée par la courte durée d'un drame: car combien de circonstances dans la vie, où l'homme est distrait de son caractere!

Le foible est l'opposé de l'outré. Pamphile me paroît foible dans l'*Andrienne*. Dave l'a précipité dans des nôces qu'il abhorre. Sa maîtresse vient

d'accoucher. Il a cent raisons de mauvaise humeur. Cependant il prend tout assez doucement. Il n'en est pas ainsi de son ami Charinus, ni du Clinia de l'*Heautontimorumenos*. Celui-ci arrive de loin; & tandis qu'il se débotte, il ordonne à son Dave d'aller chercher sa maîtresse. Il y a peu de galanterie dans ces moeurs; mais elles sont bien d'une autre énergie que les nôtres, & d'une autre ressource pour le Poëte. C'est la nature abandonnée à ses mouvemens effrénés. Nos petits propos madrigalisés auroient bonne grace dans la bouche d'un Clinia ou d'un Chéréa. Que nos rôles d'amans sont froids!

Ce que j'aime sur-tout de la Scene ancienne, ce sont les amans & les peres. Pour les Daves, ils me plaisent; & je suis convaincu qu'à moins qu'un sujet ne soit dans les moeurs anciennes, ou malhonnête dans les nôtres, nous n'en reverrons plus.

Tout peuple a des préjugés à détruire, des vices à poursuivre, des ridicules à décrier, & a besoin de spectacles, mais qui lui soient propres. Quel moyen, si le gouvernement en sait user, & qu'il soit question de préparer le changement d'une loi ou l'abrogation d'un usage?

Attaquer les Comédiens par leurs moeurs, c'est en vouloir à tous les états.

Attaquer le spectacle par son abus, c'est s'élever contre tout genre d'instruction publique; & ce qu'on a dit jusqu'à-présent là-dessus, appliqué à ce que les choses sont ou ont été, & non à ce qu'elles pourroient être, est sans justice & sans vérité.

Un peuple n'est pas également propre à exceller dans tous les genres de drame. La tragédie me semble plus du génie républicain; & la comédie,

die, gaie sur-tout, plus du caractere monarchique.

Entre des hommes qui ne se doivent rien, la plaisanterie sera dure. Il faut qu'elle frappe en haut pour devenir légere ; & c'est ce qui arrivera dans un Etat où les hommes sont distribués en différens ordres, qu'on peut comparer à une haute pyramide, où ceux qui sont à la base, chargés d'un poids qui les écrase, sont forcés de garder du ménagement jusques dans la plainte.

Un inconvénient trop commun, c'est que par une vénération ridicule pour certaines conditions, bientôt ce sont les seules dont on peigne les mœurs, que l'utilité des spectacles se restreint, & que peut-être même ils deviennent un canal par lequel les travers des grands se répandent & passent aux petits.

Chez un peuple esclave, tout se dégrade. Il faut s'avilir par le ton & par le geste, pour ôter à la vérité son poids & son offense. Alors les Poëtes sont comme les fous à la cour des Rois; c'est du mépris qu'on fait d'eux, qu'ils tiennent leur franc-parler. Ou, si l'on aime mieux, ils ressemblent à certains coupables qui, traînés devant nos tribunaux, ne s'en retournent absous que parce qu'ils ont su contrefaire les insensés.

Nous avons des comédies. Les Anglois n'ont que des satyres, à la vérité pleines de force & de gaieté, mais sans mœurs & sans goût. Les Italiens en sont réduits au drame burlesque.

En général, plus un peuple est civilisé, poli, moins ses mœurs sont poétiques. Tout s'affoiblit en s'adoucissant. Quand est-ce que la nature prépare des modeles à l'Art? C'est au tems où les enfans s'arrachent les cheveux autour du lit d'un pere moribond; où une mere découvre son sein,

& conjure son fils par les mamelles qui l'ont allaité; où un ami se coupe la chevelure, & la répand sur le cadavre de son ami; où c'est lui qui le soutient par la tête, & qui le porte sur un bûcher, qui recueille sa cendre, & qui la renferme dans une urne qu'il va, en certains jours, arroser de ses pleurs; où les veuves échevelées se déchirent le visage de leurs ongles, si la mort leur a ravi un époux; où les Chefs du peuple, dans les calamités publiques, posent leur front humilié dans la poussiere, ouvrent leurs vêtemens dans la douleur, & se frappent la poitrine; où un pere prend entre ses bras son fils nouveau-né, l'éleve vers le ciel, & fait sur lui sa priere aux Dieux; où le premier mouvement d'un enfant, s'il a quitté ses parens, & qu'il les revoie après une longue absence, c'est d'embrasser leurs genoux, & d'en attendre, prosterné, la bénédiction; où les repas sont des sacrifices qui commencent & finissent par des coupes remplies de vin & versées sur la terre; où le peuple parle à ses maîtres, & où ses maîtres l'entendent & lui répondent; où l'on voit un homme le front ceint de bandelettes devant un autel, & une Prêtresse qui étend les mains sur lui en, invoquant le ciel & en exécutant les cérémonies expiatoires & lustratives; où des Pythies écumantes par la présence d'un démon qui les tourmente, sont assises sur des trépieds, ont les yeux égarés, & font mugir de leurs cris prophétiques le fond obscur des antres; où les Dieux, altérés du sang humain, ne sont appaisés que par son effusion; où des Bacchantes, armées de thyrses, s'égarent dans les forêts, & inspirent l'effroi au profane qui se rencontre sur leur passage; où d'autres femmes se dépouillent sans pudeur, ouvrent leurs bras au premier qui se présente, & se prostituent, &c.

Je ne dis pas que ces mœurs sont bonnes, mais qu'elles sont poétiques.

Qu'est-ce qu'il faut au Poëte ? Est-ce une nature brute ou cultivée ? paisible ou troublée ? Préférera-t-il la beauté d'un jour pur & sérein, à l'horreur d'une nuit obscure, où le sifflement interrompu des vents se mêle, par intervalles, au murmure sourd & continu d'un tonnerre éloigné, & où il voit l'éclair allumer le ciel sur sa tête ? Préférera-t-il le spectacle d'une mer tranquille à celui des flots agités ? le muet & froid aspect d'un palais, à la promenade parmi des ruines ? un édifice construit, un espace planté de la main des hommes, au touffu d'une antique forêt, au creux ignoré d'une roche déserte ? des nappes d'eau, des bassins, des cascades, à la vue d'une cataracte qui se brise en tombant à travers des rochers, & dont le bruit se fait entendre au loin du berger qui a conduit son troupeau dans la montagne, & qui l'écoute avec effroi ?

La poésie veut quelque chose d'énorme, de barbare & de sauvage.

C'est lorsque la fureur de la guerre civile ou du fanatisme arme les hommes de poignards, & que le sang coule à grands flots sur la terre, que le laurier d'Apollon s'agite & verdit. Il en veut être arrosé. Il se flétrit dans les tems de la paix & du loisir. Le siecle d'or eût produit une chanson peut-être, ou une élégie. La poésie épique & dramatique demande d'autres mœurs.

Quand verra-t-on naître des Poëtes ? Ce sera après les tems de désastres & de grands malheurs, lorsque les peuples harassés commenceront à respirer. Alors les imaginations, ébranlées par des spectacles terribles, peindront des choses inconnues à ceux qui n'en ont pas été les témoins. N'a-y

vons-nous pas éprouvé dans quelques circonstances une sorte de terreur qui nous étoit étrangere? Pourquoi n'a-t-elle rien produit? N'avons-nous plus de génie?

Le génie est de tous les tems : mais les hommes qui le portent en eux demeurent engourdis, à moins que des événemens extraordinaires n'échauffent la masse, & ne les fassent paroître. Alors les sentimens s'accumulent dans la poitrine, la travaillent ; & ceux qui ont un organe, pressés de parler, le déploient, & se soulagent.

Quelle sera donc la ressource d'un Poëte chez un peuple dont les mœurs sont foibles, petites & maniérées ; où l'imitation rigoureuse des conversations ne formeroit qu'un tissu d'expressions fausses, insensées & basses ; où il n'y a plus ni franchise ni bonhommie ; où un pere appelle son fils, Monsieur ; & où une mere appelle sa fille, Mademoiselle ; où les cérémonies publiques n'ont rien d'auguste ; la conduite domestique rien de touchant & d'honnête ; les Actes solemnels rien de vrai ? Il tâchera de les embellir ; il choisira les circonstances qui prêtent le plus à son art ; il négligera les autres, & il osera en supposer quelques-unes.

Mais quelle finesse de goût ne lui faudra-t-il pas pour sentir jusqu'où les mœurs publiques & particulieres peuvent être embellies ? S'il passe la mesure, il sera faux & romanesque.

Si les mœurs qu'il supposera ont été autrefois, & que ce tems ne soit pas éloigné ; si un usage est passé, mais qu'il en soit resté une expression métaphorique dans la langue ; si cette expression porte un caractere d'honnêteté ; si elle marque une piété antique, une simplicité qu'on regrette ; si l'on y voit les peres plus respectés, les meres plus hono-

rées, les Rois populaires; qu'il ose: loin de lui reprocher d'avoir failli contre la vérité, on supposera que ces vieilles & bonnes mœurs se sont apparemment conservées dans cette famille. Qu'il s'interdise seulement ce qui ne seroit que dans les usages présens d'un peuple voisin.

Mais admirez la bizarrerie des peuples policés. La délicatesse y est quelquefois poussée au point, qu'elle interdit à leurs Poëtes l'emploi des circonstances mêmes qui sont dans leurs mœurs, & qui ont de la simplicité, de la beauté & de la vérité. Qui oseroit parmi nous étendre de la paille sur la Scene, & y exposer un enfant nouveau-né? Si le Poëte y plaçoit un berceau, quelque étourdi du parterre ne manqueroit pas de contrefaire les cris de l'enfant, les loges & l'amphithéatre de rire, & la piece de tomber. O peuple plaisant & léger, quelles bornes vous donnez à l'art! quelle contrainte vous imposez à vos artistes! & de quels plaisirs votre délicatesse vous prive! A tout moment vous siffleriez sur la Scene les seules choses qui vous plairoient, qui vous toucheroient en peinture. Malheur à l'homme né avec du génie qui tentera quelque spectacle qui est dans la nature, mais qui n'est pas dans vos préjugés!

Térence a exposé l'enfant nouveau-né sur la Scene. Il a fait plus; il a fait entendre du dedans de la maison, la plainte de la femme dans les douleurs qui le mettent au monde. Cela est beau; & cela ne vous plairoit pas.

Il faut que le goût d'un peuple soit incertain, lorsqu'il admettra dans la nature des choses dont il interdira l'imitation à ses artistes, ou lorsqu'il admirera dans l'art des effets qu'il dédaigneroit dans la nature. Nous dirions d'une femme qui ressembleroit à quelqu'une de ces statues qui en-

chantent nos regards aux Tuileries, qu'elle a la tête jolie, mais le pied gros, la jambe forte, & point de taille. La femme qui est belle pour le Sculpteur sur un sopha, est laide dans son attelier. Nous sommes pleins de ces contradictions.

Mais ce qui montre sur-tout combien nous sommes encore loin du bon goût & de la vérité, c'est la pauvreté & la fausseté des décorations & le luxe des habits.

Vous exigez de votre Poëte qu'il s'assujettisse à l'unité de lieu; & vous abandonnez la Scene à l'ignorance d'un mauvais décorateur.

Voulez-vous rapprocher vos Poëtes du vrai, & dans la conduite de leurs pieces, & dans leur dialogue, vos Acteurs du jeu naturel & de la déclamation réelle? élevez la voix, demandez seulement qu'on vous montre le lieu de la Scene tel qu'il doit être.

Si la nature & la vérité s'introduisent une fois sur vos théatres dans la circonstance la plus légere, bientôt vous sentirez le ridicule & le dégoût se répandre sur-tout ce qui fera contraste avec elles.

Le systême dramatique le plus mal entendu, seroit celui qu'on pourroit accuser d'être moitié vrai & moitié faux. C'est un mensonge mal-adroit où certaines circonstances me décelent l'impossibilité du reste. Je souffrirai plutôt le mêlange des disparates; il est du moins sans fausseté. Le défaut de Shakespear n'est pas le plus grand dans lequel un Poëte puisse tomber. Il marque seulement peu de goût.

Que votre Poëte, lorsque vous aurez jugé son ouvrage digne de vous être représenté, envoie chercher le décorateur. Qu'il lui lise son drame. Que le lieu de la Scene bien connu de celui-ci,

il le rende tel qu'il eſt, & qu'il ſonge ſur-tout que la peinture théatrale doit être plus rigoureuſe & plus vraie que tout autre genre de peinture.

La peinture théatrale s'interdira beaucoup de choſes que la peinture ordinaire ſe permet. Qu'un Peintre d'attelier ait une cabane à repréſenter; il en appuiera le bâtis contre une colonne briſée; & d'un chapiteau corinthien renverſé, il en fera un ſiege à la porte. En effet, il n'eſt pas impoſſible qu'il y ait une chaumiere où il y avoit auparavant un palais. Cette circonſtance réveille en moi une idée acceſſoire qui me touche, en me retraçant l'inſtabilité des choſes humaines. Mais dans la peinture théatrale, il ne s'agit pas de cela. Point de diſtraction. Point de ſuppoſition qui faſſe dans mon ame un commencement d'impreſſion autre que celle que le Poëte a intérêt d'y exciter.

Deux Poëtes ne peuvent ſe montrer à la fois avec tous leurs avantages. Le talent ſubordonné ſera en partie ſacrifié au talent dominant. S'il alloit ſeul, il repréſenteroit une choſe générale. Commandé par un autre, il n'a que la reſſource d'un cas particulier. Voyez quelle différence pour la chaleur & l'effet, entre les Marines que Vernet a peintes d'idée, & celles qu'il a copiées. Le Peintre de théatre eſt borné aux circonſtances qui ſervent à l'illuſion. Les accidens qui s'y oppoſeroient lui ſont interdits. Il n'uſera de ceux qui embelliroient ſans nuire, qu'avec ſobriété. Ils auront toujours l'inconvénient de diſtraire.

Voilà les raiſons pour leſquelles la plus belle décoration de théatre ne ſera jamais qu'un tableau du ſecond ordre.

Dans le genre lyrique, le poëme eſt fait pour le muſicien, comme la décoration l'eſt pour le

Poëte : ainsi le poëme ne sera point aussi parfait, que si le Poëte eût été libre.

Avez-vous un sallon à représenter ? Que ce soit celui d'un homme de goût. Point de magots. Peu de dorure. Des meubles simples : à moins que le sujet n'exige expressément le contraire.

Le faste gâte tout. Le spectacle de la richesse n'est pas beau. La richesse a trop de caprices ; elle peut éblouir l'œil, mais non toucher l'ame. Sous un vêtement surchargé de dorure, je ne vois jamais qu'un homme riche, & c'est un homme que je cherche. Celui qui est frappé des diamans qui déparent une belle femme, n'est pas digne de voir une belle femme.

La comédie veut être jouée en déshabillé. Il ne faut être sur la Scene ni plus aprêté ni plus négligé que chez soi.

Si c'est pour le spectateur que vous vous ruinez en habits ; Acteurs, vous n'avez point de goût, & vous oubliez que le spectateur n'est rien pour vous.

Plus les genres sont sérieux, plus il faut de sévérité dans les vêtemens.

Quelle vraisemblance qu'au moment d'une action tumultueuse, des hommes aient eu le tems de se parer, comme dans un jour de représentation ou de fête ?

Dans quelles dépenses nos Comédiens ne se sont-ils pas jettés pour la représentation de l'*Orphelin de la Chine* ? Combien ne leur en a-t-il pas coûté pour ôter à cet ouvrage une partie de son effet ? En vérité, il n'y a que des enfans, comme on en voit s'arrêter ébahis dans nos rues, lorsqu'elles sont bigarrées de tapisseries, à qui le luxe des vêtemens de théatre puisse plaire. O Athéniens, vous êtes des enfans !

De belles draperies ſimples, d'une couleur ſévere, voilà ce qu'il falloit, & non tout votre clinquant & toute votre broderie. Interrogez encore la peinture là-deſſus. Y a-t-il parmi nous un Artiſte aſſez goth, pour vous montrer ſur la toile auſſi mauſſades & auſſi brillans que nous vous avons vus ſur la Scene ?

Acteur, ſi vous voulez apprendre à vous habiller ; ſi vous voulez perdre le faux goût du faſte, & vous rapprocher de la ſimplicité qui conviendroit ſi fort aux grands effets, à votre fortune, & à vos mœurs, fréquentez nos galleries.

S'il venoit jamais en fantaiſie d'eſſayer le *Pere de Famille* au théatre, je crois que ce perſonnage ne pourroit être vêtu trop ſimplement. Il ne faudroit à Cécile que le déshabillé d'une fille opulente. J'accorderai, ſi l'on veut, au Commandeur un galon d'or uni, avec la canne à bec de corbin. S'il changeoit d'habit entre le premier Acte & le ſecond, je n'en ſerois pas fort étonné de la part d'un homme auſſi capricieux. Mais tout eſt gâté, ſi Sophie n'eſt pas en ſiamoiſe, & Madame Hébert comme une femme du peuple aux jours de Dimanche. Saint-Albin eſt le ſeul à qui ſon âge & ſon état me feront paſſer au ſecond Acte de l'élégance & du luxe. Il ne lui faut au premier, qu'une redingotte de peluche ſur une veſte d'étoffe groſſiere.

Le public ne ſait pas toujours deſirer le vrai. Quand il eſt dans le faux, il peut y reſter des ſiecles entiers : mais il eſt ſenſible aux choſes naturelles ; & lorſqu'il en a reçu l'impreſſion, il ne la perd jamais entiérement.

Une Actrice courageuſe vient de ſe défaire du panier ; & perſonne ne l'a trouvé mauvais. Elle ira plus loin ; j'en réponds. Ah, ſi elle oſoit un jour

se montrer sur la Scene avec toute la noblesse & la simplicité d'ajustement que ses rôles demandent : disons plus, dans le désordre où doit jetter un événement aussi terrible que la mort d'un époux, la perte d'un fils, & les autres catastrophes de la Scene tragique ; que deviendroient autour d'une femme échevelée, toutes ces poupées poudrées, frisées, pomponnées ? Il faudroit bien que tôt ou tard elles se missent à l'unisson. La nature, la nature ; on ne lui résiste pas. Il faut ou la chasser ou lui obéir.

O Clairon, c'est à vous que je reviens ! Ne souffrez pas que l'usage & le préjugé vous subjuguent. Livrez-vous à votre goût & à votre génie ; montrez-nous la nature & la vérité : c'est le devoir de ceux que nous aimons, & dont les talens nous ont disposés à recevoir tout ce qu'il leur plaira d'oser.

Un paradoxe, dont peu de personnes sentiront le vrai, & qui révoltera les autres ; (mais que vous importe à vous & à moi ? Premiérement dire la vérité : voilà notre devise) c'est que dans les pieces Italiennes, nos Comédiens Italiens jouent avec plus de liberté que nos Comédiens François ; ils font moins de cas du spectateur. Il y a cent momens où il en est tout-à-fait oublié. On trouve dans leur action je ne sais quoi d'original & d'aisé, qui me plaît & qui plairoit à tout le monde, sans les insipides discours & l'intrigue absurde qui le défigurent. A travers leur folie, je vois des gens en gaieté qui cherchent à s'amuser, & qui s'abandonnent à toute la fougue de leur imagination ; & j'aime mieux cette ivresse, que le roide, le pesant, & l'empesé.

» Mais ils improvistent : le rôle qu'ils font ne leur a point été dicté «.

Je m'en apperçois bien.

» Et si vous voulez les voir aussi mesurés, » aussi compassés, & plus froids que d'autres, » donnez-leur une piece écrite «.

J'avoue qu'ils ne sont plus eux : mais qui les en empêche ? Les choses qu'ils ont apprises ne leur sont-elles pas aussi intimes à la quatrieme représentation, que s'ils les avoient imaginées ?

» Non. L'impromptu a un caractere que la » chose préparée ne prendra jamais «.

Je le veux. Néanmoins ce qui sur-tout les symmétrise, les empese & les engourdit, c'est qu'ils jouent d'imitation ; qu'ils ont un autre théatre & d'autres Acteurs en vue. Que font-ils donc ? Ils s'arrangent en rond ; ils arrivent à pas comptés & mesurés ; ils quêtent des applaudissemens ; ils sortent de l'action ; ils s'adressent au Parterre ; ils lui parlent, & ils deviennent maussades & faux.

Une observation que j'ai faite, c'est que nos insipides personnages subalternes demeurent plus communément dans leur humble rôle, que les principaux personnages. La raison, ce me semble, c'est qu'ils sont contenus par la présence d'un autre qui les commande : c'est à cet autre qu'ils s'adressent ; c'est-là que toute leur action est tournée. Et tout iroit assez bien, si la chose en imposoit aux premiers rôles, comme la dépendance en impose aux rôles subalternes.

Il y a bien de la pédanterie dans notre poétique ; il y en a beaucoup dans nos compositions dramatiques : comment n'y en auroit-il pas dans la représentation ?

Cette pédanterie, qui est par-tout ailleurs si contraire au caractere facile de la nation, arrêtera long-tems encore les progrès de la pantomime, partie si importante de l'art dramatique.

J'ai dit que la pantomime est une portion du

drame ; que l'auteur s'en doit occuper sérieusement ; que si elle ne lui est pas familiere & présente, il ne sauroit ni commencer, ni conduire, ni terminer sa Scene avec quelque vérité ; & que le geste doit s'écrire souvent à la place du discours.

J'ajoute qu'il y a des Scenes entieres où il est infiniment plus naturel aux personnages de se mouvoir que de parler ; & je vais le prouver.

Il n'y a rien de ce qui passe dans le monde, qui ne puisse avoir lieu sur la Scene. Je suppose donc que deux hommes incertains, s'ils ont à être mécontens ou satisfaits l'un de l'autre, en attendent un troisieme qui les instruise : que diront-ils jusqu'à ce que ce troisieme soit arrivé ? Rien. Ils iront ; ils viendront ; ils montreront de l'impatience ; mais ils se tairont. Ils n'auront garde de se tenir des propos dont ils pourroient avoir à se repentir. Voilà le cas d'une Scene toute ou presque toute pantomime : & combien n'y en a-t-il pas d'autres ?

Pamphile se trouve sur la Scene avec Chremès & Simon. Chremès prend tout ce que son fils lui dit pour les impostures d'un jeune libertin qui a des sottises à excuser. Son fils lui demande à produire un témoin. Chremès, pressé par son fils & par Simon, consent à écouter ce témoin. Pamphile va le chercher : Simon & Chremès restent. Je demande ce qu'ils font pendant que Pamphile est chez Glycérion, qu'il parle à Criton, qu'il l'instruit, qu'il lui explique ce qu'il en attend, & qu'il le détermine à venir & à parler à Chremès son pere ? Il faut ou les supposer immobiles & muets, ou imaginer que Simon continue d'entretenir Chremès ; que Chremès, la tête baissée & le menton appuyé sur sa main, l'écoute tantôt avec patience, tantôt avec colere, & qu'il

se passe entr'eux une Scene toute pantomime.

Mais cet exemple n'est pas le seul qu'il y ait dans ce Poëte. Que fait ailleurs un des vieillards sur la Scene, tandis que l'autre va dire à son fils que son pere sait tout, le déshérite, & donne son bien à sa fille ?

Si Térence avoit eu l'attention d'écrire la pantomime, nous n'aurions là-dessus aucune incertitude. Mais qu'importe qu'il l'ait écrite ou non, puisqu'il faut si peu de sens pour la supposer ici ? Il n'en est pas toujours de même. Qui est-ce qui l'eût imaginée dans l'*Avare* ? Harpagon est alternativement triste & gai, selon que Frosine lui parle de son indigence ou de la tendresse de Marianne. Là le dialogue est institué entre le discours & le geste.

Il faut écrire la pantomime toutes les fois qu'elle fait tableau ; qu'elle donne de l'énergie ou de la clarté au discours ; qu'elle lie le dialogue ; qu'elle caractérise ; qu'elle consiste dans un jeu délicat qui ne se devine pas ; qu'elle tient lieu de réponse ; & presque toujours au commencement des Scenes.

Elle est tellement essentielle, que de deux pieces composées, l'une eu égard à la pantomime, & l'autre sans cela, la facture sera si diverse, que celle où la pantomime aura été considérée comme partie du drame, ne se jouera pas sans pantomime, & que celle où la pantomime aura été négligée, ne se pourra pantomimer. On ne l'ôtera point dans la représentation au poëme qui l'aura, & on ne la donnera point au poëme qui ne l'aura pas. C'est elle qui fixera la longueur des Scenes, & qui colorera tout le drame.

Moliere n'a pas dédaigné de l'écrire : c'est tout dire.

Mais quand Molieré ne l'eût pas écrite, un autre auroit-il eu tort d'y penser ? O Critiques, cervelles étroites, hommes de peu de sens, jusqu'à quand ne jugerez-vous rien en soi-même, & n'approuverez ou ne désapprouverez-vous que d'après ce qui est ?

Combien d'endroits où Plaute, Aristophane, & Térence ont embarrassé les plus habiles interpretes, pour n'avoir pas indiqué le mouvement de la Scene ! Térence commence ainsi les *Adelphes* : » Storax. Æschinus n'est pas rentré cette » nuit. « Qu'est-ce que cela signifie ? Micion parle-t-il à Storax ? Non. Il n'y a point de Storax sur la Scene dans ce moment. Ce personnage n'est pas même de la piece. Qu'est-ce donc que cela signifie ? Le voici. Storax est un des valets d'Æschinus. Micion l'appelle ; & Storax ne répondant point, il en conclut qu'Æschinus n'est pas rentré. Un mot de pantomime auroit éclairci cet endroit.

C'est la peinture des mouvemens qui charme, sur-tout dans les romans domestiques. Voyez avec quelle complaisance l'auteur de *Pamela*, de *Grandisson* & de *Clarisse*, s'y arrête ? Voyez quelle force, quel sens, & quel pathétique elle donne à son discours ? Je vois le personnage : soit qu'il parle, soit qu'il se taise, je le vois, & son action m'affecte plus que ses paroles.

Si un Poëte a mis sur la Scene Oreste & Pilade se disputant la mort, & qu'il ait réservé pour ce moment l'approche des Euménides, dans quel effroi ne me jettera-t-il pas, si les idées d'Oreste se troublent peu-à-peu, à mesure qu'il raisonne avec son ami ; si ses yeux s'égarent ; s'il cherche autour de lui ; s'il s'arrête ; s'il continue de parler ; s'il s'arrête encore ; si le désordre de son action & de son discours s'accroît ; si les Furies s'emparent

de lui & le tourmentent ; s'il fuccombe fous la violence du tourment ; s'il en eft renverfé par terre ; fi Pilade le releve, l'appuie, & lui effuie de fa main le vifage & la bouche ; fi le malheureux fils de Clytemneftre refte un moment dans un état d'agonie & de mort ; fi entr'ouvrant enfuite les paupieres, & femblable à un homme qui revient d'une léthargie profonde, fentant les bras de fon ami qui le foutiennent & qui le preffent, il lui dit, en penchant la tête de fon côté & d'une voix éteinte ; *Pilade, eft-ce à toi de mourir ?* Quel effet cette pantomime ne produira-t-elle pas ? Y a-t-il quelque difcours au monde qui m'affecte autant que l'action de Pilade relevant Orefte abattu, & lui effuyant de fa main le vifage & la bouche ? Séparez ici la pantomime du difcours, & vous tuerez l'un & l'autre. Le Poëte qui aura imaginé cette Scene, aura fur-tout montré du génie, en réfervant pour ce moment les fureurs d'Orefte. L'argument qu'Orefte tire de fa fituation, eft fans réponfe.

Mais il me prend envie de vous efquiffer les derniers inftans de la vie de Socrate. C'eft une fuite de tableaux qui prouveront plus en faveur de la pantomime, que tout ce que je pourrois ajouter. Je me conformerai prefque entiérement à l'hiftoire. Quel canevas pour un Poëte !

Ses difciples n'en avoient point la pitié qu'on éprouve auprès d'un ami qu'on affifte au lit de la mort. Cet homme leur paroiffoit heureux. S'ils étoient touchés, c'étoit d'un fentiment extraordinaire, mêlé de la douceur qui naiffoit de fes difcours, & de la peine qui naiffoit de la penfée qu'ils alloient le perdre.

Lorfqu'ils entrerent, on venoit de le délier ; Xantippe étoit affife auprès de lui, tenant un de fes enfans entre fes bras.

Le Philosophe dit peu de choses à sa femme ; mais combien de choses touchantes un homme sage, qui ne fait aucun cas de la vie, n'avoit-il pas à dire sur son enfant ?

Les Philosophes entrerent. A peine Xantippe les apperçut-elle, qu'elle se mit à se désespérer & à crier, comme c'est la coutume des femmes en ces occasions : *Socrate, vos amis vous parlent aujourd'hui pour la derniere fois. C'est pour la derniere fois que vous embrassez votre femme, & que vous voyez votre enfant.*

Socrate, se tournant du côté de Criton, lui dit : *Mon ami, faites conduire cette femme chez elle.* Et cela s'exécuta.

On entraîne Xantippe ; mais elle s'élance du côté de Socrate, lui tend les bras, l'appelle, se meurtrit le visage de ses mains, & remplit la prison de ses cris.

Cependant Socrate dit encore un mot sur l'enfant qu'on emporte.

Alors le Philosophe, prenant un visage serein, s'assied sur son lit ; & pliant la jambe d'où l'on avoit ôté la chaîne, & la frottant doucement, il dit :

Que le plaisir & la peine se touchent de près ! Si Esope y avoit pensé, la belle fable qu'il en auroit faite ... Les Athéniens ont ordonné que je m'en aille, & je m'en vais ... Dites à Evénus qu'il me suivra, s'il est sage.

Ce mot engage la Scene sur l'immortalité de l'ame.

Tentera cette Scene qui l'osera. Pour moi, je me hâte vers mon objet. Si vous avez vu expirer un pere au milieu de ses enfans ; telle fut la fin de Socrate au milieu des Philosophes qui l'environnoient.

Lorsqu'il

Lorsqu'il eut achevé de parler, il se fit un moment de silence, & Criton lui dit :

CRITON.

Qu'avez-vous à nous ordonner ?

SOCRATE.

De vous rendre semblables aux Dieux, autant qu'il vous sera possible, & de leur abandonner le soin du reste.

CRITON.

Après votre mort, comment voulez-vous qu'on dispose de vous ?

SOCRATE.

Criton, tout comme il vous plaira, si vous me retrouvez.

Puis regardant les Philosophes en souriant, il ajouta :

J'aurai beau faire, je ne persuaderai jamais à notre ami de distinguer Socrate de sa dépouille.

Le Satellite des Onze entra dans ce moment, & s'approcha de lui sans parler.

Socrate lui dit :

SOCRATE.

Que voulez-vous ?

LE SATELLITE.

Vous avertir de la part des Magistrats . . .

SOCRATE.

Qu'il est tems de mourir. Mon ami, apportez le poison, s'il est broyé, & soyez le bien-venu.

LE SATELLITE

(en se détournant & pleurant.)

Les autres me maudissent ; celui-ci me bénit.

CRITON.

Le Soleil luit encore sur les montagnes.

SOCRATE.

Ceux qui different croient tout perdre à cesser de vivre, & moi je crois y gagner.

Alors l'esclave qui portoit la coupe entra. Socrate la reçut, & lui dit :

SOCRATE.

Homme de bien, que faut-il que je fasse ; car vous savez cela ?

L'ESCLAVE.

Boire, & vous promener jusqu'à ce que vous sentiez vos jambes s'appesantir.

SOCRATE.

Ne pourroit-on pas en répandre une goutte en action de graces aux Dieux ?

L'ESCLAVE.

Nous n'en avons broyé que ce qu'il faut.

SOCRATE.

Il suffit . . . Nous pourrons du-moins leur adresser une priere.

Et tenant la coupe d'une main, & tournant ses regards vers le ciel, il dit :

O Dieux qui m'appellez, daignez m'accorder un heureux voyage.

Après il garda le silence, & but.

Jusques-là ses amis avoient eu la force de contenir leur douleur ; mais lorsqu'il approcha la coupe de ses levres, ils n'en furent plus les maîtres.

Les uns s'envelopperent de leur manteau. Criton s'étoit levé, & il erroit dans la prison en poussant des cris. D'autres, immobiles & droits, regardoient Socrate dans un morne silence, & des larmes couloient le long de leurs joues. Apollodore s'étoit assis sur les pieds du lit, le dos tourné à Socrate ; & la bouche penchée sur ses mains, il étouffoit ses sanglots.

Cependant Socrate se promenoit, comme l'esclave le lui avoit enjoint ; & en se promenant, il s'adressoit à chacun d'eux, & les consoloit.

Il disoit à celui-ci : *Où est la fermeté, la philosophie, la vertu ?...* A celui-là : *C'est pour cela que j'avois éloigné les femmes...* A tous : *Eh bien, Anyte & Mélite auront donc pu me faire du mal !... Mes amis, nous nous reverrons... Si vous vous affligez ainsi, vous n'en croyez rien.*

Cependant ses jambes s'appesantirent, & il se coucha sur son lit. Alors il recommanda sa mémoire à ses amis, & leur dit d'une voix qui s'affoiblissoit :

SOCRATE.

Dans un moment je ne serai plus... C'est par vous qu'ils me jugeront... Ne reprochez ma mort aux Athéniens, que par la sainteté de votre vie.

Ses amis voulurent lui répondre; mais ils ne le purent : ils se mirent à pleurer, & se turent.

L'esclave qui étoit au bas de son lit, lui prit les pieds & les lui serra, & Socrate qui le regardoit, lui dit :

Je ne les sens plus.

Un instant après, il lui prit les jambes & les lui serra ; & Socrate qui le regardoit, lui dit :

Je ne les sens plus.

Alors ses yeux commencerent à s'éteindre, ses levres & ses narines à se retirer, ses membres à s'affaisser, & l'ombre de la mort à se répandre sur toute sa personne. Sa respiration s'embarrassoit, & on l'entendoit à peine. Il dit à Criton, qui étoit derriere lui :

Criton, soulevez-moi un peu.

Criton le souleva. Ses yeux se ranimerent, & prenant un visage sérein, & portant son action vers le ciel, il dit :

Je suis entre la terre & l'Elysée.

Un moment après, ses yeux se couvrirent ;

& il dit à ses amis :

Je ne vous vois plus... Parlez-moi... N'est-ce pas là la main d'Apollodore ?

On lui répondit qu'oui, & il la serra.

Alors il eut un mouvement convulsif dont il revint avec un profond soupir, & il appella Criton. Criton se baissa : Socrate lui dit, & ce furent ses dernieres paroles :

Criton, ...sacrifiez au Dieu de la santé... je guéris.

Cébès, qui étoit vis-à-vis de Socrate, reçut ses derniers regards, qui demeurerent attachés sur lui ; & Criton lui ferma la bouche & les yeux.

Voilà les circonstances qu'il faut employer. Disposez-en comme il vous plaira ; mais conservez-les. Tout ce que vous mettriez à la place, sera faux & de nul effet. Peu de discours & beaucoup de mouvement.

Si le spectateur est au théatre, comme devant une toile où des tableaux divers se succéderoient par enchantement ; pourquoi le Philosophe qui s'assied sur les pieds du lit de Socrate, & qui craint de le voir mourir, ne seroit-il pas aussi pathétique sur la Scene, que la femme & la fille d'Eudamidas dans le tableau du Poussin ?

Appliquez les loix de la composition pittoresque à la pantomime, & vous verrez que ce sont les mêmes.

Dans une action réelle à laquelle plusieurs personnes concourent, toutes se disposeront d'elles-mêmes de la maniere la plus vraie ; mais cette maniere n'est pas toujours la plus avantageuse pour celui qui peint, ni la plus frappante pour celui qui regarde. De-là la nécessité pour le peintre, d'altérer l'état naturel, & de le réduire à un état artificiel : & n'en sera-t-il pas de même sur la Scene ?

Si cela est, quel art que celui de la déclama-

tion ! Lorſque chacun eſt maître de ſon rôle, il n'y a preſque rien de fait. Il faut mettre les figures enſemble, les rapprocher ou les diſperſer, les iſoler ou les groupper, & en tirer une ſucceſſion de tableaux tous compoſés d'une maniere grande & vraie.

De quel ſecours le peintre ne ſeroit-il pas à l'Acteur, & l'Acteur au peintre ? Ce ſeroit un moyen de perfectionner deux talens importans. Mais je jette ces vues pour ma ſatisfaction particuliere & la vôtre. Je ne penſe pas que nous aimions jamais aſſez les ſpectacles pour en venir là.

Une des principales différences du roman domeſtique & du drame, c'eſt que le roman ſuit le geſte & la pantomime dans tous leurs détails ; que l'Auteur s'attache principalement à peindre & les mouvemens & les impreſſions : au lieu que le Poëte dramatique n'en jette qu'un mot en paſſant.

» Mais ce mot coupe le dialogue, le ralentit,
» & le trouble «.

Oui, quand il eſt mal placé ou mal choiſi.

J'avoue cependant que ſi la pantomime étoit portée ſur la Scene à un haut point de perfection, on pourroit ſouvent ſe diſpenſer de l'écrire ; & c'eſt la raiſon peut-être pour laquelle les anciens ne l'ont pas fait. Mais parmi nous, comment le Lecteur, je parle même de celui qui a quelque habitude du théatre, la ſuppléera-t-il en liſant, puiſqu'il ne la voit jamais dans le jeu ? Seroit-il plus Acteur qu'un Comédien par état ?

La pantomime ſeroit établie ſur nos théatres, qu'un Poëte qui ne ſait pas repréſenter ſes pieces, ſera froid & quelquefois inintelligible, s'il n'écrit pas le jeu. N'eſt-ce pas pour un lecteur un ſurcroît de plaiſir, que de connoître le jeu tel que le Poëte l'a conçu ? Et accoutumés, com-

me nous le ſommes, à une déclamation maniérée, ſymmétriſée, & ſi éloignée de la vérité, y a-t-il beaucoup de perſonnes qui puiſſent s'en paſſer ?

La pantomime eſt le tableau qui exiſtoit dans l'imagination du Poëte, lorſqu'il écrivoit, & qu'il voudroit que la Scene montrât à chaque inſtant, lorſqu'on le joue. C'eſt la maniere la plus ſimple d'apprendre au public ce qu'il eſt en droit d'exiger de ſes Comédiens. Le Poëte vous dit : comparez ce jeu avec celui de vos Acteurs, & jugez.

Au reſte, quand j'écris la pantomime, c'eſt comme ſi je m'adreſſois en ces mots au Comédien : c'eſt ainſi que je déclame; voilà les choſes comme elles ſe paſſoient dans mon imagination, lorſque je compoſois. Mais je ne ſuis ni aſſez vain pour croire qu'on ne puiſſe pas mieux déclamer que moi, ni aſſez imbécille pour réduire un homme de génie à l'état machinal.

On propoſe un ſujet à peindre à pluſieurs artiſtes; chacun le médite & l'exécute à ſa maniere; & il ſort de leurs atteliers autant de tableaux différens. Mais on remarque à tous quelques beautés particulieres.

Je dis plus. Parcourez nos galleries, & faites-vous montrer les morceaux où l'amateur a prétendu commander à l'Artiſte, & diſpoſer de ſes figures. Sur le grand nombre, à peine en trouverez-vous deux ou trois où les idées de l'un ſe ſoient tellement accordées avec le talent de l'autre, que l'ouvrage n'en ait pas ſouffert.

Acteurs, jouiſſez donc de vos droits; faites ce que le moment & votre talent vous inſpireront. Si vous êtes de chair, ſi vous avez des entrailles, tout ira bien, ſans que je m'en mêle; & j'aurai beau m'en mêler, tout ira mal, ſi vous êtes de marbre ou de bois.

Qu'un Poëte ait ou n'ait pas écrit la pantomime, je reconnoîtrai du premier coup s'il a composé ou non d'après elle. La conduite de sa piece ne sera pas la même ; les Scenes auront un tout autre tour ; son dialogue s'en ressentira. Si c'est l'art d'imaginer des tableaux, doit-on le supposer à tout le monde, & tous nos Poëtes dramatiques l'ont-ils possédé ?

Une expérience à faire, ce seroit de composer un ouvrage dramatique, & de proposer ensuite d'en écrire la pantomime, à ceux qui traitent ce soin de superflu. Combien ils y feroient d'inepties ?

Il est facile de critiquer juste, & difficile d'exécuter médiocrement. Seroit-il donc si déraisonnable d'exiger que, par quelque ouvrage d'importance, nos juges montrassent qu'ils en savent du moins autant que nous ?

Les voyageurs parlent d'une espece d'hommes sauvages qui soufflent aux passans des aiguilles empoisonnées. C'est l'image de nos critiques.

Cette comparaison vous paroît-elle outrée ? Convenez du moins qu'ils ressemblent assez à un solitaire qui vivoit au fond d'une vallée que des collines environnoient de toutes parts. Cet espace borné étoit l'Univers pour lui. En tournant sur un pied, & parcourant d'un coup d'œil son étroit horizon, il s'écrioit : Je sais tout ; j'ai tout vu. Mais tenté un jour de se mettre en marche & d'approcher de quelques objets qui se déroboient à sa vue, il grimpe au sommet d'une de ses collines. Quel ne fut pas son étonnement, lorsqu'il vit un espace immense se développer au dessus de sa tête & devant lui ? Alors changeant de discours, il dit : Je ne sais rien ; je n'ai rien vu.

J'ai dit que nos critiques ressembloient à cet homme ; je me suis trompé. Ils restent au fond

de leur cahutte, & ne perdent jamais la haute opinion qu'ils ont d'eux.

Le rôle d'un Auteur est un rôle assez vain ; c'est celui d'un homme qui se croit en état de donner des leçons au public. Et le rôle du critique ? Il est bien plus vain encore ; c'est celui d'un homme qui se croit en état de donner des leçons à celui qui se croit en état d'en donner au public.

L'Auteur dit : Messieurs, écoutez-moi ; car je suis votre maître. Et le critique : c'est moi, Messieurs, qu'il faut écouter ; car je suis le maître de vos maîtres.

Pour le public, il prend son parti. Si l'ouvrage de l'Auteur est mauvais, il s'en moque, ainsi que des observations du critique, si elles sont fausses.

Le critique s'écrie après cela : O tems ! O mœurs ! Le goût est perdu ! & le voilà consolé.

L'Auteur, de son côté, accuse les spectateurs, les Acteurs, & la cabale. Il en appelle à ses amis ; il leur a lu sa piece, avant que de la donner au théatre : elle devoit aller aux nues. Mais vos amis aveuglés ou pusillanimes, n'ont pas osé vous dire qu'elle étoit sans conduite, sans caracteres, & sans style ; & croyez-moi, le public ne se trompe guere. Votre piece est tombée, parce qu'elle est mauvaise.

» Mais le *Misanthrope* n'a-t-il pas chancelé ? «

Il est vrai. O qu'il est doux, après un malheur, d'avoir pour soi cet exemple ! Si je monte jamais sur la Scene, & que j'en sois chassé par les sifflets, je compte bien me le rappeller aussi.

La critique en use bien diversement avec les vivans & les morts. Un Auteur est-il mort ? elle s'occupe à relever ses qualités, & à pallier ses défauts. Est-il vivant ? c'est le contraire. Ce sont

ses défauts qu'elle releve, & ses qualités qu'elle oublie; & il y a quelque raison à cela : on peut corriger les vivans, & les morts sont sans ressource.

Cependant le censeur le plus sévere d'un ouvrage, c'est l'Auteur. Combien il se donne de peines pour lui seul ? C'est lui qui connoît le vice secret; & ce n'est presque jamais là que le critique pose le doigt. Cela m'a sovent rappellé le mot d'un Philosophe : *Ils disent du mal de moi ? Ah, s'ils me connoissoient comme je me connois !...*

Les Auteurs & les critiques anciens commençoient par s'instruire; ils n'entroient dans la carriere des lettres, qu'au sortir des écoles de la Philosophie. Combien de tems l'Auteur n'avoit-il pas gardé son ouvrage, avant que de l'exposer au public ? De-là cette correction qui ne peut être que l'effet des conseils, de la lime, & du tems.

Nous nous pressons trop de paroître, & nous n'étions peut-être ni assez éclairés, ni assez gens de bien, quand nous avons pris la plume.

Si le systême moral est corrompu, il faut que le goût soit faux.

La vérité & la vertu sont les amies des beaux-Arts. Voulez-vous être Auteur ? voulez-vous être critique ? commencez par être homme de bien. Qu'attendre de celui qui ne peut s'affecter profondément ? & de quoi m'affecterai-je profondément, sinon de la vérité & de la vertu, les deux choses les plus puissantes de la nature ?

Si l'on m'assure qu'un homme est avare, j'aurai peine à croire qu'il produise quelque chose de grand. Ce vice rapetisse l'esprit & retrécit le cœur. Les malheurs publics ne sont rien pour l'avare. Quelquefois il s'en réjouit. Il est dur. Comment s'élevera-t-il à quelque chose de sublime ? il est

sans cesse courbé sur un coffre-fort; il ignore la vîtesse du tems & la briéveté de la vie. Concentré en lui-même, il est étranger à la bienfaisance. Le bonheur de son semblable n'est rien à ses yeux, en comparaison d'un petit morceau de métal jaune. Il n'a jamais connu le plaisir de donner à celui qui manque, de soulager celui qui souffre, & de pleurer avec celui qui pleure. Il est mauvais pere, mauvais fils, mauvais ami, mauvais citoyen. Dans la nécessité de s'excuser son vice à lui-même, il s'est fait un systême qui immole tous les devoirs à sa passion. S'il se proposoit de peindre la commisération, la libéralité, l'hospitalité, l'amour de la patrie, celui du genre humain, où en trouvera-t-il les couleurs ? Il a pensé dans le fond de son cœur, que ces qualités ne sont que des travers & des folies.

Après l'avare, dont tous les moyens sont vils & petits, & qui n'oseroit pas même tenter un grand crime pour avoir de l'argent, l'homme du génie le plus étroit & le plus capable de faire des maux, le moins touché du vrai, du bon & du beau, c'est le superstitieux.

Après le superstitieux, c'est l'hypocrite. Le superstitieux a la vue trouble; & l'hypocrite a le cœur faux.

Si vous êtes bien né, si la nature vous a donné un esprit droit & un cœur sensible, fuyez pour un tems la société des hommes; allez vous étudier vous-même. Comment l'instrument rendra-t-il une juste harmonie, s'il est désaccordé ? Faites-vous des notions exactes des choses; comparez votre conduite avec vos devoirs; rendez-vous homme de bien, & ne croyez pas que ce travail & ce tems si bien employés pour l'homme, soient perdus pour l'Auteur. Il réjaillira de la perfection

morale que vous aurez établie dans votre caractere & dans vos mœurs, une nuance de grandeur & de justice qui se répandra sur tout ce que vous écrirez. Si vous avez le vice à peindre, sachez une fois combien il est contraire à l'ordre général & au bonheur public & particulier, & vous le peindrez fortement. Si c'est la vertu, comment en parlerez-vous d'une maniere à la faire aimer aux autres, si vous n'en êtes pas transporté ? De retour parmi les hommes, écoutez beaucoup ceux qui parlent bien, & parlez-vous souvent à vous-même.

Mon ami, vous connoissez Ariste. C'est de lui que je tiens ce que je vais vous en raconter. Il avoit alors quarante ans. Il s'étoit particuliérement livré à l'étude de la Philosophie. On l'avoit surnommé le Philosophe, parce qu'il étoit né sans ambition, qu'il avoit l'ame honnête, & que l'envie n'en avoit jamais altéré la douceur & la paix. Du reste, grave dans son maintien, sévere dans ses mœurs, austere & simple dans ses discours, le manteau d'un ancien Philosophe étoit presque la seule chose qui lui manquât ; car il étoit pauvre & content de sa pauvreté.

Un jour qu'il s'étoit proposé de passer avec ses amis quelques heures à s'entretenir sur les Lettres ou sur la Morale, (car il n'aimoit pas à parler des affaires publiques) ils étoient absens, & il prit le parti de se promener seul.

Il fréquentoit peu les endroits où les hommes s'assemblent ; les lieux écartés lui plaisoient davantage. Il alloit en rêvant, & voici ce qu'il se disoit :

J'ai quarante ans ; j'ai beaucoup étudié ; on m'appelle le Philosophe. Si cependant il se présentoit ici quelqu'un qui me dit : Ariste, qu'est-ce

que le vrai, le bon & le beau; aurois-je ma réponse prête? Non. Comment, Ariste, vous ne savez pas ce que c'est que le vrai, le bon & le beau, & vous souffrez qu'on vous appelle le Philosophe!

Après quelques réflexions sur la vanité des éloges qu'on prodigue sans connoissance, & qu'on accepte sans pudeur, il se mit à rechercher l'origine de ces idées fondamentales de notre conduite & de nos jugemens; & voici comment il continua de raisonner avec lui-même.

Il n'y a peut-être pas dans l'espece humaine entiere deux individus qui aient quelque ressemblance approchée. L'organisation générale, les sens, la figure extérieure, les visceres ont leur variété. Les fibres, les muscles, les solides, les fluides ont leur variété. L'esprit, l'imagination, la mémoire, les idées, les vérités, les préjugés, les alimens, les exercices, les connoissances, les états, l'éducation, les goûts, la fortune, les talens ont leur variété. Les objets, les climats, les mœurs, les loix, les coutumes, les usages, les gouvernemens, les religions ont leur variété. Comment seroit-il donc possible que deux hommes eussent précisément un même goût, ou les mêmes notions du vrai, du bon & du beau? La différence de la vie & la variété des événemens suffiroient seules pour en mettre dans les jugemens.

Ce n'est pas tout. Dans un même homme, tout est dans une vicissitude perpétuelle, soit qu'on le considere au physique, soit qu'on le considere au moral: la peine succede au plaisir, le plaisir à la peine; la santé à la maladie, la maladie à la santé. Ce n'est que par la mémoire que nous sommes un même individu pour les autres & pour nous-mêmes. Il ne me reste peut-être pas, à l'âge que j'ai, une

feule molécule du corps que j'apportai en naiffant. J'ignore le terme prefcrit à ma durée; mais lorfque le moment de rendre ce corps à la terre fera venu, il ne lui reftera peut-être pas une des molécules qu'il a. L'ame, en différens périodes de la vie, ne fe reffemble pas davantage. Je balbutiois dans l'enfance: je crois raifonner à-préfent; mais tout en raifonnant, le tems paffe, & je m'en retourne à la balbutie. Telle eft ma condition & celle de tous. Comment feroit-il donc poffible qu'il y en eût un feul d'entre nous qui confervât, pendant toute la durée de fon exiftence, le même goût, & qui portât les mêmes jugemens du vrai, du bon & du beau? Les révolutions caufées par le chagrin & par la méchanceté des hommes, fuffiroient feules pour altérer fes jugemens.

L'homme eft-il donc condamné à n'être d'accord ni avec fes femblables ni avec lui-même, fur les feuls objets qu'il lui importe de connoître, la vérité, la bonté, la beauté? Sont-ce là des chofes locales, momentanées & arbitraires, des mots vuides de fens? N'y a-t-il rien qui foit tel? Une chofe eft-elle vraie, bonne & belle, quand elle me le paroît? & toutes nos difputes fur le goût fe réfoudroient-elles enfin à cette propofition: nous fommes vous & moi deux êtres différens, & moi-même je ne fuis jamais dans un inftant ce que j'étois dans un autre?

Ici Arifte fit une paufe, puis il reprit:

Il eft certain qu'il n'y aura point de terme à nos difputes, tant que chacun fe prendra foi-même pour modele & pour juge. Il y aura autant de mefures que d'hommes, & le même homme aura autant de modules différens, que de périodes fenfiblement différens dans fon exiftence.

Cela me fuffit, ce me femble, pour fentir la néceffité de chercher une mefure, un module hors

de moi. Tant que cette recherche ne sera pas faite; la plupart de mes jugemens seront faux, & tous seront incertains.

Mais où prendre la mesure invariable que je cherche, & qui me manque ? . . . Dans un homme idéal que je me formerai, auquel je présenterai les objets, qui prononcera, & dont je me bornerai à n'être que l'écho fidele ? . . . Mais cet homme sera mon ouvrage . . . Qu'importe, si je le crée d'après des élémens constans . . . Et ces élémens constans où sont-ils ? . . . Dans la nature . . . Soit; mais comment les rassembler ? . . . La chose est difficile; mais est-elle impossible ? . . . . Quand je ne pourrois espérer de me former un modele accompli, serois-je dispensé d'essayer ? . . . Non . . . Essayons donc . . . Mais si le modele de beauté auquel les anciens Sculpteurs rapporterent dans la suite tous leurs ouvrages, leur coûta tant d'observations, d'études & de peines, à quoi m'engageai-je ? . . . . Il le faut pourtant, ou s'entendre toujours appeller Ariste le Philosophe, & rougir.

Dans cet endroit, Ariste fit une seconde pause un peu plus longue que la premiere, après laquelle il continua.

Je vois du premier coup d'œil, que l'homme idéal que je cherche étant un composé comme moi, les anciens Sculpteurs, en déterminant les proportions qui leur ont paru les plus belles, ont fait une partie de mon modele . . . Oui. Prenons cette statue, & animons-la . . . Donnons-lui les organes les plus parfaits que l'homme puisse avoir. Douons-la de toutes les qualités qu'il est donné à un mortel de posséder, & notre modele idéal sera fait . . . Sans doute . . . Mais quelle étude ! Quel travail ! Combien de connoissances physiques, naturelles & morales à acquérir ! Je ne connois aucune science, aucun art dans lequel il ne me fal-

lût être profondément versé ... Aussi aurois-je le modele idéal de toute vérité, de toute bonté, & de toute beauté ... Mais ce modele général idéal est impossible à former, à moins que les Dieux ne m'accordent leur intelligence, & ne me promettent leur éternité. Me voilà donc retombé dans les incertitudes d'où je me proposois de sortir.

Ariste triste & pensif, s'arrêta encore dans cet endroit.

Mais pourquoi, reprit-il après un moment de silence, n'imiterai-je pas aussi les Sculpteurs ? Ils se sont fait un modele propre à leur état, & j'ai le mien ... Que l'homme de lettres se fasse un modele idéal de l'homme de lettres le plus accompli, & que ce soit par la bouche de cet homme qu'il juge les productions des autres & les siennes. Que le Philosophe suive le même plan ... Tout ce qui semblera bon & beau à ce modele, le sera. Tout ce qui lui semblera faux, mauvais & difforme, le sera ... Voilà l'organe de ses décisions ... Le modele idéal sera d'autant plus grand & plus sévere, qu'on étendra davantage ses connoissances... Il n'y a personne, & il ne peut y avoir personne qui juge également bien en tout, du vrai, du bon & du beau. Non : & si l'on entend par un homme de goût, celui qui porte en lui-même le modele général idéal de toute perfection; c'est une chimere.

Mais de ce modele idéal qui est propre à mon état de Philosophe, puisqu'on veut m'appeller ainsi, quel usage ferai-je, quand je l'aurai ? Le même que les Peintres & les Sculpteurs ont fait de celui qu'ils avoient. Je le modifierai selon les circonstances. Voilà la seconde étude à laquelle il faudra que je me livre.

L'étude courbe l'homme de lettres. L'exercice

affermit la démarche & releve la tête du soldat. L'habitude de porter des fardeaux affaisse les reins du crocheteur. La femme grosse renverse sa tête en arriere. L'homme bossu dispose ses membres autrement que l'homme droit. Voilà les observations qui, multipliées à l'infini, forment le statuaire & lui apprennent à altérer, fortifier, affoiblir, défigurer & réduire son modele idéal, de l'état de nature, à tel autre état qu'il lui plaît.

C'est l'étude des passions, des mœurs, des caracteres, des usages, qui apprendra au Peintre de l'homme à altérer son modele, & à le réduire de l'état d'homme à celui d'homme bon ou méchant, tranquille ou colere.

C'est ainsi que d'un seul simulacre, il émanera une variété infinie de représentations différentes qui couvriront la Scene & la toile. Est-ce un Poëte qui compose? Compose-t-il une satyre ou un hymne? Si c'est une satyre, il aura l'œil farouche, la tête renfoncée entre les épaules, la bouche fermée, les dents serrées, la respiration contrainte & étouffée; c'est un furieux. Est-ce un hymne? il aura la tête élevée, la bouche entr'ouverte, les yeux tournés vers le ciel, l'air du transport & de l'extase, la respiration haletante: c'est un enthousiaste. Et la joie de ces deux hommes, après le succès, n'aura-t-elle pas des caracteres différens?

Après cet entretien avec lui-même, Ariste conçut qu'il avoit encore beaucoup à apprendre. Il rentra chez lui; il s'y renferma pendant une quinzaine d'années. Il se livra à l'histoire, à la Philosophie, à la Morale, aux Sciences & aux Arts; & il fut à cinquante-cinq ans homme de bien, homme instruit, homme de goût, grand auteur, & critique excellent.

LE FILS NATUREL.

SOMMAIRE.

plus utilement qu'à la Peinture. Du merveilleux. Imitation de la nature dans la combinaison des incidens extraordinaires. Des incidens simultanés. Du vernis romanesque. De l'illusion, quantité constante. Du Drame & du Roman. Télémaque *cité. Tragédies toutes d'invention. De la Tragédie domestique. S'il faut l'écrire en vers. Résumé. Du Poëte & du Versificateur. De l'imagination. De la réalité & de la fiction. Du Philosophe & du Poëte. Ils sont conséquens & inconséquens dans le même sens. Eloge de l'imagination. Imagination réglée. Racheter le merveilleux par des choses communes. De la composition du Drame. Faire la premiere scene la premiere, & la derniere scene la derniere. De l'influence des scenes les unes sur les autres. Objection. Réponse. Du* Pere de Famille. *De l'*Ami sincere de Goldoni. *Du* Fils naturel. *Réponse aux critiques du* Fils Naturel. *De la simplicité. De la lecture des anciens. De la lecture d'*Homere. *Son utilité au Poëte dramatique, prouvée par quelques morceaux traduits.* xxix.

XI. DE L'INTÉRÊT. *Perdre de vue le spectateur. Faut-il l'instruire ou le tenir dans l'ignorance des incidens? Ineptie des regles générales. Exemples tirés de* Zaïre, *d'*Iphigénie en Tauride, *& de* Brittannicus. *Le sujet où les reticences sont nécessaires, est ingrat. Preuves tirées du* Pere de Famille *& de l'*Heycire de Térence. *De l'effet des monologues. De la nature de l'intérêt & de son accroissement. De l'Art poëtique & de ceux qui en ont écrit. Si un homme de génie compose jamais un art poëtique, savoir si le mot* Spectateur *s'y trouvera. D'autres modeles, d'autres loix. Comparaison du Peintre & du Poëte dramatique. L'attention du Poëte au Spectateur, gêne le Poëte & suspend l'action.* Moliere *cité.* l.

* *



[illegible]

[illegible]



AVERTISSEMENT.

LE sixieme volume de l'Encyclopédie venoit de paroître, & j'étois allé chercher à la campagne du repos & de la santé, lorsqu'un événement, non moins intéressant par les circonstances que par les personnes, devint l'étonnement & l'entretien du canton. On n'y parloit que de l'homme rare qui avoit eu, dans un même jour, le bonheur d'exposer sa vie pour son ami, & le courage de lui sacrifier sa passion, sa fortune & sa liberté.

Je voulus connoître cet homme. Je le connus, & je le trouvai tel qu'on me l'avoit peint, sombre & mélancolique. Le chagrin & la douleur, en sortant d'une ame où ils avoient habité trop long-tems, y avoient laissé la tristesse. Il étoit triste dans sa conversation & dans son maintien, à moins qu'il ne parlât de la vertu, ou qu'il n'éprouvât les transports qu'elle cause à ceux qui en sont fortement épris. Alors vous eussiez dit qu'il se transfiguroit. La sérénité se déployoit sur son visage. Ses yeux prenoient de l'éclat & de la douceur. Sa voix avoit un charme inexprimable. Son discours devenoit pathétique. C'étoit un enchaînement d'idées austeres & d'images touchantes, qui tenoient l'attention suspendue & l'ame ravie. Mais comme on voit le soir, en automne, dans un tems nébuleux & couvert, la lumiere s'échapper d'un nuage, briller un moment, & se perdre en un ciel obscur; bientôt sa gaieté s'éclipsoit, & il retomboit tout-à-coup dans le silence & la mélancolie.

Tel étoit Dorval. Soit qu'on l'eût prévenu favorablement, soit qu'il y ait, comme on le dit, des hommes faits pour s'aimer si-tôt qu'ils se rencontreront, il

m'accueillit d'une maniere ouverte, qui ſurprit tout le monde, excepté moi; & dès la ſeconde fois que je le vis, je crus pouvoir, ſans être indiſcret, lui parler de ſa famille, & de ce qui venoit de s'y paſſer. Il ſatisfit à mes queſtions. Il me raconta ſon hiſtoire. Je tremblai avec lui des épreuves auxquelles l'homme de bien eſt quelquefois expoſé; & je lui dis qu'un ouvrage dramatique, dont ces épreuves ſeroient le ſujet, feroit impreſſion ſur tous ceux qui ont de la ſenſibilité, de la vertu, & quelque idée de la foibleſſe humaine.

Hélas! me répondit-il, en ſoupirant, vous avez eu la même penſée que mon pere. Quelque tems après ſon arrivée, lorſqu'une joie plus tranquille & plus douce commençoit à ſuccéder à nos tranſports, & que nous goûtions le plaiſir d'être aſſis les uns à côté des autres, il me dit:

» Dorval, tous les jours je parle au Ciel de » *ROSALIE* & de toi. Je lui rends graces de vous » avoir conſervés juſqu'à mon retour; mais ſur- » tout de vous avoir conſervés innocens. Ah! » mon fils, je ne jette point les yeux ſur *Ro-* » *SALIE*, ſans frémir du danger que tu as couru. » Plus je la vois, plus je la trouve honnête & » belle; plus ce danger me paroît grand. Mais le » Ciel qui veille aujourd'hui ſur nous, peut nous » abandonner demain. Nul de nous ne connoît ſon » ſort. Tout ce que nous ſavons, c'eſt qu'à meſure » que la vie s'avance, nous échappons à la mé- » chanceté qui nous ſuit. Voilà les réflexions que je » fais toutes les fois que je me rappelle ton hiſtoire. » Elles me conſolent du peu de tems qui me reſte » à vivre; & ſi tu voulois, ce ſeroit la morale » d'une Piece, dont une partie de notre vie ſeroit » le ſujet, & que nous repréſenterions entre nous.

Une Piece, mon pere! . . . . . .

» Oui, mon enfant. Il ne s'agit point d'élever

» ici des tréteaux, mais de conserver la mémoire » d'un événement qui nous touche, & de le rendre » comme il s'est passé.... Nous le renouvellerions » nous-mêmes, tous les ans, dans cette maison, » dans ce sallon. Les choses que nous avons dites, » nous les redirions. Tes enfans en feroient autant, » & les leurs, & leurs descendans; & je me survi-» vrois à moi-même, & j'irois converser ainsi, » d'âge en âge, avec tous mes neveux.... Dorval, » penses-tu qu'un ouvrage qui leur transmettroit » nos propres idées, nos vrais sentimens, les dis-» cours que nous avons tenus dans une des cir-» constances les plus importantes de notre vie, ne » valût pas mieux que des portraits de famille, qui » ne montrent de nous qu'un moment de notre » visage « ?

C'est-à dire, que vous m'ordonnez de peindre votre ame, la mienne, celles de Constance, *de* Clairville *& de* Rosalie. *Ah! mon pere, c'est une tâche au dessus de mes forces, & vous le savez bien.*

» Ecoute; je prétends y faire mon rôle une » fois avant que de mourir; & pour cet effet, j'ai » dit à *ANDRÉ* de serrer dans un coffre les habits » que nous avons apportés des prisons «.

Mon Pere. . . . .

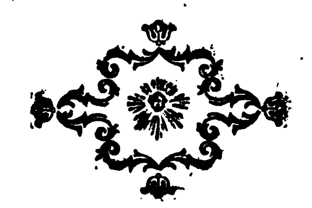
» Mes enfans ne m'ont jamais opposé de refus; » ils ne voudront pas commencer si tard «.

En cet endroit Dorval, détournant son visage, & cachant ses larmes, me dit, du ton d'un homme qui contraignoit sa douleur .... la Piece est faite..... Mais celui qui l'a commandée n'est plus..... Après un moment de silence, il ajouta ..... Elle étoit restée-là cette Piece, & je l'avois presque oubliée; mais ils m'ont répété si souvent que c'étoit manquer à la volonté de mon pere, qu'ils m'ont persuadé; & Dimanche prochain nous nous acquittons, pour la premiere fois,

d'une chose qu'ils s'accordent tous à regarder comme un devoir.

Ah! Dorval, lui dis-je, si j'osois!...... Je vous entends, me répondit-il; mais croyez-vous que ce soit une proposition à faire à Constance, *à* Clairville *&* *à* Rosalie? *Le sujet de la Piece vous est connu; & vous n'aurez pas de peine à croire qu'il y a quelques Scenes où la présence d'un étranger gêneroit beaucoup. Cependant c'est moi qui fais ranger le sallon. Je ne vous promets point; je ne vous refuse pas; je verrai.*

Nous nous séparâmes, Dorval & moi. C'étoit le Lundi. Il ne me fit rien dire de toute la semaine. Mais le Dimanche matin il m'écrivit...... Aujourd'hui, à trois heures précises, à la porte du jardin..... *Je m'y rendis. J'entrai dans le sallon par la fenêtre; & Dorval, qui avoit écarté tout le monde, me plaça dans un coin, d'où, sans être vu, je vis & j'entendis ce qu'on va lire, excepté la derniere Scene. Une autre fois je dirai pourquoi je n'entendis pas la derniere Scene.*



LE FILS NATUREL, *OU* LES ÉPREUVES *DE* LA VERTU,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

AVEC L'HISTOIRE VÉRITABLE DE LA PIECE.

Interdùm speciosa locis, morataque rectè
Fabula, nullius veneris, sine pondere & arte,
Valdiùs oblectat populum, meliùsque moratur
Quam versus inopes rerum, nugæque canoræ.
HORAT. Art. Poet.



PERSONNAGES.

LYSIMOND, *Pere de Dorval & de Rosalie.*

DORVAL, *Fils naturel de Lysimond, & Ami de Clairville.*

ROSALIE, *Fille de Lysimond.*

JUSTINE, *Suivante de Rosalie.*

ANDRÉ, *Domestique de Lysimond.*

CHARLES, *Valet de Dorval.*

CLAIRVILLE, *Ami de Dorval & Amant de Rosalie.*

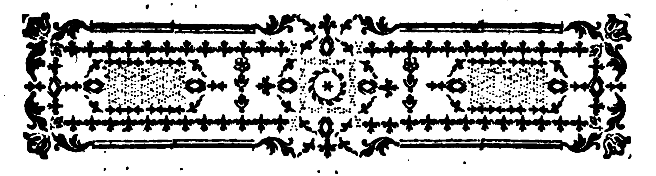
CONSTANCE, *jeune Veuve, Sœur de Clairville.*

SYLVESTRE, *Valet de Clairville.*

Autres Domestiques de la Maison de Clairville.

La Scene est à Saint Germain-en-Laye.

L'action commence avec le jour, & se passe dans un Sallon de la Maison de Clairville.



LE FILS NATUREL, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

La Scene est dans un Sallon. On y voit un clavecin, des chaises, des tables de jeu; sur une de ces tables un trictrac; sur une autre quelques brochures; d'un côté un métier à tapisserie, &c..... dans le fond un canapé, &c.

DORVAL, *seul.*

Il est en habit de campagne, en cheveux négligés, assis dans un fauteuil, à côté d'une table sur laquelle il y a des brochures. Il paroît agité. Après quelques mouvemens violens, il s'appuie sur un des bras de son fauteuil, comme pour dormir. Il quitte bientôt cette situation. Il tire sa montre, & dit:

A peine est-il six heures.

Il se jette sur l'autre bras de son fauteuil; mais il n'y est pas plutôt qu'il se releve, & dit:

Je ne saurois dormir.

Il prend un livre qu'il ouvre au hasard, & qu'il referme presque sur le champ, & dit :

Je lis sans rien entendre.

Il se releve. Il se promene, & dit :

Je ne peux m'éviter...... Il faut sortir d'ici...... Sortir d'ici ! Et j'y suis enchaîné ! J'aime ! .... [*comme effrayé.*] Et qui aimai-je ? .... J'ose me l'avouer; malheureux, & je reste. [*Il appelle violemment*] Charles, Charles.

SCENE II. (*Cette Scene marche vîte.*)

DORVAL, CHARLES.

Charles croit que son maître demande son chapeau & son épée ; il les apporte, les pose sur un fauteuil, & dit :

CHARLES.

MOnsieur, ne vous faut-il plus rien ?

DORVAL.

Des chevaux; ma chaise.

CHARLES.

Quoi, nous partons !

DORVAL.

A l'instant. [*Il est assis dans le fauteuil ; & tout en parlant, il ramasse des livres, des papiers, des brochures, comme pour en faire des paquets.*]

CHARLES.

Monsieur, tout dort encore ici.

DORVAL.

Je ne verrai personne.

CHARLES.

Cela se peut-il ?

DORVAL.

Il le faut.

CHARLES.

Monsieur. . . . .

DORVAL.

[*Se tournant vers Charles, d'un air triste & accablé.*] Eh bien, Charles!

CHARLES.

Avoir été accueilli dans cette maison, chéri de tout le monde, prévenu sur tout, & s'en aller sans parler à personne; permettez, Monsieur. . . .

DORVAL.

J'ai tout entendu. Tu as raison. Mais je pars.

CHARLES.

Que dira Clairville, votre ami? Constance, sa sœur, qui n'a rien négligé pour vous faire aimer ce séjour? [*d'un ton plus bas.*] Et Rosalie?... vous ne les verrez point?

DORVAL.

[*Soupire profondément, laisse tomber sa tête sur ses mains, & Charles continue.*]

CHARLES.

Clairville & Rosalie s'étoient flattés de vous avoir pour témoin de leur mariage. Rosalie se faisoit une joie de vous présenter à son pere. Vous deviez les accompagner tous à l'autel.

DORVAL.

[*Soupire, s'agite, &c.*]

CHARLES.

Le bon-homme arrive, & vous partez. Tenez, mon cher maître, j'ose vous le dire, les conduites bizarres sont rarement sensées. . . . . Clairville! Constance! Rosalie!

DORVAL.

[*Brusquement, en se levant.*] Des chevaux, ma chaise, te dis-je.

CHARLES.

Au moment où le pere de Rosalie arrive d'un voyage de plus de mille lieues! A la veille du mariage de votre ami!

DORVAL.

[*En colere..... à Charles.*] Malheureux!... [*A lui-même, en se mordant la levre, & se frappant la poitrine.*] que je suis.... Tu perds le tems, & je demeure.

CHARLES.

Je vais.

DORVAL.

Qu'on se dépêche.

SCENE III.

DORVAL *seul.*

(*Il continue de se promener, & de rêver.*)

PArtir sans dire adieu! Il a raison; cela seroit d'une bizarrerie, d'une inconséquence....... Et qu'est-ce que ces mots signifient? Est-il question de ce qu'on croira, ou de ce qu'il est honnête de faire?... Mais, après tout, pourquoi ne verrois-je pas Clairville & sa sœur? Ne puis-je les quitter, & leur en taire le motif?.... Et Rosalie? je ne la verrai point?.... Non...... l'amour & l'amitié n'imposent point ici les mêmes devoirs, sur-tout un amour insensé qu'on ignore, & qu'il faut étouffer..... Mais que dira-t-elle? que pensera-t-elle?... Amour, sophiste dangereux, je t'entends.

(*Constance arrive en robe de matin, tourmentée, de son côté, par une passion qui lui a ôté le repos. Un moment après, entrent des Domestiques qui rangent le sallon, & qui ramassent les choses qui sont à Dorval.... Charles, qui a envoyé à la Poste pour avoir des chevaux, rentre aussi.*)

SCENE IV.

DORVAL, CONSTANCE, *des Domestiques.*

DORVAL.

QUoi, Madame, si matin?

CONSTANCE.

J'ai perdu le sommeil. Mais, vous-même, déja habillé!

DORVAL [*vîte.*]

Je reçois des lettres à l'instant. Une affaire pressée m'appelle à Paris. Elle y demande ma présence. Je prends le thé. Charles, du thé. J'embrasse Clairville. Je vous rends graces à tous les deux des bontés que vous avez eues pour moi. Je me jette dans ma chaise, & je pars.

CONSTANCE.

Vous partez! Est-il possible?

DORVAL.

Rien malheureusement n'est plus nécessaire.

(*Les Domestiques, qui ont achevé de ranger le sallon, & de ramasser ce qui est à Dorval, s'éloignent. Charles laisse le thé sur une des tables. Dorval prend le thé.*)

(*Constance, le coude appuyé sur la table, & la tête panchée sur une de ses mains, demeure dans cette situation pensive.*)

DORVAL.

Constance, vous rêvez.

CONSTANCE (*émue, ou plutôt d'un sang froid un peu contraint.*)

Oui, je rêve..... Mais j'ai tort...... la vie que l'on mene ici vous ennuie..... Ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'en apperçois.

DORVAL.

Elle m'ennuie ! Non, Madame, ce n'est pas cela.

CONSTANCE.

Qu'avez-vous donc ?.... Un air sombre que je vous trouve........

DORVAL.

Les malheurs laissent des impressions..... Vous savez..... Madame....... je vous jure que depuis long-temps je ne connoissois de douceurs que celles que je goûtois ici.

CONSTANCE.

Si cela est, vous revenez sans doute.

DORVAL.

Je ne sais......... Ai-je jamais su ce que je deviendrois ?

CONSTANCE.

(*Après s'être promenée un instant.*) Ce moment est donc le seul qui me reste. Il faut parler. [*Une pause.*]

Dorval, écoutez-moi ; vous m'avez trouvée ici, il y a six mois, tranquille & heureuse. J'avois éprouvé tous les malheurs des nœuds mal assortis. Libre de ces nœuds, je m'étois promis une indépendance éternelle, & j'avois fondé mon bonheur sur l'aversion de tout lien, & dans la sécurité d'une vie retirée.

Après les longs chagrins, la solitude a tant de charmes ! On y respire en liberté. J'y jouissois de moi. J'y jouissois de mes peines passées. Il me sembloit qu'elles avoient épuré ma raison. Mes journées, toujours innocentes, quelquefois délicieuses, se partageoient entre la lecture, la promenade, & la conversation de mon frere. Clairville me parloit sans cesse de son austere & sublime ami. Que j'avois de plaisir à l'entendre ! Combien je desirois de connoître un homme que mon frere aimoit, respectoit à tant de titres, & qui avoit

développé dans son cœur les premiers germes de la sagesse !

Je vous dirai plus. Loin de vous, je marchois déja sur vos traces ; & cette jeune Rosalie, que vous voyez ici, étoit l'objet de tous mes soins, comme Clairville avoit été l'objet des vôtres.

DORVAL.

[*Emu & attendri.*] Rosalie !

CONSTANCE.

Je m'apperçus du goût que Clairville prenoit pour elle, & je m'occupai à former l'esprit, & sur-tout le caractere de cet enfant, qui devoit un jour faire la destinée de mon frere. Il est étourdi ; je la rendois prudente. Il est violent ; je cultivois sa douceur naturelle. Je me complaisois à penser que je préparois, de concert avec vous, l'union la plus heureuse qu'il y eût peut-être au monde, lorsque vous arrivâtes. Hélas !....

(*La voix de Constance prend ici l'accent de la tendresse, & s'affoiblit un peu.*)

Votre présence, qui devoit m'éclairer & m'encourager, n'eut point ces effets que j'en attendois. Peu à peu mes soins se détournerent de Rosalie. Je ne lui enseignai plus à plaire. . . . & je n'en ignorai pas long-tems la raison.

Dorval, je connus tout l'empire que la vertu avoit sur vous, & il me parut que je l'en aimois encore davantage. Je me proposai d'entrer dans votre ame avec elle, & je crus n'avoir jamais formé de dessein qui fût si bien selon mon cœur. Qu'une femme est heureuse, me disois-je, lorsque le seul moyen qu'elle ait d'attacher celui qu'elle a distingué, c'est d'ajouter de plus en plus à l'estime qu'elle se doit, c'est de s'élever sans cesse à ses propres yeux !

Je n'en ai point employé d'autre. Si je n'en ai

pas attendu le ſuccès, ſi je parle; c'eſt le tems, & non la confiance qui m'a manqué. Je ne doutai jamais que la vertu ne fît naître l'amour, quand le moment en ſeroit venu. [*Une petite pauſe : ce qui ſuit doit coûter à dire à une femme telle que Conſtance.*]

Vous avouerai-je ce qui m'a coûté le plus? C'étoit de vous dérober ces mouvemens ſi tendres & ſi peu libres, qui trahiſſent preſque toujours une femme qui aime. La raiſon ſe fait entendre par intervalles : le cœur importun parle ſans ceſſe. Dorval, cent fois le mot fatal à mon projet s'eſt préſenté ſur mes levres. Il m'eſt échappé quelquefois; mais vous ne l'avez point entendu, je m'en ſuis toujours félicitée.

Telle eſt Conſtance. Si vous la fuyez, du moins elle n'aura point à rougir d'elle. Eloignée de vous, elle ſe retrouvera dans le ſein de la vertu. Et tandis que tant de femmes déteſteront l'inſtant où l'objet d'une criminelle tendreſſe arracha de leur cœur un premier ſoupir, Conſtance ne ſe rappellera Dorval que pour s'applaudir de l'avoir connu. Ou s'il ſe mêle quelqu'amertume à ſon ſouvenir, il lui reſteta toujours une conſolation douce & ſolide dans les ſentimens mêmes que vous lui aurez inſpirés.



SCENE V.

DORVAL, CONSTANCE, CLAIRVILLE.

DORVAL.

MADAME, voilà votre frere.

CONSTANCE [*attristée, dit:*]

Mon frere, Dorval nous quitte. [*& sort.*]

CLAIRVILLE.

On vient de me l'apprendre.

SCENE VI.

DORVAL, CLAIRVILLE.

DORVAL.

(*faisant quelques pas, distrait & embarrassé.*)

DES lettres de Paris... Des affaires qui pressent... Un banquier qui chancele...

CLAIRVILLE.

Mon ami, vous ne partirez point sans m'accorder un moment d'entretien. Je n'ai jamais eu un si grand besoin de votre secours.

DORVAL.

Disposez de moi; mais si vous me rendez justice, vous ne douterez pas que je n'aie les raisons les plus fortes....

CLAIRVILLE [*affligé.*]

J'avois un ami, & cet ami m'abandonne. J'é-

tois aimé de Rosalie, & Rosalie ne m'aime plus; Je suis désespéré.... Dorval, m'abandonnerez-vous ?...

DORVAL.

Que puis-je faire pour vous ?

CLAIRVILLE.

Vous savez si j'aime Rosalie !... Mais non, vous n'en savez rien. Devant les autres, l'amour est ma premiere vertu : j'en rougis presque devant vous... Eh bien, Dorval, je rougirai, s'il le faut ; mais je l'adore... Que ne puis-je vous dire tout ce que j'ai souffert ! Avec quel ménagement, quelle délicatesse j'ai imposé silence à la passion la plus forte !... Rosalie vivoit retirée près d'ici, avec une tante. C'étoit une Américaine fort âgée, une amie de Constance. Je voyois Rosalie tous les jours, & tous les jours je voyois augmenter ses charmes ; je sentois augmenter mon trouble. Sa tante meurt. Dans ses derniers momens elle appelle ma soeur, lui tend une main défaillante ; & lui montrant Rosalie, qui se désoloit au bord de son lit, elle la regardoit sans parler ; ensuite elle regardoit Constance ; des larmes tomboient de ses yeux ; elle soupiroit ; & ma soeur entendoit tout cela. Rosalie devint sa compagne, sa pupille, son éleve ; & moi, je fus le plus heureux des hommes. Constance voyoit ma passion : Rosalie en paroissoit touchée. Mon bonheur n'étoit plus traversé que par la volonté d'une mere inquiete, qui redemandoit sa fille. Je me préparois à passer dans les climats éloignés où Rosalie a pris naissance ; mais sa mere meurt ; & son pere, malgré sa vieillesse, prend le parti de revenir parmi nous.

Je l'attendois, ce pere, pour achever mon bonheur ; il arrive, & il me trouvera désolé.

DORVAL.

DORVAL.

Je ne vois pas encore les raisons que vous avez de l'être.

CLAIRVILLE.

Je vous l'ai dit d'abord. Rosalie ne m'aime plus. A mesure que les obstacles qui s'opposoient à mon bonheur ont disparu, elle est devenue réservée, froide, indifférente. Ces sentimens tendres, qui sortoient de sa bouche avec une naïveté qui me ravissoit, ont fait place à une politesse qui me tue. Tout lui est insipide. Rien ne l'occupe. Rien ne l'amuse. M'apperçoit-elle ? son premier mouvement est de s'éloigner. Son pere arrive; & l'on diroit qu'un événement si desiré, si long-tems attendu, n'a plus rien qui la touche. Un goût sombre pour la solitude est tout ce qui lui reste. Constance n'est pas mieux traitée que moi. Si Rosalie nous cherche encore, c'est pour nous éviter l'un par l'autre; & pour comble de malheur, ma sœur même ne paroît plus s'intéresser à moi.

DORVAL.

Je reconnois bien là Clairville. Il s'inquiete, il se chagrine, & il touche au moment de son bonheur.

CLAIRVILLE.

Ah, mon cher Dorval, vous ne le croyez pas. Voyez.....

DORVAL.

Je ne vois dans toute la conduite de Rosalie que de ces inégalités auxquelles les femmes les mieux nées sont les plus sujettes, & qu'il est quelquefois si doux d'avoir à leur pardonner. Elles ont le sentiment si exquis; leur ame est si sensible; leurs organes sont si délicats, qu'un soupçon, un mot, une idée, suffit pour les alarmer. Mon ami, leur ame est semblable au crystal d'une onde

pure & transſparente, où le ſpectacle tranquille de la nature s'eſt peint. Si une feuille, en tombant, vient à en agiter la ſurface, tous les objets ſont vacillans.

CLAIRVILLE. [*affligé.*]

Vous me conſolez : Dorval, je ſuis perdu. Je ne ſens que trop... que je ne peux vivre ſans Roſalie ; mais quel que ſoit le ſort qui m'attend, j'en veux être éclairci avant l'arrivée de ſon pere.

DORVAL.

En quoi puis-je vous ſervir ?

CLAIRVILLE.

Il faut que vous parliez à Roſalie.

DORVAL.

Que je lui parle !

CLAIRVILLE.

Oui, mon ami. Il n'y a que vous au monde qui puiſſiez me la rendre. L'eſtime qu'elle a pour vous me fait tout eſpérer.

DORVAL.

Clairville, que me demandez-vous ? A peine Roſalie me connoit-elle ; & je ſuis peu fait pour ces ſortes de diſcuſſions.

CLAIRVILLE.

Vous pouvez tout, & vous ne me refuſerez point. Roſalie vous révere. Votre préſence la ſaiſit de reſpect ; c'eſt elle qui l'a dit. Elle n'oſera jamais être injuſte, inconſtante, ingrate à vos yeux. Tel eſt l'auguſte privilege de la vertu ; elle en impoſe à tout ce qui l'approche. Dorval, paroiſſez devant Roſalie, & bientôt elle redeviendra pour moi ce qu'elle doit être, ce qu'elle étoit.

DORVAL.

[*poſant la main ſur l'épaule de Clairville.*]

Ah, malheureux !

CLAIRVILLE.

Mon ami, si je le suis !

DORVAL.

Vous exigez . . . . . .

CLAIRVILLE.

J'exige . . . .

DORVAL.

Vous serez satisfait.

SCENE VII.

DORVAL *seul.*

QUELS nouveaux embarras ! . . . le frere . . . la sœur . . . Ami cruel, amant aveugle, que me proposez-vous ? . . . Paroissez devant Rosalie ! Moi, paroître devant Rosalie, & je voudrois me cacher à moi-même . . . Que deviens-je, si Rosalie me devine ? & comment en imposerai-je à mes yeux, à ma voix, à mon cœur ? . . . . Qui me répondra de moi ? . . . La vertu ? . . . M'en reste-t-il encore ?

Fin du premier Acte.



ACTE SECOND.

SCENE I.

ROSALIE, JUSTINE.

ROSALIE.

JUSTINE, approchez mon ouvrage.

[*Justine approche un métier à tapisserie. Rosalie est tristement appuyée sur ce métier. Justine est assise d'un autre côté. Elles travaillent. Rosalie n'interrompt son ouvrage que pour essuyer des larmes qui tombent de ses yeux. Elle le reprend ensuite. Le silence dure un moment, pendant lequel Justine laisse l'ouvrage, & considere sa Maîtresse*].

JUSTINE.

Est-ce là la joie avec laquelle vous attendez Monsieur votre pere ? sont-ce là les transports que vous lui préparez ? Depuis un tems je n'entends rien à votre ame. Il faut que ce qui s'y passe soit mal; car vous me le cachez, & vous faites très-bien.

ROSALIE.

[*Point de réponse de la part de Rosalie; mais des soupirs, du silence & des larmes*.

JUSTINE.

Perdez-vous l'esprit, Mademoiselle ? au moment de l'arrivée d'un pere ! à la veille d'un mariage ! Encore un coup, perdez-vous l'esprit ?

ROSALIE.

Non, Justine.

JUSTINE (*après une pause.*)

Seroit-il arrivé quelque malheur à Monsieur votre pere ?

ROSALIE.

Non, Justine. [*Toutes ces questions se font à différens intervalles, dans lesquels Justine quitte & reprend son ouvrage.*]

JUSTINE.

[*après une pause un peu plus longue.*]

Par hasard, est-ce que vous n'aimeriez plus Clairville ?

ROSALIE.

Non, Justine.

JUSTINE.

[*reste un peu stupéfaite. Elle dit ensuite.*]

La voilà donc la cause de ces soupirs, de ce silence & de ces larmes ?... Oh, pour le coup, les hommes n'ont qu'à dire que nous sommes folles; que la tête nous tourne aujourd'hui pour un objet que demain nous voudrions savoir à mille lieues. Qu'ils disent de nous tout ce qu'ils voudront, je veux mourir si je les en dédis.... Vous ne vous êtes pas attendue, Mademoiselle, que j'approuverois ce caprice... Clairville vous aime éperdument. Vous n'avez aucun sujet de vous plaindre de lui. Si jamais femme a pu se flatter d'avoir un Amant tendre, fidele, honnête; de s'être attaché une femme qui eût de l'esprit, de la figure, des mœurs, c'est vous. Des mœurs! Mademoiselle, des mœurs!.... Je n'ai jamais pu concevoir, moi, qu'on cessât d'aimer; à plus forte raison qu'on cessât sans sujet. Il y a là quelque chose où je n'entends rien.

[*Justine s'arrête un moment. Rosalie continue de travailler & de pleurer. Justine repend d'un ton hy-*

pocrite & radouci, & dit tout en travaillant, & sans lever les yeux de dessus son ouvrage.]

Après tout, si vous n'aimez plus Clairville, cela est fâcheux ... mais il ne faut pas s'en désespérer comme vous faites .... Quoi donc ! après lui, n'y auroit-il plus personne au monde que vous pussiez aimer ?

ROSALIE.

Non, Justine.

JUSTINE.

Oh, pour celui-là, on ne s'y attend pas.

[*Dorval entre; Justine se retire; Rosalie quitte son métier, se hâte de s'essuyer les yeux, & de se composer un visage tranquille. Elle a dit auparavant.*

ROSALIE.

O Ciel ! c'est Dorval.

SCENE II.

ROSALIE, DORVAL.

DORVAL (*d'un ton un peu ému.*)

PERMETTEZ, Mademoiselle, qu'avant mon départ [*à ces mots Rosalie paroît étonnée.*] j'obéisse à un ami, & que je cherche à lui rendre auprès de vous un service qu'il croit important. Personne ne s'intéresse plus que moi à votre bonheur & au sien; vous le savez. Souffrez donc que je vous demande en quoi Clairville a pu vous déplaire, & comment il a mérité la froideur avec laquelle il dit qu'il est traité.

ROSALIE.

C'est que je ne l'aime plus.

DORVAL.

Vous ne l'aimez plus !

ROSALIE.

Non, Dorval.

DORVAL.

Et qu'a-t-il fait pour s'attirer cette horrible disgrace ?

ROSALIE.

Rien. Je l'aimois. J'ai cessé. J'étois légere apparemment, sans m'en douter.

DORVAL.

Avez-vous oublié que Clairville est l'amant que votre cœur a préféré ?... Songez-vous qu'il traîneroit des jours bien malheureux, si l'espérance de recouvrer votre tendresse lui étoit ôtée ?.. Mademoiselle, croyez-vous qu'il soit permis à une honnête femme de se jouer du bonheur d'un honnête homme ?

ROSALIE.

Je sais là-dessus tout ce qu'on peut me dire. Je m'accable sans cesse de reproches. Je suis désolée. Je voudrois être morte !

DORVAL.

Vous n'êtes point injuste.

ROSALIE.

Je ne sais plus ce que je suis. Je ne m'estime plus.

DORVAL.

Mais pourquoi n'aimez-vous plus Clairville ? Il y a des raisons à tout.

ROSALIE.

C'est que j'en aime un autre.

DORVAL.

Rosalie ! Elle ! [*avec un étonnement mêlé de reproches.*]

ROSALIE.

Oui, Dorval,... Clairville sera bien vengé !

DORVAL.

Rosalie,... si par malheur il étoit arrivé...

que votre cœur ſurpris ... fût entraîné par un penchant... dont votre raiſon vous fit un crime ... J'ai connu cet état cruel ! ... Que je vous plaindrois !

ROSALIE.

Plaignez-moi donc.

DORVAL.

(*ne lui répond que par le geſte de commiſération.*)

ROSALIE.

J'aimois Clairville. Je n'imaginois pas que je puſſe en aimer un autre, lorſque je rencontrai l'écueil de ma conſtance & de notre bonheur... Les traits, l'eſprit, le regard, le ſon de la voix, tout dans cet objet doux & terrible ſembloit répondre à je ne ſais quelle image que la nature avoit gravée dans mon cœur. Je le vis. Je crus y reconnoître la vérité de toutes ces chimeres de perfection que je m'étois faites, & d'abord il eut ma confiance... Si j'avois pu concevoir que je manquois à Clairville ! ... Mais hélas ! je n'en avois pas eu le premier ſoupçon, que j'étois toute accoutumée à aimer ſon rival... Et comment ne l'aurois-je pas aimé ? ... Ce qu'il diſoit, je le penſois toujours. Il ne manquoit jamais de blâmer ce qui devoit me déplaire. Je louois quelquefois d'avance ce qu'il alloit approuver. S'il exprimoit un ſentiment, je croyois qu'il avoit deviné le mien.... Que vous dirai-je enfin ? Je me voyois à peine dans les autres ; (*elle ajoute en baiſſant les yeux & la voix*) & je me retrouvois ſans ceſſe en lui.

DORVAL.

Et ce mortel heureux connoît-il ſon bonheur ?

ROSALIE.

Si c'eſt un bonheur, il doit le connoître.

DORVAL.

Si vous aimez, on vous aime ſans doute ?

ROSALIE.

Dorval, vous le ſavez.

DORVAL (*vivement.*)

Oui, je le ſais, & mon cœur le ſent. . . Qu'ai-je entendu? . . . Qu'ai-je dit? . . . Qui me ſauvera de moi-même? . . . . .

(*Dorval & Roſalie ſe regardent un moment en ſilence. Roſalie pleure amérement. On annonce Clairville.*)

SYLVESTRE (*à Dorval.*)

Monſieur, Clairville demande à vous parler.

DORVAL (*à Roſalie.*)

Roſalie . . . Mais on vient . . . Y penſez-vous? . . C'eſt Clairville. C'eſt mon ami. C'eſt votre amant.

ROSALIE.

Adieu, Dorval. (*Elle lui tend une main; Dorval la prend, & laiſſe tomber triſtement ſa bouche ſur cette main, & Roſalie ajoute:*) Adieu, quel mot!

SCENE III.

DORVAL *ſeul.*

DANS ſa douleur, qu'elle m'a paru belle! Que ſes charmes étoient touchans! J'aurois donné ma vie pour recueillir une des larmes qui couloient de ſes yeux. . . » Dorval, vous le ſavez « . . . Ces mots retentiſſent encore dans le fond de mon cœur . . . Ils ne ſortiront pas ſi-tôt de ma mémoire! . . .

SCENE IV.

DORVAL, CLAIRVILLE.

CLAIRVILLE.

EXCUSEZ mon impatience. Eh bien, Dorval !...

DORVAL.

(*Dorval est troublé. Il tâche de se remettre ; mais il y réussit mal. Clairville qui cherche à lire sur son visage, s'en apperçoit, se méprend, & dit :*)

CLAIRVILLE.

Vous êtes troublé ! Vous ne me parlez point ! Vos yeux se remplissent de larmes ! Je vous entends, je suis perdu !

(*Clairville, en achevant ces mots, se jette dans le sein de son ami. Il y reste un moment en silence. Dorval verse quelques larmes sur lui, & Clairville dit, sans se déplacer, d'une voix basse & sanglotante :*)

CLAIRVILLE.

Qu'a-t-elle dit ? Quel est mon crime ? Ami, de grace, achevez-moi.

DORVAL.

Que je l'achève !

CLAIRVILLE.

Elle m'enfonce un poignard dans le sein ! & vous, le seul homme qui pût l'arracher peut-être, vous vous éloignez ! vous m'abandonnez à mon désespoir ! ... Trahi par ma maîtresse ! abandonné de mon ami ! que vais-je devenir ! Dorval, vous ne me dites rien ?

DORVAL.

Que vous dirai-je ? ..... Je crains de parler.

CLAIRVILLE.

Je crains bien plus de vous entendre ; parlez

pourtant, je changerai du moins de supplice.... Votre silence me semble en ce moment, le plus cruel de tous.

DORVAL (*en hésitant.*)

Rosalie....

CLAIRVILLE (*en hésitant.*)

Rosalie....

DORVAL.

Vous me l'aviez bien dit..... ne me paroît plus avoir cet empressement qui vous promettoit un bonheur si prochain.

CLAIRVILLE.

Elle a changé!... Que me reproche-t-elle?

DORVAL.

Elle n'a pas changé, si vous voulez... Elle ne vous reproche rien... mais son pere...

CLAIRVILLE.

Son pere a-t-il repris son consentement?

DORVAL.

Non. Mais elle attend son retour...... Elle craint.... Vous savez mieux que moi qu'une fille bien née craint toujours.

CLAIRVILLE.

Il n'y a plus de craintes à avoir. Tous les obstacles sont levés. C'étoit sa mere qui s'opposoit à nos voeux; elle n'est plus, & son pere n'arrive que pour m'unir à sa fille, se fixer parmi nous, & finir ses jours tranquillement, dans sa patrie, au sein de sa famille, au milieu de ses amis. Si j'en juge par ses lettres, ce respectable vieillard ne sera guere moins affligé que moi. Songez, Dorval, que rien n'a pu l'arrêter; qu'il a vendu ses habitations, qu'il s'est embarqué avec toute sa fortune, à l'âge..... de quatre vingt ans, je crois, sur des mers couvertes de vaisseaux ennemis.

DORVAL.

Clairville, il faut l'attendre. Il faut tout espérer

des bontés du pere, de l'honnêteté de la fille, de votre amour, & de mon amitié. Le Ciel ne permettra pas que des êtres qu'il semble avoir formés pour servir de consolation & d'encouragement à la vertu, soient tous malheureux sans l'avoir mérité.

CLAIRVILLE.

Vous voulez donc que je vive.

DORVAL.

Si je le veux!.... Si Clairville pouvoit lire au fond de mon ame!.... Mais j'ai satisfait à ce que vous exigiez.

CLAIRVILLE.

C'est à regret que je vous entends. Allez, mon ami. Puisque vous m'abandonnez dans la triste situation où je suis, je peux tout croire des motifs qui vous rappellent. Il ne me reste plus qu'à vous demander un moment. Ma sœur allarmée de quelques bruits fâcheux qui se sont répandus ici sur la fortune de Rosalie, & sur le retour de son pere, est sortie malgré elle. Je lui ai promis que vous ne partiriez point qu'elle ne fût rentrée. Vous ne me refuserez pas de l'attendre.

DORVAL.

Y a-t-il quelque chose que Constance ne puisse obtenir de moi!

CLAIRVILLE.

Constance! hélas, j'ai pensé quelquefois.... Mais renvoyons ces idées à des tems plus heureux..... Je sais où elle est, & je vais hâter son retour.

SCENE V.

DORVAL *seul.*

SUIS-JE assez malheureux ! . . . J'inspire une passion secrete à la sœur de mon ami . . . . J'en prends une insensée pour sa maîtresse; elle, pour moi . . . Que fais-je encore dans une maison que je remplis de désordre ? Où est l'honnêteté ? Y en a-t-il dans ma conduite ? . . . [*Il appelle comme un forcené*] Charles, Charles . . . On ne vient point. . . Tout m'abandonne . . . [*Il se renverse dans un fauteuil. Il s'abyme dans la rêverie. Il jette ces mots par intervalles* :] Encore, si c'étoient là les premiers malheureux que je fais ! . . . . mais non, je traîne par-tout l'infortune. . . . Tristes mortels, misérables jouets des événemens. . . . . soyez bien fiers de votre bonheur, de votre vertu ! . . . . Je viens ici, j'y porte une ame pure . . . . oui; car elle l'est encore. . . J'y trouve trois êtres favorisés du Ciel; une femme vertueuse & tranquille; un amant passionné, & payé de retour; une jeune amante raisonnable & sensible. . . . . La femme vertueuse a perdu sa tranquillité. Elle nourrit dans son cœur une passion qui la tourmente. L'amant est désespéré. Sa maîtresse devient inconstante, & n'en est que plus malheureuse. . . . . Quel plus grand mal eût fait un scélérat ! . . . . O toi qui conduis tout, qui m'as conduit ici, te chargeras-tu de te justifier ? . . . . Je ne sais où j'en suis. . . . [*Il crie encore* :] Charles, Charles.

SCENE VI.

DORVAL, CHARLES, SYLVESTRE.

CHARLES.

MONSIEUR, les chevaux ſont mis. Tout eſt prêt. [*Cela dit, il ſort.*]

SYLVESTRE (*entre.*)

Madame vient de rentrer. Elle va deſcendre.

DORVAL.

Conſtance?

SYLVESTRE.

Oui, Monſieur. [*Cela dit, il ſort.*]

CHARLES.

(*Il rentre, & dit à Dorval, qui, l'air ſombre & les bras croiſés, l'écoute, & le regarde.*)

(*En cherchant dans ſes poches*), Monſieur... vous me troublez auſſi avec vos impatiences... Non, il ſemble que le bon ſens ſe ſoit enfui de cette maiſon... Dieu veuille que nous le rattrapions en route... Je ne penſois plus que j'avois une lettre; & maintenant que j'y penſe, je ne la trouve plus. (*A force de chercher, il trouve la lettre, & la donne à Dorval.*)

DORVAL.

Et donne donc. [*Charles ſort.*]



SCENE VII.

DORVAL *seul.* (*Il lit.*)

» LA honte & le remords me poursuivent . . : » Dorval, vous connoissez les loix de l'innocen- » ce . . . Suis-je criminelle ? . . . Sauvez-moi ! . . . » Hélas, en est-il tems encore ? . . . Que je plains » mon pere ! mon pere ! ... mon pere ! ... Et Clair- » ville ? je donnerois ma vie pour lui . . . Adieu, » Dorval, je donnerois pour vous mille vies . . . . » Adieu ! . . . vous vous éloignez, & je vais mou- » rir de douleur «.

(*Après avoir lu d'une voix entrecoupée, & dans un trouble extrême, il se jette dans un fauteuil. Il garde un moment le silence. Tournant ensuite des yeux égarés & distraits sur la lettre qu'il tient d'une main tremblante, il en relit quelques mots, & il dit :*)

» La honte & le remords me poursuivent «. C'est à moi de rougir, d'être déchiré . . . . » Vous » connoissez les loix de l'innocence « . . . Je les connus autrefois . . . . . . » Suis-je criminelle « ? » Non, c'est moi qui le suis . . . . Vous vous » éloignez, & je vais mourir « . . . . O Ciel, je succombe ! . . . . (*En se levant :*) Arrachons-nous d'ici . . . Je veux . . . je ne puis . . . ma raison se trouble . . . Dans quelles ténebres suis-je tombé ? . . . . O Rosalie ! ô vertu ! ô tourment !

(*Après un moment de silence, il se leve, mais avec peine. Il s'approche lentement d'une table. Il écrit quelques lignes pénibles ; mais tout au travers de son écriture, arrive Charles, en criant.*)

SCENE VIII.

DORVAL, CHARLES.

CHARLES.

MONSIEUR, au ſecours. On aſſaſſine... Clairville....

(*Dorval quitte la table où il écrit, laiſſe ſa lettre à moitié, ſe jette ſur ſon épée qu'il trouve ſur un fauteuil, & vole au ſecours de ſon ami. Dans ces mouvemens, Conſtance ſurvient, & demeure fort ſurpriſe de ſe voir laiſſée ſeule par le Maître & par le valet.*)

SCENE IX.

CONSTANCE *ſeule.*

QUE veut dire cette fuite?... Il a dû m'attendre. J'arrive, il diſparoît..... Dorval, vous me connoiſſez mal.... j'en peux guérir...

[*Elle approche de la table, & apperçoit la lettre à demi-écrite*].

Une lettre!

(*Elle prend la lettre, & la lit*).

» Je vous aime, & je ſuis... hélas, beaucoup
» trop tard!... Je ſuis l'ami de Clairville... Les
» devoirs de l'amitié, les loix ſacrées de l'hoſpi-
» talité «?...

Ciel! quel eſt mon bonheur!... Il m'aime... Dorval, vous m'aimez... (*Elle ſe promene agitée*)..., Non, vous ne partirez point..... Vos craintes

craintes ſont frivoles... votre délicateſſe eſt vaine... Vous avez ma tendreſſe... Vous ne connoiſſez ni Conſtance, ni votre ami.. Non, vous ne les connoiſſez pas... Mais peut-être qu'il s'éloigne, qu'il fuit au moment où je parle. (*Elle ſort de la Scene avec quelque précipitation.*)

Fin du ſecond Acte.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

DORVAL, CLAIRVILLE.

[*Ils rentrent le chapeau sur la tête. Dorval remet le sien avec son épée sur le fauteuil.*]

CLAIRVILLE.

SOYEZ assuré que ce que j'ai fait, tout autre l'eût fait à ma place.

DORVAL.

Je le crois. Mais je connois Clairville. Il est vif.

CLAIRVILLE.

J'étois trop affligé pour m'offenser légérement... Mais que pensez-vous de ces bruits qui avoient appellé Constance chez son amie ?

DORVAL.

Il ne s'agit pas de cela.

CLAIRVILLE.

Pardonnez-moi. Les noms s'accordent ; on parle d'un vaisseau pris, d'un vieillard appellé Mérian ....

DORVAL.

De grace, laissons pour un moment ce vaisseau, ce vieillard, & venons à votre affaire. Pourquoi me taire une chose dont tout le monde s'entretient à présent, & qu'il faut que j'apprenne ?

CLAIRVILLE.

J'aimerois mieux qu'un autre vous la dît.

DORVAL

Je n'en veux croire que vous.

CLAIRVILLE.

Puisqu'absolument vous voulez que je parle, il s'agissoit de vous.

DORVAL.

De moi ?

CLAIRVILLE.

De vous. Ceux contre lesquels vous m'avez sécouru, sont deux méchans & deux lâches. L'un s'est fait chasser de chez Constance pour des noirceurs ; l'autre eut quelque tems des vues sur Rosalie. Je les trouve chez cette femme que ma sœur venoit de quitter. Ils parloient de votre départ ; car tout se fait ici. Ils doutoient s'il falloit m'en féliciter, ou m'en plaindre. Ils en étoient également surpris.

DORVAL.

Pourquoi surpris ?

CLAIRVILLE.

C'est, disoit l'un, que ma sœur vous aime.

DORVAL.

Ce discours m'honore.

CLARVILLE.

L'autre, que vous aimez ma maîtresse.

DORVAL.

Moi ?

CLAIRVILLE.

Vous.

DORVAL.

Rosalie ?

CLAIRVILLE.

Rosalie.

DORVAL.

Clairville, vous croiriez....

CLAIRVILLE.

Je vous crois incapable d'une trahiſon. (*Dorval s'agite.*) Jamais un ſentiment bas n'entra dans l'ame de Dorval, ni un ſoupçon injurieux dans l'eſprit de Clairville.

DORVAL.

Clairville, épargnez-moi.

CLAIRVILLE.

Je vous rends juſtice. Auſſi tournant ſur eux des regards d'indignation & de mépris (*Clairville regardant Dorval avec ces yeux, Dorval ne peut les ſoutenir. Il détourne la tête, & ſe couvre le viſage avec les mains*), je leur fis entendre qu'on portoit en ſoi le germe des baſſeſſes (*Dorval eſt tourmenté*) dont on étoit ſi prompt à ſoupçonner autrui; & que par-tout où j'étois, je prétendois qu'on reſpectât ma maîtreſſe, ma ſœur, & mon ami.... Vous m'approuvez, je penſe.

DORVAL.

Je ne peux vous blâmer... Non..... Mais...

CLAIRVILLE.

Ce diſcours ne demeura pas ſans réponſe. Ils ſortent. Je ſors. Ils m'attaquent....

DORVAL.

Et vous périſſiez, ſi je n'étois accouru?...

CLAIRVILLE.

Il eſt certain que je vous dois la vie.

DORVAL.

C'eſt à-dire qu'un moment plus tard, je devenois votre aſſaſſin.

CLAIRVILLE.

Vous n'y penſez pas. Vous perdiez votre ami; mais vous reſtiez toujours vous-même. Pouviez-vous prévenir un indigne ſoupçon?

DORVAL.

Peut-être.

CLAIRVILLE.

Empêcher d'injurieux propos?

DORVAL.

Peut-être.

CLAIRVILLE.

Que vous êtes injuſte envers vous !

DORVAL.

Que l'innocence & la vertu ſont grandes, & que le vice obſcur eſt petit devant elles !



SCENE II.

DORVAL, CLAIRVILLE, CONSTANCE.

CONSTANCE.

DORVAL... Mon frere... dans quelles inquiétudes vous nous jettez !... Vous m'en voyez encore tremblante ; & Roſalie en eſt à moitié morte.

DORVAL ET CLAIRVILLE.

Roſalie ! (*Dorval ſe contraint ſubitement.*)

CLAIRVILLE.

J'y vais. J'y cours.

CONSTANCE. (*l'arrêtant par le bras.*)

Elle eſt avec Juſtine. Je l'ai vue. Je la quitte. N'en ſoyez point inquiet.

CLAIRVILLE.

Je le ſuis d'elle... Je le ſuis de Dorval... Il eſt d'un ſombre qui ne ſe conçoit pas... Au moment où il ſauve la vie à ſon ami !... Mon ami, ſi vous avez quelques chagrins, pourquoi ne pas les répandre dans le ſein d'un homme qui partage tous vos ſentimens ; qui, s'il étoit heureux, ne vivroit que pour Dorval & pour Roſalie ?

CONSTANCE.

(tirant une lettre de son sein, la donne à son frere, & lui dit :)

Tenez, mon frere, voilà son secret, le mien, & le sujet apparemment de sa mélancolie.

(Clairville prend la lettre & la lit. Dorval, qui reconnoit cette lettre pour celle qu'il écrivoit à Rosalie, s'écrie.)

DORVAL.

Juste Ciel ! C'est ma lettre !

CONSTANCE.

Oui, Dorval. Vous ne partez plus. Je sais tout. Tout est arrangé... Quelle délicatesse vous rendoit ennemi de notre bonheur ? .... Vous m'aimiez !... Vous m'écriviez !.. Vous fuyiez !...

(A chacun de ces mots Dorval s'agite & se tourmente.)

DORVAL.

Il le faut encore. Un sort cruel me poursuit. Madame, cette lettre... *(bas)* Ciel, qu'allois-je dire !

CLAIRVILLE.

Qu'ai-je lu ? Mon ami, mon libérateur va devenir mon frere ! Quel surcroît de bonheur & de reconnoissance !

CONSTANCE.

Aux transports de sa joie, reconnoissez enfin la vérité de ses sentimens & l'injustice de votre inquiétude. Mais quel motif ignoré peut encore suspendre les vôtres ? Dorval, si j'ai votre tendresse, pourquoi n'ai-je pas aussi votre confiance ?

DORVAL.

(d'un ton triste & avec un air abattu) Clairville.

CLAIRVILLE.

Mon ami, vous êtes triste.

DORVAL.

Il est vrai.

CONSTANCE.

... Parlez, ne vous contraignez plus. . . . Dorval, prenez quelque confiance en votre ami. (*Dorval continuant toujours de se taire, Constance ajoute* :) Mais je vois que ma présence vous gêne. Je vous laisse avec lui. ......

SCENE III.

DORVAL, CLAIRVILLE.

CLAIRVILLE.

DORVAL, nous sommes seuls... Auriez-vous douté si j'approuverois l'union de Constance avec vous? ..... Pourquoi m'avoir fait un mystere de votre penchant? J'excuse Constance, c'est une femme... mais vous!... Vous ne me répondez pas.

(*Dorval écoute, la tête penchée & les bras croisés.*)

Auriez-vous craint que ma soeur, instruite des circonstances de votre naissance.....

DORVAL.

(*sans changer de posture, seulement en tournant la tête vers Clairville.*)

Clairville, vous m'offensez. Je porte une ame trop haute, pour concevoir de pareilles craintes. Si Constance étoit capable de ce préjugé, j'ose le dire, elle ne feroit pas digne de moi.

CLAIRVILLE.

Pardonnez, mon cher Dorval, la tristesse opiniâtre où je vous vois plongé, quand tout paroît seconder vos voeux....

DORVAL.

(*Bas & avec amertume.*) Oui, tout me réussit singuliérement.

CLAIRVILLE.

Cette tristesse m'agite, me confond, & porte mon esprit sur toutes sortes d'idées. Un peu plus de confiance de votre part m'en épargneroit beaucoup de fausses..... Mon ami, vous n'avez jamais eu d'ouverture avec moi..... Dorval ne connoît point ces doux épanchemens.... son ame renfermée.... Mais enfin vous aurois-je compris ? Auriez vous appréhendé que, privé par un second mariage de Constance, de la moitié d'une fortune, à la vérité peu considérable, mais qu'on me croyoit assurée, je ne fusse plus assez riche pour épouser Rosalie ?

DORVAL (*tristement.*)

La voilà, cette Rosalie !..... Clairville, songez à soutenir l'impression que votre péril a dû faire sur elle.

SCENE IV.

DORVAL, CLAIRVILLE, ROSALIE, JUSTINE.

CLAIRVILLE.

(*se hâtant d'aller au devant de Rosalie.*)

EST-IL bien vrai que Rosalie ait craint de me perdre ? qu'elle ait tremblé pour ma vie ? Que l'instant où j'allois périr me seroit cher, s'il avoit rallumé dans son cœur une étincelle d'intérêt !

ROSALIE.

Il est vrai que votre imprudence m'a fait frémir.

CLAIRVILLE.

Que je suis fortuné ! (*Il veut baiser la main à Rosalie, qui la retire.*)

ROSALIE.

Arrêtez, Monſieur. Je ſens toute l'obligation que nous avons à Dorval. Mais je n'ignore pas que, de quelque maniere que ſe terminent ces événemens pour un homme, les ſuites en ſont toujours fâcheuſes pour une femme.

DORVAL.

Mademoiſelle, le haſard nous engage, & l'honneur a ſes loix.

CLAIRVILLE.

Roſalie, je ſuis au déſeſpoir de vous avoir déplû. Mais n'accablez pas l'amant le plus ſoumis & le plus tendre. Ou ſi vous l'avez réſolu, du moins n'affligez pas davantage un ami qui ſeroit heureux ſans votre injuſtice. Dorval aime Conſtance. Il en eſt aimé. Il paroit. Une lettre ſurpriſe a tout découvert.... Roſalie, dites un mot, & nous allons tous être unis d'un lien éternel, Dorval à Conſtance, Clairville à Roſalie; un mot! & le Ciel reverra ce ſéjour avec complaiſance.

ROSALIE.

[*tombant dans un fauteuil.*]

Je me meurs.

DORVAL & CLAIRVILLE.

O Ciel! elle ſe meurt.

CLAIRVILLE.

[*tombe aux genoux de Roſalie.*]

DORVAL.

(*appelle les domeſtiques.*) Charles, Sylveſtre, Juſtine.

JUSTINE.

(*ſecourant ſa Maîtreſſe*) Vous voyez, Mademoiſelle.... Vous avez voulu ſortir.... Je vous l'avois prédit....

ROSALIE.

(*revenant à elle & ſe levant, dit:*)

Allons, Juſtine.

CLAIRVILLE.

(*veut lui donner le bras & la soutenir.*) Rosalie....

ROSALIE.

Laissez-moi.... Je vous hais.... Laissez-moi, vous dis-je.

SCENE V.

DORVAL, CLAIRVILLE.

(*Clairville quitte Rosalie. Il est comme un fou. Il va, il vient, il s'arrête. Il soupire de douleur, de fureur. Il s'appuie les coudes sur le dos d'un fauteuil, la tête sur ses mains, & les poings dans les yeux. Le silence dure un moment. Enfin il dit :*)

CLAIRVILLE.

En est-ce assez ? Voilà donc le prix de mes inquiétudes ! Voilà le fruit de toute ma tendresse ! Laissez-moi. Je vous hais. Ah ! (*Il pousse l'accent inarticulé du désespoir ; il se promene avec agitation ; & il répete, sous différentes sortes de déclamations violentes,* laissez-moi, je vous hais. *Il se jette dans un fauteuil. Il y demeure un moment en silence. Puis il dit d'un ton sourd & bas :* elle me hait !... & qu'ai-je fait pour qu'elle me haïsse ? Je l'ai trop aimée. *Il se taît encore un moment. Il se leve. Il se promene. Il paroît s'être un peu tranquillisé. Il dit :*) Oui, je lui suis odieux. Je le vois. Je le sens. Dorval, vous êtes mon ami. Faut-il se détacher d'elle .... & mourir ? Parlez. Décidez de mon sort. (*Charles entre. Clairville se promene.*)

SCENE VI.

DORVAL, CLAIRVILLE, CHARLES.

CHARLES.

(*en tremblant, à Clairville qu'il voit agité.*)

MONSIEUR.....

CLAIRVILLE.

(*le regardant de côté*) : Eh bien ?

CHARLES

Il y a là-bas un inconnu qui demande à parler à quelqu'un.

CLAIRVILLE [*brusquement.*]

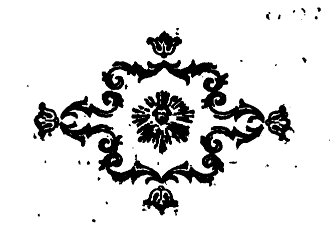
Qu'il attende.

CHARLES.

[*toujours en tremblant & fort bas :*) C'est un malheureux, & il y a long-tems qu'il attend.

CLAIRVILLE.

(*avec impatience :*) Qu'il entre.



SCENE VII.

DORVAL, CLAIRVILLE, JUSTINE, CHARLES, SYLVESTRE, ANDRÉ,

Et les autres domestiques de la maison attirés par la curiosité, & diversement répandus sur la Scene. Justine arrive un peu plus tard que les autres.

CLAIRVILLE [*un peu brusquement.*]

QUI êtes-vous ? Que voulez-vous ?

ANDRÉ.

Monsieur, je m'appelle André. Je suis au service d'un honnête vieillard. J'ai été le compagnon de ses infortunes ; & je venois annoncer son retour à sa fille.

CLAIRVILLE.

A Rosalie ?

ANDRÉ.

Oui, Monsieur.

CLAIRVILLE.

Encore des malheurs ! Où est votre maître ? Qu'en avez-vous fait ?

ANDRÉ.

Rassurez-vous, Monsieur. Il vit. Il arrive. Je vous instruirai de tout, si j'en ai la force, & si vous avez la bonté de m'entendre.

CLAIRVILLE.

Parlez.

ANDRÉ.

Nous sommes partis, mon maître & moi, sur le vaisseau l'*Apparent*, de la rade du Fort-Royal, le six du mois de Juillet. Jamais mon maître n'avoit eu plus de santé, ni montré tant de joie. Tan-

tôt le visage tourné où les vents sembloient nous porter, il élevoit ses mains au Ciel, & lui demandoit un prompt retour : tantôt, me regardant avec des yeux remplis d'espérance, il me disoit : » André, encore quinze jours, & je verrai mes » enfans, & je les embrasserai, & je serai heureux » une fois du moins avant que de mourir. «

CLAIRVILLE [*touché.*]

(*A Dorval* :) Vous entendez. Il m'appelloit déja du doux nom de fils. Eh bien, André ?

ANDRÉ.

Monsieur, que vous dirai-je ? Nous avions eu la navigation la plus heureuse. Nous touchions aux côtes de la France. Echappés aux dangers de la mer, nous avions salué la terre par mille cris de joie ; & nous nous embrassions tous les uns les autres, Commandans, Officiers, Passagers, Matelots, lorsque nous sommes approchés par des vaisseaux qui nous crient, la *paix*, la *paix* ; abordés à la faveur de ces cris perfides, & faits prisonniers.

DORVAL & CLAIRVILLE.

(*en marquant leur surprise & leur douleur, chacun par l'action qui convient à son caractere.*)

Prisonniers !

ANDRÉ.

Que devint alors mon maitre ? Des larmes couloient de ses yeux. Il poussoit de profonds soupirs. Il tournoit ses regards, il étendoit ses bras, son ame sembloit s'élancer vers les rivages d'où nous nous éloignions. Mais à peine les eûmes-nous perdus de vue, que ses yeux se sécherent. Son cœur se serra. Sa vue s'attacha sur les eaux, il tomba dans une douleur sombre & morne, qui me fit trembler pour sa vie. Je lui présentai plusieurs fois du pain & de l'eau, qu'il repoussa.

[*André s'arrête ici un moment pour pleurer.*]

Cependant nous arrivons dans le port ennemi. Dispensez-moi de vous dire le reste... Non, je ne pourrai jamais.

CLAIRVILLE.

André, continuez.

ANDRÉ.

On me dépouille. On charge mon maître de liens. Ce fut alors que je ne pus retenir mes cris. Je l'appellai plusieurs fois : » Mon maître, mon cher maître «. Il m'entendit, me regarda, laissa tomber ses bras tristement, se retourna, & suivit sans parler ceux qui l'environnoient.... Cependant on me jette à moitié nud, dans le lieu le plus profond d'un bâtiment, pêle-mêle avec une foule de malheureux, abandonnés impitoyablement dans la fange, aux extrêmités terribles de la faim, de la soif & des maladies. Et pour vous peindre, en un mot, toute l'horreur du lieu, je vous dirai qu'en un instant j'y entendis tous les accens de la douleur, toutes les voix du désespoir; & que de quelque côté que je regardasse, je voyois mourir.

CLAIRVILLE.

Voilà donc ces peuples dont on nous vante la sagesse, qu'on nous propose sans cesse pour modeles ! C'est ainsi qu'ils traitent les hommes !

DORVAL.

Combien l'esprit de cette nation généreuse a changé !

ANDRÉ.

Il y avoit trois jours que j'étois confondu dans cet amas de morts & de mourans, tous François, tous victimes de la trahison, lorsque j'en fus tiré. On me couvrit de lambeaux déchirés, & l'on me conduisit avec quelques-uns de mes malheureux

compagnons, dans la ville, à travers des rues pleines d'une populace effrénée, qui nous accabloit d'imprécations & d'injures; tandis qu'un monde tout-à-fait différent, que le tumulte avoit attiré aux fenêtres, faisoit pleuvoir sur nous l'argent & les secours.

DORVAL.

Quel mêlange incroyable d'humanité, de bienfaisance, & de barbarie!

ANDRÉ.

Je ne savois si l'on nous conduisoit à la liberté, ou si l'on nous traînoit au supplice.

CLAIRVILLE.

Et votre maître, André?

ANDRÉ.

J'allois à lui; c'étoit le premier des bons offices d'un ancien correspondant qu'il avoit informé de notre malheur. J'arrivai à une des prisons de la ville. On ouvrit les portes d'un cachot obscur où je descendis. Il y avoit déja quelque tems que j'étois immobile dans ces ténebres, lorsque je fus frappé d'une voix mourante, qui se faisoit à peine entendre, & qui disoit en s'éteignant: » André, est-ce toi? Il y a long-tems que je t'attends «. Je courus à l'endroit d'où venoit cette voix, & je rencontrai des bras nuds qui cherchoient dans l'obscurité. Je les saisis. Je les baisai. Je les baignai de larmes. C'étoient ceux de mon maître. [*Une petite pause.*]

Il étoit nud. Il étoit étendu sur la terre humide.... » Les malheureux qui sont ici, me dit-il, » à voix basse, ont abusé de mon âge & de ma » foiblesse pour m'arracher le pain, & pour m'ô» ter ma paille «.

(*Ici tous les domestiques poussent un cri de douleur. Clairville ne peut plus contenir la sienne. Dor-*

val fait signe à André de s'arrêter un moment. André s'arrête. Puis il continue en sanglotant.)

Cependant je me dépouille de mes lambeaux, & je les étends sous mon maître, qui bénissoit, d'une voix expirante, la bonté du Ciel.....

DORVAL.

(*bas, à part, & avec amertume.*)
qui le faisoit mourir dans le fond d'un cachot, sur les haillons de son valet !

ANDRÉ.

Je me souvins alors des aumônes que j'avois reçues. J'appellai du secours, & je ranimai mon vieux & respectable maître. Lorsqu'il eut un peu repris de ses forces : » André, me dit-il, aie bon » courage. Tu sortiras d'ici. Pour moi, je sens à » ma foiblesse qu'il faut que j'y meure «. Alors je sentis ses bras se passer autour de mon cou, son visage s'approcher du mien, & ses pleurs couler sur mes joues : » Mon ami, (me dit-il, & ce fut » ainsi qu'il m'appella souvent.) tu vas recevoir » mes derniers soupirs. Tu porteras mes dernie- » res paroles à mes enfans. Hélas ! c'étoit de moi » qu'ils devoient les entendre « !

CLAIRVILLE.

(*regardant Dorval, & pleurant.*) Ses enfans !

ANDRÉ.

Il m'avoit dit, pendant la traversée, qu'il étoit né François ; qu'il ne s'appelloit point Mérian ; qu'en s'éloignant de sa patrie, il avoit quitté son nom de famille pour des raisons que je saurois un jour. Hélas ! il ne croyoit pas ce jour si prochain. Il soupiroit ; & j'en allois apprendre davantage, lorsque nous entendîmes notre cachot s'ouvrir. On nous appella ; c'étoit cet ancien correspondant qui nous avoit réunis, & qui venoit nous délivrer. Quelle fut sa douleur, lorsqu'il jetta ses regards

gards sur un vieillard, qui ne lui paroissoit plus qu'un cadavre palpitant! Des larmes tomberent de ses yeux. Il se dépouilla. Il le couvrit de ses vêtemens, & nous allâmes nous établir chez cet hôte, & y recevoir toutes les marques possibles d'humanité. On eût dit que cette honnête famille rougissoit, en secret, de la cruauté & de l'injustice de la nation.

DORVAL.

Rien n'humilie donc autant que l'injustice!

ANDRÉ.

(*s'essuyant les yeux, & reprenant un air tranquille.*)

Bientôt mon maître reprit de la santé & des forces. On lui offrit des secours, & je présume qu'il en accepta; car au sortir de la prison, nous n'avions pas de quoi avoir un morceau de pain.

Tout s'arrangea pour notre retour; & nous étions prêts à partir, lorsque mon maître, me tirant à l'écart, (non, je ne l'oublierai de ma vie.) me dit: » André, n'as-tu plus rien à faire ici « ? Non, Monsieur, lui répondis-je... » Et nos compa» triotes que nous avons laissés dans la misere, » d'où la bonté du Ciel nous a tirés, tu n'y pen» ses donc plus? Tiens, mon enfant, va leur dire » adieu «. J'y courus. Hélas! de tant de misérables, il n'en restoit qu'un petit nombre, si exténués, si proches de leur fin, que la plupart n'avoient pas la force de tendre la main pour recevoir.

Voilà, Monsieur, tout le détail de notre malheureux voyage.

(*On garde ici un assez long silence, après lequel André dit ce qui suit. Cependant Dorval rêveur, se promene vers le fond du sallon.*)

J'ai laissé mon maître à Paris pour y prendre un peu de repos. Il s'étoit fait une grande joie d'y

retrouver un ami. (*Ici Dorval se retourne du côté d'André, & lui donne attention.*)

Mais cet ami est absent depuis plusieurs mois ; & mon maître comptoit me suivre de près.

(*Dorval continue de se promener en rêvant.*)

CLAIRVILLE.

Avez-vous vu Rosalie ?

ANDRÉ.

Non, Monsieur. Je ne lui apporte que de la douleur, & je n'ai pas osé paroître devant elle.

CLAIRVILLE.

André, allez-vous reposer. Sylvestre, je vous le recommande.... Qu'il ne lui manque rien.

(*Tous les Domestiques s'emparent d'André, & l'emmenent.*)

SCENE VIII.

DORVAL, CLAIRVILLE.

(*Après un silence, pendant lequel Dorval est resté immobile, la tête baissée, l'air pensif, & les bras croisés, [c'est assez son attitude ordinaire,] & Clairville s'est promené avec agitation, Clairville dit :*)

CLAIRVILLE.

EH bien, mon ami, ce jour n'est-il pas fatal pour la probité ? Et croyez-vous qu'à l'heure que je vous parle, il y ait un seul honnête-homme heureux sur la terre ?

DORVAL.

Vous voulez dire un seul méchant. Mais, Clairville, laissons la morale ; on en raisonne mal, quand on croit avoir à se plaindre du Ciel...... Quels sont maintenant vos desseins ?

CLAIRVILLE.

Vous voyez toute l'étendue de mon malheur. J'ai perdu le cœur de Rosalie. Hélas, c'est le seul bien que je regrette !

Je n'ose soupçonner que la médiocrité de ma fortune soit la raison secrete de son inconstance. Mais, si cela est, à quelle distance n'est-elle pas de moi, à présent qu'elle est réduite elle-même à une fortune assez bornée ! S'exposera-t-elle pour un homme qu'elle n'aime plus, à toutes les suites d'un état presque indigent ? Moi-même, irai-je l'en solliciter ? Le puis-je ? Le dois-je ? Son pere va devenir pour elle un surcroît onéreux. Il est incertain qu'il veuille m'accorder sa fille. Il est presque évident, qu'en l'acceptant, j'acheverois de la ruiner. Voyez, & décidez.

DORVAL.

Cet André a jetté le trouble dans mon ame. Si vous saviez les idées qui me sont venues pendant son récit..... Ce vieillard.... Ses discours.... Son caractere..... Ce changement de nom...... Mais laissez-moi dissiper un soupçon qui m'obsede, & penser à votre affaire.

CLAIRVILLE.

Songez, Dorval, que le sort de Clairville est entre vos mains.



SCENE IX.

DORVAL *seul.*

QUel jour d'amertume & de trouble ! Quelle variété de tourmens ! Il semble que d'épaisses ténebres se forment autour de moi, & couvrent ce cœur accablé sous mille sentimens douloureux !..... O Ciel, ne m'accorderas-tu pas un moment de repos !.... Le mensonge, la dissimulation, me sont en horreur ; & dans un instant j'en impose à mon ami, à sa sœur, à Rosalie...... Que doit-elle penser de moi ?.... Que déciderai-je de son amant ?..... Quel parti prendre avec Constance ?..... Dorval, cesseras-tu, continueras-tu d'être homme de bien ?....... Un événement imprévu a ruiné Rosalie. Elle est indigente. Je suis riche. Je l'aime. J'en suis aimé. Clairville ne peut l'obtenir....... Sortez de mon esprit, éloignez-vous de mon cœur, illusions honteuses ! Je peux être le plus malheureux des hommes ; mais je ne me rendrai pas le plus vil.... Vertu douce, & cruelle idée ! Chers & barbares devoirs ! Amitié qui m'enchaîne & qui me déchire, vous serez obéie. O vertu ! qu'es-tu, si tu n'exiges aucun sacrifice ? Amitié, tu n'es qu'un vain nom, si tu n'imposes aucune loi..... Clairville épousera donc Rosalie !....

(*Il tombe presque sans sentiment dans un fauteuil ; il se releve ensuite, & il dit :*) ..... Non, je n'enleverai point à mon ami sa maîtresse. Je ne me dégraderai point jusques-là. Mon cœur m'en répond. Malheur à celui qui n'écoute point la voix de son cœur !.... Mais Clairville n'a point de for-

tune. Rosalie n'en a plus...... Il faut écarter ces obstacles. Je le puis. Je le veux. Y a-t-il quelque peine dont un acte généreux ne console? Ah, je commence à respirer!....

Si je n'épouse point Rosalie, qu'ai-je besoin de fortune? Quel plus digne usage que d'en disposer en faveur de deux êtres qui me sont chers? Hélas! à bien juger, ce sacrifice si peu commun n'est rien..... Clairville me devra son bonheur! Rosalie me devra son bonheur! Le pere de Rosalie me devra son bonheur!... Et Constance?... Elle entendra de moi la vérité. Elle me connoîtra. Elle tremblera pour la femme qui oseroit s'attacher à ma destinée.... En rendant le calme à tout ce qui m'environne, je trouverai sans doute un repos qui me fuit .... [*il soupire.*] ... Dorval, pourquoi souffres-tu donc? Pourquoi suis-je déchiré? O vertu! n'ai-je point encore assez fait pour toi!

Mais Rosalie ne voudra point accepter de moi sa fortune. Elle connoît trop le prix de cette grace, pour l'accorder à un homme qu'elle doit haïr, mépriser.... Il faudra donc la tromper!..... Et si je m'y résous, comment y réussir?.... Prévenir l'arrivée de son pere?.... Faire répandre, par les papiers publics, que le vaisseau qui portoit sa fortune étoit assuré?..... Lui envoyer, par un inconnu, la valeur de ce qu'elle a perdu?.... Pourquoi non?..... Le moyen est naturel. Il me plaît. Il ne faut qu'un peu de célérité. [*Il appelle Charles.*] Charles. [*Il se met à une table, & il écrit.*]

SCENE X.

DORVAL, CHARLES.

DORVAL.

[*Il lui donne un billet, & dit:*]

A Paris, chez mon Banquier.

Fin du troisieme Acte.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

ROSALIE, JUSTINE.

JUSTINE.

Eh bien, Mademoiselle. Vous avez voulu voir André. Vous l'avez vu. Monsieur votre pere arrive ; mais vous voilà sans fortune.

ROSALIE [*un mouchoir à la main.*]

Que puis-je contre le sort ? Mon pere survit. Si la perte de sa fortune n'a pas altéré sa santé, le reste n'est rien.

JUSTINE.

Comment le reste n'est rien ?

ROSALIE.

Non, Justine. Je connoîtrai l'indigence. Il y a de plus grands maux.

JUSTINE.

Ne vous y trompez pas, Mademoiselle. Il n'y en a point qui lasse plus vîte.

ROSALIE.

Avec des richesses, serois-je moins à plaindre ? C'est dans une ame innocente & tranquille que le bonheur habite ; & cette ame, Justine, je l'avois !

JUSTINE.

Et Clairville y régnoit.

ROSALIE [*assise & pleurant.*]

Amant qui m'étois alors si cher ! Clairville

que j'estime & que je désespere ! O toi, à qui un bien moins digne a ravi toute ma tendresse, te voilà bien vengé ! Je pleure, & l'on se rit de mes larmes.

Justine, que penses-tu de ce Dorval ?... Le voilà donc cet ami si tendre, cet homme si vrai, ce mortel si vertueux ! Il n'est, comme les autres, qu'un méchant qui se joue de ce qu'il y a de plus sacré, l'amour, l'amitié, la vertu, la vérité !..... Que je plains Constance ! Il m'a trompée. Il peut bien la tromper aussi... (*En se levant.*) Mais j'entends quelqu'un.... Justine, si c'étoit lui ?..

JUSTINE.

Mademoiselle, ce n'est personne.

ROSALIE. (*Elle se rassied, & dit.*)

Qu'ils sont méchans ces hommes ! & que nous sommes simples !... Vois, Justine, comme dans leur cœur la vérité est à côté du parjure ; comme l'élévation y touche à la bassesse !..... Ce Dorval, qui expose sa vie pour son ami, c'est le même qui le trompe, qui trompe sa sœur, qui se prend pour moi de tendresse. Mais pourquoi lui reprocher de la tendresse ? C'est mon crime. Le sien est une fausseté qui n'eut jamais d'exemple.



SCENE II.

ROSALIE, CONSTANCE.

ROSALIE [*allant au devant de Constance.*]

AH, Madame, en quel état vous me surprenez !....

CONSTANCE.

Je viens partager votre peine.

ROSALIE.

Puissiez-vous toujours être heureuse !

CONSTANCE.

(*Elle s'assied, fait asseoir Rosalie à côté d'elle, & lui prend les deux mains.*)

Rosalie, je ne demande que la liberté de m'affliger avec vous. J'ai long-tems éprouvé l'incertitude des choses de la vie, & vous savez si je vous aime.

ROSALIE.

Tout a changé. Tout s'est détruit en un moment.

CONSTANCE.

Constance vous reste.... & Clairville.

ROSALIE.

Je ne peux m'éloigner trop tôt d'un séjour où ma douleur est importune.

CONSTANCE.

Mon enfant, prenez garde. Le malheur vous rend injuste & cruelle. Mais ce n'est point à vous que j'en dois faire le reproche. Dans le sein du bonheur, j'oubliai de vous préparer aux revers. Heureuse, j'ai perdu de vue les malheurs. J'en suis bien punie ; c'est vous qui m'en rapprochez.... Mais votre pere ?...

ROSALIE.

Je lui ai déja coûté bien des larmes ! . . . Madame, vous serez mere un jour. . . . Que je vous plains ! . . .

CONSTANCE.

Rosalie, rappellez-vous la volonté de votre tante. Ses dernieres paroles me confioient votre bonheur. . . Mais ne parlons point de mes droits; c'est une marque d'estime que j'attends : jugez combien un refus pourroit m'offenser. . . . . Rosalie, ne détachez point votre sort du mien. Vous connoissez Dorval. Il vous aime. Je lui demanderai Rosalie. Je l'obtiendrai ; & ce gage sera pour moi le premier & le plus doux de sa tendresse.

ROSALIE.

(Elle dégage avec vivacité ses mains de celles de Constance, se leve avec une sorte d'indignation, & dit) :

Dorval !

CONSTANCE.

Vous avez toute son estime.

ROSALIE.

Un étranger ! . . . un inconnu ! un homme qui n'a paru qu'un moment parmi nous ! . . . dont on n'a jamais nommé les parens ! . . . dont la vertu peut être feinte. . . . . Madame, pardonnez. . . . J'oubliois. . . . Vous le connoissez bien sans doute.

CONSTANCE.

Il faut vous pardonner. Vous êtes dans la nuit. Mais souffrez que je vous fasse luire un rayon d'espérance.

ROSALIE.

J'ai espéré. J'ai été trompée. Je n'espérerai plus.

CONSTANCE *(sourit tristement.)*

ROSALIE.

Hélas, si Constance eût été seule, retirée comme autrefois ; peut-être. . . . encore, n'est-ce qu'une idée vaine qui nous auroit trompées toutes deux. Notre amie devient malheureuse. On craint de se manquer à soi-même. Un premier mouvement de générosité nous emporte. Mais le tems ! le tems ! Madame, les malheureux sont fiers, importuns, ombrageux. On s'accoutume peu à peu au spectacle de leur douleur. Bientôt on s'en lasse. Epargnons-nous des torts réciproques. J'ai tout perdu ; sauvons du-moins notre amitié du naufrage. . . . Il me semble que je dois déja quelque chose à l'infortune. Toujours soutenue de vos conseils, Rosalie n'a rien fait encore dont elle puisse s'honorer à ses propres yeux. Il est tems qu'elle apprenne ce dont elle sera capable, instruite par Constance & par les malheurs. Lui envieriez-vous le seul bien qui lui reste, celui de se connoître elle-même ?

CONSTANCE.

Rosalie, vous êtes dans l'enthousiasme ; méfiez-vous de cet état. Le premier effet du malheur est de roidir une ame ; le dernier est de la briser. . . . Vous qui craignez tout du tems pour vous & pour moi, n'en craignez-vous rien pour vous seule ? . . . Songez, Rosalie, que l'infortune vous rend sacrée. S'il m'arrivoit jamais de manquer de respect au malheur, rappellez-moi, dites-moi, faites-moi rougir pour la premiere fois. . . Mon enfant, j'ai vécu. J'ai souffert. Je crois avoir acquis le droit de présumer quelque chose de moi ; cependant je ne vous demande que de compter autant sur mon amitié que sur votre courage. . . Si vous vous promettez tout de vous-même, & que vous n'attendiez rien de Constance, ne serez

vous pas injuste ?... Mais les idées de bienfait & de reconnoissance vous effrayeroient-elles ? Rendez votre tendresse à mon frere, & c'est moi qui vous devrai tout.

ROSALIE.

Madame, voilà Dorval.... Permettez que je m'éloigne... J'ajouterois si peu de chose à son triomphe. (*Dorval entre.*)

CONSTANCE.

Rosalie..... Dorval, retenez cet enfant.... Mais elle nous échappe....

SCENE III.

CONSTANCE, DORVAL.

DORVAL.

MADAME, laissons-lui le triste plaisir de s'affliger sans témoins.

CONSTANCE.

C'est à vous à changer son sort. Dorval, le jour de mon bonheur peut devenir le commencement de son repos.

DORVAL.

Madame, souffrez que je vous parle librement; qu'en vous confiant ses plus secretes pensées, Dorval s'efforce d'être digne de ce que vous faisiez pour lui, & que du moins il soit plaint & regretté.

CONSTANCE.

Quoi, Dorval ! Mais parlez.

DORVAL.

Je vais parler. Je vous le dois. Je le dois à votre frere. Je me le dois à moi-même.... Vous vou-

lez le bonheur de Dorval ; mais connoissez-vous bien Dorval ? ... De foibles services dont un jeune homme bien né s'est exagéré le mérite ; ses transports à l'apparence de quelques vertus ; sa sensibilité pour quelques-uns de mes malheurs ; tout a préparé & établi en vous des préjugés, que la vertu m'ordonne de détruire. L'esprit de Clairville est jeune ; Constance doit porter de moi d'autres jugemens. [*Une pause.*]

J'ai reçu du Ciel un cœur droit ; c'est le seul avantage qu'il ait voulu m'accorder. ... Mais ce cœur est flétri, & je suis, comme vous voyez ... sombre & mélancolique. J'ai ..... de la vertu ; mais elle est austere ; des mœurs, mais sauvages... une ame tendre, mais aigrie par de longues disgraces. Je peux encore verser des larmes ; mais elles sont rares & cruelles. ... Non, un homme de ce caractere n'est point l'époux qui convient à Constance.

CONSTANCE.

Dorval, rassurez-vous. Lorsque mon cœur céda aux impressions de vos vertus, je vous vis tel que vous vous peignez. Je reconnus le malheur & ses effets terribles. Je vous plaignis, & ma tendresse commença peut-être par ce sentiment.

DORVAL.

Le malheur a cessé pour vous ; il s'est appesanti sur moi. ... Combien je suis malheureux, & qu'il y a de tems ! Abandonné presqu'en naissant entre le désert & la société, quand j'ouvris les yeux, afin de reconnoître les liens qui pouvoient m'attacher aux hommes, à peine en retrouvai-je des débris. Il y avoit trente ans, Madame, que j'errois parmi eux, isolé, inconnu, négligé, sans avoir éprouvé la tendresse de personne, ni rencontré personne qui recherchât la mienne, lorsque

que votre frere vint à moi. Mon ame attendoit la sienne. Ce fut dans son sein que je versai un torrent de sentimens, qui cherchoient depuis si long-tems à s'épancher ; & je n'imaginai pas qu'il pût y avoir dans ma vie un moment plus doux que celui où je me délivrai du long ennui d'exister seul... Que j'ai payé cher cet instant de bonheur !... Si vous saviez....

CONSTANCE.

Vous avez été malheureux ; mais tout a son terme ; & j'ose croire que vous touchez au moment d'une révolution durable & fortunée.

DORVAL.

Nous nous sommes assez éprouvés le sort & moi. Il ne s'agit plus de bonheur... Je hais le commerce des hommes, & je sens que c'est loin de ceux mêmes qui me sont chers que le repos m'attend... Madame, puisse le Ciel vous accorder la faveur qu'il me refuse, & rendre Constance la plus heureuse des femmes !... (*un peu attendri.*) Je l'apprendrai peut-être dans ma retraite, & j'en ressentirai de la joie.

CONSTANCE.

Dorval, vous vous trompez. Pour être tranquille, il faut avoir l'approbation de son cœur, & peut-être celle des hommes. Vous n'obtiendrez point celle-ci, & vous n'emporterez point la premiere, si vous quittez le poste qui vous est marqué. Vous avez reçu les talens les plus rares, & vous en devez compte à la société. Que cette foule d'êtres inutiles qui s'y meuvent sans objet, & qui l'embarrassent sans la servir, s'en éloignent, s'ils veulent. Mais vous, j'ose vous le dire, vous ne le pouvez sans crime. C'est à une femme qui vous aime à vous arrêter parmi les hommes ; c'est à Constance à conserver à la vertu opprimée un

appui; au vice arrogant un fléau; un frere à tous les gens de bien; à tant de malheureux un pere qu'ils attendent; au genre-humain son ami; à mille projets honnêtes, utiles & grands, cet esprit libre de préjugés, & cette ame forte qu'ils exigent, & que vous avez... Vous, renoncer à la société! J'en appelle à votre cœur, interrogez-le, & il vous dira que l'homme de bien est dans la société, & qu'il n'y a que le méchant qui soit seul.

DORVAL.

Mais le malheur me suit, & se répand sur tout ce qui m'approche. Le Ciel qui veut que je vive dans les ennuis, veut-il aussi que j'y plonge les autres? On étoit heureux ici, quand j'y vins.

CONSTANCE.

Le Ciel s'obscurcit quelquefois; & si nous sommes sous le nuage, un instant l'a formé ce nuage, un instant le dissipera. Mais quoi qu'il en arrive, l'homme sage reste à sa place, & y attend la fin de ses peines.

DORVAL.

Mais ne craindra-t-il pas de l'éloigner, en multipliant les objets de son attachement?....... Constance, je ne suis point étranger à cette pente si générale & si douce qui entraîne tous les êtres, & qui les porte à éterniser leur espece. J'ai senti dans mon cœur que l'univers ne seroit jamais pour moi qu'une vaste solitude, sans une compagne qui partageât mon bonheur & ma peine... Dans mes accès de mélancolie, je l'appellois, cette compagne.

CONSTANCE.

Et le Ciel vous l'envoie.

DORVAL.

Trop tard pour mon malheur! Il a effarouché

une ame ſimple qui auroit été heureuſe de ſes moindres faveurs. Il l'a remplie de craintes, de terreurs, d'une horreur ſecrete... Dorval oſeroit ſe charger du bonheur d'une femme!.... Il ſeroit pere!... Il auroit des enfans!... Des enfans!..... Quand je penſe que nous ſommes jettés, tout en naiſſant, dans un cahos de préjugés, d'extravagances, de vices, & de miſere, l'idée m'en fait frémir.

CONSTANCE.

Vous êtes obſédé de fantômes, & je n'en ſuis pas étonnée. L'hiſtoire de la vie eſt ſi peu connue; celle de la mort eſt ſi obſcure; & l'apparence du mal dans l'univers eſt ſi claire... Dorval, vos enfans ne ſont point deſtinés à tomber dans le chaos que vous redoutez. Ils paſſeront ſous vos yeux les premieres années de leur vie, & c'en eſt aſſez pour vous répondre de celles qui ſuivront. Ils apprendront de vous à penſer comme vous. Vos paſſions, vos goûts, vos idées paſſeront en eux. Ils tiendront de vous ces notions ſi juſtes que vous avez de la grandeur & de la baſſeſſe réelles; du bonheur véritable, & de la miſere apparente. Il ne dépendra que de vous qu'ils aient une conſcience toute ſemblable à la vôtre. Ils vous verront agir. Ils m'entendront parler quelquefois. (*En ſouriant, avec dignité, elle ajoute.*)... Dorval, vos filles ſeront honnêtes & décentes; vos fils ſeront nobles & fiers; tous vos enfans ſeront charmans.

DORVAL.

(*prend la main de Conſtance, la preſſe entre les deux ſiennes, lui ſourit d'un air touché, & lui dit:*)...

Si, par malheur, Conſtance ſe trompoit.... Si j'avois des enfans, comme j'en vois tant d'autres,

tres, malheureux & méchans. Je me connois : j'en mourrois de douleur.

CONSTANCE.

(*d'un ton pathétique & d'un air pénétré.*)

Mais auriez-vous cette crainte, si vous pensiez que l'effet de la vertu sur notre ame n'est ni moins nécessaire, ni moins puissant que celui de la beauté sur nos sens ; qu'il est dans le cœur de l'homme un goût de l'ordre, plus ancien qu'aucun sentiment réfléchi ; que c'est ce goût qui nous rend sensibles à la honte, la honte qui nous fait redouter le mépris au delà même du trépas ; que l'imitation nous est naturelle, & qu'il n'y a point d'exemple qui captive plus fortement que celui de la vertu, pas même l'exemple du vice ? . . Ah, Dorval, combien de moyens de rendre les hommes bons !

DORVAL.

Oui, si nous savions en faire usage . . . . Mais je veux qu'avec des soins assidus, secondés d'heureux naturels, vous puissiez les garantir du vice ; en seront-ils beaucoup moins à plaindre ? Comment écarterez-vous d'eux la terreur & les préjugés qui les attendent à l'entrée dans ce monde, & qui les suivront jusqu'au tombeau ? La folie & la misere de l'homme m'épouvantent. Combien d'opinions monstrueuses dont il est, tour-à-tour, l'auteur & la victime ! Ah, Constance, qui ne trembleroit d'augmenter le nombre de ces malheureux qu'on a comparés à des forçats qu'on voit dans un cachot funeste :

Pouvant se secourir ; l'un sur l'autre acharnés,
Combattre avec les fers dont ils sont enchaînés !

CONSTANCE.

Je connois les maux que le fanatisme a causés ;

& ceux qu'il en faut craindre ... Mais s'il paroiſſoit aujourd'hui ... parmi nous ... un monſtre, tel qu'il en a produit dans les tems de ténebres, où ſa fureur & ſes illuſions arroſoient de ſang cette terre ... qu'on vît ce monſtre s'avancer au plus grand des crimes, en invoquant le ſecours du Ciel, ... & tenant la loi de ſon Dieu d'une main, & de l'autre un poignard, préparer aux peuples de longs regrets ... croyez, Dorval, qu'on en auroit autant d'étonnement que d'horreur ... Il y a ſans doute encore des barbares; & quand n'y en aura-t-il plus ? Mais les tems de barbarie ſont paſſés: le ſiecle s'eſt éclairé : la raiſon s'eſt épurée; ſes préceptes rempliſſent les ouvrages de la Nation. Ceux où l'on inſpire aux hommes la bienveillance générale, ſont preſque les ſeuls qui ſoient lus. Voilà les leçons dont nos théatres retentiſſent, & dont ils ne peuvent retentir trop ſouvent. Et le Philoſophe dont vous m'avez rappellé les vers, doit principalement ſes ſuccès aux ſentimens d'humanité qu'il a répandus dans ſes Poëmes, & au pouvoir qu'ils ont ſur nos ames. Non, Dorval, un peuple qui vient s'attendrir tous les jours ſur la vertu malheureuſe, ne peut être ni méchant, ni farouche. C'eſt vous-même; ce ſont les hommes qui vous reſſemblent, que la Nation honore, & que le Gouvernement doit protéger plus que jamais, qui affranchiront vos enfans de cette chaîne terrible dont votre mélancolie vous montre leurs mains innocentes chargées.

Et quel ſera mon devoir & le vôtre, ſinon de les accoutumer à n'admirer, même dans l'Auteur de toutes choſes, que les qualités qu'ils chériront en nous ? Nous leur repréſenterons ſans ceſſe que les loix de l'humanité ſont immuables, que rien

n'en peut dispenser; & nous verrons germer dans leurs ames ce sentiment de bienfaisance universelle qui embrasse toute la nature ... Vous m'avez dit cent fois qu'une ame tendre n'envisageoit point le systême général des êtres sensibles, sans en desirer fortement le bonheur, sans y participer; & je ne crains pas qu'une ame cruelle soit jamais formée dans mon sein & de votre sang.

DORVAL.

Constance, une famille demande une grande fortune, & je ne vous cacherai pas que la mienne vient d'être réduite à la moitié.

CONSTANCE.

Les besoins réels ont une limite; ceux de la fantaisie sont sans bornes. Quelque fortune que vous accumuliez, Dorval, si la vertu manque à vos enfans, ils seront toujours pauvres.

DORVAL.

La vertu? on en parle beaucoup.

CONSTANCE.

C'est la chose dans l'univers la mieux connue & la plus révérée. Mais, Dorval, on s'y attache plus encore par les sacrifices qu'on lui fait, que par les charmes qu'on lui croit; & malheur à celui qui ne lui a pas assez sacrifié pour la préférer à tout, ne vivre, ne respirer que pour elle, s'enivrer de sa douce vapeur, & trouver la fin de ses jours dans cette ivresse.

DORVAL.

Quelle femme! (*Il est étonné. Il garde le silence un moment. Il dit ensuite :*)

Femme adorable & cruelle, à quoi me réduisez-vous? Vous m'arrachez le mystere de ma naissance. Sachez donc qu'à peine ai-je connu ma mere. Une jeune infortunée, trop tendre, trop sensible, me donna la vie, & mourut peu de tems après. Ses parens irrités & puissans, avoient

forcé mon pere de passer aux Isles. Il y apprit la mort de ma mere, au moment où il pouvoit se flatter de devenir son époux. Privé de cet espoir, il s'y fixa; mais il n'oublia point l'enfant qu'il avoit eu d'une femme chérie. Constance, je suis cet enfant.... Mon père a fait plusieurs voyages en France. Je l'ai vu. J'espérois le revoir encore; mais je ne l'espere plus. Vous voyez, ma naissance est abjecte aux yeux des hommes, & ma fortune a disparu.

CONSTANCE.

La naissance nous est donnée; mais nos vertus sont à nous. Pour ces richesses toujours embarrassantes & souvent dangereuses, le Ciel, en les répandant indifféremment sur la surface de la terre, & les faisant tomber sans distinction sur le bon & sur le méchant, dicte lui-même le jugement qu'on en doit porter. Naissance, dignités, fortune, grandeurs, le méchant peut tout avoir, excepté la faveur du Ciel.

Voilà ce qu'un peu de raison m'avoit appris, long-tems avant qu'on m'eût confié vos secrets; & il ne me restoit à savoir que le jour de mon bonheur & de ma gloire.

DORVAL.

Rosalie est malheureuse. Clairville est au désespoir.

CONSTANCE.

Je rougis du reproche. Dorval, voyez mon frere. Je reverrai Rosalie. Sans doute, c'est à nous à rapprocher ces deux êtres si dignes d'être unis. Si nous y réussissons, j'ose espérer qu'il ne manquera plus rien à nos voeux.

SCENE IV.

DORVAL, *seul.*

VOILA la femme par qui Rosalie a été élevée! Voilà les principes qu'elle a reçus!

SCENE V.

DORVAL, CLAIRVILLE.

CLAIRVILLE.

DORVAL, que deviens-je? Qu'avez vous résolu de moi?

DORVAL.

Que vous vous attachiez plus fortement que jamais à Rosalie.

CLAIRVILLE.

Vous me le conseillez?

DORVAL.

Je vous le conseille.

CLAIRVILLE (*en lui sautant au col.*)

Ah, mon ami, vous me rendez la vie, Je vous la dois deux fois en un jour. Je venois, en tremblant, apprendre mon sort. Combien j'ai souffert depuis que je vous ai quitté! Jamais je n'ai si bien connu que j'étois destiné à l'aimer, toute injuste qu'elle est. Dans un instant de désespoir, on forme un projet violent; mais l'instant passe, le projet se dissipe, & la passion reste.

DORVAL (*en souriant.*)

Je savois tout cela. Mais votre peu de fortune? la médiocrité de la sienne?

CLAIRVILLE.

L'état le plus misérable à mes yeux est de vivre sans Rosalie. J'y ai pensé, & mon parti est pris. S'il est permis de supporter impatiemment l'indigence, c'est aux amans, aux peres de famille, à tous les hommes bienfaisans ; & il est toujours des voies pour en sortir.

DORVAL.

Que ferez-vous ?

CLAIRVILLE.

Je commercerai.

DORVAL.

Avec le nom que vous portez, auriez-vous ce courage ?

CLAIRVILLE.

Qu'appellez-vous courage ? Je n'en trouve point à cela. Avec une ame fiere, un caractere inflexible, il est trop incertain que j'obtienne de la faveur, la fortune dont j'ai besoin. Celle qu'on fait par l'intrigue est prompte, mais vile ; par les armes, glorieuse, mais lente ; par les talens, toujours difficile & médiocre. Il est d'autres états qui menent rapidement à la richesse ; mais le commerce est presque le seul où les grandes fortunes soient proportionnées au travail, à l'industrie, & aux dangers qui les rendent honnêtes. Je commercerai, vous dis-je ; il ne me manque que des lumieres & des expédiens, & j'espere les trouver en vous.

DORVAL.

Vous pensez juste. Je vois que l'amour est sans préjugé. Mais ne songez qu'à fléchir Rosalie, & vous n'aurez point à changer d'état. Si le vaisseau qui portoit sa fortune est tombé entre les mains des ennemis, il étoit assuré, & la perte n'est rien. La nouvelle en est dans les papiers pu-

blics, & je vous conseille de l'annoncer à Rosalie.

CLAIRVILLE.

J'y cours.

SCENE VI.

DORVAL, CHARLES *encore botté.*

DORVAL. (*Il se promene.*)

IL ne fléchira point...... Non..... Mais pourquoi, si je veux ?... Un exemple d'honnêteté, de courage.. Un dernier effort sur moi-même.... sur elle...

CHARLES.

(*entre & reste debout sans mot dire, jusqu'à ce que son maître l'apperçoive. Alors il dit* :) Monsieur, j'ai fait remettre à Rosalie.

DORVAL.

J'entends.

CHARLES.

En voilà la preuve. *Il donne à son maître le reçu de Rosalie.*

DORVAL.

Il suffit. (*Charles sort. Dorval se promene encore; & après une courte pause, il dit* :)



SCENE VII.

DORVAL *seul.*

J'AURAI donc tout sacrifié. La fortune ! (*Il répete avec dédain*) : la fortune ! ma passion ! la liberté..... Mais le sacrifice de ma liberté est-il bien résolu !..... O raison ! qui peut te résister quand tu prends l'accent enchanteur & la voix de la femme ?.... Homme petit & borné, assez simple pour imaginer que tes erreurs & ton infortune sont de quelqu'importance dans l'univers ; qu'un concours de hasards infinis préparoit de tout tems ton malheur ; que ton attachement à un être, mene la chaîne de sa destinée : viens entendre Constance, & reconnois la vanité de tes pensées...... Ah, si je pouvois trouver en moi la force de sens & la supériorité de lumieres avec laquelle cette femme s'emparoit de mon ame & la dominoit, je verrois Rosalie, elle m'entendroit, & Clairville seroit heureux..... Mais pourquoi n'obtiendrois-je pas sur cette ame tendre & flexible, le même ascendant que Constance a su prendre sur moi ? Depuis quand la vertu a-t-elle perdu son empire ?... Voyons-la, parlons-lui, & espérons tout de la vérité de son caractere, & du sentiment qui m'anime. C'est moi, qui ai égaré ses pas innocens ; c'est moi qui l'ai plongée dans la douleur & dans l'abattement ; c'est à moi à lui tendre la main, & à la ramener dans la voie du bonheur.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

ROSALIE, JUSTINE.

(*Rosalie sombre, se promene, ou reste immobile sans attention pour ce que Justine lui dit.*)

JUSTINE.

VOTRE pere échappe à mille dangers; votre fortune est réparée; vous devenez maîtresse de votre sort; & rien ne vous touche! En vérité, Mademoiselle, vous ne méritez guere le bien qui vous arrive.

ROSALIE.

..... Un lien éternel va les unir!... Justine, André est-il instruit? Est-il parti? Revient-il?

JUSTINE.

Mademoiselle, qu'allez-vous faire?

ROSALIE.

Ma volonté... Non, mon pere n'entrera point dans cette maison fatale!... Je ne serai point le témoin de leur joie... J'échapperai du moins à des amitiés qui me tuent.

SCENE II.

ROSALIE, JUSTINE, CLAIRVILLE.

CLAIRVILLE.

(*Il arrive précipitamment : & tout en approchant de Rosalie, il se jette à ses genoux, & lui dit :*)

EH bien, cruelle, ôtez-moi donc la vie. Je sais tout. André m'a tout dit. Vous éloignez d'ici votre pere. Et de qui l'éloignez-vous ? D'un homme qui vous adore, qui quittoit sans regret son pays, sa famille, ses amis, pour traverser les mers, pour aller se jetter aux genoux de vos inflexibles parens, y mourir, ou vous obtenir..... Alors Rosalie, tendre, sensible, fidelle, partageoit mes ennuis; aujourd'hui, c'est elle qui les cause.

ROSALIE.

(*émue & un peu déconcertée.*) Cet André est un imprudent. Je ne voulois pas que vous sussiez mon projet.

CLAIRVILLE.

Vous vouliez me tromper.

ROSALIE.

(*Vivement.*) Je n'ai jamais trompé personne.

CLAIRVILLE.

Dites-moi donc pourquoi vous ne m'aimez plus ? M'ôter votre cœur, c'est me condamner à mourir. Vous voulez ma mort. Vous la voulez. Je le vois.

ROSALIE.

Non, Clairville. Je voudrois bien que vous fussiez heureux.

CLAIRVILLE.

Et vous m'abandonnez !

ROSALIE.

Mais ne pourriez-vous pas être heureux sans moi ?

CLAIRVILLE

Vous me percez le cœur. [*Il est toujours aux genoux de Rosalie. En disant ces mots, il tombe la tête appuyée contr'elle, & garde un moment le silence*] ... Vous ne deviez jamais changer ! .... Vous le jurâtes ! .... Insensé que j'étois, je vous crus .... Ah, Rosalie, cette foi donnée & reçue chaque jour avec de nouveaux transports, qu'est-elle devenue ? Que sont devenus vos sermens ? ... Mon cœur fait pour recevoir & garder éternellement l'impression de vos vertus & de vos charmes, n'a rien perdu de ses sentimens ; il ne vous reste rien des vôtres.... Qu'ai-je fait pour qu'ils se soient détruits ?

ROSALIE.

Rien.

CLAIRVILLE.

Et pourquoi donc ne sont-ils plus, ces instans si doux où je lisois mes sentimens dans vos yeux ? .... Où ces mains [*il en prend une*] daignoient essuyer mes larmes, ces larmes tantôt ameres, tantôt délicieuses, que la crainte & la tendresse faisoient couler tour-à-tour .... Rosalie ne me désespérez pas .... par pitié pour vous-même ! Vous ne connoissez pas votre cœur. Non, vous ne le connoissez pas. Vous ne savez pas tout le chagrin que vous vous préparez.

ROSALIE.

J'en ai déja beaucoup souffert.

CLAIRVILLE.

Je laisserai au fond de votre ame une image terrible qui y entretiendra le trouble & la douleur. Votre injustice vous suivra.

ROSALIE.

Clairville, ne m'effrayez pas. (*En le regardant fixement.*) Que voulez-vous de moi ?

CLAIRVILLE.

Vous fléchir, ou mourir.

ROSALIE.

[*Après une pause.*] Dorval est votre ami ?

CLAIRVILLE.

Il sait ma peine. Il la partage.

ROSALIE.

Il vous trompe.

CLAIRVILLE.

Je périssois par vos rigueurs. Ses conseils m'ont conservé. Sans Dorval, je ne serois plus.

ROSALIE.

Il vous trompe, vous dis-je. C'est un méchant.

CLAIRVILLE.

Dorval, un méchant ! Rosalie, y pensez-vous ? Il est au monde deux êtres que je porte au fond de mon cœur ; c'est Dorval & Rosalie. Les attaquer dans cet asyle, c'est me causer une peine mortelle. Dorval un méchant ! C'est Rosalie qui le dit ! Elle !... Il ne lui restoit plus pour m'accabler que d'accuser mon ami ! [*Dorval entre.*]

SCENE III.

ROSALIE, JUSTINE, CLAIRVILLE, DORVAL.

CLAIRVILLE.

VENEZ, mon ami, venez. Cette Rosalie, autrefois si sensible, maintenant si cruelle, vous accuse sans sujet, & me condamne à un désespoir sans fin ; moi qui mourrois plutôt que de lui causer la peine la plus légere.

[*Cela dit, il cache ses larmes; il s'éloigne, & il va se mettre sur un canapé au fond du sallon, dans l'attitude d'un homme désolé.*]

DORVAL.

(*montrant Clairville à Rosalie, lui dit :*) Mademoiselle, considérez votre ouvrage & le mien. Est-ce là le sort qu'il devoit attendre de nous? Un désespoir funeste sera donc le fruit amer de mon amitié & de votre tendresse, & nous le laisserons périr ainsi!

(*Clairville se leve, & s'en va comme un homme qui erre. Rosalie le suit des yeux; & Dorval, après avoir un peu rêvé, continue, d'un ton bas, sans regarder Rosalie:*)

S'il s'afflige, c'est du moins sans contrainte. Son ame honnête peut montrer toute sa douleur... Et nous, honteux de nos sentimens, nous n'osons les confier à personne; nous nous les cachons... Dorval & Rosalie, contens d'échapper aux soupçons, sont peut-être assez vils pour s'en applaudir en secret.... [*Ici il se tourne subitement vers Rosalie*]... Ah, Mademoiselle, sommes-nous faits pour tant d'humiliation? Voudrons-nous plus long-tems d'une vie aussi abjecte? Pour moi, je ne pourrois me souffrir parmi les hommes, s'il y avoit sur tout l'espace qu'ils habitent un seul endroit où j'eusse mérité le mépris.

Echappé au danger, je viens à votre secours. Il faut que je vous replace au rang où je vous ai trouvée, ou que je meure de regret.

(*Il s'arrête un peu, puis il dit:*)

Rosalie, répondez-moi, la vertu a-t-elle pour vous quelque prix? L'aimez-vous encore?

ROSALIE.

Elle m'est plus chere que la vie.

DORVAL.

Je vais donc vous parler du seul moyen de

vous réconcilier avec vous, d'être digne de la société dans laquelle vous vivez, d'être appellée l'éleve & l'amie de Constance, & d'être l'objet du respect & de la tendresse de Clairville.

ROSALIE.

Parlez. Je vous écoute.

[*Rosalie s'appuie sur le dos d'un fauteuil, la tête penchée sur une main, & Dorval continue.*]

Songez, Mademoiselle, qu'une seule idée fâcheuse qui nous suit, suffit pour anéantir le bonheur; & que la conscience d'une mauvaise action est la plus fâcheuse de toutes les idées. (*Vivement & rapidement.*) Quand nous avons commis le mal, il ne nous quitte plus; il s'établit au fond de notre ame avec la honte & le remords; nous le portons avec nous, & il nous tourmente.

Si vous suivez un penchant injuste, il y a des regards qu'il faut éviter pour jamais; & ces regards sont ceux des deux personnes que nous révérons le plus sur la terre. Il faut s'éloigner, fuir devant eux, & marcher dans le monde la tête baissée. [*Rosalie soupire* :]

Et loin de Clairville & de Constance où irions-nous? que deviendrions-nous? quelle seroit notre société?... Etre méchant, c'est se condamner à vivre, à se plaire avec les méchans; c'est vouloir demeurer confondu dans une foule d'êtres sans principes, sans mœurs & sans caractere; vivre dans un mensonge continuel d'une vie incertaine & troublée; louer, en rougissant, la vertu qu'on a abandonnée; entendre dans la bouche des autres le blâme des actions qu'on a faites; chercher le repos dans des systêmes que le souffle d'un homme de bien renverse; se fermer pour toujours la source des véritables joies, des seules qui soient honnêtes, austeres & sublimes; & se livrer, pour

se fuir, à l'ennui de tous ces amusemens frivoles où le jour s'écoule dans l'oubli de soi-même, & où la vie s'échappe & se perd... Rosalie, je n'exagere point. Lorsque le fil du labyrinthe se rompt, on n'est plus maître de son sort; on ne sait jusqu'où l'on peut s'égarer.

Vous êtes effrayée! & vous ne connoissez encore qu'une partie de votre péril.

Rosalie, vous avez été sur le point de perdre le plus grand bien qu'une femme puisse posséder sur la terre; un bien qu'elle doit incessamment demander au Ciel, qui en est avare; un époux vertueux! Vous alliez marquer par une injustice le jour le plus solemnel de votre vie, & vous condamner à rougir au souvenir d'un instant qu'on ne doit se rappeller qu'avec un sentiment délicieux.... Songez qu'aux pieds de ces autels où vous auriez reçu mes sermens, où j'aurois exigé les vôtres, l'idée de Clairville trahi & désesperé vous auroit suivie. Vous eussiez vu le regard sévere de Constance attaché sur vous. Voilà quels auroient été les témoins effrayans de notre union..... Et ce mot si doux à prononcer & à entendre, lorsqu'il assure & qu'il comble le bonheur de deux êtres dont l'innocence & la vertu consacroient les desirs; ce mot fatal eût scellé pour jamais notre injustice & notre malheur... Oui, Mademoiselle, pour jamais. L'ivresse passe. On se voit tels qu'on est. On se méprise. On s'accuse, & la misere commence. (*Il échappe ici à Rosalie quelques larmes, qu'elle essuie furtivement.*)

En effet, quelle confiance avoir en une femme, lorsqu'elle a pu trahir son amant? en un homme, lorsqu'il a pu tromper son ami?.... Mademoiselle, il faut que celui qui ose s'enga-

ger en des liens indissolubles, voie dans sa compagne la premiere des femmes; & malgré elle, Rosalie ne verroit en moi que le dernier des hommes..... Cela ne peut être... Je ne saurois trop respecter la mere de mes enfans; & je ne saurois en être trop considéré.

Vous rougissez. Vous baissez les yeux..... Quoi donc? Seriez-vous offensée qu'il y eût dans la Nature quelque chose pour moi de plus sacré que vous? Voudriez-vous me recevoir encore dans ces instans humilians & cruels, où vous me méprisiez sans doute, où je me haïssois, où je craignois de vous rencontrer, où vous trembliez de m'entendre, & où nos ames flottantes entre le vice & la vertu, étoient déchirées...

Que nous avons été malheureux, Mademoiselle! Mais mon malheur a cessé au moment où j'ai commencé d'être juste. J'ai remporté sur moi la victoire la plus difficile, mais la plus entiere. Je suis rentré dans mon caractere. Rosalie ne m'est plus redoutable; & je pourrois sans crainte lui avouer tout le désordre qu'elle avoit jetté dans mon ame, lorsque dans le plus grand trouble de sentimens & d'idées qu'aucun mortel ait jamais éprouvé, je répondois... Mais un événement imprévu, l'erreur de Constance, la vôtre, mes efforts m'ont affranchi...Je suis libre...

(*A ces mots, Rosalie paroît accablée. Dorval qui s'en apperçoit, se tourne vers elle; & la regardant d'un air plus doux, il continue.*)

Mais qu'ai-je exécuté que Rosalie ne le puisse mille fois plus facilement! Son cœur est fait pour sentir, son esprit pour penser, sa bouche pour annoncer tout ce qui est honnête. Si j'avois différé d'un instant, j'aurois entendu de Rosalie tout

ce

ce qu'elle vient d'entendre de moi. Je l'aurois écoutée. Je l'aurois regardée comme une divinité bienfaisante qui me tendoit la main, & qui rassuroit mes pas chancelans. A sa voix, la vertu se seroit rallumée dans mon cœur.

ROSALIE.

(*d'une voix tremblante.*) Dorval....

DORVAL (*avec humanité.*)

Rosalie.

ROSALIE.

Que faut-il que je fasse ?

DORVAL.

Nous avons placé l'estime de nous-mêmes à un haut prix !

ROSALIE.

Est-ce mon désespoir que vous voulez ?

DORVAL.

Non. Mais il est des occasions où il n'y a qu'une action forte qui nous releve.

ROSALIE.

Je vous entends. Vous êtes mon ami... Oui, j'en aurai le courage.... Je brûle de voir Constance..... Je sais enfin où le bonheur m'attend.

DORVAL.

Ah ! Rosalie, je vous reconnois. C'est vous, mais plus belle, plus touchante à mes yeux que jamais. Vous voilà digne de l'amitié de Constance, de la tendresse de Clairville, & de toute mon estime ; car j'ose à présent me nommer.



SCENE IV.

ROSALIE, JUSTINE, DORVAL, CONSTANCE.

ROSALIE (*court au devant de Constance.*)

VENEZ, Constance, venez recevoir de la main de votre pupille, le seul mortel qui soit digne de vous.

CONSTANCE.

Et vous, Mademoiselle, courez embrasser votre pere. Le voilà.

SCENE V & DERNIERE.

ROSALIE, JUSTINE, DORVAL, CONSTANCE, *le vieux* LYSIMOND, *tenu sous les bras par* CLAIRVILLE *& par* ANDRÉ; CHARLES, SYLVESTRE, *toute la maison.*

ROSALIE.

MOn pere!

DORVAL.

Ciel, que vois-je! C'est Lysimond! C'est mon pere!

LYSIMOND.

Oui, mon fils. Oui, c'est moi. (*A Dorval & à Rosalie.*) Approchez, mes enfans, que je vous embrasse.... Ah, ma fille!..... Ah, mon fils!.... (*Il les regarde.*) Du moins, je les ai vus...... (*Dorval & Rosalie sont étonnés. Lysimond s'en*

apperçoit.) Mon fils, voilà ta sœur..... Ma fille, voilà ton frere....

ROSALIE.

Mon frere !

DORVAL.

Ma sœur !

ROSALIE.

Dorval !

DORVAL.

Rosalie !

Ces mots se disent avec toute la vitesse de la surprise, & se font entendre presque au même instant.

LYSIMOND. (*Il est assis.*)

Oui, mes enfans, vous saurez tout.... Approchez, que je vous embrasse encore... (*Il lève ses mains au Ciel.*) ..... Que le Ciel, qui me rend à vous, qui vous rend à moi, vous bénisse..... qu'il nous bénisse tous..... (*A Clairville.*) Clairville. (*A Constance.*) Madame, pardonnez à un pere qui retrouve ses enfans. Je les croyois perdus pour moi.... Je me suis dit cent fois : Je ne les reverrai jamais. Ils ne me reverront plus. Peut-être, hélas ! ils s'ignoreront toujours..... Quand je partis, ma chere Rosalie, mon espérance la plus douce étoit de te montrer un fils digne de moi, un frere digne de toute ta tendresse ; qui te servît d'appui, quand je ne serai plus...... Et, mon enfant, ce sera bientôt..... Mais, mes enfans, pourquoi ne vois-je point encore sur vos visages ces transports que je m'étois promis ? Mon âge, mes infirmités, ma mort prochaine vous afflige..... Ah ! mes enfans, j'ai tant travaillé, tant souffert.... Dorval, Rosalie. (*En disant ces mots, le vieillard tient ses bras étendus vers ses enfans, qu'il regarde alternativement, & qu'il invite à se reconnoître.*)

(*Dorval & Rosalie se regardent, tombent dans les bras l'un de l'autre, & vont ensemble embrasser les genoux de leur pere, en s'écriant :*)

DORVAL, ROSALIE.

Ah, mon pere !

LYSIMOND.

(*leur imposant ses mains, & levant les yeux au Ciel, dit :*)

O Ciel ! je te rends graces ! mes enfans se sont vus ; ils s'aimeront, je l'espere, & je mourrai content.... Clairville, Rosalie vous étoit chere.... Rosalie, tu aimois Clairville. Tu l'aimes toujours. Approchez que je vous unisse.

(*Clairville, sans oser approcher, se contente de tendre les bras à Rosalie, avec tout le mouvement du desir & de la passion. Il attend. Rosalie le regarde un instant, & s'avance. Clairville se précipite, & Lysimond les unit.*)

ROSALIE (*en interrogation.*)

Mon pere ?...

LYSIMOND.

Mon enfant ?....

ROSALIE.

Constance.... Dorval.... Ils sont dignes l'un de l'autre.

LYSIMOND (*à Constance & à Dorval.*)

Je t'entends. Venez, mes chers enfans, venez ; vous doublez mon bonheur.

(*Constance & Dorval s'approchent gravement de Lysimond. Le bon vieillard prend la main de Constance, la baise, & lui présente celle de son fils, que Constance reçoit.*)

LYSIMOND.

(*pleurant, & s'essuyant les yeux avec la main, dit :*)

Celles-ci sont de joie, & ce seront les dernieres...... Je vous laisse une grande fortune. Jouissez-en comme je l'ai acquise. Ma richesse ne coûta jamais rien à ma probité. Mes enfans, vous la

pourrez posséder sans remords.... Rosalie, tu regardes ton frere, & tes yeux baignés de larmes reviennent sur moi:.... Mon enfant, tu sauras tout; je te l'ai déja dit.... Epargne cet aveu à ton pere, à un frere sensible & délicat..... Le Ciel, qui a trempé d'amertumes toute ma vie, ne m'a réservé de purs que ces derniers instans. Cher enfant, laisse-m'en jouir..... Tout est arrangé entre vous..... Ma fille, voilà l'état de mes biens....

ROSALIE.

Mon pere!...

LYSIMOND.

Prends, mon enfant. J'ai vécu. Il est tems que vous viviez, & que je cesse; demain, si le Ciel le veut, ce sera sans regret.... Tiens, mon fils, c'est le précis de mes dernieres volontés. Tu les respecteras. Sur-tout n'oubliez pas André, c'est à lui que je devrai la satisfaction de mourir au milieu de vous. Rosalie, je me resouviendrai d'André, lorsque ta main me fermera les yeux..... Vous verrez, mes enfans, que je n'ai consulté que ma tendresse, & que je vous aimois tous deux également. La perte que j'ai faite est peu de chose. Vous la supporterez en commun.

ROSALIE.

Qu'entends-je? Mon pere..... on m'a remis... (*Elle présente à son pere le porte-feuille envoyé par Dorval.*)

LYSIMOND.

On t'a remis.... Voyons..... (*Il ouvre le porte-feuille; il examine ce qu'il contient, & dit:*).... Dorval, tu peux seul éclaircir ce mystere. Ces effets t'appartenoient. Parle. Dis-nous comment ils se trouvent entre les mains de ta sœur.

CLAIRVILLE (*vivement.*)

J'ai tout compris. Il exposa sa vie pour moi; il me sacrifioit sa fortune!

ROSALIE (*à Clairville.*)

Sa passion!

CONSTANCE (*à Clairville.*)

Sa liberté!

Ces mots se disent avec beaucoup de vitesse, & sont presque entendus en même-tems.

CLAIRVILLE.

Ah! mon ami! (*Il l'embrasse.*)

ROSALIE.

[*en se jettant dans le sein de son frere, & baissant la vue.*]

Mon frere.....

DORVAL (*en souriant.*)

J'étois un insensé. Vous étiez un enfant.

LYSIMOND.

Mon fils, que te veulent-ils? Il faut que tu leur aies donné quelque grand sujet d'admiration & de joie, que je ne comprends pas, que ton pere ne peut partager.

DORVAL.

Mon pere, la joie de vous revoir nous a tous transportés.

LYSIMOND.

Puisse le Ciel, qui bénit les enfans par les peres, & les peres par les enfans, vous en accorder qui vous ressemblent, & qui vous rendent la tendresse que vous avez pour moi!

Fin du cinquieme Acte & de la Piece.

J'AI promis de dire pourquoi je n'entendis pas la derniere Scene; & le voici, Lysimond n'étoit plus. On avoit engagé un de ses amis, qui étoit à peu près de son âge, & qui avoit sa taille, sa voix, & ses cheveux blancs, à le remplacer dans la Piece.

Ce vieillard entra dans le sallon, comme Lysimond y étoit entré la premiere fois, tenu sous les bras par Clairville & par André, & couvert des habits que son ami avoit apportés des prisons. Mais à peine y parut-il, que ce moment de l'action remettant sous les yeux de toute la famille, un homme qu'elle venoit de perdre, & qui lui avoit été si respectable & si cher, personne ne put retenir ses larmes. Dorval pleuroit; Constance & Clairville pleuroient; Rosalie étouffoit ses sanglots, & détournoit ses regards. Le vieillard, qui représentoit Lysimond, se troubla, & se mit à pleurer aussi. La douleur, passant des Maîtres aux Domestiques, devint générale, & la Piece ne finit pas.

Lorsque tout le monde fut retiré, je sortis de mon coin, & je m'en retournai comme j'étois venu. Chemin faisant, j'essuyois mes yeux, & je me disois, pour me consoler, car j'avois l'ame triste : » Il faut que je sois bien bon de m'affliger ainsi. Tout ceci n'est qu'une Comédie. Dorval en a pris le sujet dans sa tête. Il l'a dialoguée à sa fantaisie; & l'on s'amusoit aujourd'hui à la représenter «.

Cependant quelques circonstances m'embarrassoient. L'histoire de Dorval étoit connue dans le pays. La représentation en avoit été si vraie,

qu'oubliant en plusieurs endroits que j'étois spectateur, & spectateur ignoré, j'avois été sur le point de sortir de ma place, & d'ajouter un personnage réel à la Scene. Et puis, comment arranger avec mes idées ce qui venoit de se passer ? Si cette Piece étoit une Comédie comme une autre, pourquoi n'avoient-ils pu jouer la derniere Scene ? Quelle étoit la cause de la douleur profonde dont ils avoient été pénétrés à la vue du vieillard qui faisoit Lysimond ?

Quelques jours après, j'allai remercier Dorval de la soirée délicieuse & cruelle que je devois à sa complaisance....

» Vous avez donc été content de cela « ?.....

J'aime à dire la vérité. Cet homme aimoit à l'entendre, & je lui répondis que le jeu des Acteurs m'en avoit tellement imposé, qu'il m'étoit impossible de prononcer sur le reste; d'ailleurs, que n'ayant point entendu la derniere Scéne, j'ignorois le dénouement; mais que s'il vouloit me communiquer l'ouvrage, je lui en dirois mon sentiment....

» Votre sentiment ! & n'en sais-je pas à présent ce que j'en veux savoir ? Une Piece est moins faite pour être lue que pour être représentée; la représentation de celle-ci vous a plu. Il ne m'en faut pas davantage. Cependant la voilà. Lisez-la; & nous en parlerons «.

Je pris l'ouvrage de Dorval. Je le lus à tête reposée; & nous en parlâmes le lendemain, & les deux jours suivans.

Voici nos entretiens. Mais quelle différence entre ce que Dorval me disoit, & ce que j'écris !... Ce sont peut-être les mêmes idées; mais le génie de l'homme n'y est plus....... C'est en vain que je cherche en moi l'impression que le spectacle de la

nature & la présence de Dorval y faisoient. Je ne la retrouve point ; je ne vois plus Dorval ; je ne l'entends plus ; je suis seul, parmi la poussiere des livres, & dans l'ombre d'un cabinet.... Et j'écris des lignes foibles, tristes & froides.



DORVAL ET MOI.

Premier Entretien.

CE jour, Dorval avoit tenté, sans succès, de terminer une affaire qui divisoit depuis long-tems deux familles du voisinage, & qui pouvoit ruiner l'une & l'autre. Il en étoit chagrin, & je vis que la disposition de son ame alloit répandre une teinte obscure sur notre entretien. Cependant je lui dis :

» Je vous ai lu. Mais je suis bien trompé, ou vous ne vous êtes pas attaché à répondre scrupuleusement aux intentions de M. votre pere. Il vous avoit recommandé, ce me semble, de rendre les choses comme elles s'étoient passées ; & j'en ai remarqué plusieurs qui ont un caractere de fiction qui n'en impose qu'au théatre, où l'on diroit qu'il y a une illusion & des applaudissemens de convention «.

» Dabord vous vous êtes asservi à la loi des unités. Cependant il est incroyable que tant d'événemens se soient passés dans un même lieu ; qu'ils n'aient occupé qu'un intervalle de vingt-quatre heures, & qu'ils se soient succédés dans votre histoire, comme ils sont enchaînés dans votre ouvrage «.

» Vous avez raison. Mais si le fait a duré quinze jours, croyez-vous qu'il fallût accorder la même

durée à la représentation? Si les événemens en ont été séparés par d'autres, qu'il étoit à propos de rendre cette confusion? Et s'ils se sont passés en différens endroits de la maison, que je devois aussi les répandre sur le même espace?

Les loix des trois unités sont difficiles à observer; mais elles sont sensées.

Dans la société, les affaires ne durent que par de petits incidens, qui donneroient de la vénération à un Roman; mais qui ôteroient tout l'intérêt à un ouvrage dramatique. Notre attention s'y partage sur une infinité d'objets différens; mais au théatre, où l'on ne représente que des instans particuliers de la vie réelle, il faut que nous soyons tout entiers à la même chose.

J'aime mieux qu'une Piece soit simple que chargée d'incidens. Cependant je regarde plus à leur liaison qu'à leur multiplicité. Je suis moins disposé à croire deux événemens, que le hasard a rendus successifs ou simultanés, qu'un grand nombre, qui, rapprochés de l'expérience journaliere, la regle invariable des vraisemblances dramatiques, me paroîtroient s'attirer les uns les autres par des liaisons nécessaires.

L'art d'intriguer consiste à lier les événemens, de maniere que le spectateur sensé y apperçoive toujours une raison qui le satisfasse. La raison doit être d'autant plus forte, que les événemens sont plus singuliers. Mais il n'en faut pas juger par rapport à soi. Celui qui agit, & celui qui regarde, sont deux êtres très-différens.

Je serois fâché d'avoir pris quelque licence contraire à ces principes généraux de l'unité de tems & de l'unité d'action: & je pense qu'on ne peut être trop sévere sur l'unité de lieu. Sans cette unité, la conduite d'une Piece est presque tou-

jours embarrassée, louche. Ah! si nous avions des théatres, où la décoration changeât toutes les fois que le lieu de la Scene doit changer!

» Et quel si grand avantage y trouveriez-vous «?

Le spectateur suivroit, sans peine, tout le mouvement d'une Piece. La représentation en deviendroit plus variée, plus intéressante & plus claire. La décoration ne peut changer que la Scene ne reste vuide. La Scene ne peut rester vuide qu'à la fin d'un Acte. Ainsi, toutes les fois que deux incidens feroient changer la décoration, ils se passeroient dans deux Actes différens, On ne verroit point une assemblée de Sénateurs succéder à une assemblée de Conjurés, à moins que la Scene ne fût assez étendue pour qu'on y distinguât des espaces fort différens. Mais sur de petits Théatres, tels que les nôtres, que doit penser un homme raisonnable, lorsqu'il entend des Courtisans, qui savent si bien que les murs ont des oreilles, conspirer contre leur Souverain dans l'endroit même où il vient de les consulter sur l'affaire la plus importante, sur l'abdication de l'Empire? Puisque les personnages demeurent, il suppose apparemment que c'est le lieu qui s'en va.

Au reste, sur ces conventions théatrales, voici ce que je pense. C'est que celui qui ignorera la raison poétique, ignorant aussi le fondement de la regle, ne saura, ni l'abandonner, ni la suivre à propos. Il aura pour elle trop de respect ou trop de mépris, deux écueils opposés, mais également dangereux: l'un réduit à rien les observations & l'expérience des siecles passés, & ramene l'art à son enfance; l'autre l'arrête tout court où il est, & l'empêche d'aller en avant.

Ce fut dans l'appartement de Rosalie que je m'entretins avec elle, lorsque je détruisis dans son

cœur le penchant injuste que je lui avois inspiré; & que je fis renaître sa tendresse pour Clairville. Je me promenois avec Constance dans cette grande allée, sous les vieux marronniers que vous voyez, lorsque je demeurai convaincu qu'elle étoit la seule femme qu'il y eût au monde pour moi; pour moi qui m'étois proposé dans ce moment de lui faire entendre que je n'étois point l'époux qui lui convenoit. Au premier bruit de l'arrivée de mon pere, nous descendîmes, nous accourûmes tous, & la derniere scene se passa en autant d'endroits différens que cet honnête vieillard fit de pauses, depuis la porte d'entrée jusques dans le sallon. Je les vois encore ces endroits... Si j'ai renfermé toute l'action dans un lieu, c'est que je le pouvois sans gêner la conduite de la Piece, & sans ôter de la vraisemblance aux événemens «.

» Voilà qui est à merveille. Mais en disposant » des lieux, du tems & de l'ordre des événemens, » vous n'auriez pas dû en imaginer qui ne sont, » ni dans nos mœurs, ni dans votre caractere «.

» Je ne crois pas l'avoir fait «.

» Vous me persuaderez donc que vous avez eu » avec votre valet la seconde scene du premier » acte ? Quoi, lorsque vous lui dites, *ma chaise*, » *des chevaux*, il ne partit pas ? Il ne vous obéit » pas ? Il vous fit des remontrances que vous écou- » tâtes tranquillement ? Le sévere Dorval, cet » homme renfermé même avec son ami Clairville, » s'est entretenu familiérement avec son valet » Charles ? Cela n'est ni vraisemblable ni vrai «.

» Il faut en convenir. Je me dis à moi-même à peu près ce que j'ai mis dans la bouche de Charles. Mais ce Charles est un bon domestique, qui m'est attaché. Dans l'occasion il feroit tout ce qu'André a fait pour mon pere. Il a été témoin de la

chose. J'ai vu si peu d'inconvénient à l'introduire un moment dans la Piece, & cela lui a fait tant de plaisir !... Parce qu'ils sont nos valets, ont-ils cessé d'être hommes ?.... S'ils nous servent, il en est un autre que nous servons «.

» Mais si vous composiez pour le Théatre « ?

» Je laisserois-là ma morale, & je me garderois bien de rendre importans sur la scene des êtres qui sont nuls dans la société. Les Daves ont été les pivots de la comédie ancienne, parce qu'ils étoient en effet les moteurs de tous les troubles domestiques. Sont-ce les mœurs qu'on avoit, il y a deux mille ans, ou les nôtres, qu'il faut imiter ? Nos valets de comédie sont toujours plaisans, preuve certaine qu'ils sont froids. Si le Poëte les laisse dans l'antichambre, où ils doivent être, l'action se passant entre les principaux personnages, en sera plus intéressante & plus forte. Moliere, qui savoit si bien en tirer parti, les a exclus du Tartuffe & du Misanthrope. Ces intrigues de valets & de soubrettes, dont on coupe l'action principale, sont un moyen sûr d'anéantir l'intérêt. L'action théatrale ne se repose point ; & mêler deux intrigues, c'est les arrêter alternativement l'une & l'autre «.

» Si j'osois, je vous demanderois graces pour
» les soubrettes. Il me semble que les jeunes per-
» sonnes toujours contraintes dans leur conduite
» & dans leurs discours, n'ont que ces femmes à
» qui elles puissent ouvrir leur ame, confier des
» sentimens qui la pressent, & que l'usage, la bien-
» séance, la crainte & les préjugés y tiennent ren-
» fermés «.

» Quelles restent donc sur la scene jusqu'à ce que notre éducation devienne meilleure, & que les peres & meres soient les confidens de leurs enfans. Qu'avez-vous encore observé « ?

» La déclaration de Constance... ?

Eh bien ?

» Les femmes n'en font guere.... «

» D'accord. Mais supposez qu'une femme ait l'ame, l'élévation & le caractere de Constance ; qu'elle ait su choisir un honnête homme, & vous verrez qu'elle avouera ses sentimens sans conséquence. Constance m'embarrassa... beaucoup... Je la plaignis, & l'en respectai davantage «.

» Cela est bien étonnant ! vous étiez occupé » d'un autre côté..... «

» Et ajoutez que je n'étois pas un fat «.

» On trouvera dans cette déclaration quelques » endroits peu ménagés.... Les femmes s'attache- » ront à donner du ridicule à ce caractere « ..

» Quelles femmes, s'il vous plaît ! des femmes perdues qui avouoient un sentiment honteux toutes les fois qu'elles ont dit, je vous aime. Ce n'est pas là Constance ; & l'on seroit bien à plaindre dans la société, s'il n'y avoit aucune femme qui lui ressemblât «.

» Mais ce ton est bien extraordinaire au théâ- » tre « ! ...

Et laissez-là les treteaux. Rentrez dans le sallon, & convenez que le discours de Constance ne vous offensa pas quand vous l'entendîtes-là «.

» Non «.

» C'est assez. Cependant il faut tout vous dire. Lorsque l'ouvrage fut achevé, je le communiquai à tous les personnages, afin que chacun ajoutât à son rôle, en retranchât, & se peignît encore plus au vrai. Mais il arriva une chose à laquelle je ne m'attendois guere, & qui est cependant bien naturelle. C'est que plus à leur état présent qu'à leur situation passée, ici ils adoucirent l'expression ; là, ils pallierent un sentiment ; ailleurs, ils

préparerent un incident. Rosalie voulut paroître moins coupable aux yeux de Clairville ; Clairville, se montrer encore plus passionné pour Rosalie ; Constance, marquer un peu plus de tendresse à un homme qui est maintenant son époux ; & la vérité des caracteres en a souffert en quelques endroits. La déclaration de Constance est un de ces endroits. Je vois que les autres n'échapperont pas à la finesse de votre goût «.

Ce discours de Dorval m'obligea d'autant plus, qu'il est peu dans son caractere de louer. Pour y répondre, je relevai une minutie que j'aurois négligée, sans cela.

» Et le thé de la même scene, lui dis-je «?

» Je vous entends. Cela n'est pas de ce pays. J'en conviens ; mais j'ai voyagé long-tems en Hollande. J'ai beaucoup vécu avec des étrangers. J'ai pris d'eux cet usage ; & c'est moi que j'ai peint «.

» Mais au théatre «.

» Ce n'est pas là, c'est dans ce sallon qu'il faut juger mon ouvrage... Cependant ne passez aucun des endroits où vous croirez qu'il péche contre l'usage du théatre.... Je serai bien aise d'examiner si c'est moi qui ai tort, ou l'usage «.

Tandis que Dorval parloit, je cherchois les coups de crayon que j'avois donnés à la marge de son manuscrit, par-tout où j'avois trouvé quelque chose à reprendre. J'apperçus une de ces marques vers le commencement du second acte, & je lui dis :

» Lorsque vous vîtes Rosalie, selon la parole
» que vous en aviez donnée à votre ami, ou elle
» étoit instruite de votre départ, ou elle l'igno-
» roit. Si c'est le premier, pourquoi n'en dit-elle
» rien à Justine ? Est-il naturel qu'il ne lui échappe
» pas un mot sur un événement qui doit l'occu-

» per toute entiere ? Elle pleure ; mais ses larmes » coulent sur elle. Sa douleur est celle d'une ame » délicate, qui s'avoue des sentimens qu'elle ne » pouvoit empêcher de naître, & qu'elle ne peut » approuver. *Elle l'ignoroit*, me direz-vous. *Elle* » *en parut étonnée. Je l'ai écrit, & vous l'avez vu.* » Cela est vrai. Mais comment a-t-elle pu ignorer » ce qu'on savoit dans toute la maison « ?..

» Il étoit matin. J'étois pressé de quitter un séjour que je remplissois de trouble, & de me délivrer de la commission la plus inattendue & la plus cruelle. Et je vis Rosalie aussi-tôt qu'il fut jour chez elle. La scene a changé de lieu ; mais sans rien perdre de sa vérité. Rosalie vivoit retirée. Elle n'espéroit dérober ses pensées secretes à la pénétration de Constance & à la passion de Clairville, qu'en les évitant l'un & l'autre. Elle ne faisoit que de descendre de son appartement, & elle n'avoit encore vu personne, quand elle entra dans le sallon «.

» Mais pourquoi annonce-t-on Clairville, tandis que vous vous entretenez avec Rosalie ? Jamais on ne s'est fait annoncer chez soi ; & ceci » a tout l'air d'un coup de théatre, ménagé à » plaisir «.

Non, c'est le fait, comme il a été, & comme il devoit être. Si vous y voyez un coup de théatre, à la bonne heure : il s'est placé de lui-même.

Clairville sait que je suis avec sa maîtresse. Il n'est pas naturel qu'il entre tout au travers d'un entretien qu'il a desiré. Cependant, il ne peut résister à l'impatience d'en apprendre le résultat. Il me fait appeller. Eussiez-vous fait autrement « ?

Dorval s'arrêta ici un moment ; ensuite il dit : J'aimerois bien mieux des tableaux sur la scene, où il y en a si peu, & où ils produiroient un effet

si agréable & si sûr, que ces coups de théatre qu'on amene d'une maniere si forcée, & qui sont fondés sur tant de suppositions singulieres, que pour une de ces combinaisons d'événemens qui soit heureuse & naturelle, il y en a mille qui doivent déplaire à un homme de goût «.

» Mais, quelle différence mettez-vous entre un » coup de théatre, & un tableau « ?

» J'aurai bien plutôt fait de vous en donner des exemples que des définitions. Le second acte de la piece s'ouvre par un tableau, & finit par un coup de théatre «.

» J'entends. Un incident imprévu qui se passe » en action, & qui change subitement l'état des » personnages, est un coup de théatre. Une dis» position de ces personnages sur la scene, si na» turelle & si vraie, que rendue fidélement par » un peintre, elle me plairoit sur la toile, est un » tableau «.

» A peu près «.

» Je gagerois presque que dans la quatrieme scene » du second acte, il n'y a pas un mot qui ne soit » vrai. Elle m'a désolé dans le sallon, & j'ai pris » un plaisir infini à la lire. Le beau tableau, car » c'en est un, ce me semble, que le malheureux » Clairville renversé sur le sein de son ami, com» me dans le seul asyle qui lui reste « !...

» Vous pensez bien à sa peine : mais vous oubliez la mienne. Que ce moment fut cruel pour moi « !

» Je le sais, je le sais. Je me souviens que, tan» dis qu'il exhaloit sa plainte & sa douleur, vous » versiez des larmes sur lui. Ce ne sont pas-là de ces circonstances qui s'oublient «.

» Convenez que ce tableau n'auroit point eu lieu sur la scene ; que les deux amis n'auroient osé se regarder en face, tourner le dos au spectateur,

se groupper, se séparer, se rejoindre; & que toute leur action auroit été bien compassée, bien empesée, & bien froide «.

» Je le crois «.

» Est-il possible qu'on ne sentira point que l'effet du malheur est de rapprocher les hommes, & qu'il est ridicule, sur-tout dans les momens de tumulte, lorsque les passions sont portées à l'excès, & que l'action est la plus agitée, de se tenir en rond, séparés, à une certaine distance les uns des autres, & dans un ordre symmétrique.

Il faut que l'action théatrale soit bien imparfaite encore, puisqu'on ne voit sur la scene presqu'aucune situation dont on pût faire une composition supportable en peinture. Quoi donc! la vérité y est-elle moins essentielle que sur la toile? Seroit-ce une regle qu'il faut s'éloigner de la chose, à mesure que l'art en est plus voisin, & mettre moins de vraisemblance dans une scene vivante, où les hommes mêmes agissent, que dans une scene colorée où l'on ne voit, pour ainsi dire, que leurs ombres?

Je pense, pour moi, que si un ouvrage dramatique étoit bien fait & bien représenté, la scene offriroit au spectateur autant de tableaux réels, qu'il y auroit dans l'action de momens favorables au peintre «.

» Mais la décence! La décence «!

» Je n'entends répéter que ce mot. La maîtresse de Barnevelt entre échevelée dans la prison de son amant. Les deux amis s'embrassent, & tombent à terre. Philoctete se rouloit autrefois à l'entrée de sa caverne: il y faisoit entendre les cris inarticulés de la douleur. Ces cris formoient un vers peu nombreux: mais les entrailles du spectateur en étoient déchirées. Avons-nous plus de

délicatesse & plus de génie que les Athéniens ?... Quoi donc, pourroit-il y avoir rien de trop véhément dans l'action d'une mere dont on immole la fille ? Qu'elle coure sur la scene comme une femme furieuse ou troublée ; qu'elle remplisse de cris son palais, que le désordre ait passé jusques dans ses vêtemens ; ces choses conviennent à son désespoir. Si la mere d'Iphigénie se montroit un moment Reine d'Argos, & femme du Général des Grecs, elle ne me paroîtroit que la derniere des créatures. La véritable dignité, celle qui me frappe, qui me renverse ; c'est le tableau de l'amour maternel dans toute sa vérité«.

En feuilletant le manuscrit, j'apperçus un petit coup de crayon que j'avois passé. Il étoit à l'endroit de la scene seconde du second acte, où Rosalie dit de l'objet qui l'a séduite, qu'*elle croyoit y reconnoître la vérité de toutes les chimeres de perfection qu'elle s'étoit faites*. Cette réflexion m'avoit semblé un peu forte pour un enfant ; & *les chimeres de perfection* s'écarter de son ton ingénu. J'en fis l'observation à Dorval. Il me renvoya pour toute réponse au manuscrit. Je le considérai avec attention ; je vis que ces mots avoient été ajoutés après coup, de la main même de Rosalie, & je passai à d'autres choses.

» Vous n'aimez pas les coups de théatre, lui » dis-je « ?

» Non ».

» En voici pourtant un des mieux arrangés «.

» Je le sais, & je vous l'ai cité «.

» C'est la base de toute votre intrigue «.

» J'en conviens «.

» Et c'est une mauvaise chose « ?

» Sans doute «.

» Pourquoi donc l'avoir employé ? «

» C'eſt que ce n'eſt pas une fiction, mais un fait. Il ſeroit à ſouhaiter, pour le bien de l'ouvrage, que la choſe fût arrivée tout autrement «.

» Roſalie vous déclare ſa paſſion. Elle apprend qu'elle eſt aimée. Elle n'eſpere plus, elle n'oſe plus vous revoir. Elle vous écrit «.

» Cela eſt naturel «.

» Vous lui répondez «.

» Il le falloit «.

» Clairville a promis à ſa ſœur que vous ne par-
» tiriez pas ſans l'avoir vue. Elle vous aime : elle
» vous l'a dit. Vous connoiſſez ſes ſentimens «.

» Elle doit chercher à connoître les miens «.

» Son frere va la trouver chez une amie, où des
» bruits fâcheux qui ſe ſont répandus ſur la for-
» tune de Roſalie, & ſur le retour de ſon pere,
» l'ont appellée. On y ſavoit votre départ ; on en
» eſt ſurpris. On vous accuſe d'avoir inſpiré de la
» tendreſſe à ſa ſœur, & d'en avoir pris pour ſa
» maîtreſſe «.

» La choſe eſt vraie «.

» Mais Clairville n'en croit rien. Il vous défend
» avec vivacité. Il ſe fait une affaire. On vous
» appelle à ſon ſecours, tandis que vous répon-
» dez à la lettre de Roſalie. Vous laiſſez votre
» réponſe ſur la table «.

» Vous en euſſiez fait autant, je penſe «.

» Vous volez au ſecours de votre ami. Conſ-
» tance arrive. Elle ſe croit attendue. Elle ſe voit
» laiſſée. Elle ne comprend rien à ce procédé. Elle
» apperçoit la lettre que vous écriviez à Roſalie.
» Elle la lit, & la prend pour elle «.

» Toute autre s'y ſeroit trompée «.

» Sans doute ; elle n'a aucun ſoupçon de
» votre paſſion pour Roſalie, ni de la paſſion de
» Roſalie pour vous ; la lettre répond à une dé-
» claration, & elle en a fait une «.

» Ajoutez que Constance a appris de son frere le secret de ma naissance, & que la lettre est d'un homme qui croiroit manquer à Clairville, s'il prétendoit à la personne dont il est épris. Ainsi Constance croit & doit se croire aimée; & delà tous les embarras où vous m'avez vu.

» Que trouvez-vous donc à redire à celà ? il n'y a rien qui soit faux «.

» Ni rien qui soit assez vraisemblable. Ne voyez-vous pas qu'il faut des siecles pour combiner un si grand nombre de circonstances ? Que les Artistes se félicitent, tant qu'ils voudront, du talent d'arranger de pareilles rencontres : j'y trouverai de l'invention, mais sans goût véritable. Plus la marche d'une piece est simple, plus elle est belle. Un Poëte qui auroit imaginé ce coup de théatre, & la situation du cinquieme Acte, où m'approchant de Rosalie, je lui montre Clairville au fond du sallon, sur un canapé, dans l'attitude d'un homme au désespoir, auroit bien peu de sens, s'il préféroit le coup de théatre au tableau. L'un est presque un enfantillage : l'autre est un trait de génie. J'en parle sans partialité : je n'ai inventé ni l'un ni l'autre. Le coup de théatre est un fait; le tableau, une circonstance heureuse que le hasard fit naître, & dont je sus profiter «.

» Mais lorsque vous sûtes la méprise de Cons-
» tance, que n'en avertissiez-vous Rosalie ?
» L'expédient étoit simple, & il remédioit à
» tout «.

» Oh, pour le coup, vous voilà bien loin du théatre, & vous examinez mon ouvrage avec une sévérité à laquelle je ne connois pas de piece qui résistât. Vous m'obligeriez de m'en citer une qui allât jusqu'au troisieme Acte, si chacun y faisoit à la rigueur ce qu'il doit faire. Mais cette réponse,

qui seroit bonne pour un Artiste, ne l'est pas pour moi. Il s'agit d'un fait, & non d'une fiction. Ce n'est point à un Auteur que vous demandez raison d'un incident ; c'est à Dorval que vous demandez compte de sa conduite.

Je n'instruisis point Rosalie de l'erreur de Constance & de la sienne, parce qu'elle répondoit à mes vues. Résolu de tout sacrifier à l'honnêteté, je regardai ce contre-tems qui me séparoit de Rosalie, comme un événement qui m'éloignoit du danger. Je ne voulois point que Rosalie prît une fausse opinion de mon caractere ; mais il m'importe bien davantage de ne manquer ni à moi-même, ni à mon ami. Je souffrois à le tromper, à tromper Constance ; mais il le falloit«.

» Je le sens. A qui écriviez-vous, si ce n'étoit » pas à Constance « ?

» D'ailleurs, il se passa si peu de tems entre ce moment & l'arrivée de mon pere ; & Rosalie vivoit si renfermée. Il n'étoit pas question de lui écrire. Il est fort incertain qu'elle eût voulu recevoir ma lettre ; & il est sûr qu'une lettre qui l'auroit convaincue de mon innocence, sans lui ouvrir les yeux sur l'injustice de nos sentimens, n'auroit fait qu'augmenter le mal «.

» Cependant vous entendez de la bouche de » Clairville mille mots qui vous déchirent. Cons» tance lui remet votre lettre. Ce n'est pas assez » de cacher le penchant réel que vous avez ; il » faut en simuler un que vous n'avez pas. On » arrange votre mariage avec Constance, sans » que vous puissiez vous y opposer. On annonce » cette agréable nouvelle à Rosalie, sans que » vous puissiez la nier. Elle se meurt à vos yeux ; » & son amant traité avec une dureté incroya» ble, tombe dans un état tout voisin du déses» poir «.

» C'est la vérité ; mais que pouvois-je à tout cela « ?

» A propos de cette Scene de désespoir, elle est » singuliere. J'en avois été vivement affecté dans » le sallon. Jugez combien je fus surpris à la lec» ture, d'y trouver des gestes, & point de dis» cours «.

» Voici une anecdote que je me garderois bien de vous dire, si j'attachois quelque mérite à cet ouvrage, & si je m'estimois beaucoup de l'avoir fait. C'est qu'arrivé à cet endroit de notre histoire & de la piece, & ne trouvant en moi qu'une impression profonde, sans la moindre idée de discours, je me rappellai quelques Scenes de Comédie, d'après lesquelles je fis de Clairville un désespéré très-disert. Mais lui, parcourant son rôle très-légérement, me dit : *Mon frere, voilà qui ne vaut rien. Il n'y a pas un seul mot de vérité dans toute cette rhétorique.* Je le sais. Mais voyez, & tâchez de faire mieux. *Je n'aurai pas de peine. Il ne s'agit que de se remettre dans la situation, & que de s'écouter.* Ce fut apparemment ce qu'il fit. Le lendemain, il m'apporta la scene que vous connoissez, telle qu'elle est, mot pour mot. Je la lus & relus plusieurs fois ; j'y reconnus le ton de la Nature ; & demain, si vous voulez, je vous dirai quelques réflexions qu'elle m'a suggérées sur les passions, leur accent, la déclamation, & la pantomime. Je vous reconduirai ce soir, jusqu'au pied de la colline qui coupe en deux la distance de nos demeures, & nous y marquerons le lieu de notre rendez-vous «.

Chemin faisant, Dorval observoit les phénomenes de la Nature qui suivent le coucher du Soleil ; & il disoit : Voyez comme les ombres particulieres s'affoiblissent à mesure que l'ombre uni-

verſelle ſe fortifie . . . Ces larges bandes de pourpre nous promettent une belle journée . . . . Voilà toute la région du Ciel oppoſée au Soleil couchant, qui commence à ſe teindre de violet . . . . On n'entend plus dans la forêt que quelques oiſeaux dont le ramage tardif égaie encore le crépuſcule . . . Le bruit des eaux courantes qui commence à ſe ſéparer du bruit général, nous annonce que les travaux ont ceſſé en pluſieurs endroits, & qu'il ſe fait tard.

Cependant nous arrivâmes au pied de la colline. Nous y marquâmes le lieu de notre rendez-vous, & nous nous ſéparâmes.



Second Entretien.

LE lendemain, je me rendis au pied de la colline. L'endroit étoit ſolitaire & ſauvage. On avoit en perſpective quelques hameaux répandus dans la plaine; au delà, une chaîne de montagnes inégales & déchirées, qui terminoient en partie l'horizon. On étoit à l'ombre des chênes, & l'on entendoit le bruit ſourd d'une eau ſouterraine qui couloit aux environs. C'étoit la ſaiſon où la terre eſt couverte des biens qu'elle accorde au travail & à la ſueur des hommes. Dorval étoit arrivé le premier. J'approchai de lui ſans qu'il m'apperçût. Il s'étoit abandonné au ſpectacle de la nature; il avoit la poitrine élevée; il reſpiroit avec force. Ses yeux attentifs ſe portoient ſur tous les objets. Je ſuivois ſur ſon viſage les impreſſions diverſes qu'il en éprouvoit; & je commençois à partager ſon tranſport, lorſque je m'écriai, preſque ſans le vouloir : » Il eſt ſous le charme. «

Il m'entendit, & me répondit d'une voix altérée : » Il est vrai ; c'est ici qu'on voit la Nature. Voici le séjour sacré de l'enthousiasme. Un homme a-t-il reçu du génie ? il quitte la ville & ses habitans ; il aime, selon l'attrait de son cœur, à mêler ses pleurs au crystal d'une fontaine ; à porter des fleurs sur un tombeau ; à fouler, d'un pied léger, l'herbe tendre de la prairie ; à traverser, à pas lents, des campagnes fertiles ; à contempler les travaux des hommes ; à fuir au fond des forêts. Il aime leur horreur secrete ; il erre ; il cherche un autre qui l'inspire. Qui est-ce qui mêle sa voix au torrent qui tombe de la montagne ? Qui est-ce qui sent le sublime d'un lieu désert ? Qui est-ce qui s'écoute dans le silence de la solitude ? C'est lui. Notre Poëte habite sur les bords d'un lac. Il promene sa vue sur les eaux, & son génie s'étend. C'est là qu'il est saisi de cet esprit tantôt tranquille & tantôt violent, qui souleve son ame, ou qui l'appaise à son gré . . , O Nature, tout ce qui est bien est renfermé dans ton sein ! Tu es la source féconde de toutes les vérités.. ! Il n'y a dans ce monde que la vertu & la vérité qui soient dignes de m'occuper . . . L'enthousiasme naît d'un objet de la Nature. Si l'esprit l'a vu sous des aspects frappans & divers, il en est occupé, agité, tourmenté. L'imagination s'échauffe ; la passion s'émeut. On est successivement étonné, attendri, indigné, courroucé. Sans l'enthousiasme, ou l'idée véritable ne se présente point ; ou, si par hasard on la rencontre, on ne peut la poursuivre . . . Le Poëte sent le moment de l'enthousiasme : c'est après qu'il a médité. Il s'annonce en lui par un frémissement qui part de sa poitrine, & qui passe d'une maniere délicieuse & rapide jusqu'aux extrêmités de son corps. Bientôt ce n'est plus un fré-

missement, c'est une chaleur forte & permanente qui l'embrase, qui le fait haleter, qui le consume, qui le tue; mais qui donne l'ame, la vie à tout ce qu'il touche. Si cette chaleur s'accroissoit encore, les spectres se multiplieroient devant lui; sa passion s'éleveroit presqu'au degré de la fureur : il ne connoîtroit de soulagement qu'à verser au dehors un torrent d'idées qui se pressent, se heurtent, & se chassent «.

Dorval éprouvoit à l'instant l'état qu'il peignoit. Je ne lui répondis point. Il se fit entre nous un silence, pendant lequel je vis qu'il se tranquillisoit. Bientôt il me demanda, comme un homme qui sortiroit d'un sommeil profond : » Qu'ai-je » dit ? Qu'avois-je à vous dire ? Je ne m'en sou» viens plus «.

» Quelques idées que la scene de Clairville » désespéré vous avoit suggérées sur les passions, » leur accent, la déclamation, la pantomime «.

» La premiere, c'est qu'il ne faut point donner d'esprit à ses personnages; mais savoir les placer dans des circonstances qui leur en donnent.... Dorval sentit, à la rapidité avec laquelle il venoit de prononcer ces mots, qu'il restoit encore de l'agitation dans son ame; il s'arrêta; & pour laisser le tems au calme de renaître, ou plutôt pour opposer à son trouble une émotion plus violente, mais passagere, il me raconta ce qui suit :

» Une paysanne du village que vous voyez entre ces deux montagnes, & dont les maisons élevent leurs faîtes au dessus des arbres, envoya son mari chez ses parens qui demeurent dans un hameau voisin. Ce malheureux y fut tué par un de ses beaux-freres. Le lendemain, j'allai dans la maison où l'accident étoit arrivé : j'y vis un tableau, & j'y entendis un discours que je n'ai point oublié.

Le mort étoit étendu sur un lit. Ses jambes nues pendoient hors du lit. Sa femme échevelée étoit à terre. Elle tenoit les pieds de son mari ; & elle disoit, en fondant en larmes, & avec une action qui en arrachoit à tout le monde : » Hélas, quand » je t'envoyai ici, je ne pensois pas que ces pieds te » menoient à la mort « ! Croyez-vous qu'une femme d'un autre rang auroit été plus pathétique ? Non. La même situation lui eût inspiré le même discours. Son ame eût été celle du moment ; & ce qu'il faut que l'artiste trouve, c'est ce que tout le monde diroit en pareil cas ; ce que personne n'entendra, sans le reconnoître aussi-tôt en soi.

Les grands intérêts, les grandes passions : voilà la source des grands discours, des discours vrais. Presque tous les hommes parlent bien en mourant.

Ce que j'aime dans la Scene de Clairville, c'est qu'il n'y a précisément que ce que la passion inspire, quand elle est extrême. La passion s'attache à une idée principale. Elle se taît, & elle revient à cette idée, presque toujours par exclamation.

La pantomime, si négligée parmi nous, est employée dans cette Scene, & vous avez éprouvé vous-même avec quel succès.

Nous parlons trop dans nos drames, & conséquemment nos Acteurs n'y jouent pas assez. Nous avons perdu un art dont les anciens connoissoient bien les ressources. Le Pantomime jouoit autrefois toutes les conditions, les Rois, les Héros, les tyrans, les riches, les pauvres, les habitans des villes, ceux de la campagne, choisissant dans chaque état ce qui lui est propre ; dans chaque action, ce qu'elle a de frappant. Le Philosophe Timocrate qui assistoit un jour à ce spectacle, d'où la sévérité de son caractere l'avoit tou-

jours éloigné, disoit: *Quali spectaculo me Philosophiæ verecundia privavit!* » Timocrate avoit une » mauvaise honte; & elle a privé le Philosophe » d'un grand plaisir «. Le cynique Démétrius en attribuoit tout l'effet aux instrumens, aux voix, & à la décoration, en présence d'un Pantomime qui lui répondit: » Regarde-moi jouer seul, & dis » après cela, de mon art tout ce que tu voudras « ? Les flûtes se taisent. Le Pantomime joue, & le Philosophe transporté s'écrie: *Je ne te vois pas seulement, je t'entends; tu me parles des mains.*

Quel effet cet art, joint au discours, ne produiroit-il pas! Pourquoi avons-nous séparé ce que la Nature a joint? A tout moment le geste ne répond-il pas au discours? Je ne l'ai jamais si bien senti qu'en écrivant cet ouvrage. Je cherchois ce que j'avois dit, ce qu'on m'avoit répondu; & ne trouvant que des mouvemens, j'écrivois le nom du personnage, & au dessous son action. Je dis à Rosalie, Acte II, Scene 2: *S'il étoit arrivé que votre cœur surpris ... fût entraîné par un penchant ..... dont votre raison vous fît un crime ... J'ai connu cet état cruel ... Que je vous plaindrois!*

Elle me répond ... *Plaignez-moi donc* ... Je la plains; mais c'est par le geste de commisération; & je ne pense pas qu'un homme qui sent, eût fait autre chose. Mais combien d'autres circonstances où le silence est forcé! Votre conseil exposeroit-il celui qui le demande, à perdre la vie, s'il le suit; l'honneur, s'il ne le suit pas? Vous ne serez ni cruel, ni vil. Vous marquerez votre perplexité par le geste, & vous laisserez l'homme se déterminer.

Ce que je vis encore dans cette Scene, c'est qu'il y a des endroits qu'il faudroit presqu'abandonner à l'Acteur. C'est à lui à disposer de la Scene

écrite, à répéter certains mots, à revenir ſur cernes idées, à en retrancher quelques-unes, & à en ajouter d'autres. Dans les *Cantabile* le Muſicien laiſſe à un grand chanteur un libre exercice de ſon goût & de ſon talent. Il ſe contente de lui marquer les intervalles principaux d'un beau chant. Le Poëte en devroit faire autant, quand il connoît bien ſon Acteur. Qu'eſt-ce qui nous affecte dans le ſpectacle de l'homme animé de quelques grandes paſſions? Sont-ce ſes diſcours? Quelquefois. Mais ce qui émeut toujours, ce ſont des cris, des mots inarticulés, des voix rompues, quelques monoſyllabes qui s'échappent par intervalles, je ne ſais quel murmure dans la gorge, entre les dents. La violence du ſentiment coupant la reſpiration & portant le trouble dans l'eſprit, les ſyllabes des mots ſe ſéparent, l'homme paſſe d'une idée à une autre. Il commence une multitude de diſcours; il n'en finit aucun; &, à l'exception de quelques ſentimens qu'il rend dans le premier accès, & auxquels il revient ſans ceſſe, le reſte n'eſt qu'une ſuite de bruits foibles & confus, de ſons expirans, d'accens étouffés que l'Acteur connoît mieux que le Poëte. La voix, le ton, le geſte, l'action, voilà ce qui appartient à l'Acteur; & c'eſt ce qui nous frappe, ſur-tout dans le ſpectacle des grandes paſſions. C'eſt l'Acteur qui donne au diſcours tout ce qu'il a d'énergie; c'eſt lui qui porte aux oreilles la force & la vérité de l'accent «.

» J'ai penſé quelquefois que les diſcours des » amans bien épris n'étoient pas des choſes à lire; » mais des choſes à entendre. Car, me diſois-je, » ce n'eſt pas l'expreſſion, *je vous aime*, qui a triom» phé des rigueurs d'une prude, des projets d'une

» coquette, de la vertu d'une femme sensible?
» C'est le tremblement de voix avec lequel il fut
» prononcé; les larmes, les regards qui l'accom-
» pagnerent. Cette idée revient à la vôtre «.

» C'est la même. Un ramage opposé à ces vraies voix de la passion, c'est ce que nous appellons des *tirades*. Rien n'est plus applaudi, & de plus mauvais goût. Dans une représentation dramatique, il ne s'agit non plus du spectateur que s'il n'existoit pas. Y a-t-il quelque chose qui s'adresse à lui? L'Auteur est sorti de son sujet; l'Acteur entraîné hors de son rôle. Ils descendent tous les deux du théatre. Je les vois dans le parterre; & tant que dure la tirade, l'action est suspendue pour moi, & la scene reste vuide.

Il y a dans la composition d'une piece dramatique une unité de discours qui correspond à une unité d'accens dans la déclamation. Ce sont deux systêmes qui varient, je ne dis pas de la comédie à la tragédie; mais d'une comédie ou d'une tragédie à une autre. S'il en étoit autrement, il y auroit un vice ou dans le poëme, ou dans la représentation. Les personnages n'auroient pas entr'eux la liaison, la convenance à laquelle ils doivent être assujettis, même dans les contrastes. On sentiroit dans la déclamation des dissonances qui blesseroient. On reconnoîtroit dans le poëme un être qui ne seroit pas fait pour la société dans laquelle on l'auroit introduit.

C'est à l'Acteur à sentir cette unité d'accens. Voilà le travail de toute sa vie. Si ce tact lui manque, son jeu sera tantôt foible, tantôt outré, rarement juste, bon par endroits, mauvais dans l'ensemble.

Si la fureur d'être applaudi s'empare d'un Acteur, il exagere. Le vice de son action se répand

ſur l'action d'un autre. Il n'y a plus d'unité dans la déclamation de ſon rôle : il n'y en a plus dans la déclamation de la piece. Je ne vois bientôt ſur la ſcene qu'une aſſemblée tumultueuſe, où chacun prend le ton qui lui plaît ; l'ennui s'empare de moi, mes mains ſe portent à mes oreilles, & je m'enfuis.

Je voudrois bien vous parler de l'accent propre à chaque paſſion. Mais cet accent ſe modifie en tant de manieres ; c'eſt un ſujet ſi fugitif & ſi délicat, que je n'en connois aucun qui faſſe mieux ſentir l'indigence de toutes les langues qui exiſtent & qui ont exiſté. On a une idée juſte de la choſe ; elle eſt préſente à la mémoire. Cherche-t-on l'expreſſion ? On ne la trouve point. On combine les mots de grave & d'aigu, de prompt & de lent, de doux & de fort ; mais ce réſeau toujours trop lâche ne retient rien. Qui eſt-ce qui pourroit décrire la déclamation de ces deux vers ?

Les a-t-on vus ſouvent ſe parler, ſe chercher ?
Dans le fond des forêts alloient-ils ſe cacher ?

C'eſt un mêlange de curioſité, d'inquiétude, de douleur, d'amour & de honte, que le plus mauvais tableau me peindroit mieux que le meilleur diſcours.

» C'eſt une raiſon de plus pour écrire la pan-
» tomime «.

» Sans doute. L'intonation & le geſte ſe déterminent réciproquement «.

» Mais l'intonation ne peut ſe noter, & il eſt
» facile d'écrire le geſte «.

Dorval fit une pauſe en cet endroit. Enſuite il dit :

» Heureuſement une Actrice d'un jugement bor-

né, d'une pénétration commune, mais d'une grande sensibilité, saisit sans peine une situation d'ame, & trouve, sans y penser, l'accent qui convient à plusieurs sentimens différens qui se fondent ensemble, & qui constituent cette situation que toute la sagacité du Philosophe n'analyseroit pas.

Les Poëtes, les Acteurs, les Musiciens, les Peintres, les Chanteurs du premier ordre, les grands Danseurs, les Amans tendres, les vrais Dévots, toute cette troupe enthousiaste & passionnée sent vivement, & réfléchit peu.

Ce n'est pas le précepte; c'est autre chose de plus immédiat, de plus intime, de plus obscur & de plus certain, qui les guide & qui les éclaire. Je ne peux vous dire quel cas je fais d'un grand Acteur & d'une grande Actrice; combien je serois vain de ce talent, si je l'avois. Isolé sur la surface de la terre, maître de mon sort, libre de préjugés, j'ai voulu une fois être Comédien; & qu'on me réponde du succès de Quinault Dufresne, & je le suis demain. Il n'y a que la médiocrité qui donne du dégoût au théatre; & dans quelque état que ce soit, que les mauvaises mœurs qui déshonorent. Au dessous de Racine & de Corneille, c'est Baron, la Desmares, la de Seine, que je vois; au dessous de Moliere & de Regnard, Quinault l'aîné & sa sœur.

J'étois chagrin, quand j'allois aux spectacles, & que je comparois l'utilité des théatres avec le peu de soin qu'on prend à former les troupes. Alors je m'écriois : » *Ah, mes amis, si nous allons* » *jamais à la Lampedouse* (1) *fonder loin de la terre,*

(1) La Lampedouse est une petite Isle déserte de la mer d'Afrique, située à une distance presqu'égale de la Côte de Tunis & de l'Isle de Malte. La Pêche y est excellente. Elle est couverte d'oliviers sauvages. Le terrein en seroit fertile. Le froment & la vigne

» au

» *Au milieu des flots de la mer, un petit peuple d'heu-
» reux ! ce seront-là nos prédicateurs, & nous les
» choisirons sans doute selon l'importance de leur mi-
» nistere. Tous les peuples ont leurs sabbats, & nous
» aurons aussi les nôtres. Dans ces jours solemnels,
» on représentera une belle tragédie, qui apprenne aux
» hommes à redouter les passions ; une bonne comé-
» die qui les instruise de leurs devoirs, & qui leur en
» inspire le goût* «.

» Dorval, j'espere qu'on n'y verra pas la lai-
» deur jouer le rôle de la beauté «.

» Je le pense. Quoi donc, n'y a-t-il pas dans un ouvrage dramatique assez de suppositions singulieres auxquelles il faut que je me prête, sans éloigner encore l'illusion par celles qui contredisent & choquent mes sens « ?

» A vous dire vrai, j'ai quelquefois regretté les
» masques des anciens ; & j'aurois, je crois, sup-
» porté plus patiemment les éloges donnés à un
» beau masque qu'à un visage déplaisant «. Et le contraste des mœurs de la piece avec celles de la personne, vous a-t-il moins choqué » ?

» Quelquefois le spectateur n'a pu s'empêcher
» d'en rire, & l'Actrice d'en rougir «.

» Non, je ne connois point d'état qui demande des

y réussiroient ! cependant elle n'a jamais été habitée que par un Marabou & par un mauvais Prêtre. Le Marabou, qui avoit enlevé la fille du Bey d'Alger, s'y étoit réfugié avec sa Maîtresse, & ils y accomplissoient l'œuvre de leur salut. Le Prêtre, appellé Frere Clément, a passé 10 ans à Lampedouse, & y vivoit encore il n'y a pas long-tems. Il avoit des bestiaux ; il cultivoit la terre ; il renfermoit sa provision dans un souterrein ; & il alloit vendre le reste sur les Côtes voisines, où il se livroit au plaisir, tant que son argent duroit. Il y a dans l'Isle une petite église, divisée en deux chapelles, que les Mahométans réverent comme les lieux de la sépulture du saint Marabou & de sa Maîtresse. Frere Clément avoit consacré l'une à Mahomet, & l'autre à la sainte Vierge. Voyoit-il arriver un vaisseau chrétien, il allumoit la lampe de la Vierge. Si le vaisseau étoit mahométan, vîte il souffloit la lampe de la Vierge, & il allumoit pour Mahomet.

formes plus exquises, ni des mœurs plus honnêtes que le théatre «.

» Mais nos sots préjugés ne nous permettent » pas d'être bien difficiles «.

» Mais nous voilà bien loin de ma piece. Où en étions-nous « ?

» A la Scene d'André «.

» Je vous demande grace pour cette scene. J'aime cette Scene, parce qu'elle est d'une impartialité tout-à-fait honnête & cruelle «.

» Mais elle coupe la marche de la piece, & » ralentit l'intérêt «.

» Je ne la lirai jamais sans plaisir. Puissent nos ennemis la connoître, en faire cas, & ne la relire jamais sans peine! Que je serois heureux, si l'occasion de peindre un malheureux domestique, avoit encore été pour moi celle de repousser l'injure d'un peuple jaloux, d'une maniere à laquelle ma nation pût se reconnoître, & qui ne laissât pas même à la nation ennemie la liberté de s'en offenser «.

» La Scene est pathétique, mais longue «.

» Elle eût été & plus pathétique & plus longue, si j'en avois voulu croire André. *Monsieur*, me dit-il, après en avoir pris lecture, *voilà qui est fort bien ; mais il y a un petit défaut : c'est que cela n'est pas tout-à-fait dans la vérité, par exemple, qu'arrivé dans le port ennemi, lorsqu'on me sépara de mon maître, je l'appellai plusieurs fois ; mon maître, mon cher maître ; qu'il me regarda fixement, laissa tomber ses bras, se retourna, & suivit, sans parler, ceux qui l'environnoient.*

Ce n'est pas cela. Il falloit dire que, quand je l'eus appellé, mon maître, mon cher maître, il m'entendit, se retourna, me regarda fixement ; que ses mains se porterent d'elles-mêmes dans ses poches ; &

que, n'y trouvant rien (car l'Anglois avide n'y avoit rien laissé), il laissa tomber ses bras tristement; que sa tête s'inclina vers moi d'un mouvement de compassion froide; qu'il se retourna, & suivit sans parler, ceux qui l'environnoient. Voilà le fait.

Ailleurs, vous passez, de votre autorité, une des choses qui marquent le plus la bonté de feu Monsieur votre pere. Cela est fort mal. Dans la prison, lorsqu'il sentit ses bras nuds mouillés de mes larmes, il me dit: » Tu pleures, André! Pardonne, mon ami. C'est » moi qui t'ai entraîné ici: je le sais. Tu es tombé » dans le malheur à ma suite... « *Voilà-t-il pas que vous pleurez vous-même! Cela étoit donc bon à mettre.*

Dans un autre endroit, vous faites encore pis. Lorsqu'il m'eut dit: Mon enfant, prends courage, tu sortiras d'ici. Pour moi, je sens, à ma foiblesse, qu'il faut que j'y meure, *je m'abandonnai à toute ma douleur, & je fis retentir le cachot de mes cris. Alors votre pere me dit:* » André, cesse ta plainte. » Respecte la volonté du Ciel, & le malheur de » ceux qui sont à tes côtés, & qui souffrent en si» lence «... *Et où est-ce que cela est?*

Et l'endroit du Correspondant? Vous l'avez si bien brouillé que je n'y entends plus rien. Votre pere me dit, comme vous l'avez rapporté, que cet homme avoit agi; & que ma présence auprès de lui étoit sans doute le premier de ses bons offices. Mais il ajouta: » Oh » mon enfant, quand Dieu ne m'auroit accordé » que la consolation de t'avoir dans ces momens » cruels, combien n'aurois-je pas de graces à lui » rendre «? *Je ne trouve rien de cela dans votre papier, Monsieur; est-ce qu'il est défendu de prononcer sur la scene le nom de Dieu, ce nom saint que votre pere avoit si souvent à la bouche?...* Je ne crois pas, André.... *Est-ce que vous avez appréhendé qu'on fût*

que votre pere étoit Chrétien? . . . Nullement, André. La morale du Chrétien est si belle! Mais pourquoi cette question? . . . *Entre nous, on dit.* . . . Quoi? . . *que vous êtes. . . un peu. . . esprit fort; & sur les endroits que vous avez retranchés, j'en croirois quelque chose.* . . . André, je serois obligé d'en être d'autant meilleur citoyen & plus honnête homme . . . . . *Monsieur, vous êtes bon; mais n'allez pas vous imaginer que vous valliez Monsieur votre pere. Cela viendra peut-être un jour.* . . . André, est-ce là tout? . . *J'aurois bien encore un mot à vous dire; mais je n'ose.* Vous pouvez parler. . . . *Puisque vous me le permettez, vous êtes un peu bref sur les bons procédés de l'Anglois qui vint à notre secours. Monsieur, il y a d'honnêtes gens par-tout* . . . *Mais vous êtes bien changé de ce que vous avez été, si ce qu'on dit encore de vous est vrai.* . . . Et qu'est-ce qu'on dit encore? . . . . *Que vous avez été fou de ces gens-là.* . . André! . . *que vous regardiez leur pays comme l'asyle de la liberté, la patrie de la vertu, de l'invention, de l'originalité.* . . André! . . . *A présent cela vous ennuie. Eh bien, n'en parlons plus. Vous avez dit que le Correspondant, voyant Monsieur votre pere tout nud, se dépouilla & le couvrit de ses vêtemens. Cela est fort bien. Mais il ne falloit pas oublier qu'un de ses gens en fit autant pour moi. Ce silence, Monsieur, retomberoit sur mon compte, & me donneroit un air d'ingratitude que je ne veux point avoir, absolument.*

» Vous voyez qu'André n'étoit pas tout-à-fait de votre avis. Il vouloit la scene comme elle s'est passée. Vous la voulez comme il convient à l'ouvrage; & c'est moi seul qui ai tort, de vous avoir mécontentés tous les deux «.

» *Qui le faisoit mourir dans le fond d'un cachot, sur les haillons de son valet*, est un mot dur «.

» C'est un mot d'humeur. Il échappe à un mélan-

colique qui a pratiqué la vertu toute sa vie ; qui n'a pas encore eu un moment de bonheur, à qui l'on raconte les infortunes d'un homme de bien «.

» Ajoutez que cet homme de bien est peut-être son pere, & que ces infortunes détruisent les espérances de son ami, jettent sa maîtresse dans la misere, & ajoutent une amertume nouvelle à sa situation. Tout cela sera vrai. Mais vos ennemis « ?

» S'ils ont jamais connoissance de mon ouvrage, le public sera leur juge & le mien. On leur citera cent endroits de Corneille, de Racine, de Voltaire & de Crébillon, où le caractere & la situation amenent des choses plus fortes, qui n'ont jamais scandalisé personne. Ils resteront sans réponse ; & l'on verra, ce qu'ils n'ont garde de déceler, que ce n'est point l'amour du bien qui les anime ; mais la haine de l'homme qui les dévore.

» Mais qu'est-ce que cet André ? Je trouve qu'il » parle trop bien pour un domestique ; & je vous » avoue qu'il y a dans son récit des endroits qui » ne seroient point indignes de vous «.

» Je vous l'ai déja dit ; rien ne rend éloquent comme le malheur. André est un garçon qui a eu de l'éducation, mais qui a été, je crois, un peu libertin dans sa jeunesse. On le fit passer aux Isles, où mon pere, qui se connoissoit en hommes, se l'attacha, le mit à la tête de ses affaires, & s'en trouva bien. Mais suivons vos observations. Je crois appercevoir un petit trait à côté du monologue qui termine l'acte «.

» Cela est vrai «.

» Qu'est-ce qu'il signifie « ?

» Qu'il est beau, mais d'une longueur insup» portable «.

» Eh bien, raccourcissons-le. Voyons. Que » voulez-vous en retrancher « ?

» Je n'en sais rien «.

» Cependant il est long «.

» Vous m'embarrasserez tant qu'il vous plaira «.

» Mais vous ne détruirez pas la sensation «.

» Peut-être «.

» Vous me ferez grand plaisir «.

» Je vous demanderai seulement comment vous l'avez trouvé dans le sallon «.

» Bien. Je vous demanderai à mon tour, com-» ment il arrive que ce qui m'a paru court à la re-» présentation, me paroisse long à la lecture «.

» C'est que je n'ai point écrit la pantomime, & que vous ne vous l'êtes point rappellée. Nous ne savons point encore jusqu'où la pantomime peut influer sur la composition d'un ouvrage dramatique & sur la représentation «.

» Cela peut être «.

» Et puis je gage que vous me voyez encore sur la scene françoise, au théatre «.

» Vous croyez donc que votre ouvrage ne réus-» siroit point au théatre « ?

» Difficilement. Il faudroit ou élaguer en quelques endroits le dialogue, ou changer l'action théatrale & la scene «.

» Qu'appellez-vous changer la scene «.

» En ôter tout ce qui resserre un lieu déja trop étroit; avoir des décorations; pouvoir exécuter d'autres tableaux que ceux qu'on voit depuis cent ans; en un mot, transporter au théatre le sallon de Clairville, comme il est «.

» Il est donc bien important d'avoir une scene « ?

» Sans doute. Songez que le spectacle françois comporte autant de décorations que le théatre lyrique; & qu'il en offriroit de plus agréables, parce que le monde enchanté peut amuser des enfans, & qu'il n'y a que le monde réel qui plaise à

la raiſon. . . . Faute de ſcene, on n'imaginera rien ; les hommes qui auront du génie ſe dégoûteront ; les Auteurs médiocres réuſſiront par une imitation ſervile : on s'attachera de plus en plus à de petites bienſéances, & le goût national s'appauvrira. . . Avez-vous vu la ſalle de Lyon ? Je ne demanderois qu'un pareil monument dans la capitale, pour faire éclater une multitude de poëmes, & produire peut-être quelques genres nouveaux «.

„ Je n'entends pas, vous m'obligeriez de vous expliquer davantage “.

„ Je le veux “.

Que ne puis-je rendre tout ce que Dorval me dit, & de la maniere dont il le dit ! Il débuta gravement ; il s'échauffa peu à peu : ſes idées ſe preſſerent ; & il marchoit ſur la fin avec tant de rapidité, que j'avois peine à le ſuivre. Voici ce que j'ai retenu.

„ Je voudrois bien (dit-il d'abord) perſuader à ces eſprits timides qui ne connoiſſent rien au-delà de ce qui eſt, que ſi les choſes étoient autrement, ils les trouveroient également bien ; & que l'autorité de la raiſon n'étant rien devant eux, en comparaiſon de l'autorité du tems, ils approuveroient ce qu'ils reprennent, comme il leur eſt arrivé de reprendre ce qu'ils avoient approuvé. . . Pour bien juger dans les beaux-arts, il faut réunir pluſieurs qualités rares . . . . Un grand goût ſuppoſe un grand ſens, une longue expérience, une ame honnête & ſenſible, un eſprit élevé, un tempérament un peu mélancolique, & des organes délicats . . . .

Après un moment de ſilence, il ajouta :

„ Je ne demanderois, pour changer la face du genre dramatique, qu'un théatre très-étendu, où

l'on montrât, quand le sujet d'une piece l'exigeroit, une grande place avec les édifices adjacens, tels que le péristile d'un palais, l'entrée d'un temple, différens endroits distribués de maniere que le spectateur vît toute l'action, & qu'il y en eût une partie de cachée pour les Acteurs.

Telle fut ou put être autrefois la scene des Eumenides d'Eschyle. D'un côté, c'étoit un espace sur lequel les Furies déchaînées cherchoient Oreste, qui s'étoit dérobé à leur poursuite, tandis qu'elles étoient assoupies : de l'autre, on voyoit le coupable, le front ceint d'un bandeau, embrassant les pieds de la statue de Minerve, & implorant son assistance. Ici, Oreste adresse sa plainte à la Déesse. Là, les Furies s'agitent; elles vont, elles viennent, elles courent. Enfin, une d'entr'elles s'écrie : „ Voici la trace du sang que le parri„ cide a laissée sur ses pas... Je le sens... Je le „ sens... Elle marche : ses sœurs impitoyables la suivent. Elles passent de l'endroit où elles étoient, dans l'asyle d'Oreste. Elles l'environnent en poussant des cris, en frémissant de rage, en secouant leurs flambeaux. Quel moment de terreur & de pitié, que celui où l'on entend la priere & les gémissemens du malheureux percer à travers les cris & les mouvemens effroyables des êtres cruels qui le cherchent! Exécuterons-nous rien de pareil sur nos théatres? On n'y peut jamais montrer qu'une action, tandis que dans la nature il y en a presque toujours de simultanées, dont les représentations concomitantes se fortifiant réciproquement, produiroient sur nous des effets terribles. C'est alors qu'on trembleroit d'aller au spectacle, & qu'on ne pourroit s'en empêcher; c'est alors qu'au lieu de ces petites émotions passageres, de ces froids applaudissemens, de ces larmes

rares dont le Poëte se contente, il renverseroit les esprits, il porteroit dans les ames le trouble & l'épouvante; & que l'on verroit ces phénomenes de la tragédie ancienne, si possibles & si peu crus, se renouveller parmi nous. Ils attendent, pour se montrer, un homme de génie qui sache combiner la pantomime avec le discours, entremêler une scene parlée avec une scene muette, & tirer parti de la réunion des deux scenes, & sur-tout de l'approche ou terrible ou comique de cette réunion qui se feroit toujours. Après que les Eumenides se sont agitées sur la scene, elles arrivent dans le sanctuaire où le coupable s'est réfugié, & les deux scenes n'en font qu'une.

» Deux Scenes alternativement muettes & par-» lées. Je vous entends. Mais la confusion « ?

„ Une Scene muette est un tableau; c'est une décoration animée. Au Théatre lyrique, le plaisir de voir nuit-il au plaisir d'entendre " ?

» Non.... Mais seroit-ce ainsi qu'il faudroit en-» tendre ce qu'on nous raconte de ces spectacles » anciens, où la musique, la déclamation & la » pantomime étoient tantôt réunies & tantôt sé-» parées « ?

„ Quelquefois. Mais cette discussion nous éloigneroit. Attachons-nous à notre sujet. Voyons ce qui seroit possible aujourd'hui, & prenons un exemple domestique & commun.

Un pere a perdu son fils dans un combat singulier. C'est la nuit. Un domestique, témoin du combat, vient annoncer cette nouvelle. Il entre dans l'appartement du pere malheureux qui dormoit. Il se promene. Le bruit d'un homme qui marche l'éveille. Il demande qui c'est.... C'est moi, Monsieur, lui répond le domestique d'une voix altérée.... Eh bien, qu'est-ce qu'il y a?.... Rien....

Comment rien ?... Non, Monſieur.... Cela n'eſt pas. Tu trembles ; tu détournes la tête ; tu évites ma vue : encore un coup, qu'eſt-ce qu'il y a ? Je veux le ſavoir. Parle, je te l'ordonne..... Je vous dis, Monſieur, qu'il n'y a rien, lui répond encore le domeſtique, en verſant des larmes....... Ah! malheureux, s'écrie le pere, en s'élançant du lit ſur lequel il repoſoit, tu me trompes ; il eſt arrivé quelque grand malheur...... Ma femme eſt-elle morte ?... Non, Monſieur... Ma fille ?... Non, Monſieur.... C'eſt donc mon fils ?... Le domeſtique ſe tait. Le pere entend ſon ſilence. Il ſe jette à terre. Il remplit ſon appartement de ſa douleur & de ſes cris. Il fait, il dit tout ce que le déſeſpoir ſuggere à un pere qui perd ſon fils, l'eſpérance unique de ſa famille.

Le même homme court chez la mere. Elle dormoit auſſi. Elle ſe réveille au bruit de ſes rideaux tirés avec violence. Qu'y a-t-il ? demande-t-elle... Madame, le malheur le plus grand. Voici le moment d'être Chrétienne. Vous n'avez plus de fils... Ah Dieu! s'écrie cette mere affligée ; & prenant un Chriſt qui étoit à ſon chevet, elle le ſerre entre ſes bras, elle y colle ſa bouche. Ses yeux fondent en larmes ; & ces larmes arroſent ſon Dieu cloué ſur une croix.

Voilà le tableau de la femme pieuſe. Bientôt nous verrons celui de l'épouſe tendre & de la mere déſolée. Il faut à une ame où la Religion domine les mouvemens de la nature, une ſecouſſe plus forte pour en arracher de véritables voix.

Cependant on avoit porté dans l'appartement du pere le cadavre de ſon fils ; & il s'y paſſoit une Scene de déſeſpoir, tandis qu'il ſe faiſoit une pantomime de piété chez la mere.

Vous voyez combien la pantomime & la décla-

mation changent alternativement de lieu. Voilà ce qu'il faut ſubſtituer à nos *à parte*. Mais le moment de la réunion des Scenes approche. La mere, conduite par le domeſtique, s'avance vers l'appartement de ſon époux.... Je demande ce que devient le ſpectateur pendant ce mouvement?.... C'eſt un époux, c'eſt un pere étendu ſur le cadavre d'un fils, qui va frapper les regards d'une mere!.... Mais elle a traverſé l'eſpace qui ſépare les deux Scenes. Des cris lamentables ont atteint ſon oreille. Elle a vu. Elle ſe retire en arriere. La force l'abandonne, & elle tombe ſans ſentiment entre les bras de celui qui l'accompagne. Bientôt ſa bouche ſe remplira de ſanglots. *Tum veræ voces.*

Il y a peu de diſcours dans cette action; mais un homme de génie qui aura à remplir les intervalles vuides, n'y répandra que quelques monoſyllabes. Il jettera ici une exclamation, là un commencement de phraſe. Il ſe permettra rarement un diſcours ſuivi, quelque court qu'il ſoit.

Voilà de la Tragédie; mais il faut, pour ce genre, des Auteurs, des Acteurs, un Théatre, & peut-être un peuple".

»Quoi, vous voudriez, dans une Tragédie, un » lit de repos, une mere, un pere endormis, un » crucifix, un cadavre, deux Scenes alternative» ment muettes & parlées! Et les bienféances«!

„Ah! bienféances cruelles, que vous rendez les ouvrages décens & petits"!... Mais, ajouta Dorval, d'un ſang-froid qui me ſurprit: „Ce que je propoſe ne ſe peut donc plus"?

»Je ne crois pas que nous en venions jamais là«.

„Eh bien, tout eſt perdu! Corneille, Racine, Voltaire, Crébillon, ont reçu les plus grands applaudiſſemens auxquels des hommes de génie pou-

voient prétendre; & la Tragédie est arrivée parmi nous au plus haut degré de perfection «.

Pendant que Dorval parloit ainsi, je faisois une réflexion singuliere. C'est comment, à l'occasion d'une aventure domestique qu'il avoit mise en Comédie, il établissoit des préceptes communs à tous les genres dramatiques, & étoit toujours entraîné par sa mélancolie, à ne les appliquer qu'à la Tragédie.

Après un moment de silence, il dit :

„ Il y a cependant une ressource. Il faut espérer que quelque jour un homme de génie sentira l'impossibilité d'atteindre ceux qui l'ont précédé dans une route battue, & se jettera de dépit dans une autre. C'est le seul événement qui puisse nous affranchir de plusieurs préjugés que la Philosophie a vainement attaqués. Ce ne sont plus des raisons, c'est une production qu'il nous faut.

» Nous en avons une «.

„ Quelle “ ?

» *Sylvie*. Tragédie en un Acte, & en prose «.

„ Je la connois. C'est *le Jaloux*, Tragédie. L'ouvrage est d'un homme qui pense & qui sent “.

» La Scene s'ouvre par un tableau charmant.
» C'est l'intérieur d'une chambre dont on ne voit
» que les murs. Au fond de la chambre, il y a sur
» une table une lumiere, un pot à l'eau & un pain.
» Voilà le séjour & la nourriture qu'un mari ja-
» loux destine, pour le reste de ses jours, à une
» femme innocente dont il a soupçonné la vertu «.

» Imaginez à présent cette femme en pleurs,
» devant cette table, Mademoiselle Gaussin «.

„ Et vous, jugez de l'effet des tableaux par celui que vous me citez. Il y a dans la Piece d'autres détails qui m'ont plu. Elle suffit pour éveiller un

homme de génie; mais il faut un autre ouvrage pour convertir un peuple “.

En cet endroit Dorval s'écria : » O toi qui possedes toute la chaleur du génie à un âge où il » reste à peine aux autres une froide raison, que » ne puis-je être à tes côtés, ton Euménide? Je » t'agiterois sans relâche. Tu le ferois cet ouvra» ge; je te rappellerois les larmes que nous a fait » répandre la Scene de *l'Enfant Prodigue* & de son » valet; & en disparoissant d'entre nous, tu ne » nous laisserois pas le regret d'un genre dont tu » pouvois être le fondateur «.

» Et ce genre, comment l'appellerez-vous « ?

„ La Tragédie domestique & bourgeoise. Les Anglois ont *le Marchand de Londres* & *le Joueur*, Tragédies en prose. Les Tragédies de Shakespear sont moitié vers & moitié prose. Le premier Poëte qui nous fit rire avec de la prose, introduisit la prose dans la Comédie. Le premier Poëte qui nous fera pleurer avec de la prose, introduira de la prose dans la Tragédie.

Mais dans l'art, ainsi que dans la nature, tout est enchaîné; si l'on se rapproche, d'un côté, de ce qui est vrai, on s'en rapprochera de beaucoup d'autres. C'est alors que nous verrons sur la Scene des situations naturelles, qu'une décence, ennemie du génie & des grands effets, a proscrites. Je ne me lasserai point de crier à nos François : La Vérité ! La Nature ! Les Anciens ! Sophocle ! Philoctete ! Le Poëte l'a montré sur la Scene, couché à l'entrée de sa caverne, & couvert de lambeaux déchirés. Il s'y roule; il y éprouve une attaque de douleur; il y crie; il y fait entendre des voix inarticulées. La décoration étoit sauvage; la Piece marchoit sans appareil. Des habits vrais, des discours vrais, une intrigue simple & naturelle. No-

tre goût feroit bien dégradé, si ce spectacle ne nous affectoit pas davantage que celui d'un homme richement vêtu, apprêté dans sa parure ".

» Comme s'il sortoit de sa toilette «.

» Se promenant à pas comptés sur la Scene; & battant nos oreilles de ce qu'Horace appelle *ampullas & sesqui pedalia verba*, des sentences, des bouteilles soufflées, des mots longs d'un pied & demi.

Nous n'avons rien épargné pour corrompre le genre dramatique. Nous avons conservé des Anciens l'emphase de la versification qui convenoit tant à des langues à quantité forte & à accent marqué, à des théatres spacieux, à une déclamation notée, & accompagnée d'instrumens, & nous avons abandonné la simplicité de l'intrigue & du dialogue, & la vérité des tableaux.

Je ne voudrois pas remettre sur la Scene les grands socs & les hauts cothurnes, les habits colossals, les masques, les portevoix, quoique toutes ces choses ne fussent que les parties nécessaires d'un systême théatral. Mais n'y avoit-il pas dans ce systême des côtés précieux; & croyez-vous qu'il fût à propos d'ajouter encore des entraves au génie, au moment où il se trouvoit privé d'une grande ressource « ?

» Quelle ressource « ?

„ Le concours d'un grand nombre de spectateurs ".

Il n'y a plus, à proprement parler, de spectacles publics. Quel rapport entre nos assemblées au Théatre dans les jours les plus nombreux, & celles du peuple d'Athenes ou de Rome ? Les Théatres anciens recevoient jusqu'à quatre-vingt mille citoyens. La Scene de Scaurus étoit décorée de trois cens soixante colonnes, & de trois mille sta-

tues. On employoit à la construction de ces édifices, tous les moyens de faire valoir les instrumens & les voix. On en avoit l'idée d'un grand instrument. *Uti enim organa æneis laminis aut corneis, &c...... ad chordarum sonituum claritatem perficiuntur : sic Theatrorum per harmonicen, ad augendam vocem, ratiocinationes ab antiquis sunt constitutæ.*

En cet endroit, j'interrompis Dorval, & je lui dis : „ J'aurois une petite aventure à vous raconter sur nos salles de spectacles ".

„ Je vous la demanderai, me répondit-il, & il continua.

„ Jugez de la force d'un grand concours de spectateurs par ce que vous savez vous-même de l'action des hommes les uns sur les autres, & de la communication des passions dans les émeutes populaires. Quarante ou cinquante mille hommes ne se contiennent pas par décence ; & s'il arrivoit à un grand personnage de la République de verser une larme, quel effet croyez-vous que sa douleur dût produire sur le reste des spectateurs ? Y a-t-il rien de plus pathétique que la douleur d'un vénérable ?

Celui qui ne sent pas augmenter sa sensation par le grand nombre de ceux qui la partagent, a quelque vice secret ; il y a dans son caractere je ne sais quoi de solitaire qui me déplaît.

Mais si le concours d'un grand nombre d'hommes devoit ajouter à l'émotion du spectateur, quelle influence ne devoit-il point avoir sur les Auteurs, sur les Acteurs ? Quelle différence entre amuser tel jour, depuis telle jusqu'à telle heure, dans un petit endroit obscur, quelques centaines de personnes, ou fixer l'attention d'une Nation entiere dans ses jours solemnels, occuper ses édifices les plus somptueux, & voir ces édifices environ-

nés & remplis d'une multitude innombrable, dont l'amusement ou l'ennui va dépendre de notre talent « !

» Vous attachez bien de l'effet à des circonstan» ces purement locales «.

„ Celui qu'elles auroient sur moi, & je crois sentir juste ".

» Mais on diroit, à vous entendre, que ce sont » ces circonstances qui ont soutenu & peut-être » introduit la poésie & l'emphase au Théatre «.

„ Je n'exige pas qu'on admette cette conjecture: je demande qu'on l'examine. N'est-il pas assez vraisemblable que le grand nombre de spectateurs auxquels il falloit se faire entendre, malgré le murmure confus qu'ils excitent, même dans les momens attentifs, a fait élever la voix, détacher les syllabes, soutenir la prononciation, & sentir l'utilité de la versification? Horace dit du vers dramatique: *Vincentem strepitus & natum rebus agendis.* Il est commode pour l'intrigue; & il se fait entendre à travers le bruit. Mais ne falloit-il pas que l'exagération se répandît en même-tems & par la même cause, sur la démarche, le geste, & toutes les autres parties de l'action? De-là vint un art qu'on appella la déclamation.

Quoi qu'il en soit; que la poésie ait fait naître la déclamation théatrale; que la nécessité de cette déclamation ait introduit, ait soutenu sur la Scene la poésie & son emphase; ou que ce systême, formé peu à peu, ait duré par la convenance de ses parties, il est certain que tout ce que l'action dramatique a d'énorme, se produit & disparoît en même-tems. L'Acteur laisse & reprend l'exagération sur la Scene.

Il y a une sorte d'unité qu'on cherche sans s'en appercevoir, & à laquelle on se fixe, quand on

l'a

l'a trouvée. Cette unité ordonne des vêtemens, du ton, du geste, de la contenance, depuis la chaire placée dans les Temples, jusqu'aux treteaux élevés dans les carrefours. Voyez un Charlatan au coin de la place Dauphine; il est bigarré de toutes sortes de couleurs; ses doigts sont chargés de bagues; de longues plumes rouges flottent autour de son chapeau. Il mene avec lui un singe ou un ours; il s'éleve sur ses étriers; il crie à pleine-tête; il gesticule de la maniere la plus outrée; & toutes ces choses conviennent au lieu, à l'orateur & à son auditoire. J'ai un peu étudié le systême dramatique des Anciens: j'espere vous en entretenir un jour; vous exposer, sans partialité, sa nature, ses défauts & ses avantages, & vous montrer que ceux qui l'ont attaqué, ne l'avoient pas considéré d'assez près.... Et l'aventure que vous aviez à me raconter sur nos salles de spectacles?

» La voici. J'avois un ami un peu libertin; il se » fit une affaire sérieuse en Province; il fallut se » dérober aux suites qu'elle pouvoit avoir, en se » réfugiant dans la capitale, & il vint s'établir » chez moi. Un jour de spectacle, comme je cher- » chois à désennuyer mon prisonnier, je lui pro- » posai d'aller au spectacle: je ne sais auquel des » trois; cela est indifférent à mon histoire. Mon » ami accepte. Je le conduis: nous arrivons; mais, » à l'aspect de ces Gardes répandus, de ces petits » guichets obscurs qui servent d'entrée, & de ce » trou fermé d'une grille de fer, par lequel on dis- » tribue les billets, le jeune homme s'imagine qu'il » est à la porte d'une maison de force, & que l'on » a obtenu un ordre pour l'y renfermer. Comme » il est brave, il s'arrête de pied ferme; il met la » main sur la garde de son épée; & tournant sur » moi des yeux indignés, il s'écrie, d'un ton mêlé

» de fureur & de mépris : *Ah, mon ami!* Je le com-
» pris ; je le rassurai ; & vous conviendrez que son
» erreur n'étoit pas déplacée «.....

» Mais où en sommes-nous de notre examen.
Puisque c'est vous qui m'égarez, vous vous chargez sans doute de me remettre dans la voie « ?

» Nous en sommes au quatrieme Acte, à votre
» Scene avec Constance.... Je n'y vois qu'un coup
» de crayon ; mais il s'étend depuis la premiere
» ligne jusqu'à la derniere «.

» Qu'est-ce qui vous en a déplu « ?

» Le ton d'abord ; il me paroît au dessus d'une
» femme «.

» D'une femme ordinaire, je le crois. Mais vous connoîtrez Constance, & peut-être alors la Scene vous paroîtra-t-elle au dessous d'elle «.

» Il y a des expressions, des pensées qui sont
» moins d'elle que de vous «.

» Cela doit être. Nous empruntons nos expressions, nos idées, des personnes avec lesquelles nous conversons, nous vivons. Selon l'estime que nous en faisons, (& Constance m'estime beaucoup,) notre ame prend des nuances plus ou moins fortes de la leur. Mon caractere a dû refléter sur le sien, & le sien sur celui de Rosalie «.

» Et la longueur « ?

» Ah, vous voilà remonté sur la Scene ! Il y a long-tems que cela ne vous étoit arrivé. Vous nous voyez, Constance & moi, sur le bord d'une planche, bien droits, nous regardant de profil, & récitant alternativement la demande & la réponse. Mais est-ce ainsi que cela se passoit dans le sallon ? Nous étions, tantôt assis, tantôt droits ; nous marchions quelquefois ; souvent nous étions arrêtés, & nullement pressés de voir la fin d'un entretien qui nous intéressoit tous deux également. Que ne

me dit-elle point ? Que ne lui répondis-je pas ? Si vous ſaviez comment elle s'y prenoit, lorſque cette ame féroce ſe fermoit à la raiſon, pour y faire deſcendre les douces illuſions & le calme «.

» Dorval, vos filles ſeront honnêtes & décen- » tes ; vos fils ſeront nobles & fiers : tous vos en- » fans ſeront charmans «. . . . Je ne peux vous exprimer quel fut le preſtige de ces mots, accompagnés d'un ſouris plein de tendreſſe & de dignité «.

» Je vous comprends «.

» J'entends ces mots de la bouche de Made- » moiſelle Clairon, & je la vois «.

» Non, il n'y a que les femmes qui poſſedent cet art ſecret. Nous ſommes des raiſonneurs durs & ſecs.

Ne vaut-il pas mieux encore, me diſoit-elle, *faire des ingrats, que de manquer à faire le bien ?*

Les parens ont pour leurs enfans un amour inquiet & puſillanime, qui les gâte. Il en eſt un autre attentif & tranquille, qui les rend honnêtes; & c'eſt celui-ci qui eſt le véritable amour de pere.

L'ennui de tout ce qui amuſe la multitude, eſt la ſuite du goût réel pour la vertu.

Il y a un tact moral qui s'étend à tout, & que le méchant n'a point.

L'homme le plus heureux eſt celui qui fait le bonheur d'un plus grand nombre d'autres.

Je voudrois être mort, eſt un ſouhait fréquent qui prouve du moins quelquefois qu'il y a des choſes plus précieuſes que la vie.

Un honnête homme eſt reſpecté de ceux même qui ne le ſont pas, fût-il dans une autre planete.

Les paſſions détruiſent plus de préjugés que la Philoſophie. Et comment le menſonge leur réſiſteroit-il ? Elles ébranlent quelquefois la vérité.

Elle me dit un autre mot, ſimple à la vérité ;

mais si voisin de ma situation, que j'en fus effrayé.

C'est qu'*il n'y avoit point d'homme, quelque honnête qu'il fût, qui, dans un accès violent de passion, ne desirât, au fond de son cœur, les honneurs de la vertu & les avantages du vice.*

Je me rappellai bien ces idées; mais l'enchaînement ne me revint pas, & elles n'entrerent point dans la Scene. Ce qu'il y en a, & ce que je viens de vous en dire, suffit, je crois, pour vous montrer que Constance a l'habitude de penser. Aussi m'enchaîna-t-elle, sa raison dissipant, comme de la poussiere, tout ce que je lui opposois dans mon humeur «.

» Je vois dans cette Scene un endroit que j'ai » souligné; mais je ne sais plus à quel propos «.

» Lisez l'endroit «.

Je lus: *Rien ne captive plus fortement que l'exemple de la vertu, pas même l'exemple du vice.*

» J'entends. La maxime vous a paru fausse «.

» C'est cela «.

» Je pratique trop peu la vertu, me dit Dorval; mais personne n'en a une plus haute idée que moi. Je vois la vérité & la vertu comme deux grandes statues élevées sur la surface de la terre, & immobiles au milieu du ravage & des ruines de tout ce qui les environne. Ces grandes figures sont quelquefois couvertes de nuages. Alors les hommes se meuvent dans les ténebres. Ce sont les tems de l'ignorance & du crime, du fanatisme & des conquêtes. Mais il vient un moment où le nuage s'entr'ouvre; alors les hommes reconnoissent la vérité, & rendent hommage à la vertu. Tout passe; mais la vertu & la vérité restent.

Je définis la vertu, le goût de l'ordre dans les choses morales. Le goût de l'ordre en général nous domine dès la plus tendre enfance. Il est plus an-

rien dans notre ame, me disoit Constance, qu'aucun sentiment réfléchi ; & c'est ainsi qu'elle m'opposoit à moi-même. Il agit en nous, sans que nous nous en appercevions : c'est le germe de l'honnêteté & du bon goût. Il nous porte au bien, tant qu'il n'est point gêné par la passion. Il nous suit jusques dans nos écarts ; alors il dispose les moyens de la maniere la plus avantageuse pour le mal. S'il pouvoit jamais être étouffé, il y auroit des hommes qui sentiroient le remords de la vertu, comme d'autres sentent le remords du vice. Lorsque je vois un scélérat capable d'une action héroïque, je demeure convaincu que les hommes de bien sont plus réellement hommes de bien ; que les méchans sont vraiment méchans ; que la bonté nous est plus indivisiblement attachée que la méchanceté ; & qu'en général, il reste plus de bonté dans l'ame d'un méchant, que de méchanceté dans l'ame des bons «.

» Je sens d'ailleurs qu'il ne faut pas examiner la » morale d'une femme, comme les maximes d'un » Philosophe «

» Ah, si Constance vous entendoit !..., «

» Mais cette morale n'est-elle pas un peu forte » pour le genre dramatique « ?

» Horace vouloit qu'un Poëte allât puiser sa science dans les ouvrages de Socrate : *Rem tibi Socraticæ poterunt ostendere chartæ*. Or, je crois qu'en un ouvrage, quel qu'il soit, l'esprit du siecle doit se remarquer. Si la morale s'épure, si le préjugé s'affoiblit, si les esprits ont une pente à la bienséance générale, si le goût des choses utiles s'est répandu, si le peuple s'intéresse aux opérations du Ministre, il faut qu'on s'en apperçoive, même dans une Comédie «.

» Malgré tout ce que vous me dites, je persiste

» Je trouve la Scene fort belle & fort longue. Je
» n'en respecte pas moins Constance. Je suis en-
» chanté qu'il y ait au monde une femme comme
» elle, & que ce soit la vôtre «....

» Les coups de crayon commencent à s'éclair-
» cir. En voici pourtant encore un «.

» Clairville a remis son sort entre vos mains.
» Il vient d'apprendre ce que vous avez décidé.
» Le sacrifice de votre passion est fait : celui de vo-
» tre fortune est résolu. Clairville & Rosalie re-
» deviennent opulens par votre générosité. Célez
» à votre ami cette circonstance, je le veux; mais
» pourquoi vous amuser à le tourmenter, en lui
» montrant des obstacles qui ne subsistent plus ?
» Cela amene l'éloge du Commerce, je le sais.
» Cet éloge est sensé : il étend l'instruction & l'u-
» tilité de l'ouvrage; mais il allonge, & je le sup-
» primerois : *Ambitiosa recidet ornamenta* «.

» Je vois, me répondit Dorval, que vous êtes heureusement né. Après un violent effort, il est une sorte de délassement auquel il est impossible de se refuser, & que vous connoîtriez, si l'exercice de la vertu vous avoit été pénible. Vous n'avez jamais eu besoin de respirer..... Je jouissois de ma victoire. Je faisois sortir du cœur de mon ami les sentimens les plus honnêtes. Je le voyois toujours plus digne de ce que je venois de faire pour lui. Et cette action ne vous paroît pas naturelle ! Reconnoissez, au contraire, à ces caracteres, la différence d'un événement imaginaire & d'un événement réel «.

» Vous pouvez avoir raison. Mais, dites-moi,
» Rosalie n'auroit-elle point ajouté, après coup,
» cet endroit de la premiere Scene du cinquieme
» Acte ? *Amant qui m'étoit autrefois si cher ! Clair-*
» *ville, que j'estime toujours*, &c. «

» Vous l'avez deviné «.

» Il ne me reste presque plus que des éloges à vous
» faire. Je ne peux vous dire combien je suis con-
» tent de la Scene troisieme du cinquieme Acte. Je
» me disois, avant que de la lire : Il se propose de
» détacher Rosalie : c'est un projet fou qui lui a mal
» réussi avec Constance, & qui ne lui réussira pas
» mieux avec l'autre. Que lui dira-t-il qui ne doive
» encore augmenter son estime & sa tendresse ?
» Voyons cependant. Je lus ; & je demeurai con-
» vaincu qu'à la place de Rosalie, il n'y avoit point
» de femme en qui il restât quelques vestiges d'hon-
» nêteté, qui n'eût été détachée, & rendue à son
» amant ; & je conçus qu'il n'y avoit rien qu'on
» ne pût sur le cœur humain, avec de la vérité, de
» l'honnêteté & de l'éloquence «.

» Mais comment est-il arrivé que votre Piece ne
» soit pas d'invention, & que les moindres événe-
» mens y soient préparés « ?

» L'art dramatique ne prépare les événemens que pour les enchaîner ; & il ne les enchaîne dans ses productions, que parce qu'ils le sont dans la nature. L'art imite jusqu'à la maniere subtile avec laquelle la nature nous dérobe la liaison de ses effets «.

» La pantomime prépareroit, ce me semble,
» quelquefois d'une maniere bien naturelle & bien
» déliée «.

» Sans doute ; & il y en a un exemple dans la Piece. Tandis qu'André nous annonçoit les malheurs arrivés à son maître, il me vint cent fois dans la pensée qu'il parloit de mon pere ; & je témoignai cette inquiétude par des mouvemens sur lesquels il eût été facile à un spectateur attentif de prendre le même soupçon «.

» Dorval, je vous dis tout. J'ai remarqué, de

» tems en tems, des expressions qui ne sont pas
» d'usage au Théatre «.

» Mais que personne n'oseroit relever, si un Auteur de nom les eût employées «.

» D'autres qui sont dans la bouche de tout le
» monde ; dans les ouvrages des meilleurs Ecri-
» vains, & qu'il seroit impossible de changer, sans
» gâter la pensée ; mais vous savez que la langue
» du spectacle s'épure, à mesure que les mœurs
» d'un peuple se corrompent ; & que le vice se fait
» un idiome qui s'étend peu à peu, & qu'il faut
» connoître, parce qu'il est dangereux d'employer
» les expressions dont il s'est une fois emparé «.

» Ce que vous dites est bien vu. Il ne reste plus qu'à savoir où s'arrêtera cette sorte de condescendance qu'il faut avoir pour le vice. Si la langue de la vertu s'appauvrit à mesure que celle du vice s'étend, bientôt on en sera réduit à ne pouvoir parler sans dire une sottise. Pour moi, je pense qu'il y a mille occasions où un homme feroit honneur à son goût & à ses mœurs, en méprisant cette espece d'invasion du libertinage «.

» Je vois déja dans la société, que si quelqu'un s'avise de montrer une oreille trop délicate, on en rougit pour lui. Le théatre François attendra-t-il, pour suivre cet exemple, que son dictionnaire soit aussi borné que le dictionnaire du théatre lyrique, & que le nombre des expressions honnêtes soit égal à celui des expressions musicales « ?

» Voilà tout ce que j'avois à vous observer
» sur le détail de votre ouvrage. Quant à la con-
» duite, j'y trouve un défaut. Peut-être est-il
» inhérent au sujet. Vous en jugerez. L'intérêt
» change de nature. Il est du premier acte jusqu'à
» la fin du troisieme, de la vertu malheureuse ;
» & dans le reste de la piece, de la vertu vic-

» torieuse. Il falloit, & il eût été facile d'entrete-
» nir le tumulte, & de prolonger les épreuves &
» le mal-aise de la vertu.

» Par exemple : que tout reste comme il est
» depuis le commencement de la piece jusqu'à la
» quatrieme Scene du troisieme Acte. C'est le mo-
» ment où Rosalie apprenant que vous épousez
» Constance, s'évanouit de douleur, & dit à
» Clairville, dans son dépit : *Laissez-moi... Je*
» *vous hais*.... Qu'alors Clairville conçoive
» des soupçons ; que vous preniez de l'humeur
» contre un ami importun qui vous perce le
» cœur, sans s'en douter, & que le troisieme
» Acte finisse.

» Voici maintenant comment j'arrangerois
» le quatrieme. Je laisse la premiere Scene à
» peu près comme elle est. Seulement Justine
» apprend à Rosalie qu'il est venu un émissaire
» de son pere ; qu'il a vu Constance en secret,
» & qu'elle a tout lieu de croire qu'il apporte de
» mauvaises nouvelles. Après cette Scene, je
» transporte la Scene seconde du troisieme Acte,
» celle où Clairville se précipite aux genoux de
» Rosalie, & cherche à la fléchir. Constance
» vient ensuite ; elle amene André : on l'interro-
» ge. Rosalie apprend les malheurs arrivés à
» son pere. Vous voyez à peu près la marche du
» reste. En irritant la passion de Clairville &
» celle de Rosalie, on vous eût préparé des em-
» barras plus grands peut-être encore que les
» précédens. De tems en tems vous eussiez été
» tenté de tout avouer ; à la fin, peut-être, l'eus-
» siez-vous fait «.

» Je vous entends. Mais ce n'est plus là notre his-
toire. Et mon pere, qu'auroit-il dit ? D'ailleurs,
êtes-vous bien convaincu que la piece y auroit

gagné ? En me réduisant à des extrêmités terribles, vous eussiez fait d'une aventure assez simple, une piece fort compliquée. Je serois devenu plus théatral«.

» Et plus ordinaire, il est vrai. Mais l'ouvra-
» ge eût été d'un succès assuré«.

» Je le crois, & d'un goût fort petit. Il y avoit certainement moins de difficulté; mais je pense qu'il y avoit encore moins de vérité & de beautés réelles, à entretenir l'agitation, qu'à se soutenir dans le calme. Songez que c'est alors que les sacrifices de la vertu commencent & s'enchaînent. Voyez comme l'élévation du discours & la force des Scenes succedent au pathétique de situation. Cependant, au milieu de ce calme, le sort de Constance, de Clairville, de Rosalie, & le mien, demeurent incertains. On sait ce que je me propose : mais il n'y a nulle apparence que je réussisse. En effet, je ne réussis point avec Constance, & il est bien moins vraisemblable que je sois plus heureux avec Rosalie. Quel événement assez important auroit remplacé ces deux Scenes dans le plan que vous venez de m'exposer ? Aucun. «

» Il ne me reste plus qu'une question à vous
» faire, c'est sur le genre de votre ouvrage. Ce
» n'est pas une tragédie; ce n'est pas une co-
» médie. Qu'est-ce donc, & quel nom lui don-
» ner « ?

» Celui qu'il vous plaira. Mais demain, si vous voulez, nous chercherons ensemble celui qui lui convient«.

» Et pourquoi pas aujourd'hui « ?

» Il faut que je vous quitte. J'ai fait avertir deux Fermiers du voisinage, & il y a peut-être une heure qu'ils m'attendent à la maison «.

» Autre procès à accommoder «.

» Non. C'eſt une affaire un peu différente. L'un de ces Fermiers a une fille, l'autre un garçon. Ces enfans s'aiment. Mais la fille eſt riche : le garçon n'a rien. «

» Et vous voulez accorder les parens, & rendre les enfans contens. Adieu, Dorval : à demain, au même endroit «.



Troiſieme Entretien.

LE lendemain, le ciel ſe troubla. Une nue qui amenoit l'orage, & qui portoit le tonnerre, s'arrêta ſur la colline, & la couvrit de ténebres. A la diſtance où j'étois, les éclairs ſembloient s'allumer & s'éteindre dans ces ténebres. La cime des chênes étoit agitée ; le bruit des vents ſe mêloit au murmure des eaux ; le tonnerre, en grondant, ſe promenoit entre les arbres : mon imagination dominée par des rapports ſecrets, me montroit, au milieu de cette Scene obſcure, Dorval tel que je l'avois vu la veille dans les tranſports de ſon enthouſiaſme ; & je croyois entendre ſa voix harmonieuſe s'élever au deſſus des vents & du tonnerre.

Cependant l'orage ſe diſſipa ; l'air en devint plus pur, le ciel plus ſérein ; & je ſerois allé chercher Dorval ſous les chênes ; mais je penſai que la terre y ſeroit trop fraîche & l'herbe trop molle. Si la pluie n'avoit pas duré, elle avoit été forte. Je me rendis chez lui. Il m'attendoit ; car il avoit penſé, de ſon côté, que je n'irois point au rendez-vous de la veille ; & ce fut dans ſon jardin, ſur les bords ſablés d'un large canal, où il avoit cou-

tume de se promener, qu'il acheva de me déveloper ses idées. Après quelques discours généraux sur les actions de la vie, & sur l'imitation qu'on en fait au théatre, il me dit :

» On distingue dans tout objet moral un milieu & deux extrêmes. Il semble donc que toute action dramatique étant un objet moral, il devroit y avoir un genre moyen & deux genres extrêmes. Nous avons ceux-ci ; c'est la comédie & la tragédie. Mais l'homme n'est pas toujours dans la douleur ou dans la joie : il y a donc un point qui sépare la distance du genre comique au genre tragique.

Térence a composé une piece dont voici le sujet. Un jeune homme se marie. A peine est-il marié que des affaires l'appellent au loin ; il est absent ; il revient ; il croit appercevoir dans sa femme des preuves certaines d'infidélité ; il en est au désespoir ; il veut la renvoyer à ses parens. Qu'on juge de l'état du pere, de la mere, & de la fille. Il y a cependant un Dave, personnage plaisant par lui-même. Qu'en fait le Poëte ? Il l'éloigne de la Scene pendant les quatre premiers Actes, & il ne le rappelle que pour égayer un peu son dénouement.

Je demande dans quel genre est cette piece ? Dans le genre comique ? Il n'y a pas le mot pour rire. Dans le genre tragique ? La terreur, la commisération, & les autres grandes passions n'y sont point excitées. Cependant il y a de l'intérêt ; & il y en aura, sans ridicule qui fasse rire, sans danger qui fasse frémir, dans toute composition dramatique où le sujet sera important, où le Poëte prendra le ton que nous avons dans les affaires sérieuses, & où l'action s'avancera par la perplexité & par les embarras. Or, il me semble que ces actions étant les plus communes de

la vie, le genre qui les aura pour objet doit être le plus utile & le plus étendu. J'appellerai ce genre, *le genre sérieux*.

Ce genre établi, il n'y aura point de condition dans la société, point d'actions importantes dans la vie, qu'on ne puisse rapporter à quelque partie du systême dramatique.

Voulez-vous donner à ce systême toute l'étendue possible, y comprendre la vérité & les chimeres, le Monde imaginaire & le Monde réel? ajoutez le burlesque au dessus du genre tragique? «

» Je vous entends. *Le burlesque... Le genre* » *comique... Le genre sérieux.... Le genre tragi-* » *que... Le merveilleux* «.

» Une piece ne se renferme jamais à la rigueur dans un genre. Il n'y a point d'ouvrage dans les genres tragique ou comique, où l'on ne trouvât des morceaux qui ne seroient point déplacés dans le genre sérieux; & il y en aura réciproquement dans celui-ci, qui porteront l'empreinte de l'un & l'autre genre.

C'est l'avantage du genre sérieux que, placé entre les deux autres, il a des ressources, soit qu'il s'éleve, soit qu'il descende. Il n'en est pas ainsi du genre comique & du genre tragique. Toutes les nuances du comique sont comprises entre ce genre même & le genre sérieux; & toutes celles du tragique, entre le genre sérieux & la tragédie. Le burlesque & le merveilleux sont également hors de la nature; on n'en peut rien emprunter qui ne gâte. Les Peintres & les Poëtes ont le droit de tout oser; mais ce droit ne s'étend pas jusqu'à la licence de fondre des especes différentes dans un même individu. Pour un homme de goût, il y a la même absurdité dans *Castor* élevé au rang des Dieux, & dans le *Bourgeois Gentilhomme*, fait Mamamouchi.

Le genre comique & le genre tragique sont les bornes réelles de la composition dramatique. Mais s'il est impossible au genre comique d'appeller à son aide le burlesque, sans se dégrader; au genre tragique d'empiéter sur le genre merveilleux, sans perdre de sa vérité, il s'ensuit que placés dans les extrêmités, ces genres sont les plus frappans & les plus difficiles.

C'est dans le genre sérieux que doit s'exercer d'abord tout homme de lettres qui se sent du talent pour la Scene. On apprend à un jeune éleve qu'on destine à la peinture à dessiner le nud. Quand cette partie fondamentale de l'art lui est familiere, il peut choisir un sujet. Qu'il le prenne ou dans les conditions communes, ou dans un rang élevé. Qu'il drape ses figures à son gré; mais qu'on ressente toujours le nud sous la draperie. Que celui qui aura fait une longue étude de l'homme dans l'exercice du genre sérieux, chausse, selon son génie, le cothurne ou le soc. Qu'il jette sur les épaules de son personnage un manteau royal, ou une robe de palais; mais que l'homme ne disparoisse jamais sous le vêtement.

Si le genre sérieux est le plus facile de tous, c'est en revanche le moins sujet aux vicissitudes des tems & des lieux. Portez le nud en quelque lieu de la terre qu'il vous plaira, il fixera l'attention, s'il est bien dessiné. Si vous excellez dans le genre sérieux, vous plairez dans tous les tems & chez tous les peuples. Les petites nuances qu'il empruntera d'un genre collatéral seront trop foibles pour le déguiser. Ce sont des bouts de draperies qui ne couvrent que quelques endroits, & qui laissent les grandes parties nues.

Vous voyez que la Tragi-comédie ne peut être qu'un mauvais genre, parce qu'on y confond deux

genres éloignés, & séparés par une barriere naturelle ; on n'y passe point par des nuances imperceptibles : on tombe à chaque pas dans les contrastes, & l'unité disparoît.

Vous voyez que cette espece de drame, où les traits les plus plaisans du genre comique sont placés à côté des traits les plus touchans du genre sérieux, & où l'on saute alternativement d'un genre à un autre, ne sera pas sans défaut aux yeux d'un critique sévere.

Mais voulez-vous être convaincu du danger qu'il y a à franchir la barriere que la Nature a mise entre les genres ? Portez les choses à l'excès ; rapprochez deux genres fort éloignés, tels que la tragédie & le burlesque, & vous verrez alternativement un grave Sénateur jouer aux pieds d'une courtisanne le rôle du débauché le plus vil, & des factieux méditer la ruine d'une république (1).

La Force, la Parade, & la Parodie ne sont pas des genres, mais des especes de comique, ou de burlesque, qui ont un objet particulier.

On a donné cent fois la poétique du genre comique & du genre tragique. Le genre sérieux a la sienne ; & cette poétique seroit aussi fort étendue. Mais je ne vous en dirai que ce qui s'est offert à mon esprit, tandis que je travaillois à ma piece.

Puisque ce genre est privé de la vigueur de coloris des genres extrêmes entre lesquels il est placé, il ne faut rien négliger de ce qui peut lui donner de la force.

Que le sujet en soit important, & l'intrigue simple, domestique, & voisine de la vie réelle.

Je n'y veux point de valets. Les honnêtes gens

(1) *Voyez* la *Venise préservée* d'Othway ; le *Hamlet* de Skakespear, & la plupart des Pieces du théatre Anglois.

ne les admettent point à la connoissance de leurs affaires ; & si les Scenes se passent toutes entre les maîtres, elles n'en seront que plus intéressantes. Si un valet parle sur la Scene comme dans la société, il est maussade ; s'il parle autrement, il est faux.

Les nuances empruntées du genre comique sont-elles trop fortes ? L'ouvrage fera rire & pleurer ; & il n'y aura plus ni unité d'intérêt, ni unité de coloris.

Le genre sérieux comporte les monologues. D'où je conclus qu'il penche plutôt vers la tragédie que vers la comédie ; genre dans lequel ils sont rares & courts.

Il seroit dangereux d'emprunter dans une même composition des nuances du genre comique & du genre tragique. Connoissez bien la pente de votre sujet & de vos caracteres ; & suivez-la.

Que votre morale soit générale & forte.

Point de personnages épisodiques ; ou si l'intrigue en exige un, qu'il ait un caractere singulier qui le releve.

Il faut s'occuper fortement de la pantomime ; laisser là ces coups de théatre dont l'effet est momentané, & trouver des tableaux. Plus on voit un beau tableau, plus il plaît.

Le mouvement nuit presque toujours à la dignité. Ainsi, que votre principal personnage soit rarement le machiniste de votre piece.

Et sur-tout, ressouvenez-vous qu'il n'y a point de principe général. Je n'en connois aucun de ceux que je viens d'indiquer, qu'un homme de génie ne puisse enfreindre avec succès.

« Vous avez prévenu mon objection ».

» Le genre comique est des especes, & le genre tragique est des individus. Je m'explique.

Le

Le héros d'une tragédie est tel ou tel homme. C'est ou Regulus, ou Brutus, ou Caton, & ce n'est point un autre. Le principal personnage d'une comédie doit, au contraire, présenter un grand nombre d'hommes. Si par hasard on lui donnoit une physionomie si particuliere qu'il n'y eût dans la société qu'un seul individu qui lui ressemblât, la comédie retourneroit à son enfance, & dégénéreroit en satyre.

Térence me paroît être tombé une fois dans ce défaut. Son *Heautontimorumenos* est un pere affligé du parti violent auquel il a porté son fils, par un excès de sévérité dont il se punit lui-même, en se couvrant de lambeaux, se nourrissant durement, fuyant la société, chassant ses domestiques, & se condamnant à cultiver la terre de ses propres mains. On peut dire que ce pere-là n'est pas dans la Nature. Une grande ville fourniroit à peine dans un siecle l'exemple d'une affliction aussi bizarre. «

» Horace, qui avoit le goût d'une délicatesse » singuliere, me paroît avoir apperçu ce défaut, » & l'avoir critiqué d'une façon bien légere «.

» Je ne me rappelle pas l'endroit «.

» C'est dans la Satyre premiere ou seconde du » premier Livre, où il se propose de montrer que » pour éviter un excès, les fous se précipitent » dans l'excès opposé. Fufidius, dit-il, craint » de passer pour dissipateur. Savez-vous ce qu'il » fait? Il prête à cinq pour cent par mois, & » se paie d'avance. Plus un homme est obéré, » plus il exige. Il sait par cœur les noms de tous » les enfans de famille qui commencent à aller » dans le monde, & qui ont des peres durs. Mais » vous croiriez peut-être que cet homme dépen» se à proportion de son revenu : erreur. Il est son

» plus cruel ennemi ; & ce pere de la comédie,
» qui se punit de l'évasion de son fils, ne se tour-
» mente pas plus méchamment. *Non se pejùs cru-*
» *ciaverit* «.

» Oui, rien n'est plus dans le caractere de cet Auteur, que d'avoir attaché deux sens à ce *méchamment*, dont l'un tombe sur Térence, & l'autre sur Fufidius «.

» Dans le genre sérieux, les caracteres seront souvent aussi généraux que dans le genre comique ; mais ils seront toujours moins individuels que dans le genre tragique.

On dit quelquefois, il est arrivé une aventure fort plaisante à la Cour, un événement fort tragique à la Ville. D'où il s'ensuit que la comédie & la tragédie sont de tous les états ; avec cette différence, que la douleur & les larmes sont encore plus souvent sous les toits des sujets, que l'enjouement & la gaieté dans les palais des Rois. C'est moins le sujet qui rend une piece comique, sérieuse ou tragique, que le ton, les passions, les caracteres & l'intérêt. Les effets de l'amour, de la jalousie, du jeu, du déréglement, de l'ambition, de la haine, de l'envie, peuvent faire rire, réfléchir ou trembler. Un jaloux qui prend des mesures pour s'assurer de son déshonneur, est ridicule ; un homme d'honneur qui le soupçonne & qui aime, en est affligé ; un furieux qui le sait, peut commettre un crime. Un joueur portera chez un usurier le portrait d'une maîtresse ; un autre joueur embarrassera sa fortune, la renversera, plongera une femme & des enfans dans la misere, & tombera dans le désespoir. Que vous dirai-je de plus ? La piece dont nous nous sommes entretenus a presqu'été faite dans les trois genres «.

» Comment » ?

» Oui. «

» La chose est singuliere ! «

» Clairville est d'un caractere honnête, mais impétueux & léger. Au comble de ses vœux, possesseur tranquille de Rosalie, il oublia ses peines passées. Il ne vit plus dans notre histoire qu'une aventure commune. Il en fit des plaisanteries. Il alla même jusqu'à parodier le troisieme Acte de la piece. Son ouvrage étoit excellent. Il avoit exposé mes embarras sous un jour tout-à-fait comique. J'en ris ; mais je fus secrétement offensé du ridicule que Clairville jettoit sur une des actions les plus importantes de notre vie : car enfin, il y eut un moment qui pouvoit lui coûter, à lui, sa fortune & sa maîtresse, à Rosalie l'innocence & la droiture de son cœur, à Constance le repos, à moi la probité, & peut-être la vie. Je me vengeai de Clairville, en mettant en tragédie les trois derniers Actes de la piece ; & je puis vous assurer que je le fis pleurer plus long-tems qu'il ne m'avoit fait rire «.

» Et pourroit-on voir ces morceaux « ?

» Non. Ce n'est point un refus ; mais Clairville a brûlé son Acte, & il ne me reste que le canevas des miens «.

» Et ce canevas « ?

» Vous l'allez voir, si vous me le demandez ; mais faites-y réflexion. Vous avez l'ame sensible ; vous m'aimez ; & cette lecture pourra vous laisser des impressions dont vous aurez de la peine à vous distraire «.

» Donnez le canevas tragique, Dorval, donnez «.

Dorval tira de sa poche quelques feuilles volantes, qu'il me tendit en détournant la tête, comme s'il eût craint d'y jetter les yeux, & voici ce qu'elles contenoient.

Rosalie instruite au troisieme Acte, du mariage de Dorval & de Constance, & persuadée que ce Dorval est un ami perfide, un homme sans foi, prend un parti violent; c'est de tout révéler. Elle voit Dorval; elle le traite avec le dernier mépris.

Dorval. Je ne suis point un ami perfide, un homme sans foi. Je suis Dorval; je suis un malheureux.

Rosalie. Dis un misérable ... Ne m'a-t-il pas laissé croire qu'il m'aimoit?

Dorval. Je vous aimois; & je vous aime encore.

Rosalie. Il m'aimoit! Il m'aime! Il épouse Constance! Il en a donné sa parole à son frere! & cette union se consomme aujourd'hui! ... Allez, esprit pervers. Eloignez-vous; permettez à l'innocence d'habiter un séjour d'où vous l'avez bannie. La paix & la vertu rentreront ici, quand vous en sortirez. Fuyez. La honte & les remords qui ne manquent jamais d'atteindre le méchant, vous attendent à cette porte.

Dorval. On m'accable! On me chasse! Je suis un scélérat! O vertu! Voilà donc ta derniere récompense!

Rosalie. Il s'étoit promis sans doute que je me tairois ... Non, non ... tout se saura ... Constance aura pitié de mon inexpérience, de ma jeunesse .... Elle trouvera mon excuse & mon pardon dans son cœur ... O Clairville! combien il faudra que je t'aime, pour expier mon injustice, & réparer les maux que je t'ai faits! .... mais le moment approche où le méchant sera connu.

Dorval. Jeune imprudente, arrêtez; ou vous allez devenir coupable du seul crime que j'aurai jamais commis, si c'en est un que de jetter loin de soi un fardeau qu'on ne peut plus porter ....

Encore un mot, & je croirai que la vertu n'eſt qu'un fantôme vain ; que la vie n'eſt qu'un préſent fatal du ſort ; que le bonheur n'eſt nulle part ; que le repos eſt ſous la tombe, & j'aurai vécu.

Roſalie s'eſt éloignée ; elle ne l'entend plus. Dorval ſe voit mépriſé de la ſeule femme qu'il aime, & qu'il ait jamais aimée ; expoſé à la haine de Conſtance, à l'indignation de Clairville, ſur le point de perdre les ſeuls êtres qui l'attachoient au monde, & de retomber dans la ſolitude de l'univers. ... Où ira-t-il ? ... à qui s'adreſſera-t-il ? ... qui aimera-t-il ? ... de qui ſera-t-il aimé ? ... Le déſeſpoir s'empare de ſon ame. Il ſent le dégoût de la vie ; il incline vers la mort : c'eſt le ſujet d'un monologue, qui finit le troiſieme Acte. Dès la fin de cet Acte, il ne parle plus à ſes domeſtiques ; il leur commande de la main, & ils obéiſſent.

Roſalie exécute ſon projet au commencement du quatrieme. Quelle eſt la ſurpriſe de Conſtance & de ſon frere ! Ils n'oſent voir Dorval, ni Dorval aucun d'eux ; ils s'évitent tous ; ils ſe fuient ; & Dorval ſe trouve tout-à-coup & naturellement dans cet abandon général qu'il redoutoit. Son deſtin s'accomplit ; il s'en apperçoit ; & le voilà réſolu d'aller à la mort qui l'entraîne. Charles, ſon valet, eſt le ſeul être dans l'univers qui lui demeure. Charles démêle la funeſte penſée de ſon Maître ; il répand ſa terreur dans toute la maiſon ; il court à Clairville, à Conſtance, à Roſalie. Il parle. Ils ſont conſternés. A l'inſtant, les intérêts particuliers diſparoiſſent. On cherche à ſe rapprocher de Dorval ; mais il eſt trop tard. Dorval n'aime plus, ne hait plus perſonne, ne parle plus, ne voit plus, n'entend plus. Son ame, comme abrutie, n'eſt capable d'aucun ſentiment.

Il lutte un peu contre cet état ténébreux ; mais c'est foiblement, par élans courts, sans force & sans effet. Le voilà tel qu'il est au commencement du cinquieme Acte.

Cet Acte s'ouvre par Dorval seul, qui se promene sur la Scene, sans rien dire. On voit dans son vêtement, son geste, son silence, le projet de quitter la vie. Clairville entre ; il le conjure de vivre ; il se jette à ses genoux ; il les embrasse ; il le presse, par les raisons les plus honnêtes & les plus tendres, d'accepter Rosalie. Il n'en est que plus cruel. Cette Scene avance le sort de Dorval. Clairville n'en arrache que quelques monosyllabes : le reste de l'action de Dorval est muet.

Constance arrive ; elle joint ses efforts à ceux de son frere. Elle dit à Dorval ce qu'elle pense de plus pathétique sur la résignation aux événemens ; sur la puissance de l'Etre suprême, puissance à laquelle c'est un crime de se soustraire ; sur les offres de Clairville, &c. ... Pendant que Constance parle, elle a un des bras de Dorval entre les siens ; & son ami le tient embrassé par le milieu du corps, comme s'il craignoit qu'il ne lui échappât. Mais Dorval, tout en lui-même, ne sent point son ami qui le tient embrassé, n'entend point Constance qui lui parle. Seulement il se renverse quelquefois sur eux pour pleurer ; mais les larmes se refusent. Alors il se retire ; il pousse des soupirs profonds ; il fait quelques gestes lents & terribles ; on voit sur ses levres des mouvemens d'un ris passager, plus effrayans que ses soupirs & ses gestes.

Rosalie vient ; Constance & Clairville se retirent. Cette Scene est celle de la timidité, de la naïveté, des larmes, de la douleur, & du repentir. Rosalie voit tout le mal qu'elle a fait. Elle en est désolée. Pressée entre l'amour qu'elle ressent,

l'intérêt qu'elle prend à Dorval, le respect qu'elle doit à Constance, & les sentimens qu'elle ne peut refuser à Clairville, combien elle dit de choses touchantes ! Dorval paroît d'abord ni ne la voir, ni ne l'écouter. Rosalie pousse des cris, lui prend les mains, l'arrête, & il vient un moment où Dorval fixe sur elle des yeux égarés. Ses regards sont ceux d'un homme qui sortiroit d'un sommeil léthargique. Cet effort le brise. Il tombe dans un fauteuil comme un homme frappé. Rosalie se retire en poussant des sanglots, se désolant, s'arrachant les cheveux.

Dorval reste un moment dans cet état de mort. Charles est debout devant lui, sans rien dire.... Ses yeux sont à demi-fermés ; ses longs cheveux pendent sur le derriere du fauteuil. Il a la bouche entr'ouverte, la respiration haute, & la poitrine haletante. Cette agonie passe peu-à-peu. Il en revient par un soupir long & douloureux, par une voix plaintive. Il s'appuie la tête sur ses mains, & les coudes sur ses genoux ; il se leve avec peine ; il erre à pas lents : il rencontre Charles ; il le prend par le bras, le regarde un moment, tire sa bourse & sa montre, les lui donne avec un papier cacheté sans adresse, & lui fait signe de sortir. Charles se jette à ses pieds, & se colle le visage contre terre. Dorval l'y laisse, & continue d'errer. En errant, ses pieds rencontrent Charles étendu par terre. Il se détourne, ... Alors Charles se leve subitement, laisse la bourse & la montre à terre, & court appeller du secours.

Dorval le suit lentement .... Il s'appuie sans dessein contre la porte.. ... Il y voit un verrouil ... Il le regarde ... le ferme ... tire son épée ..... en appuie le pommeau contre la terre. ... en dirige la pointe vers sa poitrine ... se penche la

corps sur le côté . . . leve les yeux au Ciel . . . les ramene sur lui . . . demeure ainsi quelque tems . . . pousse un profond soupir, & se laisse tomber.

Charles arrive; il trouve la porte fermée; il appelle: on vient; on force la porte. On trouve Dorval baigné dans son sang & mort. Charles rentre en poussant des cris. Les autres domestiques restent autour du cadavre. Constance arrive. Frappée de ce spectacle, elle crie, elle court égarée sur la scene, sans trop savoir ce qu'elle dit, ce qu'elle fait, où elle va. On enleve le cadavre de Dorval. Cependant Constance, tournée vers le lieu de la scene sanglante, est immobile dans un fauteuil, le visage couvert de ses mains.

Arrivent Clairville & Rosalie. Ils trouvent Constance dans cette situation; ils l'interrogent: elle se tait. Ils l'interrogent encore. Pour toute réponse, elle découvre son visage, détourne la tête, & leur montre de la main l'endroit teint du sang de Dorval.

Alors ce ne sont plus que des cris, des pleurs, du silence, & des cris.

Charles donne à Constance le paquet cacheté. C'est la vie & les dernieres volontés de Dorval. Mais à peine en a-t-elle lu les premieres lignes, que Clairville sort comme un furieux; Constance le suit. Justine & les domestiques emportent Rosalie qui se trouve mal, & la piece finit.

» Ah! m'écriai-je, ou je n'y entends rien, ou » voilà de la tragédie! A la vérité, ce n'est plus » l'épreuve de la vertu, c'est son désespoir. Peut- » être y auroit-il du danger à montrer l'homme » de bien réduit à cette extrêmité funeste? Mais » on n'en sent pas moins la force de la panto- » mime seule, & de la pantomime réunie au dis- » cours. Voilà les beautés que nous perdons, faute

» de scene & faute de hardiesse, en imitant servilement nos prédécesseurs, & laissant la nature & la vérité..... Mais Dorval ne parle point.... Mais peut-il y avoir de discours qui frappent autant que son action & son silence?... Qu'on lui fasse dire quelques mots par intervalle, cela se peut; mais il ne faut pas oublier qu'il est rare que celui qui parle beaucoup, se tue «.

Je me levai, j'allai trouver Dorval. Il erroit parmi les arbres, & il me paroissoit absorbé dans ses pensées. Je crus qu'il étoit à propos de garder son papier, & il ne me le redemanda pas.

» Si vous êtes convaincu, me dit-il, que ce soit là de la tragédie, & qu'il y ait entre la tragédie & la comédie un genre intermédiaire; voilà donc deux branches du genre dramatique qui sont encore incultes, & qui n'attendent que des hommes. Faites des comédies dans le genre sérieux; faites des tragédies domestiques, & soyez sûr qu'il y a des applaudissemens & une immortalité qui vous sont réservés. Sur-tout négligez les coups de théâtre; cherchez des tableaux; rapprochez-vous de la vie réelle; & ayez d'abord un espace qui permette l'exercice de la pantomime dans toute son étendue.... On dit qu'il n'y a plus de grandes passions tragiques à émouvoir; qu'il est impossible de présenter les sentimens élevés d'une maniere neuve & frappante. Cela peut être dans la tragédie telle que les Grecs, les Romains, les François, les Italiens, les Anglois & tous les peuples de la terre l'ont composée. Mais la tragédie domestique aura une autre action, un autre ton, & un sublime qui lui sera propre. Je le sens ce sublime; il est dans ces mots d'un pere qui disoit à son fils qui le nourrissoit dans sa vieillesse;

Mon fils, nous sommes quittes : je t'ai donné la vie, & tu me l'as rendue ; & dans ceux-ci d'un autre pere qui disoit au sien : *Dites toujours la vérité ; ne promettez rien à personne que vous ne vouliez tenir ; je vous en conjure par ces pieds que je réchauffois dans mes mains, quand vous étiez au berceau*«.

» Mais cette tragédie nous intéressera-t-elle ? «

» Je vous le demande. Elle est plus voisine de nous ; c'est le tableau des malheurs qui nous environnent. Quoi ! vous ne concevez pas l'effet que produiroient sur vous une scene réelle, des habits vrais, des discours proportionnés aux actions, des actions simples, des dangers dont il est impossible que vous n'ayez tremblé pour vos parens, vos amis, pour vous-même ? Un renversement de fortune ; la crainte de l'ignominie ; les suites de la misere ; une passion qui conduit l'homme à sa ruine, de sa ruine au désespoir, du désespoir à une mort violente, ne sont pas des événemens rares ; & vous croyez qu'ils ne vous affecteroient pas autant que la mort fabuleuse d'un tyran, ou le sacrifice d'un enfant aux autels des Dieux d'Athenes, ou de Rome ? ... Mais vous êtes distrait . . . Vous rêvez. . . . Vous ne m'écoutez pas . . . .

» Votre ébauche tragique m'obsede . . . Je vous
» vois errer sur la scene . . . détourner vos pieds
» de votre valet prosterné ... fermer le verrouil ...
» tirer votre épée . . . . L'idée de cette panto-
» mime me fait frémir . . . . . . Je ne crois pas
» qu'on en soutînt le spectacle ; & toute cette
» action est peut-être de celles qu'il faut met-
» tre en récit. Voyez «.

» Je crois qu'il ne faut ni réciter, ni montrer au spectateur un fait sans vraisemblance ; & qu'entre les actions vraisemblables, il est facile de

distinguer celles qu'il faut exposer aux yeux, de celles qu'on doit renvoyer derriere la scène. Il faut que j'applique mes idées à la tragédie connue; je ne peux tirer mes exemples d'un genre qui n'existe pas encore parmi nous.

Lorsqu'une action est simple, je crois qu'il faut plutôt la représenter que la réciter. La vue de Mahomet tenant un poignard levé sur le sein d'Irene, incertain entre l'ambition qui le presse d'enfoncer, & la passion qui retient son bras, est un tableau frappant. La commisération qui nous substitue toujours à la place du malheureux, & jamais du méchant, agitera mon ame. Ce ne sera pas sur le sein d'Irene, c'est sur le mien que je verrai le poignard suspendu & vacillant .... Cette action est trop simple pour être mal imitée. Mais si l'action se complique; si les incidens se multiplient, il s'en rencontrera facilement quelques-uns qui me rappelleront que je suis dans un parterre; que tous ces personnages sont des Comédiens; & que ce n'est point un fait qui se passe. Le récit au contraire me transportera au delà de la scene. J'en suivrai toutes les circonstances. Mon imagination les réalisera comme je les ai vues dans la nature. Rien ne se démentira. Le Poëte aura dit :

Entre les deux partis Calcas s'est avancé ;
L'œil farouche, l'air sombre, & le poil hérissé,
Terrible, & plein du Dieu qui l'agitoit sans doute.
ou, *les ronces dégoûtantes*
Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.

Où est l'Acteur qui me montrera Calcas tel qu'il est dans ces vers ? Grandval s'avancera d'un pas noble & fier entre les deux partis. Il aura l'air sombre ; peut-être même, l'œil farouche. Je re-

connoîtrai à son action, à son geste, la présence intérieure d'un démon qui le tourmente. Mais, quelque terrible qu'il soit, ses cheveux ne se hérisseront point sur sa tête. L'imitation dramatique ne va pas jusques-là.

Il en sera de même de la plupart des autres images qui animent ce récit. L'air obscurci de traits; une armée en tumulte; la terre arrosée de sang; une jeune Princesse le poignard enfoncé dans le sein; les vents déchaînés; le tonnerre retentissant au haut des airs; le ciel allumé d'éclairs; la mer qui écume & mugit. Le Poëte a peint toutes ces choses; l'imagination les voit; l'art ne les imite point.

Mais il y a plus: un goût dominant de l'ordre dont je vous ai déja entretenu, nous contraint à mettre de la proportion entre les êtres. Si quelque circonstance nous est donnée au dessus de la nature commune, elle agrandit le reste dans notre pensée. Le Poëte n'a rien dit de la stature de Calcas; mais je la vois; je la proportionne à son action. L'exagération intellectuelle s'échappe de-là, & se répand sur tout ce qui approche de cet objet. La scene réelle eût été petite, foible, mesquine, fausse, ou manquée. Elle devient grande, forte, vraie, & même énorme dans le récit. Au théatre, elle eût été fort au dessous de la nature; je l'imagine un peu au delà. C'est ainsi que dans l'Epopée, les hommes poétiques deviennent un peu plus grands que les hommes vrais.

Voilà les principes. Appliquez-les vous-même à l'action de mon esquisse tragique: l'action n'est-elle pas simple «?

» Elle l'est «.

» Y a-t-il quelque circonstance qu'on ne puisse imiter sur la scene? «

» Aucune «.

» L'effet en sera-t-il terrible ? «

» Que trop peut-être. Qui sait si nous irions » chercher au théatre des impressions aussi fortes ? » On veut être attendri, touché, effrayé ; mais » jusqu'à un certain point «.

» Pour juger sainement, expliquons-nous. Quel est l'objet d'une composition dramatique ? «

» C'est, je crois, d'inspirer aux hommes l'a» mour de la vertu, l'horreur du vice « ....

» Ainsi, dire qu'il ne faut les émouvoir que jusqu'à un certain point, c'est prétendre qu'il ne faut pas qu'ils sortent d'un spectacle trop épris de la vertu, trop éloignés du vice. Il n'y auroit point de poétique pour un peuple qui seroit aussi pusillanime. Que seroit-ce que le goût ? & que deviendroit l'art, si l'on se refusoit à son énergie, & si l'on posoit des barrieres arbitraires à ses effets ? «

» Il me resteroit encore quelques questions à » vous faire sur la nature du tragique domesti» que & bourgeois, comme vous l'appellez ; mais » j'entrevois vos réponses. Si je vous demandois » pourquoi dans l'exemple que vous m'en avez » donné, il n'y a point de scenes alternative» ment muettes & parlées ; vous me répondriez, » sans doute, que tous les sujets ne comportent » pas ce genre de beautés «.

» Cela est vrai «.

» Mais quels seront les sujets de ce comique » sérieux que vous regardez comme une branche » nouvelle du genre dramatique ? Il n'y a dans la » nature humaine qu'une douzaine, tout au plus, » de caracteres vraiment comiques, & marqués » de grands traits «.

» Je le pense «.

» Les petites différences qui se remarquent dans » les caracteres des hommes, ne peuvent être

» maniées aussi heureusement que les caracteres
» tranchés «.

» Je le pense. Mais savez-vous ce qui s'ensuit de-là ? . . . . Que ce ne sont plus, à proprement parler, les caracteres qu'il faut mettre sur la scene, mais les conditions. Jusqu'à présent, dans la comédie, le caractere a été l'objet principal, & la condition n'a été que l'accessoire; il faut que la condition devienne aujourd'hui l'objet principal, & que le caractere ne soit que l'accessoire. C'est du caractere qu'on tiroit toute l'intrigue; on cherchoit en général les circonstances qui le faisoient sortir, & l'on enchaînoit ces circonstances: c'est la condition, ses devoirs, ses avantages, ses embarras qui doivent servir de base à l'ouvrage. Il me semble que cette source est plus féconde, plus étendue, & plus utile que celle des caracteres. Pour peu que le caractere fût chargé, un spectateur pouvoit se dire à lui-même, ce n'est pas moi. Mais il ne peut se cacher que l'état qu'on joue devant lui ne soit le sien; il ne peut méconnoître ses devoirs : il faut absolument qu'il s'applique ce qu'il entend «.

» Il me semble qu'on a déja traité plusieurs de
» ces sujets «.

» Cela n'est pas. Ne vous y trompez point «.

„ N'avons-nous pas des Financiers dans nos
„ Pieces " ?

„ Sans doute, il y en a; mais le Financier n'est pas fait ".

„ On auroit de la peine à en citer une sans un
„ pere de famille ".

„ J'en conviens; mais le Pere de Famille n'est pas fait : en un mot, je vous demanderai si les devoirs des conditions, leurs avantages, leurs inconvéniens, leurs dangers ont été mis sur la Scene;

si c'est la base de l'intrigue & de la morale de nos Pieces ; ensuite, si ces devoirs, ces avantages, ces inconvéniens, ces dangers ne nous montrent pas tous les jours les hommes dans des situations très-embarrassantes " ?

„ Ainsi, vous voudriez qu'on jouât l'Homme de „ lettres, le Philosophe, le Commerçant, le Juge, „ l'Avocat, le Politique, le Citoyen, le Magistrat, „ le grand Seigneur, l'Intendant ".

„ Ajoutez à cela toutes les relations, le Pere de famille, l'Epoux, la Sœur, les Freres. Le Pere de famille! Quel sujet dans un siecle tel que le nôtre, où il ne paroît pas qu'on ait la moindre idée de ce que c'est qu'un Pere de famille!

Songez qu'il se forme tous les jours des conditions nouvelles. Songez que rien peut-être ne nous est moins connu que les conditions, & ne doit nous intéresser davantage. Nous avons chacun notre état dans la société; mais nous avons à faire des hommes de tous les états.

Les conditions! Combien de détails importans, d'actions publiques & domestiques; de vérités inconnues, de situations nouvelles à tirer de ce fonds! Et les conditions n'ont-elles pas entr'elles les mêmes contrastes que les caracteres? Et le Poëte ne pourra-t-il pas les opposer?

Mais ces sujets n'appartiennent pas seulement au genre sérieux : ils deviendront comiques ou tragiques, selon le génie de l'homme qui s'en saisira.

Telle est encore la vicissitude des ridicules & des vices, que je crois qu'on pourroit faire un Misanthrope nouveau tous les cinquante ans. Et n'en est-il pas ainsi de beaucoup d'autres caracteres " ?

„ Ces idées ne me déplaisent pas. Me voilà tout

„ disposé à entendre la premiere Comédie dans le „ genre sérieux, ou la premiere Tragédie bour- „ geoise qu'on représentera. J'aime qu'on étende „ la sphere de nos plaisirs. J'accepte les ressources „ que vous offrez; mais laissez-nous encore cel- „ les que nous avons. Je vous avoue que le genre „ merveilleux me tient à cœur. Je souffre à le voir „ confondu avec le genre burlesque, & chassé du „ systême de la nature & du genre dramatique; „ Quinault mis à côté de Scarron & de Dassouci! „ Ah, Dorval, Quinault « !

» Personne ne lit Quinault avec plus de plaisir que moi. C'est un Poëte plein de graces, qui est toujours tendre & facile, & souvent élevé. J'espere vous montrer un jour jusqu'où je porte la connoissance & l'estime des talens de cet homme unique, & quel parti on auroit pu tirer de ses Tragédies, telles qu'elles sont. Mais il s'agit de son genre que je trouve mauvais. Vous m'abandonnez, je crois, le *Monde burlesque*. Et le *Monde enchanté*, vous est-il mieux connu? A quoi en comparez-vous les peintures, si elles n'ont aucun modele subsistant dans la nature?

Le genre burlesque & le genre merveilleux n'ont point de poëtique, & n'en peuvent avoir. Si l'on hasarde sur la Scene lyrique un trait nouveau, c'est une absurdité qui ne se soutient que par des liaisons plus ou moins éloignées avec une absurdité ancienne. Le nom & les talens de l'Auteur y font aussi quelque chose. Moliere allume des chandelles tout autour du *Bourgeois Gentilhomme*; c'est une extravagance qui n'a pas de bon sens; on en convient, & l'on en rit. Un autre imagine des hommes qui deviennent petits à mesure qu'ils font des sottises. Il y a dans cette fiction une allégorie sensée, & il est sifflé. Angélique se rend invisible à son amant

amant par le pouvoir d'un anneau qui ne la cache à aucun des spectateurs, & cette machine ridicule ne choque personne. Qu'on mette un poignard dans la main d'un méchant qui en frappe ses ennemis, & qui ne blesse que lui-même. C'est assez le sort de la méchanceté; & rien n'est plus incertain que le succès de ce poignard merveilleux.

Je ne vois, dans toutes ces inventions dramatiques, que des contes semblables à ceux dont on berce les enfans. Croit-on qu'à force de les embellir, ils prendront assez de vraisemblance pour intéresser des hommes sensés? L'Héroïne de la *Barbe-bleue* est au haut d'une tour; elle entend au pied de cette tour la voix terrible de son tyran: elle va périr, si son libérateur ne paroît. Sa sœur est à ses côtés; ses regards cherchent au loin ce libérateur. Croit-on que cette situation ne soit pas aussi belle qu'aucune du Théatre lyrique; & que la question, *Ma sœur, ne voyez-vous rien venir*, soit sans pathétique? Pourquoi donc n'attendrit-elle pas un homme sensé, comme elle fait pleurer les petits enfans? C'est qu'il y a une Barbe-bleue qui détruit son effet «.

» Et vous pensez qu'il n'y a aucun ouvrage dans » le genre, soit burlesque, soit merveilleux, où l'on » ne rencontre quelques poils de cette Barbe «.

» Je le crois; mais je n'aime pas votre expression: elle est burlesque, & le burlesque me déplaît par-tout «.

„ Je vais tâcher de réparer cette faute par quel„ que observation plus grave. Les Dieux du Théa„ tre lyrique ne sont-ils pas les mêmes que ceux „ de l'Epopée? Et pourquoi, je vous prie, Vénus „ n'auroit-elle pas aussi bonne grace à se désoler „ sur la Scene, de la mort d'Adonis, qu'à pousser

„ des cris dans l'*Iliade*, de l'égratignure légere
„ qu'elle a reçue de la lance de Diomede, ou qu'à
„ soupirer en voyant l'endroit de sa belle main
„ blanche, où la peau meurtrie commençoit à
„ noircir? N'est-ce pas dans le Poëme d'Homere
„ un tableau charmant que celui de cette Déesse
„ en pleurs, renversée sur le sein de sa mere Dio-
„ né? Pourquoi ce tableau plairoit-il moins dans
„ une composition lyrique"?

„ Un plus habile que moi vous répondra que les embellissemens de l'Epopée, convenables aux Grecs, aux Romains, aux Italiens du quinzieme & du seizieme siecles, sont proscrits parmi les François, & que les Dieux de la Fable, les Oracles, les Héros invulnérables, les aventures romanesques, ne sont plus de saison.

Et j'ajouterai qu'il y a bien de la différence entre peindre à mon imagination, & mettre en action sous mes yeux. On fait adopter à mon imagination tout ce qu'on veut; il ne s'agit que de s'en emparer. Il n'en est pas ainsi de mes sens. Rappellez-vous les principes que j'établissois tout à l'heure sur les choses, même vraisemblables, qu'il convenoit, tantôt de montrer, tantôt de dérober aux spectateurs. Les mêmes distinctions que je faisois s'appliquent plus sévérement encore au genre merveilleux: en un mot, si ce systême ne peut avoir la vérité qui convient à l'Epopée, comment pourroit-il nous intéresser sur la Scene?

Pour rendre pathétiques les conditions élevées, il faut donner de la force aux situations: il n'y a que ce moyen d'arracher de ces ames froides & contraintes l'accent de la Nature, sans lequel les grands effets ne se produisent point. Cet accent s'affoiblit à mesure que les conditions s'élevent. Ecoutez Agamemnon:

Encor si je pouvois, libre dans mon malheur,
Par des larmes au moins soulager ma douleur;
Tristes destins des Rois! Esclaves que nous sommes,
Et des rigueurs du sort, & des discours des hommes!
Nous nous voyons sans cesse assiégés de témoins,
Et les plus malheureux osent pleurer le moins.

Les Dieux doivent-ils se respecter moins que les Rois? Si Agamemnon, dont on va immoler la fille, craint de manquer à la dignité de son rang, quelle sera la situation qui fera descendre Jupiter du sien!

» Mais la Tragédie ancienne est pleine de Dieux; » & c'est Hercule qui dénoue cette fameuse Tragé» die de *Philoctete*, à laquelle vous prétendez qu'il » n'y a pas un mot à ajouter ni à retrancher «.

» Ceux qui se livrerent les premiers à une étude suivie de la nature humaine, s'attacherent d'abord à distinguer les passions, à les connoître, & à les caractériser. Un homme en conçut les idées abstraites, & ce fut un Philosophe. Un autre donna du corps & du mouvement à l'idée, & ce fut un Poëte. Un troisieme tailla le marbre à cette ressemblance, & ce fut un Statuaire. Un quatrieme fit prosterner le Statuaire au pied de son ouvrage, & ce fut un Prêtre. Les Dieux du paganisme ont été faits à la ressemblance de l'homme. Qu'est-ce que les Dieux d'Homere, d'Eschile, d'Euripide & de Sophocle? Les vices des hommes, leurs vertus & les grands phénomenes de la Nature personnifiés. Voilà la véritable théogonie: voilà le coup-d'œil sous lequel il faut voir Saturne, Jupiter, Mars, Apollon, Vénus, les Parques, l'Amour & les Furies.

Lorsqu'un Payen étoit agité de remords, il pensoit réellement qu'une Furie travailloit au-dedans de lui-même; & quel trouble ne devoit-il donc

pas éprouver à l'aspect de ce fantôme parcourant la Scene, une torche à la main, la tête hérissée de serpens, & présentant aux yeux du coupable des mains teintes de sang ! Mais nous qui connoissons la vanité de toutes ces superstitions ! Nous «.!

» Eh bien, il n'y a qu'à substituer nos Diables » aux Euménides «.

» Il y a trop peu de foi sur la terre..... Et puis nos Diables sont d'une figure si gothique....... de si mauvais goût... Est-il étonnant que ce soit Hercule qui dénoue le *Philoctete* de Sophocle ? Toute l'intrigue de la Piece est fondée sur ses fleches ; & cet Hercule avoit dans les Temples une statue, au pied de laquelle le peuple se prosternoit tous les jours.

Mais savez-vous quelle fut la suite de l'union de la superstition nationale & de la poésie ? C'est que le Poëte ne put donner à ses Héros des caracteres tranchés. Il eût doublé les êtres : il auroit montré la même passion sous la forme d'un Dieu & sous celle d'un homme.

Voilà la raison pour laquelle les Héros d'Homere sont presque des personnages historiques.

Mais lorsque la Religion Chrétienne eut chassé des esprits la croyance des Dieux du paganisme, & contraint l'artiste à chercher d'autres sources d'illusion, le systême poétique changea. Les hommes prirent la place des Dieux, & on leur donna un caractere plus un «.

» Mais l'unité de caractere un peu rigoureuse- » ment prise, n'est-elle pas une chimere «.

» Sans doute «.

» On abandonna donc la vérité « ?

» Point du tout. Rappellez-vous qu'il ne s'agit sur la Scene que d'une seule action ; que d'une circonstance de la vie ; que d'un intervalle très-court,

pendant lequel il eſt vraiſemblable qu'un homme a conſervé ſon caractere «.

» Et dans l'Epopée, qui embraſſe une grande » partie de la vie, une multitude prodigieuſe d'é» vénemens différens, des ſituations de toute eſ» pece, comment faudra-t-il peindre les hommes «?

» Il me ſemble qu'il y a bien de l'avantage à rendre les hommes tels qu'ils ſont; ce qu'ils devroient être, eſt une choſe trop ſyſtématique & trop vague pour ſervir de baſe à un art d'imitation. Il n'y a rien de ſi rare qu'un homme tout-à-fait méchant, ſi ce n'eſt peut-être un homme tout-à-fait bon. Lorſque Thétis trempa ſon fils dans le Styx, il en ſortit ſemblable à Therſite par le talon. Thétis eſt l'image de la Nature «.

Ici Dorval s'arrêta; puis il reprit: » Il n'y a de beautés durables que celles qui ſont fondées ſur des rapports avec les êtres de la nature. Si l'on imaginoit les êtres dans une viciſſitude rapide, toute peinture ne repréſentant qu'un inſtant qui fuit, toute imitation ſeroit ſuperflue. Les beautés ont dans les arts le même fondement que les vérités dans la Philoſophie. Qu'eſt-ce que la vérité? La conformité de nos jugemens avec les êtres. Qu'eſt-ce que la beauté d'imitation? La conformité de l'image avec la choſe.

Je crains bien que ni les Poëtes, ni les Muſiciens, ni les Décorateurs, ni les Danſeurs, n'aient pas encore une idée véritable de leur Théatre. Si le genre lyrique eſt mauvais, c'eſt le plus mauvais de tous les genres; s'il eſt bon, c'eſt le meilleur; mais peut-il être bon, ſi l'on ne s'y propoſe point l'imitation de la nature, & de la nature la plus forte? A quoi bon mettre en poéſie ce qui ne valoit pas la peine d'être conçu? en chant, ce qui ne valoit pas la peine d'être récité? Plus on dé-

pense sur un fonds, plus il importe qu'il soit bon. N'est-ce pas prostituer la Philosophie, la Poésie, la Musique, la Peinture, la Danse, que de les occuper d'une absurdité? Chacun de ces arts en particulier a pour but l'imitation de la Nature; & pour employer leur magie réunie, on fait choix d'une fable. Et l'illusion n'est-elle pas déja assez éloignée? Et qu'a de commun avec la métamorphose ou le sortilege, l'ordre universel des choses qui doit toujours servir de base à la raison poétique? Des hommes de génie ont ramené, de nos jours, la Philosophie du Monde intelligible dans le Monde réel. Ne s'en trouvera-t-il point un qui rende le même service à la poésie lyrique, & qui la fasse descendre des régions enchantées sur la terre que nous habitons?

Alors on ne dira plus d'un Poëme lyrique, que c'est un ouvrage choquant dans le sujet, qui est hors de la nature; dans les principaux personnages, qui sont imaginaires; dans la conduite, qui n'observe souvent, ni unité de tems, ni unité de lieu, ni unité d'action, & où tous les arts d'imitation semblent n'avoir été réunis que pour affoiblir l'expression des uns par les autres.

Un Sage étoit autrefois un Philosophe, un Poëte, un Musicien : ces talens ont dégénéré en se séparant. La sphere de la Philosophie s'est resserrée; les idées ont manqué à la Poésie; la force & l'énergie aux chants; & la sagesse, privée de ces organes, ne s'est plus fait entendre aux peuples avec le même charme. Un grand Musici n & un grand Poëte lyrique répareroient tout le mal.

Voilà donc encore une carriere à remplir. Qu'il se montre cet homme de génie qui doit placer la véritable Tragédie, la véritable Comédie sur le Théatre lyrique; qu'il s'écrie, comme le Prophete

du peuple hébreu dans son enthousiasme : *Adducite mihi Psaltem*; qu'on m'amene un Musicien, & il le fera naître.

Le genre lyrique d'un peuple voisin a des défauts sans doute; mais beaucoup moins qu'on ne pense. Si le Chanteur s'assujettissoit à n'imiter à la cadence que l'accent inarticulé de la passion dans les airs de sentimens, ou que les principaux phénomenes de la nature dans les airs qui font tableau, & que le Poëte sût que son ariette doit être la péroraison de sa Scene, la réforme seroit bien avancée «.

» Et que deviendroient nos Ballets «?

» La danse? La danse attend encore un homme de génie: elle est mauvaise par-tout, parce qu'on soupçonne à peine que c'est un genre d'imitation. La danse est à la pantomime, comme la poésie est à la prose, ou plutôt comme la déclamation naturelle est au chant: c'est une pantomime mesurée. Je voudrois bien qu'on me dît ce que signifient toutes ces danses, telles que le menuet, le passepied, le rigaudon, l'allemande, la sarabande, où l'on suit un chemin tracé. Cet homme se déploie avec une grace infinie: il ne fait aucun mouvement où je n'apperçoive de la facilité, de la douceur & de la noblesse; mais qu'est-ce qu'il imite? Ce n'est pas-là savoir chanter, c'est savoir solfier.

Une danse est un poëme; ce poëme devroit donc avoir sa représentation séparée: c'est une imitation par les mouvemens, qui suppose le concours du Poëte, du Peintre, du Musicien & du Pantomime: elle a son sujet: ce sujet peut être distribué par Actes & par Scenes. La Scene a son récitatif libre ou obligé, & son ariette «.

» Je vous avoue que je ne vous entends qu'à » moitié, & que je ne vous entendrois point du

» tout, sans une feuille volante qui parut il y a
» quelques années. L'Auteur, mécontent du Ballet
» qui termine le Devin du village, en proposoit
» un autre ; & je me trompe fort, ou ses idées ne
» sont pas éloignées des vôtres «.

» Cela peut être «.

» Un exemple acheveroit de m'éclairer «.

» Un exemple ? Oui. On peut en imaginer un ; & je vais y rêver «.

Nous fîmes quelques tours d'allées sans mot dire ; Dorval rêvoit à son exemple de la danse, & moi je repassois dans mon esprit quelques-unes de ses idées. Voici à peu près l'exemple qu'il me donna : » Il est commun, me dit-il ; mais j'y appliquerai mes idées aussi facilement que s'il étoit plus voisin de la Nature & plus piquant.

Sujet. Un petit paysan & une jeune paysanne reviennent des champs sur le soir : ils se rencontrent dans un bosquet voisin de leur hameau ; & ils se proposent de répéter une danse qu'ils doivent exécuter ensemble le Dimanche prochain sous le grand orme.

ACTE PREMIER.

Scene premiere. Leur premier mouvement est d'une surprise agréable : ils se témoignent cette surprise par une *pantomime.*

Ils s'approchent : ils se saluent. Le petit paysan propose à la jeune paysanne de répéter leur leçon : elle lui répond qu'il est tard, qu'elle craint d'être grondée. Il la presse : elle accepte : ils posent à terre les instrumens de leurs travaux : voilà un *récitatif.* Les pas marchés & la pantomime non mesurée sont le récitatif de la danse. Ils répetent leur danse ; ils se recordent le geste & les

pas; ils se reprennent; ils recommencent; ils sont mieux; ils s'approuvent; ils se trompent; ils se dépitent; c'est un récitatif, qui peut être coupé d'une *ariette* de dépit. C'est à l'orchestre à parler; c'est à lui à rendre les discours, à imiter les actions. Le Poëte a dicté à l'orchestre ce qu'il doit dire; le Musicien l'a écrit; le Peintre a imaginé les tableaux; c'est au Pantomime à former les pas & les gestes. D'où vous concevez facilement que si la danse n'est pas écrite comme un Poëme; si le Poëte a mal fait le discours; s'il n'a pas su trouver des tableaux agéables; si le Danseur ne sait pas jouer; si l'orchestre ne sait pas parler, tout est perdu.

Scene II. Tandisqu'ils sont occupés à s'instruire, on entend des sons effrayans. Nos enfans en sont troublés; ils s'arrêtent; ils écoutent; le bruit cesse; ils se rassurent; ils continuent; ils sont interrompus & troublés derechef par les mêmes sons: c'est un *récitatif* mêlé d'un peu de *chant*: il est suivi d'une pantomime de la jeune paysanne qui veut se sauver, & du jeune paysan qui la retient. Il dit ses raisons; elle ne veut pas les entendre, & il se fait entr'eux un *duo* fort vif.

Ce *duo* a été précédé d'un bout de récitatif, composé de petits gestes du visage, du corps & des mains de ces enfans, qui se montroient l'endroit d'où le bruit est venu.

La jeune paysanne s'est laissé persuader; & ils étoient en fort bon train de répéter leur danse, lorsque deux paysans plus âgés, déguisés d'une maniere effrayante & comique, s'avancent à pas lents.

Scene III. Ces paysans déguisés exécutent, au bruit d'une symphonie sourde, toute l'action qui peut épouvanter des enfans. Leur approche est

caracteres, peut-être dans tous les genres.

La pantomime à lier étroitement avec l'action dramatique.

La Scene à changer, & les tableaux à substituer aux coups de théatre. Source nouvelle d'invention pour le Poëte, & d'étude pour le Comédien. Car que sert au Poëte d'imaginer des tableaux, si le Comédien demeure attaché à sa disposition symmétrique & à son action compassée ?

La tragédie réelle à introduire sur le théatre lyrique.

Enfin, la danse à réduire sous la forme d'un véritable poëme, à écrire, & à séparer de tout autre art d'imitation «.

» Quelle tragédie voudriez-vous établir sur la
» Scene lyrique « ?

» L'ancienne «.

» Pourquoi pas la tragédie domestique « ?

» C'est que la tragédie, & en général toute composition destinée pour la Scene lyrique, doit être mesurée; & que la tragédie domestique me semble exclure la versification «.

» Mais croyez-vous que ce genre fournit au
» Musicien toute la ressource convenable à son
» art ? Chaque art a ses avantages. Il semble qu'il
» en soit d'eux, comme des sens. Les sens ne
» sont tous qu'un toucher; tous les arts qu'une
» imitation. Mais chaque sens touche, & chaque
» art imite, d'une maniere qui lui est propre «.

» Il y a en musique deux styles; l'un simple, & l'autre figuré. Qu'aurez-vous à dire, si je vous montre, sans sortir de mes Poëtes dramatiques, des morceaux sur lesquels le Musicien peut déployer à son choix toute l'énergie de l'un ou toute la richesse de l'autre ? Quand je dis *le Musicien*, j'entends l'homme qui a le génie de son art; c'est

un autre que celui qui ne sait qu'enfiler des modulations & combiner des notes «.

» Dorval, un de ces morceaux, s'il vous » plaît « ?

» Très-volontiers. On dit que Lulli même avoit remarqué celui que je vais vous citer : ce qui prouveroit peut-être qu'il n'a manqué à cet artiste que des poëmes d'un autre genre, & qu'il se sentoit un génie capable des plus grandes choses.

Clytemnestre à qui l'on vient d'arracher sa fille pour l'immoler, voit le coûteau du Sacrificateur levé sur son sein; son sang qui coule, un Prêtre qui consulte les Dieux dans son cœur palpitant. Troublée de ces images, elle s'écrie :

O mere infortunée !
De festons odieux ma fille couronnée,
Tend la gorge aux coûteaux, par son pere apprêtés.
Calças va dans son sang.... Barbares, arrêtes;
C'est le pur sang du Dieu qui lance le tonnerre.
J'entends gronder la foudre & sens trembler la terre.
Un Dieu vengeur, un Dieu fait retentir ces coups.

Je ne connois ni dans Quinault, ni dans aucun Poëte des vers plus lyriques, ni de situation plus propre à l'imitation musicale. L'état de Clytemnestre doit arracher de ses entrailles le cri de la Nature; & le Musicien le portera à mes oreilles, dans toutes ses nuances.

S'il compose ce morceau dans le style simple, il se remplira de la douleur, du désespoir de Clytemnestre; il ne commencera à travailler que quand il se sentira pressé par les images terribles qui obsédoient Clytemnestre. Le beau sujet pour un récitatif obligé, que les premiers vers! Comme on en peut couper les différentes phrases par une ritournelle plaintive.. *O Ciel! O mere in-*

fortunée ! ... Premier jour pour la ritournelle. ... *De festons odieux ma fille couronnée....* second jour.... *Tend la gorge aux coûteaux, par son pere apprêtés*... troisieme jour... *Par son pere !* ... quatrieme jour.... *Calcas va dans son sang*... cinquieme jour... Quels caracteres ne peut-on pas donner à cette symphonie ?... Il me semble que je l'entends.... Elle me peint la plainte... la douleur.... l'effroi.. l'horreur ... la fureur...

L'air commence à *barbares, arrêtez* ! Que le Musicien me déclame ce *barbares*, cet *arrêtez*, en tant de manieres qu'il voudra ; il sera d'une stérilité bien surprenante, si ces mots ne sont pas pour lui une source inépuisable de mélodies ...

Vivement, *barbares, barbares, arrêtez, arrêtez... C'est le pur sang du Dieu qui lance le tonnerre... c'est le sang... c'est le pur sang du Dieu qui lance le tonnerre.... Ce Dieu vous voit... vous entend... vous menace, barbares ... arrêtez !.... J'entends gronder la foudre... je sens trembler la terre ... arrêtez... Un Dieu, un Dieu vengeur fait retentir ces coups... arrêtez, barbares..... Mais rien ne les arrête.... Ah ma fille!.... ah mere infortunée ! ... Je la vois ... je vois couler son sang.... elle meurt.... ah, barbares ! ô Ciel !*... Quelle variété de sentimens & d'images ?

Qu'on abandonne ces vers à Mademoiselle Dumenil ; voilà, ou je me trompe fort, le désordre qu'elle y répandra ; voilà les sentimens qui se succéderont dans son ame ; voilà ce que son génie lui suggérera, & c'est sa déclamation que le Musicien doit imaginer & écrire. Qu'on en fasse l'expérience, & l'on verra la Nature ramener l'Actrice & le Musicien sur les mêmes idées.

Mais le Musicien prend-il le style figuré ? autre déclamation ; autres idées ; autre mélodie.

Il fera exécuter par la voix, ce que l'autre a réservé pour l'instrument. Il fera gronder la foudre ; il la lancera; il la fera tomber en éclats ; il me montrera Clytmnestre effrayant les meurtriers de sa fille, par l'image du Dieu dont ils vont répandre le sang. Il portera cette image à mon imagination, déja ébranlée par le pathétique de la poésie & de la situation, avec le plus de vérité & de force qu'il lui sera possible. Le premier s'étoit entiérement occupé des accents de Clytemnestre ; celui-ci s'occupe un peu de son expression. Ce n'est plus la mere d'Iphigénie que j'entends : c'est la foudre qui gronde ; c'est la terre qui tremble ; c'est l'air qui retentit de bruits effrayans.

Un troisieme tentera la réunion des avantages des deux styles. Il saisira le cri de la Nature, lorsqu'il se produit violent & inarticulé, & il en fera la base de sa mélodie. C'est sur les cordes de cette mélodie qu'il fera gronder la foudre, & qu'il lancera le tonnerre. Il entreprendra peut-être de montrer le Dieu vengeur ; mais il fera sortir à travers les différens traits de cette peinture, les cris d'une mere éplorée.

Mais, quelque prodigieux génie que puisse avoir cet artiste, il n'atteindra point un de ces buts, sans s'écarter de l'autre. Tout ce qu'il accordera à des tableaux sera perdu pour le pathétique : le tout produira plus d'effet sur les oreilles, moins sur l'ame. Ce compositeur sera plus admiré des artistes, moins des gens de goût.

Et ne croyez pas que ce soient ces mots parasites du style lyrique, *lancer... gronder.. trembler...* qui fassent le pathétique de ce morceau ; c'est la passion dont il est animé. Et si le Musicien, négligeant le cri de la passion, s'amusoit à combiner des sons à la faveur de ces mots, le Poëte lui au-

roit tendu un cruel piege. Est-ce sur les idées, *lance*, *gronde*, *tremble*, ou sur celles-ci, *barbares*... *arrêtez*... *c'est le sang*... *c'est le pur sang d'un Dieu*... *d'un Dieu vengeur*... que la véritable déclamation appuiera?...

Mais voici un autre morceau dans lequel ce Musicien ne montrera pas moins de génie, s'il en a; & où il n'y a ni *lance*, ni *victoire*, ni *tonnerre*, ni *vol*, ni *gloire*, ni aucune de ces expressions qui feront le tourment d'un Poëte, tant qu'elles seront l'unique & pauvre ressource du Musicien.

RÉCITATIF OBLIGÉ.

Un Prêtre, environné d'une foule cruelle...
Portera sur ma fille... [sur ma fille]... une main criminelle...
Déchirera son sein... & d'un œil curieux...
Dans son cœur palpitant... consultera les Dieux...
Et moi qui l'amenai triomphante... adorée!...
Je m'en retournerai... seule... & désespérée...
Je verrai les chemins encore tout parfumés
Des fleurs dont sous ses pas on les avoit semés.

AIR.

Non, je ne l'aurai point amenée au supplice...
Ou vous ferez aux Grecs un double sacrifice.
Ni crainte, ni respect ne m'en peut détacher.
De mes bras tout sanglans il faudra l'arracher.
Aussi barbare époux, qu'impitoyable pere,
Venez, si vous l'osez, la ravir à sa mere.

Non, je ne l'aurai point amenée au supplice... Non... ni crainte, ni respect ne peut m'en détacher... Non.... barbare époux.... impitoyable pere, venez la ravir à sa mere... venez, si vous l'osez.. Voilà les idées principales qui occupoient l'ame de Clytemnestre, & qui occuperont le génie du Musicien.

Voilà mes idées ; je vous les communique d'autant plus volontiers, que si elles ne sont jamais d'une utilité bien réelle, il est impossible qu'elles nuisent, s'il est vrai, comme le prétend un des premiers hommes de la nation, que presque tous les genres de Littérature soient épuisés, & qu'il ne reste plus rien de grand à exécuter, même pour un homme de génie.

C'est aux autres à décider si cette espece de poétique que vous m'avez arrachée, contient quelques vues solides, ou n'est qu'un tissu de chimeres. J'en croirois volontiers M. de Voltaire ; mais ce seroit à la condition qu'il appuieroit ses jugemens de quelques raisons qui nous éclairassent. S'il y avoit sur la terre une autorité infaillible que je reconnusse, ce seroit la sienne «.

» On peut, si vous voulez, lui communiquer » vos idées “.

» J'y consens. L'éloge d'un homme habile & sincere peut me plaire ; sa critique, quelqu'amere qu'elle soit, ne peut m'affliger. J'ai commencé, il y a long-tems, à chercher mon bonheur dans un objet qui fût plus solide, & qui dépendît plus de moi que la gloire littéraire. Dorval mourra content, s'il peut mériter qu'on dise de lui, quand il ne sera plus : » *Son pere qui étoit si honnête homme,* » *ne fût pourtant pas plus honnête homme que lui.* «

» Mais si vous regardiez le bon ou le mauvais „ succès d'un ouvrage presque d'un œil indiffé» rent, quelle répugnance pourriez-vous avoir à » publier le vôtre ? «

» Aucune. Il y en a déja tant de copies. Constance n'en a refusé à personne. Cependant je ne voudrois pas qu'on présentât ma Piece aux Comédiens “.

» Pourquoi « ?

» Il est incertain qu'elle fût acceptée. Il l'est beaucoup plus encore qu'elle réussît. Une Piece qui tombe ne se lit guere. En voulant étendre l'utilité de celle-ci, on risqueroit de l'en priver tout-à-fait «.

„ Voyez cependant.... Il est un grand Prince „ qui connoît toute l'importance du genre drama- „ tique, & qui s'intéresse au progrès du goût na- „ tional (*). On pourroit le solliciter.... obte- „ nir "....

» Je le crois; mais réservons sa protection pour *le Pere de Famille.* Il ne nous la refusera pas, sans doute, lui qui a montré avec tant de courage combien il l'étoit... Ce sujet me tourmente, & je sens qu'il faudra que tôt ou tard je me délivre de cette fantaisie; car c'en est une, comme il en vient à tout homme qui vit dans la solitude.... Le beau sujet que *le Pere de Famille* !... C'est la vocation générale de tous les hommes... Nos enfans sont la source de nos plus grands plaisirs & de nos plus grandes peines... Ce sujet tiendra mes yeux sans cesse attachés sur mon pere... Mon pere !.... J'acheverai de peindre le bon Lysimond.... Je m'instruirai moi-même. . . Si j'ai des enfans, je ne serai pas fâché d'avoir pris avec eux des engagemens.....«

» Et dans quel genre *le Pere de Famille* " ?

» J'y ai pensé; & il me semble que la pente de ce sujet n'est pas la même que celle du *Fils naturel*. Le *Fils naturel* a des nuances de la tragédie; le pere de famille prendra une teinte comique. «

„ Seriez-vous assez avancé pour savoir cela « ?

» Oui... retournez à Paris... Publiez le septieme volume de l'Encyclopédie... Venez vous reposer

[*] Monseigneur le Duc d'Orléans.

ici. . . . & comptez que le pere de famille ne se fera point, ou qu'il sera fait avant la fin de vos vacances. . . Mais, à propos, on dit que vous partez bientôt «.

» Après demain «.

» Comment, après demain ? »

» Oui «.

» Cela est un peu brusque. . . . Cependant arrangez-vous comme il vous plaira. . . . il faut absolument que vous fassiez connoissance avec Constance, Clairville & Rosalie. . . Seriez-vous homme à venir ce soir demander à souper à Clairville ? «

Dorval vit que je consentois, & nous reprîmes aussi-tôt le chemin de la maison. Quel accueil ne fit-on pas à un homme présenté par Dorval ? En un moment je fus de la famille. On parla devant & après le souper, Gouvernement, Religion, Politique, Belles-Lettres, Philosophie; mais quelle que fût la diversité des sujets, je reconnus toujours le caractere que Dorval avoit donné à chacun de ses personnages. Il avoit le ton de la mélancolie; Constance, le ton de la raison; Rosalie, celui de l'ingénuité; Clairville, celui de la passion; moi, celui de la bonhommie.

FIN.



LE PERE DE FAMILLE
Acte. Vme. Scene XII.

LE
PERE DE FAMILLE,
COMÉDIE
EN CINQ ACTES, ET EN PROSE.

Ætatis cujusque notandi sunt tibi mores,
Mobilibusque decor naturis dandus & annis.
HORAT. de art. poet.



A

SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MADAME LA PRINCESSE

DE

NASSAU-SAARBRUCK.

MADAME,

En soumettant le *Pere de Famille* au jugement de VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME, je ne me suis point dissimulé ce qu'il en avoit à redouter.

Femme éclairée, mere tendre, quel est le sentiment que vous n'eussiez exprimé avec plus de délicatesse que lui ? Quelle est l'idée que vous n'eussiez rendue d'une maniere plus touchante ? Cependant ma témérité ne se bornera pas, MADAME, à vous offrir un si foible hommage. Quelque distance qu'il y ait de l'ame d'un Poëte à celle d'une mere, j'oserai descendre dans la vôtre, y lire, si je le sais, & révéler quelques-unes des pensées qui l'occupent. Puissiez-vous les reconnoître & les avouer.

Lorsque le Ciel vous eut accordé des enfans, ce fut ainsi que vous vous parlâtes ; voici ce que vous vous êtes dit.

Mes enfans sont moins à moi peut-être par le don que je leur ai fait de la vie, qu'à la femme mercenaire qui les allaita. C'est en prenant le soin de leur éducation que je les revendiquerai sur elle. C'est l'éducation qui fondera leur reconnoissance & mon autorité. Je les éleverai donc.

Je ne les abandonnerai point sans réserve à l'étranger ni au subalterne. Comment le subalterne en seroit-il écouté comme moi ? Si ceux que j'aurai constitué les censeurs de la conduite de mon fils, se disoient au dedans d'eux-mêmes : *Aujourd'hui mon disciple, demain il sera mon maître*, ils exagéreroient le peu de bien qu'il feroit ; s'il faisoit le mal, ils l'en reprendroient mollement, & ils deviendroient ainsi ses adulateurs les plus dangereux.

Il seroit à souhaiter qu'un enfant fût élevé par son supérieur, & le mien n'a de supérieur que moi.

C'est à moi à lui inspirer le libre exercice de sa raison ; je veux que son ame ne se remplisse pas

d'erreurs & de terreurs, telles que l'homme s'en faisoit à lui-même sous un état de nature imbécille & sauvage.

Le mensonge est toujours nuisible. Une erreur d'esprit suffit pour corrompre le goût & la morale. Avec une seule idée fausse, on peut devenir barbare; on arrache les pinceaux de la main du Peintre; on brise le chef-d'œuvre du statuaire; on brûle un ouvrage de génie; on se fait une ame petite & cruelle; le sentiment de la haine s'étend; celui de la bienveillance se resserre: on vit en transe, & l'on craint de mourir. Les vues étroites d'un instituteur pusillanime ne réduiront pas mon fils dans cet état, si je puis.

Après le libre exercice de sa raison, un autre principe, que je ne cesserai de lui recommander, c'est la sincérité avec soi-même. Tranquille alors sur les préjugés auxquels notre foiblesse nous expose, le voile tomberoit tout-à-coup, & un trait de lumiere lui montreroit tout l'édifice de ses idées renversé, qu'il diroit froidement: ce que je croyois vrai, étoit faux; ce que j'aimois comme bon, étoit mauvais; ce que j'admirois comme beau, étoit difforme; mais il n'a pas dépendu de moi de voir autrement.

Si la conduite de l'homme peut avoir une base solide dans la considération générale, sans laquelle on ne se résout point à vivre; dans l'estime & le respect de soi-même, sans lesquels on n'ose guere en exiger des autres; dans les notions d'ordre, d'harmonie, d'intérêt, de bienfaisance & de beauté, auxquelles on n'est pas libre de se refuser, & dont nous portons le germe dans nos cœurs, où il se déploie & se fortifie sans cesse; dans le sentiment de la décence & de l'honneur; dans la

ſainteté des loix ; pourquoi appuierai-je la conduite de mes enfans ſur des opinions paſſageres, qui ne tiendront ni contre l'examen de la raiſon, ni contre le choc des paſſions, plus redoutables encore pour l'erreur que la raiſon ?

Il y a dans la nature de l'homme deux principes oppoſés : l'amour-propre qui nous rappelle à nous, & la bienveillance qui nous répand. Si l'un de ces deux reſſorts venoit à ſe briſer, on ſeroit ou méchant juſqu'à la fureur, ou généreux juſqu'à la folie. Je n'aurai point vécu ſans expérience pour eux, ſi je leur apprends à établir un juſte rapport entre ces deux mobiles de notre vie.

C'eſt en les éclairant ſur la valeur réelle des objets, que je mettrai un frein à leur imagination. Si je réuſſis à diſſiper les preſtiges de cette magicienne, qui embellit la laideur, qui enlaidit la beauté, qui pare le menſonge, qui obſcurcit la vérité, & qui nous joue par des ſpectres qu'elle fait changer de formes & de couleurs, & qu'elle nous montre, quand il lui plaît, ils n'auront ni craintes outrées, ni deſirs déréglés.

Je ne me ſuis pas promis de leur ôter toutes les fantaiſies ; mais j'eſpere que celle de faire des heureux, la ſeule qui puiſſe conſacrer les autres, ſera du nombre des fantaiſies qui leur reſteront. Alors ſi les images du bonheur couvrent les murs de leur ſéjour, ils en jouiront. S'ils ont embelli des jardins, ils s'y promeneront : en quelqu'endroit qu'ils aillent, ils y porteront la ſérénité.

S'ils appellent autour d'eux les Artiſtes, & s'ils en forment de nombreux âtteliers, le chant groſſier de celui qui ſe fatigue depuis le lever du Soleil juſqu'à ſon coucher, pour obtenir d'eux un morceau de pain, leur apprendra que le bonheur peut

être auſſi à celui qui ſcie le marbre & qui coupe la pierre ; que la puiſſance ne donne pas la paix de l'ame, & que le travail ne l'ôte point.

Auront-ils élevé un édifice au fond d'une forêt ? ils ne craindront pas de s'y retirer quelquefois avec eux-mêmes, avec l'ami qui leur dira la vérité, avec l'amie qui ſaura parler à leur cœur, avec moi.

J'ai le goût des choſes utiles ; & ſi je le fais paſſer en eux, des façades publiques les toucheront moins qu'un amas de fumier ſur lequel ils verront jouer des enfans tout nuds ; tandis qu'une payſanne aſſiſe ſur le ſeuil de ſa chaumiere, en tiendra un plus jeune attaché à ſa mamelle, & que des hommes baſannés s'occuperont en cent manieres diverſes, de la ſubſiſtance commune.

Ils ſeront moins délicieuſement émus à l'aſpect d'une colonnade, que ſi, traverſant un hameau, ils remarquent les épis de la gerbe ſortir par les murs entr'ouverts d'une ferme.

Je veux qu'ils voient la miſere, afin qu'ils y ſoient ſenſibles, & qu'ils ſachent, par leur propre expérience, qu'il y a autour d'eux des hommes comme eux, peut-être plus eſſentiels qu'eux, qui ont à peine de la paille pour ſe coucher, & qui manquent de pain.

Mon fils, ſi vous voulez connoître la vérité, ſortez, lui dirai-je ; répandez-vous dans les différentes conditions ; voyez les campagnes ; entrez dans une chaumiere ; interrogez celui qui l'habite, ou plutôt regardez ſon lit, ſon pain, ſa demeure, ſon vêtement ; & vous ſaurez ce que vos flatteurs chercheront à vous dérober.

Rappellez-vous ſouvent à vous-même qu'il ne faut qu'un ſeul homme méchant & puiſſant pour

que cent mille autres hommes pleurent, gémissent & maudissent leur existence.

Que cette espece de méchans qui bouleversent le globe, & qui le tyrannnisent, sont les vrais auteurs du blasphême.

Que la Nature n'a point fait d'esclaves, & que personne sous le Ciel n'a plus d'autorité qu'elle.

Que l'idée d'esclavage a pris naissance dans l'effusion du sang & au milieu des conquêtes.

Que les hommes n'auroient aucun besoin d'être gouvernés, s'ils n'étoient pas méchans; & que par conséquent, le but de toute autorité doit être de les rendre bons.

Que tout systême de morale; tout ressort politique qui tend à éloigner l'homme de l'homme, est mauvais.

Que si les Souverains sont les seuls hommes qui soient demeurés dans l'état de nature, où le ressentiment est l'unique loi de celui qu'on offense; la limite du juste & de l'injuste est un trait délié qui se, déplace, ou qui disparoît à l'œil de l'homme irrité.

Que la justice est la premiere vertu de celui qui commande, & la seule qui arrête la plainte de celui qui obéit.

Qu'il est beau de se soumettre soi-même à la loi qu'on impose; & qu'il n'y a que la nécessité & la généralité de la loi qui la fassent aimer.

Que plus les états sont bornés, plus l'autorité politique se rapproche de la puissance paternelle.

Que si le Souverain a les qualités d'un Souverain, ses Etats seront toujours assez étendus.

Que si la vertu d'un particulier peut se soutenir sans appui, il n'en est pas de même de la vertu d'un peuple. Qu'il faut récompenser les gens de

mérite ; encourager les hommes induſtrieux ; approcher de ſoi les uns & les autres.

Qu'il y a par-tout des hommes de génie, & que c'eſt au Souverain à les faire paroître.

Mon fils, c'eſt dans la proſpérité que vous vous montrerez bon ; mais c'eſt l'adverſité qui vous montrera grand. S'il eſt beau de voir l'homme tranquille, c'eſt au moment où les haſards ſe raſſemblent ſur lui.

Faites le bien, & ſongez que la néceſſité des événemens eſt égale ſur tous.

Soumettez-vous y, & accoutumez-vous à regarder d'un même œil le coup qui frappe l'homme & qui le renverſe, & la chûte d'un arbre qui briſeroit ſa ſtatue.

Vous êtes mortel comme un autre ; & lorſque vous tomberez, un peu de pouſſiere vous couvrira comme un autre.

Ne vous promettez point un bonheur ſans mêlange ; mais faites-vous un plan de bienfaiſance que vous oppoſiez à celui de la Nature qui nous opprime quelquefois. C'eſt ainſi que vous vous éleverez, pour ainſi dire, au deſſus d'elle, par l'excellence d'un ſyſtême qui répare les déſordres du ſien. Vous ſerez heureux le ſoir, ſi vous avez fait plus de bien qu'elle ne vous aura fait de mal. Voilà l'unique moyen de vous réconcilier avec la vie. Comment haïr une exiſtence qu'on ſe rend douce à ſoi-même par l'utilité dont elle eſt aux autres ?

Perſuadez-vous que la vertu eſt tout, & que la vie n'eſt rien ; & ſi vous avez de grands talens, vous ſerez un jour compté parmi les Héros.

Rapportez tout au dernier moment ; à ce moment où la mémoire des faits les plus éclatans ne

vaudra pas le ſouvenir d'un verre d'eau, préſenté par humanité à celui qui avoit ſoif.

Le cœur de l'homme eſt tantôt ſérein, & tantôt couvert de nuages ; mais le cœur de l'homme de bien, ſemblable au ſpectacle de la Nature, eſt toujours grand & beau, tranquille ou agité.

Songez au danger qu'il y auroit à ſe faire l'idée d'un bonheur qui fût toujours le même, tandis que la condition de l'homme varie ſans ceſſe.

L'habitude de la vertu eſt la ſeule que vous puiſſiez contracter ſans crainte pour l'avenir. Tôt ou tard les autres ſont importunes.

Lorſque la paſſion tombe, la honte, l'ennui, la douleur commencent. Alors on craint de ſe regarder. La vertu ſe voit elle-même toujours avec complaiſance.

Le vice & la vertu travaillent ſourdement en nous ; ils n'y ſont pas oiſifs un moment : chacun mine de ſon côté. Mais le méchant ne s'occupe pas à ſe rendre méchant, comme l'homme de bien à ſe rendre bon. Celui-là eſt lâche dans le parti qu'il a pris ; il n'oſe ſe perfectionner. Faites-vous un but qui puiſſe être celui de toute votre vie.

Voilà, MADAME, les penſées que médite une Mere telle que vous, & les diſcours que ſes enfans entendent d'elle. Comment, après cela, un petit événement domeſtique, une intrigue d'amour, où les détails ſont auſſi frivoles que le fond, ne vous paroîtroient-ils pas inſipides ? Mais j'ai compté ſur l'indulgence de VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME ; & ſi elle daigne me ſoutenir, peut-être me trouverai-je un jour moins au deſſous de l'opinion favorable dont elle m'honore.

Puiſſe l'ébauche que je viens de tracer de votre caractere & de vos ſentimens, encourager

d'autres femmes à vous imiter! Puissent-elles concevoir qu'elles passent à mesure que leurs enfans croissent; & que si elles obtiennent les longues années qu'elles se promettent, elles finiront par être elles-mêmes des enfans ridés, qui redemanderont en vain une tendresse qu'elles n'auront pas ressentie.

Je suis avec un très-profond respect,

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très-humble &
très-obéissant
serviteur.

DIDEROT.

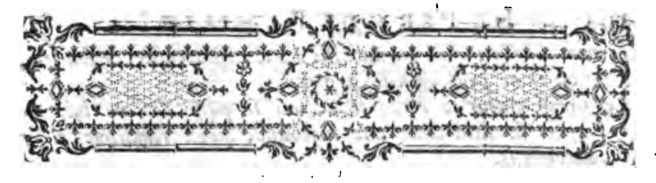


PERSONNAGES.

M. D'ORBESSON, *Pere de Famille.*
M. LE COMMANDEUR D'AUVILLÉ, *Beau-Frere du Pere de Famille.*
CECILE, *Fille du Pere de Famille.*
SAINT-ALBIN, *Fils du Pere de Famille.*
SOPHIE, *une jeune Inconnue.*
GERMEUIL, *Fils de feu Monsieur de ***, un Ami du Pere de Famille.*
M. LE BON, *Intendant de la maison.*
Mlle. CLAIRET, *Femme-de-chambre de Cecile.*
LA BRIE, PHILIPPE, } *Domestiques du Pere de Famille.*
DESCHAMPS, *Domestique de Germeuil.*
Autres DOMESTIQUES *de la Maison.*
Madame HEBERT, *Hôtesse de Sophie.*
Madame PAPILLON, *Marchande à la toilette.*
Une des OUVRIERES *de Madame Papillon.*
M. ***. *C'est un pauvre honteux*
UN PAYSAN.
UN EXEMPT.

La Scene est à Paris, dans la maison du Pere de Famille.

LE



LE PERE DE FAMILLE, COMÉDIE.

Le Théatre représente une Salle de compagnie, décorée de tapisseries, glaces, tableaux, pendules, &c. C'est celle du Pere de Famille.

La nuit est fort avancée. Il est entre cinq & six du matin.

ACTE I.

SCENE I.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CECILE, GERMEUIL.

Sur le devant de la Salle on voit le Pere de Famille qui se promene à pas lents. Il a la tête baissée, les bras croisés, & l'air tout-à-fait pensif.

Un peu sur le fond, vers la cheminée, qui est à l'un des côtés de la Salle, le Commandeur & sa Niece font une partie de trictrac.

Derriere le Commandeur, un peu plus près du feu, Germeuil est assis négligemment dans un fauteuil, un livre à la main. Il en interrompt de tems en tems la lecture pour regarder tendre-

ment Cécile, dans les momens où elle est occupée de son jeu; & où il ne peut en être apperçu.

Le Commandeur se doute de ce qui se passe derriere lui. Ce soupçon le tient dans une inquiétude qu'on remarque à ses mouvemens.

CECILE.

Mon oncle, qu'avez-vous? Vous me paroissez inquiet.

LE COMMANDEUR.

(*en s'agitant dans son fauteuil.*)

Ce n'est rien, ma niece; ce n'est rien.

(*Les bougies sont sur le point de finir, & le Commandeur dit à Germeuil:*)

Monsieur, voudriez-vous bien sonner?

(*Germeuil va sonner. Le Commandeur saisit ce moment pour déplacer son fauteuil, & le tourner en face du trictrac. Germeuil revient, remet son fauteuil comme il étoit, & le Commandeur dit au Laquais qui entre:*)

Des Bougies.

(*Cependant la partie de trictrac s'avance. Le Commandeur & sa niece jouent alternativement, & nomment leurs dez.*)

LE COMMANDEUR.

Six cinq.

GERMEUIL.

Il n'est pas malheureux.

LE COMMANDEUR.

Je couvre de l'une, & je passe l'autre.

CECILE.

Et moi, mon cher oncle, je marque six points d'école. Six points d'école......

LE COMMANDEUR.

[*à Germeuil.*]

Monsieur, vous avez la fureur de parler sur le jeu.

CECILE.

Six points d'école....

LE COMMANDEUR.

Cela me distrait, & ceux qui regardent derriere moi, m'inquietent.

CECILE.

Six & quatre que j'avois, font dix.

LE COMMANDEUR.

(*toujours à Germeuil.*)

Monsieur, ayez la bonté de vous placer autrement, & vous me ferez plaisir.

SCENE II.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CECILE, GERMEUIL, LA BRIE.

LE PERE DE FAMILLE.

EST-CE pour leur bonheur, est-ce pour le nôtre qu'ils sont nés ? . . . Hélas, ni l'un ni l'autre !

[*La Brie vient avec des bougies, en place où il en faut ; & lorsqu'il est sur le point de sortir, le Pere de Famille l'appelle.*]

La Brie !

LA BRIE.

Monsieur.

LE PERE DE FAMILLE.

(*après une petite pause, pendant laquelle il a continué de rêver & de se promener.*)

Où est mon fils ?

LA BRIE.

Il est sorti.

LE PERE DE FAMILLE.

A quelle heure ?

LA BRIE.

Monsieur, je n'en sais rien.

LE PERE DE FAMILLE.

(*encore une pause.*)

Et vous ne savez pas où il est allé ?

LA BRIE.

Non, Monsieur.

LE COMMANDEUR.

Le coquin n'a jamais rien su. Double deux.

CECILE.

Mon cher oncle, vous n'êtes pas à votre jeu.

LE COMMANDEUR

(*ironiquement & brusquement.*)

Ma niece, songez au vôtre.

LE PERE DE FAMILLE.

(*à La Brie, toujours en se promenant & rêvant.*)

Il vous a défendu de le suivre ?

LA BRIE.

(*feignant de ne pas entendre.*)

Monsieur ?

LE COMMANDEUR.

Il ne répondra pas à cela. Terne.

LE PERE DE FAMILLE.

(*toujours en se promenant & rêvant.*)

Y a-t-il long-tems que cela dure ?

LA BRIE.

(*feignant encore de ne pas entendre.*)

Monsieur ?

LE COMMANDEUR.

Ni à cela non plus. Terne encore. Les doublets me poursuivent.

LE PERE DE FAMILLE.

Que cette nuit me paroît longue !

LE COMMANDEUR.

Qu'il en vienne encore un, & j'ai perdu. Le voilà.

[*A Germeuil.*]

Riez, Monsieur. Ne vous contraignez pas.

[*La Brie est sorti. La partie de trictrac finit. Le Commandeur, Cecile & Germeuil s'approchent du Pere de Famille.*

SCENE III.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CECILE, GERMEUIL.

LE PERE DE FAMILLE.

DANS quelle inquiétude il me tient ! Où est-il ? Qu'est-il devenu ?

LE COMMANDEUR.

Et qui sait cela ? ... Mais vous vous êtes assez tourmenté pour ce soir. Si vous m'en croyez, vous irez prendre du repos.

LE PERE DE FAMILLE.

Il n'en est plus pour moi.

LE COMMANDEUR.

Si vous l'avez perdu, c'est un peu votre faute ; & beaucoup celle de ma sœur. C'étoit, Dieu lui pardonne, une femme unique pour gâter ses enfans.

CECILE.

[*peinée.*]

Mon oncle.

LE COMMANDEUR.

J'avois beau dire à tous les deux, prenez-y garde, vous les perdez.

CECILE.

Mon oncle.

LE COMMANDEUR.

Si vous en êtes foux à présent qu'ils sont jeunes, vous en serez martyrs quand ils seront grands.

CECILE.

Monsieur le Commandeur.

LE COMMANDEUR.

Bon, eſt-ce qu'on m'écoute ici?

LE PERE DE FAMILLE.

Il ne vient point!

LE COMMANDEUR.

Il ne s'agit pas de ſoupirer, de gémir, mais de montrer ce que vous êtes. Le tems de la peine eſt arrivé. Si vous n'avez pu la prévenir, voyons du moins ſi vous ſaurez la ſupporter... Entre nous, j'en doute...

(*La pendule ſonne ſix heures.*)

Mais voilà ſix heures qui ſonnent.... Je me ſens las... J'ai des douleurs dans les jambes comme ſi ma goutte vouloit me reprendre. Je ne vous ſuis bon à rien. Je vais m'envelopper de ma robe-de-chambre, & me jetter dans un fauteuil. Adieu, mon frere... Entendez-vous?

LE PERE DE FAMILLE.

Adieu, Monſieur le Commandeur.

LE COMMANDEUR.
(*en s'en allant*)

La Brie.

LA BRIE.
(*au dedans.*)

Monſieur.

LE COMMANDEUR.

Eclairez-moi; & quand mon neveu ſera rentré, vous viendrez m'avertir.



SCENE IV.

LE PERE DE FAMILLE, CECILE, GERMEUIL.

LE PERE DE FAMILLE.
(*après s'être encore promené tristement.*)

MA fille, c'est malgré moi que vous avez passé la nuit.

CECILE.
Mon pere, j'ai fait ce que j'ai dû.

LE PERE DE FAMILLE.
Je vous fais gré de cette attention ; mais je crains que vous n'en soyez indisposée. Allez vous reposer.

CECILE.
Mon pere, il est tard. Si vous me permettiez de prendre à votre santé l'intérêt que vous avez la bonté de prendre à la mienne . . . . .

LE PERE DE FAMILLE.
Je veux rester. Il faut que je lui parle.

CECILE.
Mon frere n'est plus un enfant.

LE PERE DE FAMILLE.
Et qui sait tout le mal qu'a pu apporter une nuit ?

CECILE.
Mon pere . . . . .

LE PERE DE FAMILLE.
Je l'attendrai. Il me verra.
(*en appuyant tendrement ses mains sur les bras de sa fille.*)
Allez, ma fille, allez. Je sçais que vous m'aimez.
(*Cecile sort. Germeuil se dispose à la suivre : mais le Pere de Famille le retient & lui dit :*)
Germeuil, demeurez.

SCENE V.

LE PERE DE FAMILLE, GERMEUIL.

(*La marche de cette Scene est lente.*)

LE PERE DE FAMILLE,

(*comme s'il étoit seul, & en regardant aller Cecile.*)

SON caractere a tout-à-fait changé. Elle n'a plus sa gaieté, sa vivacité... Ses charmes s'effacent... Elle souffre... Hélas, depuis que j'ai perdu ma femme, & que le Commandeur s'est établi chez moi, le bonheur s'en est éloigné!... Quel prix il met à la fortune qu'il fait attendre à mes enfans!... Ses vues ambitieuses, & l'autorité qu'il a prise dans ma maison, me deviennent de jour en jour plus importunes... Nous vivions dans la paix & dans l'union. L'humeur inquiete & tyrannique de cet homme nous a tous séparés. On se craint, on s'évite, on me laisse; je suis solitaire au sein de ma famille, & je péris... Mais le jour est prêt à paroître, & mon fils ne vient point!... Germeuil, l'amertume a rempli mon ame; je ne puis plus supporter mon état....

GERMEUIL.

Vous, Monsieur?

LE PERE DE FAMILLE.

Oui, Germeuil.

GERMEUIL.

Si vous n'êtes pas heureux, quel pere l'a jamais été?

LE PERE DE FAMILLE.

Aucun... Mon ami, les larmes d'un pere

coulent souvent en secret.....

(*il soupire, il pleure.*)

Tu vois les miennes.... Je te montre ma peine.

GERMEUIL.

Monsieur, que faut-il que je fasse ?

LE PERE DE FAMILLE.

Tu peux, je crois, la soulager.

GERMEUIL.

Ordonnez.

LE PERE DE FAMILLE.

Je n'ordonnerai point; je prierai, je dirai: Germeuil, si j'ai pris de toi quelque soin; si, depuis tes plus jeunes ans, je t'ai marqué de la tendresse, & si tu t'en souviens; si je ne t'ai point distingué de mon fils; si j'ai honoré en toi la mémoire d'un ami qui m'est & me sera toujours présent... Je t'afflige; pardonne; c'est la premiere fois de ma vie, & ce sera la derniere... Si je n'ai rien épargné pour te sauver de l'infortune, & remplacer un pere à ton égard; si je t'ai chéri; si je t'ai gardé chez moi, malgré le Commandeur à qui tu déplais; si je t'ouvre aujourd'hui mon cœur, reconnois mes bienfaits, & réponds à ma confiance.

GERMEUIL.

Ordonnez, Monsieur, ordonnez.

LE PERE DE FAMILLE.

Ne sais-tu rien de mon fils?.... Tu es son ami; mais tu dois être aussi le mien.... Parle.... Rends-moi le repos, ou acheve de me l'ôter.... Ne sais-tu rien de mon fils ?

GERMEUIL.

Non, Monsieur.

LE PERE DE FAMILLE.

Tu es un homme vrai, & je te crois; mais je vois combien ton ignorance doit ajouter à mon inquiétude. Quelle est la conduite de mon fils, puisqu'il la dérobe à un pere dont il a tant de fois

éprouvé l'indulgence, & qu'il en fait myſtere au ſeul homme qu'il aime ?...... Germeuil, je tremble que cet enfant.....

GERMEUIL.

Vous êtes un pere ; un pere eſt toujours prompt à s'allarmer.

LE PERE DE FAMILLE.

Tu ne ſais pas ; mais tu vas ſavoir, & juger ſi ma crainte eſt précipitée..... Dis-moi, depuis un tems n'as-tu pas remarqué combien il eſt changé ?

GERMEUIL.

Oui ; mais c'eſt en bien. Il eſt moins curieux dans ſes chevaux, ſes gens, ſon équipage ; moins recherché dans ſa parure : il n'a plus aucune de ces fantaiſies que vous lui reprochiez ; il a pris en dégoût les diſſipations de ſon âge ; il fuit ſes complaiſans, ſes frivoles amis ; il aime à paſſer les journées retiré dans ſon cabinet ; il lit, il écrit, il penſe. Tant mieux ; il a fait de lui-même ce que vous en auriez tôt ou tard exigé.

LE PERE DE FAMILLE.

Je me diſois cela comme toi ; mais j'ignorois ce que je vais t'apprendre.... Ecoute..... Cette réforme dont, à ton avis, il faut que je me félicite, & ces abſences de nuit qui m'effraient......

GERMEUIL.

Ces abſences & cette réforme ?

LE PERE DE FAMILLE.

Ont commencé en même-tems. (*Germeuil paroît ſurpris.*) Oui, mon ami, en même-tems.

GERMEUIL.

Cela eſt ſingulier.

LE PERE DE FAMILLE.

Cela eſt. Hélas ! le déſordre ne m'eſt connu que depuis peu ; mais il a duré.... Arranger & ſuivre à la fois deux plans oppoſés : l'un de régularité, qui nous en impoſe de jour ; un autre de déréglement,

qu'il remplit de nuit ; voilà ce qui m'accable..... Que malgré sa fierté naturelle, il se soit abaissé jusqu'à corrompre des valets ; qu'il se soit rendu maître des portes de ma maison ; qu'il attende que je repose ; qu'il s'en informe secrétement ; qu'il s'échappe seul, à pied, toutes les nuits, par toute sorte de tems, à toute heure, c'est peut-être plus qu'aucun pere ne puisse souffrir, & qu'aucun enfant de son âge n'eût osé....... Mais avec une pareille conduite, affecter l'attention aux moindres devoirs, l'austérité dans les principes, la réserve dans les discours, le goût de la retraite, le mépris des distractions.... Ah, mon ami !.... Qu'attendre d'un jeune homme qui peut tout-à-coup se masquer, & se contraindre à ce point ?.... Je regarde dans l'avenir ; & ce qu'il me laisse entrevoir, me glace..... S'il n'étoit que vicieux, je n'en désespérerois pas. Mais s'il joue les mœurs & la vertu !...

GERMEUIL.

En effet, je n'entends pas cette conduite ; mais je connois votre fils. La fausseté est de tous les défauts le plus contraire à son caractere.

LE PERE DE FAMILLE.

Il n'en est point qu'on ne prenne bientôt avec les méchans ; & maintenant avec qui penses-tu qu'il vive ?..... Tous les gens de bien dorment quand il veille...... Ah, Germeuil !..... Mais il me semble que j'entends quelqu'un..... C'est lui peut-être..... Eloigne-toi.



SCENE VI.

LE PERE DE FAMILLE *seul.*

Il s'avance vers l'endroit où il a entendu marcher : il écoute, & dit tristement :

JE n'entends plus rien.

Il se promene un peu, puis il dit :

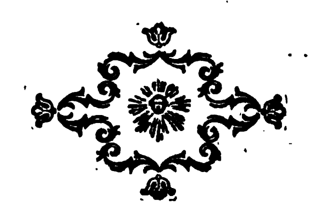
Asseyons-nous.

Il cherche du repos, il n'en trouve point, & il dit :

Je ne saurois..... Quels pressentimens s'élevent au fond de mon ame, s'y succedent & l'agitent!... O cœur trop sensible d'un pere, ne peux-tu te calmer un moment!.... A l'heure qu'il est, peut-être il perd sa santé.... sa fortune... ses mœurs..... Que sais-je? sa vie.... son honneur.... le mien,....

Il se leve brusquement, & dit :

Quelles idées me poursuivent!



SCENE VII.

LE PERE DE FAMILLE, UN INCONNU.

Tandis que le Pere de Famille erre, accablé de tristesse, entre un inconnu, vêtu comme un homme du peuple, en redingote & en veste, les bras cachés sous sa redingote, & le chapeau rabattu & enfoncé sur les yeux. Il s'avance à pas lents; il paroît plongé dans la peine & la rêverie; il traverse sans appercevoir personne.

LE PERE DE FAMILLE,
qui le voit venir à lui, l'attend, l'arrête par le bras, & lui dit:

QUI êtes-vous? Où allez-vous?

L'INCONNU.
(point de réponse.)

LE PERE DE FAMILLE.

Qui êtes-vous? Où allez-vous?

L'INCONNU.
(point de réponse encore.)

LE PERE DE FAMILLE
releve lentement le chapeau de l'inconnu, reconnoît son fils, & s'écrie:

Ciel!.... C'est lui!... C'est lui!... Mes funestes pressentimens, les voilà donc accomplis!... Ah!...
Il pousse des accens douloureux; il s'éloigne; il revient; il dit:

Je veux lui parler.... Je tremble de l'entendre... Que vais-je savoir!...... J'ai trop vécu. J'ai trop vécu.

St. ALBIN
(en s'éloignant de son pere, & soupirant de douleur.)
Ah!

LE PERE DE FAMILLE

(*le suivant.*)

Qui es-tu? D'où viens-tu?...... Aurois-je eu le malheur?......

St. ALBIN

(*s'éloignant encore.*)

Je suis désespéré.

LE PERE DE FAMILLE.

Grand Dieu, que faut-il que j'apprenne!

St. ALBIN

(*revenant, & s'adressant à son pere.*)

Elle pleure; elle soupire; elle songe à s'éloigner; & si elle s'éloigne, je suis perdu.

LE PERE DE FAMILLE.

Qui, elle?

St. ALBIN.

Sophie.... Non, Sophie, non.... Je périrai plutôt...

LE PERE DE FAMILLE.

Qui est cette Sophie?.... Qu'a-t-elle de commun avec l'état où je te vois, & l'effroi qu'il me cause?

St. ALBIN

(*en se jettant aux pieds de son pere.*)

Mon pere, vous me voyez à vos pieds. Votre fils n'est pas indigne de vous; mais il va périr; il va perdre celle qu'il chérit au delà de la vie. Vous seul pouvez la lui conserver. Ecoutez-moi, pardonnez-moi, secourez-moi.

LE PERE DE FAMILLE.

Parle. Cruel enfant, aie pitié du mal que j'endure.

St. ALBIN

(*toujours à genoux.*)

Si j'ai jamais éprouvé votre bonté; si, dès mon enfance, j'ai pu vous regarder comme l'ami le plus tendre; si vous fûtes le confident de toutes mes joies & de toutes mes peines, ne m'abandonnez pas. Conservez-moi Sophie; que je vous

doive ce que j'ai de plus cher au monde. Protégez-la.... Elle va nous quitter, rien n'est plus certain..... Voyez-la, détournez-la de son projet..... La vie de votre fils en dépend... Si vous la voyez, je serai le plus heureux de tous les enfans, & vous serez le plus heureux de tous les peres.

LE PERE DE FAMILLE.

Dans quel égarement il est tombé? Qui est-elle, cette Sophie, qui est-elle?

St. ALBIN

(*relevé, allant & venant, avec enthousiasme.*)

Elle est pauvre; elle est ignorée; elle habite un réduit obscur; mais c'est un ange, c'est un ange; & ce réduit est le Ciel. Je n'en descendis jamais sans être meilleur. Je ne vois rien dans ma vie dissipée & tumultueuse, à comparer aux heures innocentes que j'y ai passées. J'y voudrois vivre & mourir, dussai-je être méconnu, méprisé du reste de la terre..... Je croyois avoir aimé; je me trompois.... C'est à présent que j'aime.... (*en saisissant la main de son pere.*) Oui.... j'aime pour la premiere fois.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous vous jouez de mon indulgence & de ma peine. Malheureux, laissez-là vos extravagances. Regardez-vous, & répondez-moi. Qu'est-ce que cet indigne travestissement? Que m'annonce-t-il?

St. ALBIN.

Ah! mon pere, c'est à cet habit que je dois mon bonheur, ma Sophie, ma vie.

LE PERE DE FAMILLE.

Comment? Parlez.

St. ALBIN.

Il a fallu me rapprocher de son état; il a fallu lui dérober mon rang, devenir son égal. Ecoutez, écoutez.

LE PERE DE FAMILLE.

J'écoute, & j'attends.

St. ALBIN.

Près de cet asyle écarté qui la cache aux yeux des hommes.... Ce fut ma derniere ressource.

LE PERE DE FAMILLE.

Eh bien ?

St. ALBIN.

A côté de ce réduit..... il y en avoit un autre.

LE PERE DE FAMILLE.

Achevez.

St. ALBIN.

Je le loue; j'y fais porter les meubles qui conviennent à un indigent. Je m'y loge, & je deviens son voisin sous le nom de Sergi, & sous cet habit.

LE PERE DE FAMILLE.

Ah, je respire !.... Graces à Dieu, du moins je ne vois plus en lui qu'un insensé.

St. ALBIN.

Jugez si j'aimois !...... Qu'il va m'en coûter cher !... Ah !

LE PERE DE FAMILLE.

Revenez à vous, & songez à mériter, par une entiere confiance, le pardon de votre conduite.

St. ALBIN.

Mon pere, vous saurez tout. Hélas, je n'ai que ce moyen pour vous fléchir !... La premiere fois que je la vis, ce fut à l'Eglise. Elle étoit à genoux, aux pieds des autels, auprès d'une femme âgée, que je pris d'abord pour sa mere : elle attachoit tous les regards..... ah, mon pere, quelle modestie ! quels charmes !... Non, je ne puis vous rendre l'impression qu'elle fit sur moi ; quel trouble j'éprouvai ! Avec quelle violence mon coeur palpita ! ce que je ressentis ! ce que je devins !... Depuis cet instant je ne pensai, je ne rêvai qu'elle. Son image me suivit le jour, m'obséda la nuit, m'agita

m'agita par-tout. J'en perdis la gaieté, la santé, le repos; je ne pus vivre sans chercher à la retrouver; j'allois par-tout où j'espérois de la revoir; je languissois, je périssois, vous le savez, lorsque je découvris que cette femme âgée qui l'accompagnoit, se nommoit Madame Hébert; que Sophie l'appelloit sa bonne; & que reléguées toutes deux à un quatrieme étage, elles y vivoient d'une vie misérable...... Vous avouerai-je les espérances que je conçus alors, les offres que je fis, tous les projets que je formai? Que j'eus lieu d'en rougir, lorsque le Ciel m'eut inspiré de m'établir à côté d'elle!.... Ah! mon pere, il faut que tout ce qui l'approche, devienne honnête ou s'en éloigne.... Vous ignorez ce que je dois à Sophie, vous l'ignorez....... Elle m'a changé. Je ne suis plus ce que j'étois.... Dès les premiers instans, je sentis les desirs honteux s'éteindre dans mon ame, le respect & l'admiration leur succéder. Sans qu'elle m'eût arrêté, contenu, peut-être même avant qu'elle eût levé les yeux sur moi, je devins timide; de jour en jour je le devins davantage, & bientôt il ne me fut pas plus libre d'attenter à sa vertu qu'à sa vie.

LE PERE DE FAMILLE.

Et que font ces femmes? Quelles sont leurs ressources?

St. ALBIN.

Ah, si vous connoissiez la vie de ces infortunées! Imaginez que leur travail commence avant le jour, & que souvent elles y passent les nuits. La bonne file au rouet. Une toile dure & grossiere est entre les doigts tendres & délicats de Sophie, & les blesse. Ses yeux, les plus beaux yeux du monde, s'usent à la lumiere d'une lampe. Elle vit sous un toît, entre quatre murs tout dépouils

lés: une table de bois, deux chaises de paille, un grabat; voilà ses meubles.... O Ciel! quand tu la formas, étoit-ce là le sort que tu lui destinois?

LE PERE DE FAMILLE.

Et comment eûtes-vous accès? Soyez vrai.

St. ALBIN.

Il est inoui tout ce qui s'y opposoit, tout ce que je fis. Etabli auprès d'elles, je ne cherchai point d'abord à les voir; mais quand je les rencontrois en descendant, en montant, je les saluois avec respect. Le soir, quand je rentrois, (car le jour on me croyoit à mon travail.) j'allois doucement frapper à leur porte, & je leur demandois les petits services qu'on se rend entre voisins, comme de l'eau, du feu, de la lumiere. Peu à peu elles se firent avec moi : elles prirent de la confiance. Je m'offris à les servir dans des bagatelles. Par exemple, elles n'aimoient pas à sortir la nuit; j'allois & je venois pour elles.

LE PERE DE FAMILLE.

Que de mouvemens & de soins! Et à quelle fin! Ah, si les gens de bien!.... Continuez.

St. ALBIN.

Un jour j'entends frapper à ma porte. C'étoit la bonne. J'ouvre. Elle entre sans parler, s'assied, & se met à pleurer. Je lui demande ce qu'elle a. Sergi, me dit-elle, ce n'est pas sur moi que je pleure. Née dans la misere, j'y suis faite; mais cette enfant me désole... Qu'a-t-elle? Que vous est-il arrivé?... Hélas! répond la bonne, depuis huit jours nous n'avons plus d'ouvrage, & nous sommes sur le point de manquer de pain. Ciel! m'écriai-je, tenez, courez. Après cela..., je me renfermai, & l'on ne me vit plus.

LE PERE DE FAMILLE.

J'entends. Voilà le fruit des sentimens qu'on

leur inspire ; ils ne servent qu'à les rendre plus dangereux.

St. ALBIN.

On s'apperçut de ma retraite, & je m'y attendois. La bonne Madame Hébert m'en fit des reproches. Je m'enhardis ; je l'interrogeai sur leur situation ; je peignis la mienne comme il me plut ; je proposai d'associer notre indigence, & de l'alléger en vivant en commun. On fit des difficultés. J'insistai, & l'on consentit à la fin. Jugez de ma joie. Hélas, elle a bien peu duré, & qui sait combien ma peine durera !

Hier j'arrivai à mon ordinaire. Sophie étoit seule ; elle avoit les coudes appuyés sur sa table, & la tête penchée sur sa main : son ouvrage étoit tombé à ses pieds. J'entrai sans qu'elle m'entendît. Elle soupiroit. Des larmes s'échappoient d'entre ses doigts, & couloient le long de ses bras. Il y avoit déja quelque tems que je la trouvois triste.... Pourquoi pleuroit-elle ? Qu'est-ce qui l'affligeoit ? Ce n'étoit plus le besoin. Son travail & mes attentions pourvoyoient à tout...... Menacé du seul malheur que je redoutois, je ne balançai point. Je me jettai à ses genoux. Quelle fut sa surprise ! Sophie, lui dis-je, vous pleurez ? Qu'avez-vous ? Ne me celez pas votre peine. Parlez-moi ; de grace, parlez-moi. Elle se taisoit. Ses larmes continuoient de couler ; ses yeux, où la sérénité n'étoit plus, noyés dans les pleurs, se tournoient sur moi, s'en éloignoient, y revenoient ; elle disoit seulement : Pauvre Sergi ! Malheureuse Sophie ! Cependant j'avois baissé mon visage sur ses genoux, & je mouillois son tablier de mes larmes. Alors la bonne rentra. Je me leve ; je cours à elle ; je l'interroge ; je reviens à Sophie ; je la conjure ; elle s'obstine au silence.

Le désespoir s'empare de moi. Je marche dans la chambre sans savoir ce que je fais ; je m'écrie douloureusement, c'est fait de moi. Sophie, vous voulez nous quitter ; c'est fait de moi. A ces mots ses pleurs redoublent, & elle retombe sur sa table comme je l'avois trouvée. La lueur pâle & sombre d'une petite lampe éclairoit cette scene de douleur, qui a duré toute la nuit. A l'heure que le travail est censé m'appeller, je suis sorti, & je me retirois ici accablé de ma peine.....

LE PERE DE FAMILLE.

Tu ne pensois pas à la mienne.

St. ALBIN.

Mon pere !

LE PERE DE FAMILLE.

Que voulez-vous ? Qu'espérez-vous ?

St. ALBIN.

Que vous mettrez le comble à tout ce que vous avez fait pour moi depuis que je suis ; que vous verrez Sophie ; que vous lui parlerez ; que .....

LE PERE DE FAMILLE.

Jeune insensé !... Et savez-vous qui elle est ?

St. ALBIN.

C'est-là son secret. Mais ses mœurs, ses sentimens, ses discours, n'ont rien de conforme à sa condition présente. Un autre état perce à travers la pauvreté de son vêtement. Tout la trahit, jusqu'à je ne sais quelle fierté qu'on lui a inspirée, & qui la rend impénétrable sur son état.... Si vous voyiez son ingénuité, sa douceur, sa modestie..... Vous vous souvenez bien de maman... Vous soupirez. Eh bien, c'est elle. Mon papa, voyez-la ; & si votre fils vous a dit un mot ....

LE PERE DE FAMILLE.

Et cette femme chez qui elle est, ne vous en a rien appris ?

St. ALBIN.

Hélas, elle est aussi réservée que Sophie ! Ce

que j'en ai pu tirer, c'est que cette enfant est venue de Province implorer l'assistance d'un parent, qui n'a voulu, ni la voir, ni la secourir. J'ai profité de cette confidence pour adoucir sa misere, sans offenser sa délicatesse. Je fais du bien à ce que j'aime, & il n'y a que moi qui le sache.

LE PERE DE FAMILLE.

Avez-vous dit que vous aimiez ?

St. ALBIN

(*avec vivacité.*)

Moi, mon pere?.... Je n'ai pas même entrevu dans l'avenir le moment où je l'oserois.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous ne vous croyez donc pas aimé ?

St. ALBIN.

Pardonnez-moi.... Hélas, quelquefois je l'ai cru!....

LE PERE DE FAMILLE.

Et sur quoi ?

St. ALBIN.

Sur des choses légeres, qui se sentent mieux qu'on ne les dit. Par exemple, elle prend intérêt à tout ce qui me touche. Auparavant, son visage s'éclaircissoit à mon arrivée; son regard s'animoit; elle avoit plus de gaieté. J'ai cru deviner qu'elle m'attendoit. Souvent elle m'a plaint d'un travail qui prenoit toute ma journée. Je ne doute pas qu'elle n'ait prolongé le sien dans la nuit pour m'arrêter plus long-tems.....

LE PERE DE FAMILLE.

Vous m'avez tout dit ?

St. ALBIN.

Tout.

LE PERE DE FAMILLE.

(*après une pause.*)

Allez-vous reposer.... Je la verrai.

St. ALBIN.

Vous la verrez ? Ah, mon pere, vous la verrez !.... Mais songez que le tems presse....

LE PERE DE FAMILLE.

Allez, & rougissez de n'être pas plus occupé des allarmes que votre conduite m'a données, & peut me donner encore.

St. ALBIN.

Mon pere, vous n'en aurez plus.

SCENE VIII.

LE PERE DE FAMILLE *seul.*

De l'honnêteté, des vertus, de l'indigence, de la jeunesse, des charmes, tout ce qui enchaîne les ames bien nées !..... A peine délivré d'une inquiétude, je retombe dans une autre..... Quel sort ! Mais peut-être m'allarmai-je encore trop tôt..... Un jeune homme passionné, violent, s'exagere à lui-même, aux autres..... Il faut voir..... Il faut appeller ici cette fille, l'entendre, lui parler..... Si elle est telle qu'il me la dépeint, je pourrai l'intéresser, l'obliger.... Que sais-je ?....



SCENE IX.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR *en robe de chambre & bonnet de nuit.*

LE COMMANDEUR.

EH bien, Monsieur d'Orbesson, vous avez vu votre fils? De quoi s'agit-il?

LE PERE DE FAMILLE.

Monsieur le Commandeur, vous le saurez. Entrons.

LE COMMANDEUR.

Un mot, s'il vous plaît.... Voilà votre fils embarqué dans une aventure qui va vous donner bien du chagrin; n'est-ce pas?

LE PERE DE FAMILLE.

Mon frere.....

LE COMMANDEUR.

Afin qu'un jour vous n'en prétendiez cause d'ignorance, je vous avertis que votre chere fille & ce Germeuil, que vous gardez ici malgré moi, vous en préparent de leur côté, & s'il plaît à Dieu, ne vous en laisseront pas manquer.

LE PERE DE FAMILLE.

Mon frere, ne m'accorderez-vous pas un instant de repos?

LE COMMANDEUR.

Ils s'aiment; c'est moi qui vous le dis.

LE PERE DE FAMILLE
(*impatienté.*)

Eh bien, je le voudrois.

(*Le Pere de Famille entraîne le Commandeur hors de la Scene tandis qu'il parle.*)

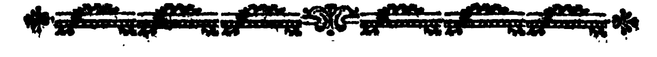
LE COMMANDEUR.

Soyez content. D'abord ils ne peuvent, ni se souffrir, ni se quitter. Ils se brouillent sans cesse, & sont toujours bien. Prêts à s'arracher les yeux sur des riens, ils ont une ligue offensive & défensive envers & contre tous. Qu'on s'avise de remarquer en eux quelques-uns des défauts dont ils se reprennent, on y sera bien venu.... Hâtez-vous de les séparer; c'est moi qui vous le dis...

LE PERE DE FAMILLE.

Allons, Monsieur le Commandeur, entrons; entrons, Monsieur le Commandeur.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE I.

LE PERE DE FAMILLE, CECILE, *Mademoiselle* CLAIRET, *Monsieur* LE BON, UN PAYSAN, *Madame* PAPILLON, *Marchande à la toilette, avec une de ses ouvrieres*, LA BRIE, PHILIPPE, *domestique qui vient se présenter, un homme vêtu de noir, qui a l'air d'un pauvre honteux, & qui l'est.*

Toutes ces personnes arrivent les unes après les autres. Le paysan se tient debout, le corps penché sur son bâton. Madame Papillon, assise dans un fauteuil, s'essuie le visage avec son mouchoir ; sa fille de boutique est debout à côté d'elle, avec un petit carton sous le bras. Monsieur Le Bon est étalé négligemment sur un canapé. L'homme vêtu de noir est retiré à l'écart, debout dans un coin auprès d'une fenêtre. La Brie est en veste & en papillotes. Philippe est habillé. La Brie tourne autour de lui, & le regarde un peu de travers ; tandis que Monsieur Le Bon examine avec sa lorgnette la fille de boutique de Madame Papillon.

Le Pere de Famille entre, & tout le monde se leve. Il est suivi de sa fille, & sa fille précédée de sa femme-de-chambre, qui porte le déjeûner de sa Maîtresse. Mademoiselle Clairet fait en passant un petit salut de protection à Madame Papillon. Elle sert le déjeûner de sa Maîtresse sur une petite table. Cecile.

s'assied d'un côté de cette table. Le Pere de Famille est assis de l'autre. Mademoiselle Clairet est debout derriere le fauteuil de sa Maîtresse.

Cette scene est composée de deux Scenes simultanées. Celle de Cecile se dit à demi voix.

LE PERE DE FAMILLE.

[*au paysan.*]

Ah, c'est vous qui venez enchérir sur le bail de mon fermier de Limeuil ; j'en suis content ; il est exact ; il a des enfans ; je ne suis pas fâché qu'il fasse avec moi ses affaires. Retournez-vous-en.

(*Mademoiselle Clairet fait signe à Madame Papillon d'approcher.*)

CECILE.

(*à Madame Papillon, & bas.*)

M'apportez-vous de belles choses ?

LE PERE DE FAMILLE.

[*à son Intendant.*]

Eh bien, Monsieur le Bon, qu'est-ce qu'il y a ?

Mad. PAPILLON.

[*bas à Cecile.*]

Mademoiselle, vous allez voir.

Mr. LE BON.

Ce débiteur dont le billet est échu depuis un mois, demande encore à différer son paiement.

LE PERE DE FAMILLE.

Les tems sont durs ; accordez-lui le délai qu'il demande. Risquons une petite somme, plutôt que de le ruiner.

(*Pendant que la scene marche, Madame Papillon & sa fille de boutique déploient sur des fauteuils des perses, des indiennes, des satins de Hollande, &c. Cecile, tout en prenant son café, regarde, approuve, désapprouve, fait mettre à part, &c.*)

Mr. LE BON.

Les ouvriers qui travailloient à votre maison d'Orsigny, sont venus.

LE PERE DE FAMILLE.

Faites leur compte.

Mr. LE BON.

Cela peut aller au delà des fonds.

LE PERE DE FAMILLE.

Faites toujours ; leurs besoins sont plus pressans que les miens, & il vaut mieux que je sois gêné qu'eux.

[*A sa fille.*]

Cecile, n'oubliez pas mes pupilles ; voyez s'il n'y a rien là qui leur convienne . . . .

(*Ici il apperçoit le pauvre honteux ; il se leve avec empressement ; il s'avance vers lui, & lui dit bas :*)

Pardon, Monsieur ; je ne vous voyois pas. . . Des embarras domestiques m'ont occupé. . . . Je vous avois oublié.

(*Tout en parlant, il tire une bourse qu'il lui donne furtivement ; & tandis qu'il le reconduit & qu'il revient, l'autre scene avance*)

Mlle. CLAIRET.

Ce dessein est charmant.

CECILE.

Combien cette piece ?

Mad. PAPILLON.

Dix louis, au juste.

Mlle. CLAIRET.

C'est donner.

(*Cecile paie.*)

LE PERE DE FAMILLE.

(*en revenant, bas & d'un ton de commisération.*)

Une famille à élever : un état à soutenir, & point de fortune !

CECILE.

Qu'avez-vous là, dans ce carton ?

LA FILLE DE BOUTIQ

Ce sont des dentelles.

(*Elle ouvre son carton.*)

CECILE.

(*vivement.*)

Je ne veux pas les voir. Adieu, Madame Papillon.

(*Mademoiselle Clairet, Madame Papillon & sa fille de boutique sortent.*)

Mr. LE BON.

Ce voisin qui a formé des prétentions sur votre terre, s'en désisteroit peut-être, si...

LE PERE DE FAMILLE.

Je ne me laisserai pas dépouiller; je ne sacrifierai point les intérêts de mes enfans à l'homme avide & injuste. Tout ce que je puis, c'est de céder, si l'on veut, ce que la poursuite de ce procès pourra me coûter. Voyez.

(*Monsieur le Bon sort.*)

LE PERE DE FAMILLE.

[*le rappelle & lui dit:*]

A propos, Monsieur le Bon; souvenez-vous de ces gens de province; je viens d'apprendre qu'ils ont envoyé ici un de leurs enfans; tâchez de me le découvrir.

[*à la Brie, qui s'occupoit à ranger le sallon.*]

Vous n'êtes plus à mon service; vous connoissiez le déréglement de mon fils; vous m'avez menti: on ne ment pas chez moi.

CECILE.

[*intercédant*]

Mon pere!

LE PERE DE FAMILLE.

Nous sommes bien étranges; nous les avilissons; nous en faisons de malhonnêtes gens; & lorsque nous les trouvons tels, nous avons l'injustice de nous en plaindre.

(*à la Brie.*)

Je vous laisse votre habit, & je vous accorde un mois de vos gages. Allez.

(*à Philippe.*)

Est-ce vous dont on vient de me parler ?

PHILIPPE.

Oui, Monsieur.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous avez entendu pourquoi je le renvoie ; souvenez-vous-en ; allez, & ne laissez entrer personne.

SCENE II.

LE PERE DE FAMILLE, CECILE.

LE PERE DE FAMILLE.

Ma fille, avez-vous réfléchi ?

CECILE.

Oui, mon pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'avez-vous résolu ?

CECILE.

De faire en tout votre volonté.

LE PERE DE FAMILLE.

Je m'attendois à cette réponse.

CECILE.

Si cependant il m'étoit permis de choisir un état. . . .

LE PERE DE FAMILLE.

Quel est celui que vous préféreriez ? . . . Vous hésitez. . . . Parlez, ma fille.

CECILE.

Je préférerois la retraite.

LE PERE DE FAMILLE.

Que voulez-vous dire ? Un couvent ?

CECILE.

Oui, mon pere ; je ne vois que cet asyle contre les peines que je crains.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous craignez des peines, & vous ne pensez pas à celles que vous me causeriez ? Vous m'abandonneriez ? Vous quitteriez la maison de votre pere, pour un cloître ? la société de vôtre frere, & la mienne, pour la servitude ? Non, ma fille, cela ne sera point. Je respecte la vocation religieuse ; mais ce n'est pas la vôtre. La Nature, en vous accordant les qualités sociales, ne vous destina point à l'inutilité... Cecile, vous soupirez.... Ah, si ce dessein te venoit de quelque cause secrete, tu ne sais pas le sort que tu te préparerois. Tu n'as pas entendu les gémissemens des infortunées, dont tu irois augmenter le nombre. Ils percent la nuit & le silence de leurs prisons. C'est alors, mon enfant, que les larmes coulent ameres & sans témoin, & que les couches solitaires en sont arrosées.... Mademoiselle, ne me parlez jamais de couvent... Je n'aurai point donné la vie à un enfant ; je ne l'aurai point élevé ; je n'aurai point travaillé sans relâche à assurer son bonheur, pour le laisser descendre tout vif dans un tombeau, & avec lui mes espérances, & celles de la société trompées... Et qui la repeuplera de citoyens vertueux, si les femmes les plus dignes d'être des meres de famille, s'y refusent !

CECILE.

Je vous ai dit, mon pere, que je ferois en tout votre volonté.

LE PERE DE FAMILLE.

Ne me parlez donc jamais de couvent.

CECILE.

Mais j'ose espérer que vous ne contraindrez pas votre fille à changer d'état, & que du moins il lui sera permis de passer des jours tranquilles & libres à côté de vous.

LE PERE DE FAMILLE.

Si je ne considérois que moi, je pourrois approuver ce parti. Mais je dois vous ouvrir les yeux sur un tems où je ne serai plus... Cecile, la Nature a ses vues; & si vous regardez bien, vous verrez sa vengeance sur tous ceux qui les ont trompées; les hommes punis du célibat par le vice, les femmes par le mépris & par l'ennui. Vous connoissez les différens états; dites-moi, en est-il un plus triste & moins considéré que celui d'une fille âgée? Mon enfant, passé trente ans, on suppose quelque défaut de corps ou d'esprit à celle qui n'a trouvé personne qui fût tenté de supporter avec elle les peines de la vie. Que cela soit ou non, l'âge avance, les charmes passent, les hommes s'éloignent, la mauvaise humeur prend; on perd ses parens, ses connoissances, ses amis. Une fille surannée n'a plus autour d'elle que des indifférens qui la négligent, ou des ames intéressées qui comptent ses jours. Elle le sent; elle s'en afflige; elle vit sans qu'on la console, & meurt sans qu'on la pleure.

CECILE.

Cela est vrai. Mais est-il un état sans peine; & le mariage n'a-t-il pas les siennes?

LE PERE DE FAMILLE.

Qui le sait mieux que moi? Vous me l'apprenez tous les jours. Mais c'est un état que la Nature impose; c'est la vocation de tout ce qui respire... Ma fille, celui qui compte sur un bonheur sans mélange, ne connoît ni la vie de l'homme, ni les desseins du Ciel sur lui... Si le mariage expose à des peines cruelles, c'est aussi la source des plaisirs les plus doux. Où sont les exemples de l'intérêt pur & sincere, de la tendresse réelle, de la confiance intime, des secours continus, des

satisfactions réciproques, des chagrins partagés, des soupirs entendus, des larmes confondues, si ce n'est dans le mariage ? Qu'est-ce que l'homme de bien préfere à sa femme ? Qu'y a-t-il au monde qu'un pere aime plus que son enfant ?... O lien sacré des époux, si je pense à vous, mon ame s'échauffe & s'éleve !... O noms tendres de fils & de fille, je ne vous prononçai jamais sans tressaillir, sans être touché ! Rien n'est plus doux à mon oreille ; rien n'est plus intéressant à mon cœur.... Cecile, rappellez-vous la vie de votre mere : en est-il une plus douce que celle d'une femme qui a employé sa journée à remplir les devoirs d'épouse attentive, de mere tendre, de maîtresse compatissante ?... Quel sujet de réflexions délicieuses elle emporte en son cœur, le soir, quand elle se retire !

CECILE.

Oui, mon pere ; mais où sont les femmes comme elle, & les époux comme vous ?

LE PERE DE FAMILLE.

Il en est, mon enfant ; & il ne tiendroit qu'à toi d'avoir le sort qu'elle eut.

CECILE.

S'il suffisoit de regarder autour de soi, d'écouter sa raison & son cœur....

LE PERE DE FAMILLE.

Cecile, vous baissez les yeux ; vous tremblez ; vous craignez de parler... Mon enfant, laisse-moi lire dans ton ame. Tu ne peux avoir de secret pour ton pere ; & si j'avois perdu ta confiance, c'est en moi que j'en chercherois la raison.... Tu pleures...

CECILE.

Votre bonté m'afflige ; si vous pouviez me traiter plus sévérement.

LE PERE DE FAMILLE.

L'auriez-vous mérité ? Votre cœur vous feroit-il un reproche ?

CECILE.

Non, mon pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'avez-vous donc ?

CECILE.

Rien.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous me trompez, ma fille.

CECILE.

Je suis accablée de votre tendresse... Je voudrois y répondre.

LE PERE DE FAMILLE.

Cecile, auriez-vous distingué quelqu'un ? Aimeriez-vous ?

CECILE.

Que je serois à plaindre !

LE PERE DE FAMILLE.

Dites. Dis mon enfant ; si tu ne me supposes pas une sévérité que je ne connus jamais, tu n'auras pas une réserve déplacée. Vous n'êtes plus un enfant ; comment blâmerois-je en vous un sentiment que je fis naître dans le cœur de votre mere ? O vous, qui tenez sa place dans ma maison, & qui me la représentez, imitez-la dans la franchise qu'elle eut avec celui qui lui avoit donné la vie, & qui voulut son bonheur & le mien... Cecile, vous ne me répondez rien ?

CECILE.

Le sort de mon frere me fait trembler.

LE PERE DE FAMILLE.

Votre frere est un fou.

CECILE.

Peut-être ne me trouveriez-vous pas plus raisonnable que lui.

LE PERE DE FAMILLE.

Je ne crains pas ce chagrin de Cecile. Sa prudence m'est connue ; & je n'attends que l'aveu de son choix, pour le confirmer.

(*Cecile se tait. Le Pere de Famille attend un moment ; puis il continue d'un ton sérieux & même un peu chagrin.*)

Il m'eût été doux d'apprendre vos sentimens de vous-même ; mais, de quelque maniere que vous m'en instruisiez, je serai satisfait. Que ce soit par la bouche de cet oncle, de votre frere, ou de Germeuil, il n'importe... C'est un homme sage & discret... il a ma confiance... Il ne me paroît pas indigne de la vôtre.

CECILE.

C'est ainsi que j'en pense.

LE PERE DE FAMILLE.

Je lui dois beaucoup ; il est tems que je m'acquitte avec lui.

CECILE.

Vos enfans ne mettront jamais de bornes ni à votre autorité, ni à votre reconnoissance... Jusqu'à présent il vous a honoré comme un pere, & vous l'avez traité comme un de vos enfans.

LE PERE DE FAMILLE.

Ne sauriez-vous point ce que je pourrois faire pour lui ?

CECILE.

Je crois qu'il faut le consulter lui-même... Peut-être a-t-il des idées... Peut-être... Quel conseil pourrois-je vous donner ?

LE PERE DE FAMILLE.

Le Commandeur m'a dit un mot.

CECILE.

(*avec vivacité.*)

J'ignore ce que c'est ; mais vous connoissez mon oncle. Ah, mon pere, n'en croyez rien.

LE PERE DE FAMILLE.

Il faudra donc que je quitte la vie sans avoir vu le bonheur d'aucun de mes enfans... Cecile... Cruels enfans, que vous ai-je fait pour me désoler?... J'ai perdu la confiance de ma fille. Mon fils s'est précipité dans des liens que je ne puis approuver, & qu'il faut que je rompe....

SCENE III.

LE PERE DE FAMILLE, CECILE, PHILIPPE.

PHILIPPE.

Monsieur, il y a là deux femmes qui demandent à vous parler.

LE PERE DE FAMILLE.

Faites entrer.

(*Cecile se retire; son pere la rappelle & lui dit tristement:*)

Cecile!

CECILE.

Mon pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous ne m'aimez donc plus?

(*Les femmes annoncées entrent, & Cecile sort avec son mouchoir sur les yeux.*)

SCENE IV.

LE PERE DE FAMILLE, SOPHIE, Mde. HEBERT.

LE PERE DE FAMILLE

(appercevant Sophie, dit d'un ton triste, & avec l'air étonné.)

IL ne m'a point trompé. Quels charmes. Quelle modestie ! Quelle douceur ! . . . Ah ! . . .

Mme. HEBERT.

Monsieur, nous nous rendons à vos ordres.

LE PERE DE FAMILLE.

C'est vous, Mademoiselle, qui vous appellez Sophie ?

SOPHIE

[*tremblante, troublée.*]

Oui, Monsieur.

LE PERE DE FAMILLE.

[*à Mme. Hebert.*]

Madame, j'aurois un mot à dire à Mademoiselle. J'en ai entendu parler, & je m'y intéresse.

[*Madame Hebert se retire.*)

SOPHIE.

[*toujours tremblante, la retenant par le bras.*]

Ma bonne ?

LE PERE DE FAMILLE.

Mon enfant, remettez-vous. Je ne vous dirai rien qui puisse vous faire de la peine.

SOPHIE.

Hélas !

[*Madame Hébert va s'asseoir sur le fond de la Salle ; elle tire son ouvrage & travaille.*]

LE PERE DE FAMILLE

[*conduit Sophie à une chaise, & la fait asseoir à côté de lui.*]

D'où êtes-vous, Mademoiselle ?

SOPHIE.

Je suis d'une petite ville de Province.

LE PERE DE FAMILLE.

Y a-t-il long-tems que vous êtes à Paris ?

SOPHIE.

Pas long-tems, & plût au Ciel que je n'y fusse jamais venue !

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'y faites-vous ?

SOPHIE.

J'y gagne ma vie par mon travail.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous êtes bien jeune.

SOPHIE.

J'en aurai plus long-tems à souffrir.

LE PERE DE FAMILLE.

Avez-vous Monsieur votre pere ?

SOPHIE.

Non, Monsieur.

LE PERE DE FAMILLE.

Et votre mere ?

SOPHIE.

Le Ciel me l'a conservée ; mais elle a eu tant de chagrins ; sa santé est si chancelante, & sa misere si grande !

LE PERE DE FAMILLE.

Votre mere est donc bien pauvre ?

SOPHIE.

Bien pauvre. Avec cela, il n'en est point au monde dont j'aimasse mieux être la fille.

LE PERE DE FAMILLE.

Je vous loue de ce sentiment ; vous paroissez bien née . . . . . Et qu'étoit votre pere ?

SOPHIE.

Mon pere fut un homme de bien ; il n'enten-

dit jamais le malheureux, sans en avoir pitié; il n'abandonna pas ses amis dans la peine, & il devint pauvre; il eut beaucoup d'enfans de ma mere; nous demeurâmes tous sans ressource à sa mort.., J'étois bien jeune alors... Je me souviens à peine de l'avoir vu... Ma mere fut obligée de me prendre entre ses bras, & de m'élever à la hauteur de son lit pour l'embrasser, & recevoir sa bénédiction... Je pleurois. Hélas! je ne sentois pas tout ce que je perdois!

LE PERE DE FAMILLE.

Elle me touche... Et qu'est-ce qui vous a fait quitter la maison de vos parens & votre pays?

SOPHIE.

Je suis venu ici avec un de mes freres implorer l'assistance d'un parent qui a été bien dur envers nous. Il m'avoit vue autrefois en Province. Il paroissoit avoir pris de l'affection pour moi, & ma mere avoit espéré qu'il s'en ressouviendroit. Mais il a fermé sa porte à mon frere, & il m'a fait dire de n'en pas approcher.

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'est devenu votre frere?

SOPHIE,

Il s'est mis au service du Roi, & moi je suis restée avec la personne que vous voyez, & qui a la bonté de me regarder comme son enfant.

LE PERE DE FAMILLE.

Elle ne paroît pas fort aisée.

SOPHIE.

Elle partage avec moi ce qu'elle a.

LE PERE DE FAMILLE.

Et vous n'avez plus entendu parler de ce parent?

SOPHIE.

Pardonnez-moi, Monsieur, j'en ai reçu quelques secours; mais de quoi cela sert-il à ma mere?

LE PERE DE FAMILLE.

Votre mere vous a donc oubliée ?

SOPHIE.

Ma mere avoit fait un dernier effort pour nous envoyer à Paris. Hélas ! elle attendoit de ce voyage un succès plus heureux. Sans cela, auroit-elle pu se résoudre à m'éloigner d'elle ? Depuis elle n'a plus su comment me faire revenir. Elle me mande cependant qu'on doit me reprendre, & me ramener dans peu. Il faut que quelqu'un s'en soit chargé par pitié. Ho, nous sommes bien à plaindre !

LE PERE DE FAMILLE.

Et vous ne connoîtriez ici personne qui pût vous secourir ?

SOPHIE.

Personne.

LE PERE DE FAMILLE.

Et vous travaillez pour vivre ?

SOPHIE.

Oui, Monsieur.

LE PERE DE FAMILLE.

Et vous vivez seules ?

SOPHIE.

Seules.

LE PERE DE FAMILLE.

Mais qu'est-ce qu'un jeune homme dont on m'a parlé, qui s'appelle Sergi, & qui demeure à côté de vous ?

Mme. HEBERT

[*avec vivacité, & quittant son travail.*]

Ah ! Monsieur, c'est le garçon le plus honnête !

SOPHIE.

C'est un malheureux qui gagne son pain comme nous, & qui a uni sa misere à la nôtre.

LE PERE DE FAMILLE.

Est-ce là tout ce que vous en savez ?

SOPHIE.

Oui, Monsieur.

LE PERE DE FAMILLE.

Eh bien, Mademoiselle, ce malheureux-là . . .

SOPHIE.

Vous le connoissez ?

LE PERE DE FAMILLE.

Si je le connois ! . . . c'est mon fils.

SOPHIE.

Votre fils !

Mme. HEBERT.

[*en même tems.*]

Sergi !

LE PERE DE FAMILLE.

Oui, Mademoiselle.

SOPHIE.

Ah, Sergi, vous m'avez trompée !

LE PERE DE FAMILLE.

Fille aussi vertueuse que belle, connoissez le danger que vous avez couru.

SOPHIE.

Sergi est votre fils !

LE PERE DE FAMILLE.

Il vous estime, vous aime ; mais sa passion prépareroit votre malheur & le sien, si vous la nourrissiez.

SOPHIE.

Pourquoi suis-je venue dans cette ville ? Que ne m'en suis-je allée lorsque mon cœur me le disoit !

LE PERE DE FAMILLE.

Il en est tems encore ; il faut aller retrouver une mere qui vous rappelle, & à qui votre séjour ici doit causer la plus grande inquiétude. Sophie, vous le voulez ?

SOPHIE.

Ah ! ma mere, que vous dirai-je ?

LE PERE DE FAMILLE

(*à Mme. Hébert.*)

Madame, vous reconduirez cet enfant, & j'au-

rai soin que vous ne regrettiez pas la peine que vous aurez prise.

(*Mme. Hébert fait la révérence.*)

LE PERE DE FAMILLE

[*continuant, à Sophie.*]

Mais, Sophie, si je vous rends à votre mere, c'est à vous à me rendre mon fils; c'est à vous à lui apprendre ce que l'on doit à ses parens; vous le savez si bien.

SOPHIE.

Ah, Sergi! pourquoi...

LE PERE DE FAMILLE.

Quelque honnêteté qu'il ait mis dans ses vues, vous l'en ferez rougir. Vous lui annoncerez votre départ, & vous lui ordonnerez de finir ma douleur & le trouble de sa famille.

SOPHIE.

Ma bonne....

Mme. HEBERT.

Mon enfant.....

SOPHIE

(*en s'appuyant sur elle.*)

Mme. HEBERT.

Monsieur, nous allons nous retirer, & attendre vos ordres.

SOPHIE.

Pauvre Sergi! Malheureuse Sophie!

[*Elle sort appuyée sur Mme. Hébert.*]



SCENE V.

LE PERE DE FAMILLE, *seul.*

O Loix du monde ! O préjugés cruels !.... Il y a déja si peu de femmes pour un homme qui pense & qui sent. Pourquoi faut-il que le choix en soit encore si limité !... Mais mon fils ne tardera pas à venir... Secouons, s'il se peut, de mon ame l'impression que cet enfant y a faite.... Lui représenterai-je, comme il me convient, ce qu'il me doit, ce qu'il se doit à lui-même, si mon cœur est d'accord avec le sien ?...

SCENE VI.

LE PERE DE FAMILLE, St. ALBIN.

St. ALBIN.

[*en entrant, & avec vivacité.*]

Mon pere.

(*Le Pere de Famille se promene, & garde le silence.*)

St. ALBIN

[*suivant son pere, & d'un ton suppliant.*]

Mon pere.

LE PERE DE FAMILLE.

(*s'arrêtant, & d'un ton sérieux.*)

Mon fils, si vous n'êtes pas rentré en vous-même, si la raison n'a pas recouvré ses droits sur vous, ne venez pas aggraver vos torts & mon chagrin.

St. ALBIN.

Vous m'en voyez pénétré. J'approche de vous en tremblant... Je serai tranquille & raisonnable... Oui, je le serai... Je me le suis promis.

(*Le Pere de Famille continue de se promener.*)

St. ALBIN.

(*s'approchant avec timidité, lui dit d'une voix basse & tremblante.*)

Vous l'avez vue ?

LE PERE DE FAMILLE.

Oui, je l'ai vue. Elle est belle, & je la crois sage. Mais qu'en prétendez-vous faire ? Un amusement ? Je ne le souffrirois pas. Votre femme ? Elle ne vous convient pas.

St. ALBIN.

(*en se contenant.*)

Elle est belle, elle est sage, & elle ne me convient pas ! Quelle est donc la femme qui me convient ?

LE PERE DE FAMILLE.

Celle qui, par son éducation, sa naissance, son état & sa fortune, peut assurer votre bonheur, & satisfaire à mes espérances.

St. ALBIN.

Ainsi le mariage sera pour moi un lien d'intérêt & d'ambition ? Mon pere, vous n'avez qu'un fils ; ne le sacrifiez pas à des vues qui remplissent le monde d'époux malheureux. Il me faut une compagne honnête & sensible, qui m'apprenne à supporter les peines de la vie, & non une femme riche & titrée qui les accroisse. Ah, souhaitez-moi la mort, & que le Ciel me l'accorde plutôt qu'une femme comme j'en vois !

LE PERE DE FAMILLE.

Je ne vous en propose aucune ; mais je ne permettrai jamais que vous soyez à celle à laquelle vous vous êtes follement attaché. Je pourrois

user de mon autorité, & vous dire : Saint-Albin ; cela me déplaît ; cela ne sera pas, n'y pensez plus. Mais je ne vous ai jamais rien demandé sans vous en montrer la raison. J'ai voulu que vous m'approuvassiez en m'obéissant, & je vais avoir la même condescendance. Modérez-vous, & écoutez-moi.

Mon fils, il y aura bientôt vingt ans que je vous arrosai des premieres larmes que vous m'ayez fait répandre. Mon cœur s'épanouit en voyant en vous un ami que la Nature me donnoit. Je vous reçus entre mes bras, du sein de votre mere ; & vous élevant vers le Ciel, & mêlant ma voix à vos cris, je dis à Dieu : ô Dieu qui m'avez accordé cet enfant, si je manque aux soins que vous m'imposez en ce jour, ou s'il ne doit pas y répondre, ne regardez point à la joie de sa mere ; reprenez-le.

Voilà le vœu que je fis sur vous & sur moi. Il m'a toujours été présent. Je ne vous ai point abandonné au soin du mercénaire. Je vous ai appris moi-même à parler, à penser, à sentir. A mesure que vous avanciez en âge, j'ai étudié vos penchans ; j'ai formé sur eux le plan de votre éducation, & je l'ai suivi sans relâche. Combien je me suis donné de peines pour vous en épargner ! J'ai reglé votre sort à venir sur vos goûts. Je n'ai rien négligé pour que vous parussiez avec distinction. Et lorsque je touche au moment de recueillir le fruit de ma sollicitude ; lorsque je me félicite d'avoir un fils qui répond à sa naissance qui le destine aux meilleurs partis, & à ses qualités personnelles qui l'appellent aux grands emplois, une passion insensée, la fantaisie d'un instant aura tout détruit ; & je verrai ses plus belles années perdues, son état manqué & mon attente trom-

pée, & j'y consentirai ? Vous l'êtes-vous promis ?

St. ALBIN.

Que je suis malheureux !

LE PERE DE FAMILLE.

Vous avez un oncle qui vous aime & qui vous destine une fortune considérable ; un pere qui vous a consacré sa vie, & qui cherche à vous marquer en tout sa tendresse ; un nom, des parens, des amis ; les prétentions les plus flatteuses & les mieux fondées, & vous êtes malheureux ? Que vous faut-il encore ?

St. ALBIN.

Sophie, le cœur de Sophie, & l'aveu de mon pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'osez-vous me proposer ? De partager votre folie & le blâme général qu'elle encourroit ? Quel exemple à donner aux peres & aux enfans ? Moi, j'autoriserois par une foiblesse honteuse le désordre de la société, la confusion du sang & des rangs, la dégradation des familles ?

St. ALBIN.

Que je suis malheureux ! Si je n'ai pas celle que j'aime, un jour il faudra que je sois à celle que je n'aimerai pas. Car je n'aimerai jamais que Sophie. Sans cesse j'en comparerai une autre avec elle. Cette autre sera malheureuse ; je le serai aussi : vous le verrez, & vous en périrez de regret.

LE PERE DE FAMILLE.

J'aurai fait mon devoir, & malheur à vous si vous manquez au vôtre.

St. ALBIN.

Mon pere, ne m'ôtez pas Sophie.

LE PERE DE FAMILLE.

Cessez de me la demander.

St. ALBIN.

Cent fois vous m'avez dit qu'une femme hon-

nête étoit la faveur la plus grande que le Ciel pût accorder. Je l'ai trouvée, & c'est vous qui voulez m'en priver! Mon pere, ne me l'ôtez pas. A présent qu'elle sait qui je suis, que ne doit-elle pas attendre de moi? St. Albin sera-t-il moins généreux que Sergi? Ne me l'ôtez pas. C'est elle qui a rappellé la vertu dans mon cœur. Elle seule peut l'y conserver.

LE PERE DE FAMILLE.

C'est-à-dire, que son exemple fera ce que le mien n'a pu faire.

St. ALBIN.

Vous êtes mon pere, & vous commandez. Elle sera ma femme, & c'est un autre empire.

LE PERE DE FAMILLE.

Quelle différence d'un amant à un époux! d'une femme à une maîtresse! Homme sans expérience, tu ne sais pas cela.

St. ALBIN.

J'espere l'ignorer toujours.

LE PERE DE FAMILLE.

Y a-t-il un amant qui voie sa maîtresse avec d'autres yeux, & qui parle autrement?

St. ALBIN.

Vous avez vu Sophie!... Si je la quitte pour un rang, des dignités, des espérances, des préjugés, je ne méritai pas de la connoître. Mon pere, mépriseriez-vous assez votre fils pour le croire?

LE PERE DE FAMILLE.

Elle ne s'est point avilie, en cédant à votre passion. Imitez-la

St. ALBIN.

Je m'avilirois en devenant son époux?

LE PERE DE FAMILLE.

Interrogez le monde.

St. ALBIN.

Dans les choses indifférentes, je prendrai le

monde comme il est; mais quand il s'agira du bonheur ou du malheur de ma vie, du choix d'une compagne...

LE PERE DE FAMILLE.

Vous ne changerez pas ses idées. Conformez-vous y donc.

St. ALBIN.

Ils auront tout renversé, tout gâté, subordonné la nature à leurs misérables conventions, & j'y souscrirai?

LE PERE DE FAMILLE.

Ou vous en serez méprisé.

St. ALBIN.

Je les fuirai.

LE PERE DE FAMILLE.

Leur mépris vous suivra, & cette femme que vous aurez entraînée, ne sera pas moins à plaindre que vous... Vous l'aimez?

St. ALBIN.

Si je l'aime!

LE PERE DE FAMILLE.

Ecoutez, & tremblez sur le sort que vous lui préparez. Un jour viendra que vous sentirez toute la valeur des sacrifices que vous lui aurez faits. Vous vous trouverez seul avec elle, sans état, sans fortune, sans considération; l'ennui & le chagrin vous saisiront. Vous la haïrez; vous l'accablerez de reproches. Sa patience & sa douceur acheveront de vous aigrir; vous haïrez davantage; vous haïrez les enfans qu'elle vous aura donnés, & vous la ferez mourir de douleur.

St. ALBIN.

Moi!

LE PERE DE FAMILLE.

Vous.

St. ALBIN.

Jamais, jamais.

2

LE PERE DE FAMILLE.

La passion voit tout éternel; mais la nature humaine veut que tout finisse.

St. ALBIN.

Je cesserois d'aimer Sophie! Si j'en étois capable, j'ignorerois, je crois, si je vous aime.

LE PERE DE FAMILLE.

Voulez-vous le savoir & me le prouver? Faites ce que je vous demande.

St. ALBIN.

Je le voudrois en vain; je ne puis; je suis entraîné. Mon pere, je ne puis.

LE PERE DE FAMILLE.

Insensé, vous voulez être pere? En connoissez-vous les devoirs? Si vous les connoissez, permettriez-vous à votre fils ce que vous attendez de moi?

St. ALBIN.

Ah, si j'osois répondre.

LE PERE DE FAMILLE.

Répondez.

St. ALBIN.

Vous me le permettez?

LE PERE DE FAMILLE.

Je vous l'ordonne.

St. ALBIN.

Lorsque vous avez voulu ma mere; lorsque toute la famille se souleva contre vous; lorsque mon grand papa vous appella enfant ingrat, & que vous l'appellâtes au fond de votre ame pere cruel, qui de vous deux avoit raison? Ma mere étoit vertueuse & belle comme Sophie: vous l'aimiez comme j'aime Sophie; souffrites-vous qu'on vous l'arrachât, mon pere, & n'ai-je pas un coeur aussi?

LE PERE DE FAMILLE.

J'avois des ressources, & votre mere avoit de la naissance.

St. ALBIN.

St. ALBIN.

Qui sait encore ce qu'est Sophie ?

LE PERE DE FAMILLE.

Chimere.

St. ALBIN.

Des ressources ? l'amour, l'indigence m'en fourniront.

LE PERE DE FAMILLE.

Craignez les maux qui vous attendent.

St. ALBIN.

Ne la point avoir, est le seul que je redoute.

LE PERE DE FAMILLE.

Craignez de perdre ma tendresse.

St. ALBIN.

Je la recouvrerai.

LE PERE DE FAMILLE.

Qui vous l'a dit ?

St. ALBIN.

Vous verrez couler les pleurs de Sophie; j'embrasserai vos genoux; mes enfans vous tendront leurs bras innocens, & vous ne les repousserez pas.

LE PERE DE FAMILLE.

Il me connoît trop bien....

(*Après une petite pause, il prend l'air & le ton le plus sévere, & dit :*)

Mon fils, je vois que je vous parle en vain; que la raison n'a plus d'accès auprès de vous, & que le moyen dont je craignis toujours d'user, est le seul qui me reste. J'en userai, puisque vous m'y forcez. Quittez vos projets; je le veux, & je vous l'ordonne par toute l'autorité qu'un pere a sur ses enfans.

St. ALBIN

[*avec un emportement sourd.*]

L'autorité, l'autorité; ils n'ont que ce mot.

LE PERE DE FAMILLE.

Reſpectez-le.

St. ALBIN

(*allant & venant.*)

Voilà comme ils ſont tous. C'eſt ainſi qu'ils nous aiment. S'ils étoient nos ennemis, que feroient-ils de plus?

LE PERE DE FAMILLE.

Que dites-vous? Que murmurez-vous?

St. ALBIN

[*toujours de même.*]

Ils ſe croient ſages, parce qu'ils ont d'autres paſſions que les nôtres.

LE PERE DE FAMILLE.

Taiſez-vous.

St. ALBIN.

Ils ne nous ont donné la vie que pour en diſpoſer.

LE PERE DE FAMILLE.

Taiſez-vous.

St. ALBIN.

Ils la rempliſſent d'amertume; & comment feroient-ils touchés de nos peines? ils y ſont faits.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous oubliez qui je ſuis, & à qui vous parlez. Taiſez-vous, ou craignez d'attirer ſur vous la marque la plus terrible du courroux des peres.

St. ALBIN

Des peres! Des peres! il n'y en a point.... il n'y a que des tyrans.

LE PERE DE FAMILLE.

O Ciel!

St. ALBIN.

Oui, des tyrans.

LE PERE DE FAMILLE.

Eloignez-vous de moi, enfant ingrat & dénaturé; je vous donne ma malédiction: allez loin de moi.

(*Le fils s'en va; mais à peine a-t-il fait quelques pas, que son pere court après lui, & lui dit:*

Où vas-tu malheureux?

St. ALBIN.

Mon pere.

LE PERE DE FAMILLE

(*se jette dans un fauteuil, & son fils se met à ses genoux.*)

Moi, votre pere? Vous, mon fils? Je ne vous suis plus rien; je ne vous ai jamais rien été; vous empoisonnez ma vie; vous souhaitez ma mort. Eh pourquoi a-t-elle été si long-tems différée? Que ne suis-je à côté de ta mere! elle n'est plus, & mes jours malheureux ont été prolongés.

St. ALBIN.

Mon pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Eloignez-vous: cachez-moi vos larmes: vous déchirez mon cœur, & je ne puis vous en chasser.



SCENE VII.

LE PERE DE FAMILLE, St. ALBIN, LE COMMANDEUR.

(Le Commandeur entre. St. Albin, qui étoit aux genoux de son pere, se leve, & le Pere de Famille reste dans son fauteuil, la tête penchée sur ses mains, comme un homme désolé.)

LE COMMANDEUR

(en le montrant à St. Albin, qui se promene sans écouter.)

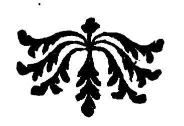
TIENS, regarde; vois dans quel état tu le mets; je lui avois prédit que tu le ferois mourir de douleur, & tu vérifies ma prédiction.

(Pendant que le Commandeur parle, le Pere de Famille se leve & s'en va. St. Albin se dispose à le suivre.)

LE PERE DE FAMILLE

(en se retournant vers son fils.)

Où allez-vous ? Ecoutez votre oncle; je vous l'ordonne.



SCENE VIII.

St. ALBIN, LE COMMANDEUR.

St. ALBIN.

PARLEZ donc, Monsieur, je vous écoute. . . . Si c'est un malheur que de l'aimer, il est arrivé, & je n'y sais plus de remede... Si on me la refuse, qu'on m'apprenne à l'oublier.... L'oublier ! Qui ? Elle ? Moi ? Je le pourrois ? Je le voudrois ? Que la malédiction de mon pere s'accomplisse sur moi, si jamais j'en ai la pensée !

LE COMMANDEUR.

Qu'est-ce qu'on te demande ? De laisser là une créature que tu n'aurois jamais dû regarder qu'en passant ; qui est sans bien, sans parens, sans aveu ; qui vient de je ne sais où, qui appartient à je ne qui, & qui vit je ne sais comment. On a de ces filles-là. Il y a des fous qui se ruinent pour elles ; mais épouser ! épouser !

St. ALBIN
(avec violence.)

Monsieur le Commandeur.

LE COMMANDEUR

Elle te plaît ? Eh bien, garde-la. Je t'aime autant celle-là qu'une autre ; mais laisse-nous espérer la fin de cette intrigue, quand il en sera tems.

St. ALBIN
(veut sortir.)

LE COMMANDEUR.

Où vas-tu ?

St. ALBIN.

Je m'en vais.

LE COMMANDEUR

(*en l'arrêtant.*)

As-tu oublié que je te parle au nom de ton pere?

St. ALBIN.

Eh bien, Monsieur, dites; déchirez-moi; désespérez-moi; je n'ai qu'un mot à répondre : Sophie sera ma femme.

LE COMMANDEUR.

Ta femme?

St. ALBIN.

Oui, ma femme.

LE COMMANDEUR.

Une fille de rien?

St. ALBIN.

Qui m'a appris à mépriser tout ce qui vous enchaîne & vous avilit.

LE COMMANDEUR.

N'as-tu point de honte?

St. ALBIN.

De la honte?

LE COMMANDEUR.

Toi, fils de M. d'Orbesson! neveu du Commandeur d'Auvillé!

St. ALBIN.

Moi, fils de Monsieur d'Orbesson, & votre neveu!

LE COMMANDEUR.

Voilà donc les fruits de cette éducation merveilleuse dont ton pere étoit si vain? Le voilà ce modele de tous les jeunes gens de la Cour & de la Ville?.... Mais tu te crois riche peut-être?

St. ALBIN.

Non.

LE COMMANDEUR.

Sais-tu ce qui te revient du bien de ta mere?

St. ALBIN.

Je n'y ai jamais pensé, & je ne veux pas le savoir.

LE COMMANDEUR.

Ecoute : c'étoit la plus jeune de six enfans que

nous étions, & cela dans une Province où l'on ne donne rien aux filles. Ton pere, qui ne fut pas plus sensé que toi, s'en entêta, & la prit. Mille écus de rente à partager avec ta sœur, c'est quinze cents francs pour chacun; voilà toute votre fortune.

St. ALBIN.

J'ai quinze cents livres de rente?

LE COMMANDEUR.

Tant qu'elles peuvent s'étendre.

St. ALBIN.

Ah, Sophie, vous n'habiterez plus sous un toît! vous ne sentirez plus les atteintes de la misere; j'ai quinze cents livres de rente!

LE COMMANDEUR.

Mais tu peux en attendre ving-cinq mille de ton pere, & presque le double de moi. St. Albin on fait des folies; mais on n'en fait pas de plus cheres.

St. ALBIN.

Et que m'importe la richesse, si je n'ai pas celle avec qui je la voudrois partager?

LE COMMANDEUR.

Insensé!

St. ALBIN.

Je le sais: c'est ainsi qu'on appelle ceux qui préferent à tout une femme jeune, vertueuse & belle; & je fais gloire d'être à la tête de ces fous-là.

LE COMMANDEUR.

Tu cours à ton malheur.

St. ALBIN.

Je mangeois du pain, je buvois de l'eau à côté d'elle, & j'étois heureux.

LE COMMANDEUR.

Tu cours à ton malheur.

St. ALBIN.

J'ai quinze cents livres de rente.

LE COMMANDEUR.

Que feras-tu ?

St. ALBIN.

Elle sera nourrie, logée, vêtue, & nous vivrons.

LE COMMANDEUR.

Comme des gueux.

St. ALBIN.

Soit.

LE COMMANDEUR.

Cela aura pere, mere, freres, sœurs; & tu épouseras tout cela.

St. ALBIN.

J'y suis résolu.

LE COMMANDEUR.

Je t'attends aux enfans.

St. ALBIN.

Alors je m'adresserai à toutes les ames sensibles : on me verra; on verra la compagne de mon infortune; je dirai mon nom, & je trouverai du secours.

LE COMMANDEUR.

Tu connois bien les hommes.

St. ALBIN.

Vous les croyez méchans.

LE COMMANDEUR.

Et j'ai tort.

St. ALBIN.

Tort ou raison; il me restera deux appuis avec lesquels je peux défier l'univers, l'amour qui fait entreprendre, & la fierté qui fait supporter..... On n'entend tant de plaintes dans le monde, que parce que le pauvre est sans courage.... & que le riche est sans humanité.

LE COMMANDEUR.

J'entends.... Eh bien, aie-la, ta Sophie. Foule aux pieds la volonté de ton pere, les loix de la décence, les bienséances de ton état. Ruine-toi; avilis-toi; roule-toi dans la fange; je ne m'y op-

pose plus; tu serviras d'exemple à tous les enfans qui ferment l'oreille à la voix de la raison; qui se précipitent dans des engagemens honteux; qui affligent leurs parens, & qui déshonorent leur nom : tu l'auras, ta Sophie, puisque tu l'as voulu; mais tu n'auras pas de pain à lui donner, ni à ses enfans, qui viendront en demander à ma porte.

St. ALBIN.

C'est ce que vous craignez.

LE COMMANDEUR.

Ne suis-je pas bien à plaindre?... Je me suis privé de tout pendant quarante ans; j'aurois pu me marier, & je me suis refusé cette consolation; j'ai perdu de vue les miens pour m'attacher à ceux-ci; m'en voilà bien récompensé!...... Que dira-t-on dans le monde?..... Voilà qui sera fait; je n'oserai plus me montrer; ou si je parois quelque part, & que l'on demande qui est cette vieille Croix qui a l'air si chagrin? on répondra tout bas, c'est le Commandeur d'Auvillé..... l'oncle de ce jeune fou qui a épousé?.... Oui.... Ensuite on se parlera à l'oreille; on me regardera : la honte & le dépit me saisiront; je me leverai; je prendrai ma canne, & je m'en irai.... Non, je voudrois, pour tout ce que je possede, lorsque tu gravissois le long des murs du Fort Saint-Philippe, que quelque Anglois, d'un bon coup de baïonnette, t'eût envoyé dans le fossé, & que tu y fusses demeuré enseveli avec les autres; du moins on auroit dit : C'est dommage, c'étoit un sujet, & j'aurois pu solliciter une grace du Roi pour l'établissement de ta sœur.... Non, il est inoui qu'il y ait jamais eu un pareil mariage dans une famille.

St. ALBIN.

Ce sera le premier.

LE COMMANDEUR.

Et je le souffrirai?

St. ALBIN.

S'il vous plaît.

LE COMMANDEUR.

Tu le crois?

St. ALBIN.

Assurément.

LE COMMANDEUR.

Allons, nous verrons.

St. ALBIN.

Tout est vu.

SCENE IX.

St. ALBIN, SOPHIE, Mme. HEBERT.

[*Tandis que St. Albin continue comme s'il étoit seul, Sophie & sa bonne s'avancent, & parlent dans les intervalles du monologue de St. Albin.*]

St. ALBIN

(*après une pause, en se promenant & rêvant.*)

OUI, tout est vu...... Ils ont conjuré contre moi... je le sens....

SOPHIE

(*d'un ton doux & plaintif.*)

On le veut.... Allons, ma bonne.

St. ALBIN.

C'est pour la premiere fois que mon pere est d'accord avec cet oncle cruel.

SOPHIE

[*en soupirant.*]

Ah, quel moment!

Mme. HEBERT.

Il eſt vrai, mon enfant.

SOPHIE.

Mon cœur ſe trouble.

St. ALBIN.

Ne perdons point de tems; il faut l'aller trouver.

SOPHIE.

Le voilà, ma bonne; c'eſt lui.

St. ALBIN.

Oui, Sophie, oui, c'eſt moi; je ſuis Sergi.

SOPHIE

(*en ſanglotant.*)

Non, vous ne l'êtes pas...... [*Elle ſe retourne vers Madame Hébert.*] Que je ſuis malheureuſe! Je voudrois être morte. Ah, ma bonne, à quoi me ſuis-je engagée! Que vais-je lui apprendre? Que va-t-il devenir? Ayez pitié de moi........ Dites-lui.

St. ALBIN.

Sophie, ne craignez rien. Sergi vous aimoit; St. Albin vous adore, & vous voyez l'homme le plus vrai, & l'amant le plus paſſionné.

SOPHIE

[*ſoupire profondément.*]

Hélas!

St. ALBIN.

Croyez que Sergi ne peut vivre, ne veut vivre que pour vous.

SOPHIE.

Je le crois; mais à quoi cela ſert-il?

St. ALBIN.

Dites un mot.

SOPHIE.

Quel mot?

St. ALBIN.

Que vous m'aimez, Sophie, m'aimez-vous?

SOPHIE

[*en soupirant profondément.*]

Ah, si je ne vous aimois pas!

St. ALBIN.

Donnez-moi donc votre main : recevez la mienne, & le serment que je fais ici à la face du Ciel & de cette honnête femme qui nous a servi de mere, de n'être jamais qu'à vous.

SOPHIE.

Hélas! vous savez qu'une fille bien née ne reçoit & ne fait de sermens qu'aux pieds des autels...... Et ce n'est pas moi que vous y conduirez.... Ah, Sergi, c'est à présent que je sens la distance qui nous sépare!

St. ALBIN

(*avec violence.*)

Sophie, & vous aussi?

SOPHIE.

Abandonnez-moi à ma destinée, & rendez le repos à un pere qui vous aime.

St. ALBIN.

Ce n'est pas vous qui parlez; c'est lui : je le reconnois cet homme dur & cruel.

SOPHIE.

Il ne l'est point; il vous aime.

St. ALBIN.

Il m'a maudit; il m'a chassé; il ne lui restoit plus qu'à se servir de vous pour m'arracher la vie.

SOPHIE.

Vivez, Sergi.

St. ALBIN.

Jurez donc que vous serez à moi malgré lui.

SOPHIE.

Moi, Sergi? ravir un fils à son pere!..... J'entrerois dans une famille qui me rejette!

St. ALBIN.

Et que vous importe mon pere, mon oncle, ma sœur & toute ma famille, si vous m'aimez?

SOPHIE.

Vous avez une sœur?..

St. ALBIN.

Oui, Sophie.

SOPHIE.

Qu'elle est heureuse!

St. ALBIN.

Vous me désespérez.

SOPHIE.

J'obéis à vos parens; puisse le Ciel vous accorder un jour une épouse qui soit digne de vous, & qui vous aime autant que Sophie!

St. ALBIN.

Et vous le souhaitez?

SOPHIE.

Je le dois.

St. ALBIN.

Malheur à qui vous a connue, & qui peut être heureux sans vous!

SOPHIE.

Vous le serez; vous jouirez de toutes les bénédictions promises aux enfans qui respecteront la volonté de leurs parens. J'emporterai celles de votre pere; je retournerai seule à ma misere, & vous vous ressouviendrez de moi.

St. ALBIN.

Je mourrai de douleur, & vous l'aurez voulu...

(en la regardant tristement.)

Sophie...

SOPHIE.

Je ressens toute la peine que je vous cause.

St. ALBIN.

(en la regardant encore.)

Sophie!...

SOPHIE.

(à Madame Hebert en sanglotant.)

O ma bonne, que ses larmes me font de mal!...

Sergi, n'opprimez pas mon ame foible... J'en ai assez de ma douleur...

[*elle se couvre les yeux de ses mains.*]

Adieu, Sergi.

St. ALBIN.

Vous m'abandonnez !

SOPHIE.

Je n'oublierai point ce que vous avez fait pour moi ; vous m'avez vraiment aimée. Ce n'est pas en descendant de votre état, c'est en respectant mon malheur & mon indigence que vous l'avez montré. Je me rappellerai souvent ce lieu où je vous ai connu... Ah, Sergi !

St. ALBIN.

Vous voulez que je meure.

SOPHIE.

C'est moi, c'est moi qui suis à plaindre !

St. ALBIN.

Sophie, où allez-vous ?

SOPHIE.

Je vais subir ma destinée, partager les peines de mes sœurs, & porter les miennes dans le sein de ma mere ; je suis la plus jeune de ses enfans ; elle m'aime ; je lui dirai tout, & elle me consolera.

St. ALBIN.

Vous m'aimez, & vous m'abandonnez ?

SOPHIE.

Pourquoi vous ai-je connu ! ... Ah ! ...

[*elle s'éloigne.*]

St. ALBIN.

Non, non... Je ne le puis... Madame Hébert, retenez-la... Ayez pitié de nous.

Mde. HEBERT.

Pauvre Sergi !

St. ALBIN.

(*à Sophie.*)

Vous ne vous éloignerez pas.... J'irai... Je

vous suivrai... Sophie, arrêtez... Ce n'est ni pour vous, ni pour moi que je vous conjure... Vous avez résolu mon malheur & le vôtre... C'est au nom de ces parens cruels... Si je vous perds, je ne pourrai ni les voir, ni les entendre, ni les souffrir... Voulez-vous que je les haïsse?

SOPHIE.

Aimez vos parens. Obéissez-leur. Oubliez-moi.

St. ALBIN.

[*qui s'est jetté à ses pieds, s'écrie en la retenant par ses habits.*]

Sophie, écoutez... Vous ne connoissez pas St. Albin...

SOPHIE.

[*à Madame Hébert qui pleure.*]

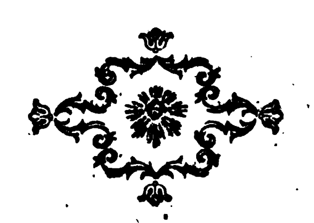
Ma bonne, venez, venez. Arrachez-moi d'ici.

St. ALBIN.

[*en se relevant.*]

Il peut tout oser. Vous le conduisez à sa perte... Oui, vous l'y conduisez...

[*Il marche. Il se plaint. Il se désespère. Il nomme Sophie par intervalles. Ensuite il s'appuie sur le dos d'un fauteuil, les yeux couverts de ses mains.*]



SCENE X.

St. ALBIN, CECILE, GERMEUIL.

(Pendant qu'il est dans cette situation, Cecile & Germeuil entrent.)

GERMEUIL.

(s'arrêtant sur le fond, & regardant tristement St. Albin, dit à Cecile.)

Le voilà, le malheureux ! Il est accablé, & il ignore que dans ce moment. . . Que je le plains !... Mademoiselle, parlez-lui.

CECILE.

St. Albin.

St. ALBIN

(qui ne les voit point, mais qui les entend approcher, leur crie sans les regarder :)

Qui que vous soyez, allez retrouver les barbares qui vous envoient. Retirez-vous.

CECILE.

Mon frere, c'est moi ; c'est Cecile qui connoît votre peine, & qui vient à vous.

St. ALBIN.

[toujours dans la même position.]

Retirez-vous.

CECILE.

Je m'en irai, si je vous afflige.

St. ALBIN.

Vous m'affligez.

(Cecile s'en va ; mais son frere la rappelle d'une voix foible & douloureuse.)

Cecile.

CECILE.

(*se rapprochant de son frere.*)

Mon frere.

St. ALBIN.

(*la prenant par la main, sans changer de situation; & sans la regarder.*)

Elle m'aimoit. Ils me l'ont ôtée. Elle me fuit.

GERMEUIL.

(*à lui-même.*)

Plût au Ciel !

St. ALBIN.

J'ai tout perdu... Ah !

CECILE.

Il vous reste une sœur, un ami.

St. ALBIN.

(*se relevant avec vivacité.*)

Où est Germeuil ?

CECILE.

Le voilà.

St. ALBIN.

(*il se promene un moment en silence, puis il dit :*)

Ma sœur, laissez-nous.

SCENE XI.

ST. ALBIN, GERMEUIL.

St. ALBIN.

(*en se promenant, & à plusieurs reprises.*)

OUI... C'est le seul parti qui me reste... & j'y suis résolu... Germeuil, personne ne nous entend ?

GERMEUIL.

Qu'avez-vous à me dire ?

St. ALBIN.

J'aime Sophie : j'en ſuis aimé. Vous aimez Cecile, & Cecile vous aime.

GERMEUIL.

Moi ! Votre ſœur !

St. ALBIN.

Vous, ma ſœur. Mais la même perſécution qu'on me fait, vous attend ; & ſi vous avez du courage, nous irons Sophie, Cecile, vous & moi chercher le bonheur loin de ceux qui nous entourent & nous tyranniſent.

GERMEUIL.

Qu'ai-je entendu ! Il ne me manquoit plus que cette confidence... Qu'oſez-vous entreprendre, & que me conſeillez-vous ? C'eſt ainſi que je reconnoîtrois les bienfaits dont votre pere m'a comblé depuis que je reſpire ? Pour prix de ſa tendreſſe, je remplirois ſon ame de douleur, & je l'enverrois au tombeau, en maudiſſant le jour qu'il me reçut chez lui ?

St. ALBIN.

Vous avez des ſcrupules, n'en parlons plus.

GERMEUIL.

L'action que vous me propoſez, & celle que vous avez réſolue, ſont deux crimes...

(*avec vivacité.*)

St. Albin, abandonnez votre projet... Vous avez encouru la diſgrace de votre pere, & vous allez la mériter ; attirer ſur vous le blâme public ; vous expoſer à la pourſuite des loix ; déſeſpérer celle que vous aimez... Quelles peines vous vous préparez !... Quel trouble vous me cauſez !..

St. ALBIN.

Si je ne peux compter ſur votre ſecours, épargnez-moi vos conſeils.

GERMEUIL.

Vous vous perdez.

St. ALBIN.

Le sort en est jetté.

GERMEUIL.

Vous me perdez moi-même : vous me perdez. Que dirai-je à votre pere, lorsqu'il m'apportera sa douleur ?... à votre oncle ?... Oncle cruel! Neveu plus cruel encore !... Avez-vous dû me confier vos desseins ?... Vous ne savez pas... Que suis-je venu chercher ici ?... Pourquoi vous ai-je vu ?...

St. ALBIN.

Adieu, Germeuil ; embrassez-moi ; je compte sur votre discrétion.

GERMEUIL.

Où courez-vous ?

St. ALBIN.

M'assurer le seul bien dont je fasse cas, & m'éloigner d'ici pour jamais.

SCENE XII.

GERMEUIL *seul.*

LE sort m'en veut-il assez ! Le voilà résolu d'enlever sa maîtresse ; & il ignore qu'au même instant son oncle travaille à la faire enfermer... Je deviens coup sur coup leur confident & leur complice... Quelle situation est la mienne ! Je ne puis ni parler, ni me taire, ni agir, ni cesser... Si l'on me soupçonne seulement d'avoir servi l'oncle, je suis un traître aux yeux du neveu, & je me déshonore dans l'esprit de son pere... Encore si je pouvois m'ouvrir à celui-ci. Mais ils ont exigé le secret... Y manquer, je ne le puis ni ne le dois... Voilà ce que le Commandeur a vu lorsqu'il s'est

adressé à moi, à moi qu'il déteste, pour l'exécution de l'ordre injuste qu'il sollicite. En me présentant sa fortune & sa niece, deux appas auxquels il n'imagine pas qu'on résiste, son but est de m'embarquer dans un complot qui me perde... Déja il croit la chose faite, & il s'en félicite.... Si son neveu le prévient, autres dangers. Il se croira joué, il sera furieux, il éclatera... Mais Cécile fait tout; elle connoit mon innocence... Eh que servira son témoignage contre le cri de la famille entiere qui se soulevera?... On n'entendra qu'elle, & je n'en passerai pas moins pour fauteur d'un rapt?... Dans quels embarras ils m'ont précipité, le neveu par indiscrétion, l'oncle par méchanceté!... Et toi, pauvre innocente, dont les intérêts ne touchent personne, qui te sauvera de deux hommes violens, qui ont également résolu ta ruine?... L'un m'attend pour la consommer, l'autre y court; & je n'ai qu'un instant... Mais ne le perdons pas... Emparons-nous d'abord de la lettre de cachet... Ensuite... Nous verrons.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE I.

GERMEUIL, CECILE.

GERMEUIL.
(*d'un ton suppliant.*)

MADEMOISELLE.

CECILE.

Laissez-moi.

GERMEUIL.

Mademoiselle.

CECILE.

Qu'osez-vous me demander ? Je recevrois la maîtresse de mon frere chez moi ! chez moi ! dans mon appartement ! dans la maison de mon pere ! Laissez-moi, vous dis-je, je ne veux pas vous entendre.

GERMEUIL.

C'est le seul asyle qui lui reste, & le seul qu'elle puisse accepter.

CECILE.

Non, non, non.

GERMEUIL.

Je ne vous demande qu'un instant ; que je puisse regarder autour de moi, me reconnoître.

CECILE.

Non, non... Une inconnue !

GERMEUIL.

Une infortunée, à qui vous ne pourriez refuser de la commisération, si vous la voyiez...

CECILE.

Que diroit mon pere ?

GERMEUIL.

Le respectai-je moins que vous ? Craindrois-je moins de l'offenser ?

CECILE.

Et le Commandeur ?

GERMEUIL.

C'est un homme sans principes.

CECILE.

Il en a comme tous ses pareils, quand il s'agit d'accuser & de noircir.

GERMEUIL.

Il dira que je l'ai joué, ou votre frere se croira trahi. Je ne me justifierai jamais ... Mais qu'est-ce que cela vous importe ?

CECILE.

Vous êtes la cause de toutes mes peines.

GERMEUIL.

Dans cette conjoncture difficile, c'est votre frere, c'est votre oncle que je vous prie de considérer; épargnez-leur à chacun une action odieuse.

CECILE.

La maîtresse de mon frere ! une inconnue ! ... Non, Monsieur : mon cœur me dit que cela est mal, & il ne m'a jamais trompée. Ne m'en parlez plus. Je tremble qu'on ne nous écoute.

GERMEUIL.

Ne craignez rien; votre pere est tout à sa douleur; le Commandeur & votre frere à leurs projets : les gens sont écartés, j'ai pressenti votre répugnance ...

CECILE.

Qu'avez-vous fait ?

GERMEUIL.

Le moment m'a paru favorable, & je l'ai introduite ici; elle y est; la voilà : renvoyez-la, Mademoiselle.

CECILE.

Germeuil, qu'avez-vous fait !

SCENE II.

GERMEUIL, CECILE, SOPHIE, Mlle. CLAIRET.

[*Sophie entre sur la scene comme une troublée; elle ne voit point; elle n'entend point; elle ne sait où elle est. Cecile, de son côté, est dans une agitation extrême.*]

SOPHIE.

JE ne sais où je suis... Je ne sais où je vais... Il me semble que je marche dans les ténebres... Ne rencontrerai-je personne qui me conduise ?... O Ciel, ne m'abandonnez pas !

GERMEUIL

(*l'appelle.*)

Mademoiselle, Mademoiselle.

SOPHIE.

Qui est-ce qui m'appelle ?

GERMEUIL.

C'est moi, Mademoiselle, c'est moi.

SOPHIE.

Qui êtes-vous ? Où êtes-vous ? Qui que vous soyez, secourez-moi... sauvez-moi...

GERMEUIL

[*va la prendre par la main, & lui dit :*]

Venez... mon enfant... Par ici.

SOPHIE

[*fait quelques pas, & tombe sur ses genoux.*]

Je ne puis.... La force m'abandonne.... Je succombe....

CECILE.

O Ciel ! [*à Germeuil.*] Appellez ... Eh non ; n'appellez pas !

SOPHIE.

[*les yeux fermés & comme dans le délire de la défaillance.*]

Les cruels ! ... Que leur ai-je fait !

[*Elle regarde autour d'elle avec toutes les marques de l'effroi.*]

GERMEUIL.

Rassurez-vous ; je suis l'ami de St. Albin, & Mademoiselle est sa sœur.

SOPHIE

(*après un moment de silence.*)

Mademoiselle, que vous dirai-je ? Voyez ma peine : elle est au dessus de mes forces ... Je suis à vos pieds, & il faut que j'y meure, ou que je vous doive tout ... Je suis une infortunée qui cherche un asyle ... C'est devant votre oncle & votre frere que je suis ... Votre oncle que je ne connois pas, & que je n'ai jamais offensé ; votre frere ... Ah, ce n'est pas de lui que j'attendois mon chagrin ! ... Que vais-je devenir, si vous m'abandonnez ? ..... Ils accompliront sur moi leurs desseins ... Secourez-moi ; sauvez-moi .... Sauvez-moi d'eux ; sauvez-moi de moi-même. Ils ne savent pas ce que peut oser celle qui craint le déshonneur, & qu'on réduit à la nécessité de haïr la vie .... Je n'ai pas cherché mon malheur, & je n'ai rien à me reprocher .... Je travaillois ; j'avois du pain, & je vivois tranquille ... Les jours de la douleur sont venus ; ce sont les vôtres qui les ont amenés sur moi, & je pleurerai toute ma vie, parce qu'ils m'ont connue.

CECILE.

Qu'elle me peine ! ... Oh que ceux qui peu-

vent la tourmenter, font méchans !

(*Ici la pitié succede à l'agitation dans le cœur de Cecile ; elle se panche sur le dos d'un fauteuil, du côté de Sophie, & celle-ci continue.*)

SOPHIE.

J'ai une mere qui m'aime . . . Comment reparoîtrois-je devant elle ? . . . . Mademoiselle, conservez une fille à sa mere ; je vous en conjure par la vôtre, si vous l'avez encore . . . Quand je la quittai, elle dit : Anges du Ciel, prenez cette enfant sous votre garde, & conduisez-la. Si vous fermez votre cœur à la pitié, le Ciel n'aura point entendu sa priere, & elle en mourra de douleur... Tendez la main à celle qu'on opprime, afin qu'elle vous bénisse toute sa vie . . . Je ne peux rien ; mais il est un Etre qui peut tout, & devant lequel les œuvres de la commisération ne sont pas perdues... Mademoiselle.

(*Cecile s'approche d'elle, & lui tend les mains.*)

Levez-vous.

GERMEUIL.

(*à Cecile.*)

Vos yeux se remplissent de larmes ; son malheur vous a touchée.

CECILE.

(*à Germeuil.*)

Qu'avez-vous fait ?

SOPHIE.

Dieu soit loué, tous les cœurs ne sont pas endurcis.

CECILE.

Je connois le mien ; je ne voulois ni vous voir, ni vous entendre . . . Enfant aimable & malheureux, comment vous nommez-vous ?

SOPHIE.

Sophie.

CECILE,

[*en l'embrassant.*]

Sophie, venez.

GERMEUIL

(*se jette aux genoux de Cecile, & lui prend une main qu'il baise sans parler.*)

CECILE.

Que me demandez-vous encore ? Ne fais-je pas tout ce que vous voulez ?

(*Cecile s'avance vers le fond du sallon avec Sophie, qu'elle remet à sa Femme de chambre.*)

(*en se relevant.*)

Imprudent... Qu'allois-je lui dire ?...

Mlle. CLAIRET.

J'entends, Mademoiselle ; reposez-vous sur moi.

SCENE III.

GERMEUIL, CECILE.

CECILE.

(*après un moment de silence, avec chagrin.*)

ME voilà, graces à vous, à la merci de mes gens.

GERMEUIL.

Je ne vous ai demandé qu'un instant pour lui trouver un asyle. Quel mérite y auroit-il à faire le bien, s'il n'y avoit aucun inconvénient ?

CECILE.

Que les hommes sont dangereux ! Pour son bonheur, on ne peut les tenir trop loin... Homme, éloignez-vous de moi... Vous vous en allez, je crois ?

GERMEUIL.

Je vous obéis.

CECILE.

Fort bien; après m'avoir mise dans la position la plus cruelle, il ne vous reste plus qu'à m'y laisser. Allez, Monsieur, allez.

GERMEUIL.

Que je suis malheureux!

CECILE.

Vous vous plaignez, je crois?

GERMEUIL.

Je ne fais rien qui ne vous déplaise.

CECILE.

Vous m'impatientez... Songez que je suis dans un trouble qui ne me laissera rien prévoir, rien prévenir. Comment oserai-je lever les yeux devant mon pere? S'il s'apperçoit de mon embarras, & qu'il m'interroge, je ne mentirai pas. Savez-vous qu'il ne faut qu'un mot inconsidéré pour éclairer un homme tel que le Commandeur?... Et mon frere?... Je redoute d'avance le spectacle de sa douleur. Que va-t-il devenir lorsqu'il ne trouvera plus Sophie?... Monsieur, ne me quittez pas un moment, si vous ne voulez pas que tout se découvre..... Mais on vient...... Restez... Non, retirez-vous... Ciel, dans quel état je suis!



SCENE IV.

CECILE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR.
(*à sa maniere.*)

CEcile, te voilà seule.

CECILE
[*d'une voix altérée.*]

Oui, mon cher oncle; c'est assez mon goût.

LE COMMANDEUR.

Je te croyois avec l'ami.

CECILE.

Qui, l'ami?

LE COMMANDEUR.

Eh, Germeuil.

CECILE.

Il vient de sortir.

LE COMMANDEUR.

Que te disoit-il? Que lui disois-tu?

CECILE.

Des choses déplaisantes, comme c'est sa coutume.

LE COMMANDEUR.

Je ne vous conçois pas; vous ne pouvez vous accorder un moment. Cela me fâche; il a de l'esprit, des talens, des connoissances, des mœurs dont je fais grand cas. Point de fortune, à la vérité; mais de la naissance. Je l'estime, & je lui ai conseillé de penser à toi.

CECILE.

Qu'appellez-vous penser à moi?

LE COMMANDEUR.

Cela s'entend; tu n'as pas résolu de rester fille, apparemment?

CECILE.

Pardonnez-moi, Monsieur, c'est mon projet.

LE COMMANDEUR.

Cecile, veux-tu que je te parle à cœur ouvert? Je suis entiérement détaché de ton frere; c'est une ame dure, un esprit intraitable; & il vient encore tout-à-l'heure d'en user avec moi d'une maniere indigne, & que je ne lui pardonnerai de ma vie... Il peut à présent courir tant qu'il voudra, après la créature dont il s'est entêté, je ne m'en soucie plus... On se lasse à la fin d'être bon... Toute ma tendresse s'est retirée sur toi, ma chere niece... Si tu voulois un peu ton bonheur, celui de ton pere & le mien....

CECILE.

Vous devez le supposer.

LE COMMANDEUR.

Mais tu ne me demandes pas ce qu'il faudroit faire?

CECILE.

Vous ne me le laisserez pas ignorer.

LE COMMANDEUR.

Tu as raison. Eh bien, il faudroit te rapprocher de Germeuil; c'est un mariage auquel tu penses bien que ton pere ne consentira pas sans la derniere répugnance: mais je parlerai; je leverai les obstacles: si tu veux, j'en fais mon affaire.

CECILE.

Vous me conseilleriez de penser à quelqu'un qui ne seroit pas du choix de mon pere?

LE COMMANDEUR.

Il n'est pas riche, tout tient à cela. Mais, je te l'ai dit, ton frere ne m'est plus rien, & je vous assurerai tout mon bien. Cecile, cela vaut la peine d'y réfléchir.

CECILE.

Moi, que je dépouille mon frere!

LE COMMANDEUR.

Qu'appelles-tu dépouiller ? Je ne vous dois rien ; ma fortune est à moi, & elle me coûte assez pour en disposer à mon gré.

CECILE.

Mon oncle, je n'examinerai point jusqu'où les parens sont les maîtres de leur fortune, & s'ils peuvent, sans injustice, la transporter où il leur plaît. Je sais que je ne pourrois accepter la vôtre sans honte ; & c'en est assez pour moi.

LE COMMANDEUR.

Et tu crois que St. Albin en feroit autant pour sa sœur ?

CECILE.

Je connois mon frere ; & s'il étoit ici, nous n'aurions tous les deux qu'une voix.

LE COMMANDEUR.

Et que me diriez-vous ?

CECILE.

Monsieur le Commandeur, ne me pressez pas ; je suis vraie.

LE COMMANDEUR.

Tant mieux. Parle. J'aime la vérité. Tu dis ?

CECILE.

Que c'est une inhumanité sans exemple, que d'avoir en Province des parens plongés dans l'indigence, que mon pere secoure à votre insçu, & que vous frustrez d'une fortune qui leur appartient, & dont ils ont un besoin si grand ; que nous ne voulons, ni mon frere ni moi, d'un bien qu'il faudroit restituer à ceux à qui les loix de la nature & de la société l'ont destiné.

LE COMMANDEUR.

Eh bien, vous ne l'aurez ni l'un ni l'autre. Je vous abandonnerai tous ; je sortirai d'une maison où tout va au rebours du sens commun, où rien n'égale l'insolence des enfans, si ce n'est l'imbé-

œillité du Maître. Je jouirai de la vie; & je ne me tourmenterai pas davantage pour des ingrats.

CECILE.

Mon cher oncle, vous ferez bien.

LE COMMANDEUR.

Mademoiselle, votre approbation est de trop, & je vous conseille de vous écouter. Je sais ce qui se passe dans votre ame; je ne suis pas la dupe de votre désintéressement, & vos petits secrets ne sont pas aussi cachés que vous l'imaginez. Mais il suffit.... & je m'entends.

SCENE V.

CECILE, LE COMMANDEUR, LE PERE DE FAMILLE, St. ALBIN.

(*Le Pere de Famille entre le premier. Son fils le suit.*)

St. ALBIN

(*violent, désolé, éperdu, ici & dans toute la scene.*)

ELLES n'y sont plus ... On ne sait ce qu'elles sont devenues ... Elles ont disparu.

LE COMMANDEUR.

(*à part.*)

Bon. Mon ordre est exécuté.

St. ALBIN.

Mon pere, écoutez la priere d'un fils désespéré. Rendez-lui Sophie. Il est impossible qu'il vive sans elle. Vous faites le bonheur de tout ce qui vous environne. Votre fils sera-t-il le seul que vous ayez rendu malheureux? ... Elle n'y est plus ... Elles ont disparu ... Que ferai-je ... Quelle sera ma vie?

LE COMMANDEUR

(*à part.*)

Il a fait diligence.

St. ALBIN.

Mon pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Je n'ai aucune part à leur absence. Je vous l'ai déja dit. Croyez-moi.

(*Cela dit, le Pere de Famille se promene lentement, la tête baissée, & l'air chagrin; & St. Albin s'écrie en se tournant vers le fond.*)

St. ALBIN.

Sophie, où êtes-vous! Qu'êtes-vous devenue!.. Ah...

CECILE.

(*à part.*)

Voilà ce que j'avois prévu.

LE COMMANDEUR.

(*à part.*)

Consommons notre ouvrage. Allons.

(*à son neveu, d'un ton compatissant.*)

Saint-Albin.

St. ALBIN.

Monsieur, laissez-moi. Je ne me repens que trop de vous avoir écouté... Je la suivois... Je l'aurois fléchie... Et je l'ai perdue!

LE COMMANDEUR.

Saint-Albin.

St. ALBIN.

Laissez-moi.

LE COMMANDEUR.

J'ai causé ta peine; & j'en suis affligé.

St. ALBIN.

Que je suis malheureux!

LE COMMANDEUR.

Germeuil me l'avoit bien dit. Mais aussi qui pouvoit imaginer que pour une fille, comme il y en a tant, tu tomberois dans l'état où je te vois?

St. ALBIN

St. ALBIN

[*avec terreur.*]

Que dites-vous de Germeuil?

LE COMMANDEUR.

Je dis... Rien...

St. ALBIN.

Tout me manqueroit-il en un jour; & le malheur qui me poursuit m'auroit-il encore ôté mon ami?... Monsieur le Commandeur, achevez.

LE COMMANDEUR.

Germeuil & moi... Je n'ose te l'avouer...; Tu ne nous ne le pardonneras jamais....

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'avez-vous fait? Seroit-il possible?... Mon frere, expliquez-vous.

LE COMMANDEUR.

Cecile... Germeuil te l'aura confié?... Dis pour moi.

St. ALBIN

(*au Commandeur.*)

Vous me faites mourir.

LE PERE DE FAMILLE

[*avec sévérité.*]

Cecile, vous vous troublez.

St. ALBIN.

Ma sœur.

LE PERE DE FAMILLE

(*regardant encore sa fille avec sévérité.*)

Cecile... Mais non, le projet est trop odieux...; Ma fille & Germeuil en sont incapables.

St. ALBIN.

Je tremble... Je frémis... O Ciel, de quoi suis-je menacé!

LE PERE DE FAMILLE

[*avec sévérité.*]

Monsieur le Commandeur, expliquez-vous, vous dis-je, & cessez de me tourmenter par les soupçons que vous répandez sur tout ce qui m'entoure.

(Le Pere de Famille se promene : il est indigné. Le Commandeur hypocrite paroît honteux, & se taît. Cecile a l'air consterné. Saint-Albin a les yeux sur le Commandeur, & attend avec effroi qu'il s'explique.)

LE PERE DE FAMILLE

[au Commandeur.]

Avez-vous résolu de garder encore long-tems ce silence cruel ?

LE COMMANDEUR

(à sa niece.)

Puisque tu te tais, & qu'il faut que je parle...

[à Saint-Albin.]

Ta Maîtresse...

St. ALBIN.

Sophie...

LE COMMANDEUR.

Est renfermée.

St. ALBIN.

Grand Dieu !

LE COMMANDEUR.

J'ai obtenu la lettre de cachet... Et Germeuil s'est chargé du reste.

LE PERE DE FAMILLE.

Germeuil !

St. ALBIN.

Lui !

CECILE.

Mon frere, il n'en est rien.

St. ALBIN.

Sophie... & c'est Germeuil !

(Il se renverse sur un fauteuil, avec toutes les marques de désespoir.)

LE PERE DE FAMILLE

(au Commandeur.)

Et que vous a fait cette infortunée, pour ajouter à son malheur la perte de l'honneur & de la li-

berté ? Quels droits avez-vous ſur elle ?

LE COMMANDEUR.

La maiſon eſt honnête.

St. ALBIN.

Je la vois... Je vois ſes larmes. J'entends ſes cris, & je ne meurs pas...

(*au Commaudeur.*)

Barbare, appellez votre indigne complice. Venez tous les deux; par pitié, arrachez-moi la vie... Sophie!... Mon pere, ſecourez-moi. Sauvez-moi de mon déſeſpoir.

(*Il ſe jette entre les bras de ſon pere.*)

LE PERE DE FAMILLE.

Calmez-vous, malheureux.

St. ALBIN

[*entre les bras de ſon pere, & d'un ton plaintif & douloureux.*]

Germeuil!... Lui!... Lui!...

LE COMMANDEUR.

Il n'a fait que ce que tout autre auroit fait à ſa place.

St. ALBIN

[*toujours ſur le ſein de ſon pere, & du même ton.*]

Qui ſe dit mon ami! Le perfide!

LE PERE DE FAMILLE.

Sur qui compter déſormais!

LE COMMANDEUR.

Il ne le vouloit pas; mais je lui ai promis ma fortune & ma niece.

CECILE.

Mon pere, Germeuil n'eſt ni vil ni perfide.

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'eſt-il donc ?

St. ALBIN.

Ecoutez, & connoiſſez-le... Ah le traître!... Chargé de votre indignation, irrité par cet oncle inhumain, abandonné de Sophie...

LE PERE DE FAMILLE.

Eh bien ?

St. ALBIN.

J'allois, dans mon désespoir, m'en saisir, & l'emporter au bout du monde... Non, jamais homme ne fut plus indignement joué... Il vient à moi... Je lui ouvre mon cœur... Je lui confie ma pensée comme à mon ami... Il me blâme... Il me dissuade... Il m'arrête ; & c'est pour me trahir, me livrer, me perdre... Il lui en coûtera la vie.

SCENE VI.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CECILE, St. ALBIN, GERMEUIL.

CECILE

(*qui l'apperçoit la premiere, court à lui, & lui crie :*)

GErmeuil, où allez-vous ?

St. ALBIN

(*s'avance vers lui, & lui crie avec fureur :*)

Traître, où est-elle ? Rends-la moi, & te prépare à défendre ta vie.

LE PERE DE FAMILLE

(*courant après Saint-Albin.*)

Mon fils.

CECILE.

Mon frere... Arrêtez... Je me meurs...

(*Elle tombe dans un fauteuil.*)

LE COMMANDEUR

(*au Pere de Famille.*)

Y prend-elle intérêt ? Qu'en dites-vous ?

LE PERE DE FAMILLE.

Germeuil, retirez-vous.

GERMEUIL.

Monsieur, permettez que je reste.

St. ALBIN.

Que t'a fait Sophie ? Que t'ai-je fait pour me trahir ?

LE PERE DE FAMILLE

(*toujours à Germeuil.*)

Vous avez commis une action odieuse.

St. ALBIN.

Si ma sœur t'est chere ; si tu la voulois, ne valoit-il pas mieux ? . . . Je te l'avois proposé . . . . Mais c'est par une trahison qu'il te convenoit de l'obtenir . . . Homme vil, tu t'es trompé . . . Tu ne connois ni Cecile, ni mon pere, ni ce Commandeur qui t'a dégradé, & qui jouit maintenant de ta confusion . . . Tu ne réponds rien . . . Tu te tais.

GERMEUIL

(*avec froideur & fermeté.*)

Je vous écoute, & je vois qu'on ôte ici l'estime en un moment, à celui qui a passé toute sa vie à la mériter. J'attendois autre chose.

LE PERE DE FAMILLE.

N'ajoutez pas la fausseté à la perfidie. Retirez-vous.

GERMEUIL.

Je ne suis ni faux ni perfide.

St. ALBIN.

Quelle insolente intrépidité !

LE COMMANDEUR.

Mon ami, il n'est plus tems de dissimuler. J'ai tout avoué.

GERMEUIL.

Monsieur, je vous entends, & je vous reconnois.

LE COMMANDEUR.

Que veux-tu dire ? Je t'ai promis ma fortune & ma niece. C'eſt notre traité, & il tient.

St. ALBIN

[*au Commandeur.*]

Du moins, grace à votre méchanceté, je ſuis le ſeul époux qui lui reſte.

GERMEUIL

(*au Commandeur.*)

Je n'eſtime pas aſſez la fortune pour en vouloir au prix de l'honneur ; & votre niece ne doit pas être la récompenſe d'une perfidie . . . Voilà votre lettre de cachet.

LE COMMANDEUR

(*en la reprenant.*)

Ma lettre de cachet ! Voyons. Voyons.

GERMEUIL.

Elle ſeroit en d'autres mains, ſi j'en avois fait uſage.

St. ALBIN.

Qu'ai-je entendu ? Sophie eſt libre !

GERMEUIL.

Saint-Albin, apprenez à vous méfier des apparences, & à rendre juſtice à un homme d'honneur. Monſieur le Commandeur, je vous ſalue. [*Il ſort.*]

LE PERE DE FAMILLE

(*avec regret.*)

J'ai jugé trop vîte. Je l'ai offenſé.

LE COMMANDEUR.

(*ſtupéfait regarde ſa lettre de cachet.*)

Ce l'eſt . . . Il m'a joué.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous méritez cette humiliation.

LE COMMANDEUR.

Fort bien. Encouragez-les à me manquer. Ils n'y ſont pas aſſez diſpoſés.

St. ALBIN.

En quelqu'endroit qu'elle soit, sa Bonne doit être revenue . . J'irai, je verrai sa Bonne ; je m'accuserai ; j'embrasserai ses genoux ; je pleurerai ; je la toucherai, & je percerai ce mystere. [*Il sort.*]

CECILE

[*en le suivant.*]

Mon frere !

St. ALBIN

[*à Cecile.*]

Laissez-moi. Vous avez des intérêts qui ne sont pas les miens.

SCENE VII.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR.

VOus avez entendu ?

LE PERE DE FAMILLE.

Oui, mon frere.

LE COMMANDEUR.

Savez-vous où il va ?

LE PERE DE FAMILLE.

Je le sais.

LE COMMANDEUR.

Et vous ne l'arrêtez pas ?

LE PERE DE FAMILLE.

Non.

LE COMMANDEUR.

Et s'il vient à retrouver cette fille ?

LE PERE DE FAMILLE.

Je compte beaucoup sur elle. C'est un enfant ; mais c'est un enfant bien né, & dans cette circonstance, elle fera plus que vous & moi.

LE COMMANDEUR.

Bien imaginé !

LE PERE DE FAMILLE.

Mon fils n'est pas dans un moment où la raison puisse quelque chose sur lui.

LE COMMANDEUR.

Donc il n'a qu'à se perdre ? J'enrage. Et vous êtes un Pere de famille ? Vous.

LE PERE DE FAMILLE.

Pourriez-vous m'apprendre ce qu'il faut faire ?

LE COMMANDEUR.

Ce qu'il faut faire ? Etre le maître chez soi, se montrer homme d'abord, & pere après, s'ils le méritent.

LE PERE DE FAMILLE.

Et contre qui, s'il vous plaît, faut-il que j'agisse ?

LE COMMANDEUR.

Contre qui ? Belle question ! Contre tous. Contre ce Germeuil qui nourrit votre fils dans son extravagance, qui cherche à faire entrer une créature dans la famille, pour s'en ouvrir la porte à lui-même, & que je chasserois de ma maison. Contre une fille qui devient de jour en jour plus insolente, qui me manque à moi, qui vous manquera bientôt, & que j'enfermerois dans un couvent. Contre un fils qui a perdu tout sentiment d'honneur, qui va vous couvrir de ridicule & de honte, & à qui je rendrois la vie si dure, qu'il ne seroit pas tenté plus long-tems de se soustraire à mon autorité. Pour la vieille qui l'a attiré chez elle, & la jeune dont il a la tête tournée, il y a beaux jours que j'aurois fait sauter tout cela. C'est par où j'aurois commencé ; & à votre place, je rougirois qu'un autre s'en fût avisé le premier... Mais il faudroit de la fermeté, & nous n'en avons point.

Je vous entends. C'est-à-dire, que je chasserai de ma maison un homme que j'y ai reçu au sortir du berceau, à qui j'ai servi de pere, qui s'est attaché à mes intérêts depuis qu'il se connoît, qui aura perdu ses plus belles années auprès de moi, qui n'aura plus de ressource si je l'abandonne, & à qui il faut que mon amitié soit funeste, si elle ne lui devient pas utile; & cela sous prétexte qu'il donne de mauvais conseils à mon fils, dont il a désapprouvé les projets; qu'il sert une créature que peut-être il n'a jamais vue; ou plutôt, parce qu'il n'a pas voulu être l'instrument de sa perte.

J'enfermerai ma fille dans un couvent; je chargerai sa conduite ou son caractere de soupçons désavantageux; je flétrirai moi-même sa réputation; & cela, parce qu'elle aura quelquefois usé de représailles avec Monsieur le Commandeur; qu'irrité par son humeur chagrine, elle sera sortie de son caractere, & qu'il lui sera échappé un mot peu mesuré.

Je me rendrai odieux à mon fils; j'éteindrai dans son ame les sentimens qu'il me doit; j'acheverai d'enflammer son caractere impétueux, & de le porter à quelque éclat qui le déshonore dans le monde tout en y entrant; & cela, parce qu'il a rencontré une infortunée qui a des charmes & de la vertu, & que par un mouvement de jeunesse, qui marque au fond la bonté de son naturel, il a pris un attachement qui m'afflige.

N'avez-vous pas honte de vos conseils? Vous qui devriez être le protecteur de mes enfans auprès de moi, c'est vous qui les accusez: vous leur cherchez des torts; vous exagérez ceux qu'ils ont, & vous seriez fâché de ne leur en pas trouver.

LE COMMANDEUR.

C'est un chagrin que j'ai rarement.

LE PERE DE FAMILLE.

Et ces femmes contre lesquelles vous obtenez une lettre de cachet ?

LE COMMANDEUR.

Il ne vous restoit plus que d'en prendre aussi la défense. Allez, allez.

LE PERE DE FAMILLE.

J'ai tort. Il y a des choses qu'il ne faut pas vouloir vous faire sentir, mon frere. Mais cette affaire me touchoit d'assez près, ce me semble, pour que vous daignassiez m'en dire un mot.

LE COMMANDEUR.

C'est moi qui ai tort, & vous avez toujours raison.

LE PERE DE FAMILLE.

Non, Monsieur le Commandeur, vous ne ferez de moi, ni un pere injuste & cruel, ni un homme ingrat & malfaisant. Je ne commettrai point une violence, parce qu'elle est de mon intérêt; je ne renoncerai point à mes espérances, parce qu'il est survenu des obstacles qui les éloignent; & je ne ferai point un désert de ma maison, parce qu'il s'y passe des choses qui me déplaisent comme à vous.

LE COMMANDEUR.

Voilà qui est expliqué. Eh bien, conservez votre chere fille; aimez bien votre cher fils; laissez en paix les créatures qui le perdent: cela est trop sage pour qu'on s'y oppose. Mais pour votre Germeuil, je vous avertis que nous ne pouvons plus loger lui & moi sous un même toît..... Il n'y a point de milieu. Il faut qu'il soit hors d'ici aujourd'hui, ou que j'en sorte demain.

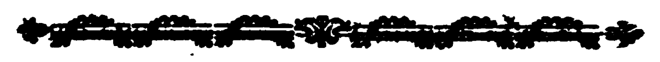
LE PERE DE FAMILLE.

Monsieur le Commandeur, vous êtes le maître.

LE COMMANDEUR.

Je m'en doutois. Vous feriez enchanté que je m'en allaſſe; n'eſt-ce pas? Mais je reſterai: oui je reſterai; ne fût-ce que pour vous remettre ſous le nez vos ſottiſes, & vous en faire honte. Je ſuis curieux de voir ce que tout ceci deviendra.

Fin du troiſieme Acte.



ACTE IV.

SCENE I.

SAINT-ALBIN, *seul.*

(*Il entre furieux.*)

TOut eſt éclairci. Le traître eſt démaſqué. Malheur à lui ! Malheur à lui ! C'eſt lui qui a emmené Sophie. Il faut qu'il périſſe par mes mains . . .

(*Il appelle.*)

Philippe.

SCENE II.

SAINT-ALBIN, PHILIPPE.

PHILIPPE.

MOnſieur.

St. ALBIN

(*en donnant une lettre.*)

Portez cela.

PHILIPPE.

A qui, Monſieur ?

St. ALBIN.

A Germeuil . . . Je l'attire hors d'ici. Je lui plonge mon épée dans le ſein. Je lui arrache l'aveu de ſon crime & le ſecret de ſa retraite, & je cours par-tout où me conduira l'eſpoir de la retrouver..

(*Il apperçoit Philippe qui est resté.*)

Tu n'es pas allé, revenu ?

PHILIPPE.

Monsieur ...

St. ALBIN.

Eh bien ?

PHILIPPE.

N'y a-t-il rien là-dedans dont Monsieur votre pere soit fâché ?

St. ALBIN.

Marchez.

SCENE III.

ST. ALBIN, CECILE.

St. ALBIN.

LUi qui me doit tout ! ... Que j'ai cent fois défendu contre le Commandeur ! ... A qui ...

[*en appercevant sa sœur.*]

Malheureuse, à quel homme t'es-tu attachée ! ...

CECILE

Que dites-vous ? Qu'avez-vous ? Mon frere, vous m'effrayez.

St. ALBIN.

Le perfide ! Le traître ! ... Elle alloit dans la confiance qu'on la menoit ici ... Il a abusé de votre nom ...

CECILE.

Germeuil est innocent.

St. ALBIN.

Il a pu voir leurs larmes, entendre leurs cris, les arracher l'une à l'autre ! Le barbare !

CECILE.

Ce n'est point un barbare : c'est votre ami.

St. ALBIN.

Mon ami ?... Je le voulois.... Il n'a tenu qu'à lui de partager mon ſort.... d'aller lui & moi, vous & Sophie... ...

CECILE.

Qu'entends-je ?... Vous lui auriez propoſé ?.. Lui, vous, moi, votre ſœur ?...

St. ALBIN.

Que ne me dit-il pas ! Que ne m'oppoſa-t-il pas ! Avec quelle fauſſeté !....

CECILE.

C'eſt un homme d'honneur ; oui, Saint-Albin, & c'eſt en l'accuſant que vous achevez de me l'apprendre.

St. ALBIN.

Qu'oſez-vous dire ?... Tremblez, tremblez... Le défendre, c'eſt redoubler ma fureur... Eloignez-vous.

CECILE.

Non, mon frere ; vous m'écouterez. Vous verrez Cecile à vos genoux... Germeuil... Rendez-lui juſtice... Ne le connoiſſez-vous plus ?... Un moment l'a-t-il pu changer ?... Vous l'accuſez ! Vous !... Homme injuſte !

St. ALBIN.

Malheur à toi, s'il te reſte de la tendreſſe !... Je pleure.. Tu pleureras bientôt auſſi.

CECILE

[*avec terreur & d'une voix tremblante.*]

Vous avez un deſſein.

St. ALBIN.

Par pitié pour vous-même, ne m'interrogez pas.

CECILE.

Vous me haïſſez.

St. ALBIN.

Je vous plains.

CECILE.

Vous attendez mon pere.

St. ALBIN.

Je le fuis. Je fuis toute la terre.

CECILE.

Je le vois. Vous voulez perdre Germeuil . . . . Vous voulez me perdre . . . Eh bien, perdez-nous... Dites à mon pere . . .

St. ALBIN.

Je n'ai plus rien à lui dire . . . Il sait tout.

CECILE.

Ah Ciel !

SCENE IV.

SAINT-ALBIN, CECILE, LE PERE DE FAMILLE.

(*Saint-Albin marque d'abord de l'impatience à l'approche de son pere : ensuite il reste immobile.*)

LE PERE DE FAMILLE.

TU me fuis, & je ne peux t'abandonner ! . . . Je n'ai plus de fils, & il te reste toujours un pere ! Saint-Albin, pourquoi me fuyez-vous ? . . . Je ne viens pas vous affliger davantage, & exposer mon autorité à de nouveaux mépris . . . Mon fils, mon ami, tu ne veux pas que je meure de chagrin . . . Nous sommes seuls. Voici ton pere. Voilà ta sœur. Elle pleure, & mes larmes attendent les tiennes pour s'y mêler . . . Que ce moment sera doux, si tu veux ! . . .

Vous avez perdu celle que vous aimiez, & vous l'avez perdue par la perfidie d'un homme qui vous est cher.

St. ALBIN

(*en levant les yeux au Ciel avec fureur.*)

Ah !

LE PERE DE FAMILLE.

Triomphez de vous & de lui. Domptez une passion qui vous dégrade. Montrez-vous digne de moi... Saint-Albin, rendez-moi mon fils.

[*Saint-Albin s'éloigne. On voit qu'il voudroit répondre aux sentimens de son pere, & qu'il ne le peut pas. Son pere se méprend à son action, & dit en le suivant*):

Dieu! Est-ce ainsi qu'on accueille un pere! Il s'éloigne de moi... Enfant ingrat, enfant dénaturé! Eh où irez-vous que je ne vous suive?... Par-tout je vous suivrai. Par-tout je vous remanderai mon fils...

(*St. Albin s'éloigne encore, & son pere le suit, en lui criant avec violence.*)

Rends-moi mon fils... rends-moi mon fils.

(*St. Albin va s'appuyer contre le mur, élevant ses mains, & cachant sa tête entre ses bras; & son pere continue*:)

Il ne me répond rien. Ma voix n'arrive plus jusqu'à son cœur. Une passion insensée l'a fermé. Elle a tout détruit. Il est devenu stupide & féroce.

(*Il se renverse dans un fauteuil, & dit*):

O pere malheureux! Le Ciel m'a frappé. Il me punit dans cet objet de ma foiblesse... J'en mourrai... Cruels enfans, c'est mon souhait... c'est le vôtre...

CECILE

(*s'approchant de son pere en sanglottant.*)

Ah!.. Ah!

LE PERE DE FAMILLE.

Consolez-vous... Vous ne verrez pas longtems mon chagrin... Je me retirerai... J'irai dans quelque endroit ignoré attendre la fin d'une vie qui vous pese.

CECILE

CECILE

(*avec douleur, & saisissant les mains de son pere.*)

Si vous quittez vos enfans, que voulez-vous qu'ils deviennent?

LE PERE DE FAMILLE

(*après un moment de silence.*)

Cecile, j'avois des vues sur vous ... Germeuil ... Je disois en vous regardant tous les deux, voilà celui qui fera le bonheur de ma fille... Elle relevera la famille de mon ami.

CECILE

(*surprise.*)

Qu'ai-je entendu!

St. ALBIN

(*se retournant avec fureur.*)

Il auroit épousé ma sœur! Je l'appellerois mon frere! Lui!

LE PERE DE FAMILLE.

Tout m'accable à la fois ... Il n'y faut plus penser.

SCENE V.

ST. ALBIN, CECILE, LE PERE DE FAMILLE, GERMEUIL.

St. ALBIN.

LE voilà, le voilà. Sortez, sortez tous.

CECILE

[*en courant au devant de Germeuil.*]

Germeuil, arrêtez. N'approchez pas. Arrêtez.

LE PERE DE FAMILLE

[*en saisissant son fils par le milieu du corps, en l'entraînant hors de la salle.*]

St. Albin ... mon fils ...

[*Cependant Germeuil s'avance d'une démarche ferme & tranquille.*]

[*St. Albin avant que de sortir, détourne la tête, & fait signe à Germeuil.*]

CECILE.

Suis-je assez malheureuse !

[*Le Pere de Famille rentre, & se rencontre sur le fond de la Salle avec le Commandeur qui se montre.*]

SCENE VI.

CECILE, GERMEUIL, LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR.

LE PERE DE FAMILLE.

MOn frere, dans un moment je suis à vous.

LE COMMANDEUR.

C'est-à-dire, que vous ne voulez pas de moi dans celui-ci. Serviteur.

SCENE VII.

CECILE, GERMEUIL, LE PERE DE FAMILLE.

LE PERE DE FAMILLE

[*à Germeuil.*]

LA division & le trouble sont dans ma maison ; & c'est vous qui les causez ... Germeuil, je suis mécontent. Je ne vous reprocherai point ce que

j'ai fait pour vous. Vous le voudriez peut-être. Mais après la confiance que je vous ai marquée aujourd'hui, je ne daterai pas de plus loin; je m'attendois à autre chose de votre part... Mon fils médite un rapt; il vous le confie, & vous me le laissez ignorer. Le Commandeur forme un autre projet odieux; il vous le confie, & vous me le laissez ignorer.

GERMEUIL.

Ils l'avoient exigé.

LE PERE DE FAMILLE.

Avez-vous dû le promettre?..... Cependant cette fille disparoît, & vous êtes convainçu de l'avoir emmenée.... Qu'est-elle devenue?.... Que faut-il que j'augure de votre silence?... Mais je ne vous presse pas de répondre. Il y a dans cette conduite une obscurité qu'il ne me convient pas de percer. Quoi qu'il en soit, je m'intéresse à cette fille, & je veux qu'elle se retrouve.

Cecile, je ne compte plus sur la consolation que j'espérois trouver parmi vous. Je pressens les chagrins qui attendent ma vieillesse, & je veux vous épargner la douleur d'en être témoins. Je n'ai rien négligé, je crois, pour votre bonheur, & j'apprendrai avec joie que mes enfans sont heureux.



SCENE VIII.

CECILE, GERMEUIL.

[*Cecile se jette dans un fauteuil, & penche tristement sa tête sur ses mains.*]

GERMEUIL.

Je vois votre inquiétude, & j'attends vos reproches.

CECILE.

Je suis désespérée ... Mon frere en veut à votre vie.

GERMEUIL.

Son défi ne signifie rien. Il se croit offensé; mais je suis innocent & tranquille.

CECILE.

Pourquoi vous ai-je cru! Que n'ai-je suivi mon pressentiment! ... Vous avez entendu mon pere.

GERMEUIL.

Votre pere est un homme juste, & je n'en crains rien.

CECILE.

Il vous aimoit; il vous estimoit.

GERMEUIL.

S'il eut ces sentimens, je les recouvrerai.

CECILE.

Vous auriez fait le bonheur de sa fille ... Cecile eût relevé la famille de son ami.

GERMEUIL.

Ciel! il est possible!

CECILE

[*à elle-même.*]

Je n'osois lui ouvrir mon cœur ... désolé qu'il étoit de la passion de mon frere, je craignois d'a-

jouter à sa peine ... Pouvois-je penser que, malgré l'opposition, la haine du Commandeur ? ... Ah, Germeuil ! c'est à vous qu'il me destinoit.

GERMEUIL.

Et vous m'aimiez ! .. Ah ! .. Mais j'ai fait ce que je devois ... Quelles qu'en soient les suites, je ne me repentirai point du parti que j'ai pris ... Mademoiselle, il faut que vous sachiez tout.

CECILE.

Qu'est-il encore arrivé ?

GERMEUIL.

Cette femme ...

CECILE.

Qui ?

GERMEUIL.

Cette bonne de Sophie ...

CECILE.

Eh bien ?

GERMEUIL.

Est assise à la porte de la maison. Les gens sont assemblés autour d'elle. Elle demande à entrer, à parler.

CECILE

[*se levant avec précipitation, & courant pour sortir.*]

Ah Dieu ! ... je cours ...

GERMEUIL.

Où ?

CECILE.

Me jetter aux pieds de mon pere.

GERMEUIL.

Arrêtez. Songez ...

CECILE.

Non, Monsieur.

GERMEUIL.

Ecoutez-moi.

CECILE.

Je n'écoute plus.

GERMEUIL.

Cecile... Mademoiselle...

CECILE.

Que voulez-vous de moi?

GERMEUIL.

J'ai pris mes mesures. On retient cette femme. Elle n'entrera pas; & quand on l'introduiroit, si on ne la conduit pas au Commandeur, que dira-t-elle aux autres qu'ils ignorent?

CECILE.

Non, Monsieur, je ne veux pas être exposée davantage. Mon pere saura tout : mon pere est bon; il verra mon innocence; il connoîtra le motif de votre conduite; & j'obtiendrai mon pardon & le vôtre.

GERMEUIL.

Et cette infortunée à qui vous avez accordé un asyle?... Après l'avoir reçue, en disposerez-vous sans la consulter?

CECILE.

Mon pere est bon.

GERMEUIL.

Voilà votre frere.



SCENE IX.

CECILE, GERMEUIL, St. ALBIN.

(*Saint-Albin entre à pas lents : il a l'air sombre & farouche, la tête basse, les bras croisés, & le chapeau renfoncé sur les yeux.*)

CECILE

(*se jette entre Germeuil & lui, & s'écrie :*)

SAint-Albin ! ... Germeuil !

St. ALBIN

(*à Germeuil.*)

Je vous croyois seul.

CECILE.

Germeuil, c'est votre ami ; c'est mon frere.

GERMEUIL.

Mademoiselle, je ne l'oublierai pas.

(*Il s'assied dans un fauteuil.*)

St. ALBIN

(*en se jettant dans un autre.*)

Sortez ou restez, je ne vous quitte plus.

CECILE

(*à Saint-Albin.*)

Insensé ! ... Ingrat ! ... Qu'avez-vous résolu ? ... Vous ne savez pas ...

St. ALBIN.

Je n'en sais que trop !

CECILE.

Vous vous trompez.

St. ALBIN

(*en se levant.*)

Laissez-moi. Laissez-nous ...

(& s'adressant à Germeuil, en portant la main à son épée.)

Germeuil . . .

(Germeuil se leve subitement.)

CECILE

(se tournant en face de son frere, lui crie :)

O Dieu ! ... Arrêtez ... Apprenez ... Sophie ...

St. ALBIN.

Eh bien, Sophie ?

CECILE.

Que vais-je lui dire ? . . .

St. ALBIN.

Qu'en a-t-il fait ? Parlez. Parlez.

CECILE.

Ce qu'il en a fait ? . . . Il l'a dérobée à vos fureurs . . . Il l'a dérobée aux poursuites du Commandeur . . . Il l'a conduite ici . . . Il a fallu la recevoir . . . Elle est ici, & elle y est malgré moi ...

(en sanglottant & en pleurant.)

Allez maintenant ; courez lui enfoncer votre épée dans le sein.

St. ALBIN.

O Ciel ! puis-je le croire ? Sophie est ici ! . . . Et c'est lui ? . . . C'est vous ? . . . Ah ma sœur ! Ah mon ami ! . . . Je suis un malheureux. Je suis un insensé.

GERMEUIL.

Vous êtes un amant.

St. ALBIN.

Cecile, Germeuil, je vous dois tout . . . . Me pardonnerez-vous ? . . . Oui, vous êtes justes ; vous aimez aussi ; vous vous mettrez à ma place, & vous me pardonnerez . . . . Mais elle a su mon projet : elle pleure, elle se désespere, elle me méprise, elle me hait . . . Cecile, voulez-vous vous venger ? voulez-vous m'accabler sous le poids de mes torts ? Mettez le comble à vos bontés . . . Que je la voye . . . Que je la voye un instant . . .

CECILE.

Qu'osez-vous me demander ?

St. ALBIN.

Ma sœur, il faut que je la voye. Il le faut.

CECILE,

Y pensez-vous ?

GERMEUIL.

Il ne sera raisonnable qu'à ce prix.

St. ALBIN.

Cécile.

CECILE.

Et mon pere ? Et le Commandeur ?

St. ALBIN.

Et que m'importe ? . . Il faut que je la voye, & j'y cours.

GERMEUIL

Arrêtez.

CECILE

Germeuil.

GERMEUIL.

Mademoiselle, il faut appeller.

CECILE.

O la cruelle vie !

(*Germeuil sort pour appeller, & rentre avec Mademoiselle Clairet. Cécile s'avance sur le fond.*)

St. ALBIN

(*lui saisit la main en passant, & la baise avec transport. Il se retourne ensuite vers Germeuil, & lui dit en l'embrassant :*)

Je vais la revoir !

CECILE.

(*après avoir parlé bas à Mademoiselle Clairet, continue haut & d'un ton chagrin :*)

Conduisez-la. Prenez bien garde.

GERMEUIL.

Ne perdez pas de vue le Commandeur.

St. ALBIN.

Je vais revoir Sophie !

(*Il s'avance, en écoutant du côté où Sophie doit entrer, & il dit :*)

J'entends ses pas... Elle approche... Je tremble... Je frissonne... Il semble que mon cœur veuille s'échapper de moi, & qu'il craigne d'aller au devant d'elle... Je n'oserai lever les yeux... Je ne pourrai jamais lui parler.

SCENE X.

CECILE, GERMEUIL, SAINT-ALBIN, SOPHIE, *Mademoiselle* CLAIRET *dans l'anti-chambre, à l'entrée de la Salle.*

SOPHIE

(*appercevant Saint-Albin, court effrayée se jetter entre les bras de Cécile, & s'écrie :*)

MAdemoiselle.

St. ALBIN
(*la suivant.*)

Sophie.

(*Cécile tient Sophie entre ses bras, & la serre avec tendresse.*)

GERMEUIL
(*appelle.*)

Mademoiselle Clairet.

Mlle. CLAIRET
(*du dedans.*)

J'y suis.

CECILE
(*à Sophie.*)

Ne craignez rien. Rassurez-vous. Asseyez-vous.

(*Sophie s'assied, Cécile & Germeuil se retirent au fond du théatre, où ils demeurent spectateurs de ce

qui se passe entre Sophie & Saint-Albin. Germeuil a l'air sérieux & rêveur. Il regarde quelquefois tristement Cécile, qui de son côté montre du chagrin, & de tems en tems de l'inquiétude.)

St. ALBIN

(*à Sophie, qui a les yeux baissés & le maintien sévere.*)

C'est vous. C'est vous. Je vous recouvre... Sophie... O Ciel, quelle sévérité! Quel silence!... Sophie ne me refusez pas un regard... J'ai tant souffert... Dites un mot à cet infortuné...

SOPHIE

(*sans le regarder.*)

Le méritez-vous?

St. ALBIN.

Demandez-leur.

SOPHIE.

Qu'est-ce qu'on m'apprendra? N'en sçais-je pas assez? Où suis-je? Que fais-je ici? Qui est-ce qui m'y a conduite? Qui m'y retient?... Monsieur, qu'avez-vous résolu de moi?

St. ALBIN.

De vous aimer, de vous posséder, d'être à vous malgré toute la terre, malgré vous.

SOPHIE.

Vous montrez bien le mépris qu'on fait des malheureux. On les compte pour rien. On se croit tout permis avec eux. Mais, Monsieur, j'ai des parens aussi.

St. ALBIN.

Je les connoîtrai. J'irai. J'embrasserai leurs genoux; & c'est d'eux que je vous obtiendrai.

SOPHIE.

Ne l'espérez pas. Ils sont pauvres; mais ils ont de l'honneur... Monsieur, rendez-moi à mes parens. Rendez-moi à moi-même. Renvoyez-moi.

St. ALBIN

Demandez plutôt ma vie, Elle est à vous.

SOPHIE.

O Dieu, que vais-je devenir !

(*à Cécile, à Germeuil d'un ton désolé & suppliant.*)

Monsieur ... Mademoiselle ...

(*& se retournant vers Saint Albin.*)

Monsieur, renvoyez-moi ... Renvoyez-moi... Homme cruel, faut-il tomber à vos pieds ? M'y voilà.

(*Elle se jette aux pieds de Saint-Albin.*)

St. ALBIN

(*tombe aux siens, & dit :*)

Vous, à mes pieds ! C'est à moi à me jetter, à mourir aux vôtres.

SOPHIE

(*relevée.*)

Vous êtes sans pitié ... Oui, vous êtes sans pitié ... Vil ravisseur, que t'ai-je fait ? Quel droit as-tu sur moi ? .. Je veux m'en aller ... Qui est-ce qui osera m'arrêter ? ..... Vous m'aimez ?.. Vous m'avez aimée ?.. Vous ?

St. ALBIN.

Qu'ils le disent.

SOPHIE.

Vous avez résolu ma perte ... Oui, vous l'avez résolue, & vous l'acheverez ... Ah, Sergi !

(*En disant ce mot avec douleur, elle se laisse aller dans un fauteuil; elle détourne son visage de Saint-Albin, & se met à pleurer.*

St. ALBIN.

Vous détournez vos yeux de moi ... Vous pleurez. Ah ! j'ai mérité la mort ... Malheureux que je suis ! Qu'ai-je voulu ! Qu'ai-je dit ! Qu'ai-je osé ! Qu'ai-je fait !

SOPHIE

(*à elle-même.*)

Pauvre Sophie, à quoi le Ciel t'a réservée !

La misere m'arrache d'entre les bras d'une mere... J'arrive ici avec un de mes freres... Nous y venions chercher de la commisération, & nous n'y rencontrons que le mépris & la dureté... Parce que nous sommes pauvres, on nous méconnoît, on nous repousse... Mon frere me laisse... Je reste seule... Une bonne femme voit ma jeunesse, & prend pitié de mon abandon... Mais une étoile qui veut que je sois malheureuse, conduit cet homme-là sur mes pas, & l'attache à ma perte... J'aurai beau pleurer... Ils veulent me perdre, & ils me perdront... Si ce n'est celui-ci, ce sera son oncle... (*Elle se leve.*) Eh que me veut cet oncle?.. Pourquoi me poursuit-il aussi?... Est-ce moi qui ai appellé son neveu?.. Le voilà: qu'il parle; qu'il s'accuse lui-même... Homme trompeur, homme ennemi de mon repos, parlez...

St. ALBIN.

Mon cœur est innocent. Sophie, ayez pitié de moi.... Pardonnez-moi.

SOPHIE.

Qui s'en feroit méfié?.. Il paroissoit si tendre & si bon!.. Je le croyois si doux...

St. ALBIN.

Sophie, pardonnez-moi.

SOPHIE.

Que je vous pardonne!

St. ALBIN.

Sophie.

(*Il veut lui prendre la main.*)

SOPHIE.

Retirez-vous. Je ne vous aime plus. Je ne vous estime plus. Non.

St. ALBIN.

O Dieu que vais-je devenir!.. Ma sœur, Germeuil, parlez; parlez pour moi... Sophie, pardonnez-moi.

SOPHIE.

Non.

(*Cécile & Germeuil s'approchent.*)

CECILE.

Mon enfant.

GERMEUIL.

C'est un homme qui vous adore.

SOPHIE.

Eh bien, qu'il me le prouve. Qu'il me défende contre son oncle; qu'il me rende à mes parens; qu'il me renvoye, & je lui pardonne.



SCENE XI.

GERMEUIL, CECILE, ST. ALBIN, SOPHIE, *Mademoiselle* CLAIRET.

Mlle. CLAIRET

(*à Cécile.*)

MAdemoiselle, on vient; on vient.

GERMEUIL.

Sortons tous.

(*Cécile remet Sophie entre les mains de Mademoiselle Clairet. Ils sortent tous de la salle par différens côtés.*)



SCENE XII.

LE COMMANDEUR, *Mme.* HEBERT, DESCHAMPS.

(*Le Commandeur entre brusquement. Madame Hebert & Deschamps le suivent.*)

Mme. HEBERT
(*en montrant Deschamps.*)

OUi, Monsieur, c'est lui. C'est lui qui accompagnoit le méchant qui me l'a ravie. Je l'ai reconnu tout d'abord.

LE COMMANDEUR.

Coquin! A quoi tient-il que je n'envoye chercher un Commissaire, pour t'apprendre ce que l'on gagne à se prêter à des forfaits?

DESCHAMPS.

Monsieur, ne me perdez pas. Vous me l'avez promis.

LE COMMANDEUR.

Eh bien, elle est donc ici?

DESCHAMPS.

Oui, Monsieur.

LE COMMANDEUR
(*à part.*)

Elle est ici ô Commandeur, & tu ne l'as pas deviné!

(*A Deschamps.*)

Et c'est dans l'appartement de ma niece?

DESCHAMPS.

Oui, Monsieur.

LE COMMANDEUR.

Et le coquin qui suivoit le carrosse, c'est toi?

DESCHAMPS.

Oui, Monſieur.

LE COMMANDEUR.

Et l'autre qui étoit dedans, c'eſt Germeuil ?

DESCHAMPS.

Germeuil ?

Mme. HEBERT.

Il vous l'a déja dit.

LE COMMANDEUR.

(*à part.*)

Oh, pour le coup, je les tiens.

Mme. HEBERT.

Monſieur, quand ils l'ont emmenée, elle me tendoit les bras, & elle me diſoit : Adieu, ma bonne ; je ne vous reverrai plus ; priez pour moi. Monſieur, que je la voye, que je lui parle, que je la conſole.

LE COMMANDEUR.

Cela ne ſe peut... Quelle découverte !

Mme HEBERT.

Sa mere & ſon frere me l'ont confiée. Que leur répondrai-je quand ils me la redemanderont ? Monſieur, qu'on me la rende, ou qu'on m'enferme avec elle.

LE COMMANDEUR

(*à lui-même.*)

Cela ſe fera ; je l'eſpere.

(*à Madame Hebert.*)

Mais pour le préſent, allez ; allez vîte. Et ſurtout ne reparoiſſez plus. Si l'on vous apperçoit, je ne réponds de rien.

Mme. HEBERT.

Mais on me la rendra, & je puis y compter ?

LE COMMANDEUR.

Oh, oui, comptez & partez.

DESCHAMPS

(*en la voyant ſortir.*)

Que maudits ſoient la vieille, & le portier qui l'a laiſſé paſſer !

LE

LE COMMANDEUR

(*à Deschamps.*)

Et toi, maraut ... va ... conduis cette femme chez elle ... Et songe que si l'on découvre qu'elle m'a parlé ... ou si elle se remontre ici, je te perds.

SCENE XIII.

LE COMMANDEUR *seul.*

LA Maîtresse de mon neveu dans l'appartement de ma niece ! ..... Quelle découverte ! ... Je me doutois bien que les valets étoient mêlés là-dedans ... On alloit ; on venoit ; on se faisoit des signes ; on se parloit bas. Tantôt on me suivoit, tantôt on m'évitoit ... Il y a là une Femme-de-chambre qui ne me quitte non plus que mon ombre ... Voilà donc la cause de tous ces mouvemens auxquels je n'entendois rien .... Commandeur, cela doit vous apprendre à ne jamais rien négliger. Il y a toujours quelque chose à savoir où l'on fait du bruit ... S'ils empêchoient cette vieille d'entrer, ils en avoient de bonnes raisons ... Les coquins ! ... Le hasard m'a conduit là bien à propos .... Maintenant voyons, examinons ce qui nous reste à faire ..... D'abord marcher sourdement, & ne point troubler leur sécurité ... Et si nous allions droit au bon-homme ? .... Non. A quoi cela serviroit-il ? D'Auvilé, il faut montrer ici ce que tu sais ... Mais j'ai ma lettre de cachet ! ... Ils me l'ont rendue ! ... La voici ... Oui ... La voici. Que je suis fortuné ! ... Pour cette fois, elle me servira. Dans un moment, je tombe sur

eux. Je me saisis de la créature ; je chasse le coquin qui a tramé tout ceci . . . Je romps à la fois deux mariages . . . Ma niece , ma prude niece s'en ressouviendra , je l'espere . . . Et le bon-homme , j'aurai mon tour avec lui . . . Je me venge du pere , du fils , de la fille , de son ami . . . . O Commandeur , quelle journée pour toi !

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE I.

CECILE, *Mlle.* CLAIRET.

CECILE.

JE meurs d'inquiétude & de crainte . . . . Deschamps a-t-il reparu ?

Mlle. CLAIRET.

Non, Mademoiselle.

CECILE.

Où peut-il être allé ?

Mlle. CLAIRET.

Je n'ai pu le savoir.

CECILE.

Que s'est-il passé ?

Mlle. CLAIRET.

D'abord il s'est fait beaucoup de mouvement & de bruit. Je ne sais combien ils étoient : ils alloient & venoient. Tout-à-coup le mouvement & le bruit ont cessé. Alors je me suis avancée sur la pointe des pieds, & j'ai écouté de toutes mes oreilles ; mais il ne me parvenoit que des mots sans suite. J'ai seulement entendu Monsieur le Commandeur, qui crioit d'un ton menaçant : un Commissaire !

CECILE.

Quelqu'un l'auroit-il apperçue ?

Mlle. CLAIRET.

Non, Mademoiselle.

CECILE.

Deschamps auroit-il parlé ?

Mlle. CLAIRET.

C'eſt autre choſe. Il eſt parti comme un éclair.

CECILE.

Et mon oncle ?

Mlle. CLAIRET.

Je l'ai vu ; il geſticuloit ; il ſe parloit à lui-même ; il avoit tous les ſignes de cette gaieté méchante que vous lui connoiſſez.

CECILE.

Où eſt-il ?

Mlle. CLAIRET

Il eſt ſorti ſeul & à pied.

CECILE

Allez ... Courez ... Attendez le retour de mon oncle . . . Ne le perdez pas de vue . . . Il faut trouver Deſchamps . . . Il faut ſavoir ce qu'il a dit.

[*Mademoiſelle Clairet ſort ; Cécile la rappelle , & lui dit* :]

Si-tôt que Germeuil ſera rentré , dites-lui que je ſuis ici.

SCENE II.

CECILE, SAINT-ALBIN.

CECILE.

OU en ſuis-je réduite ! . . . Ah , Germeuil ! . . . Le trouble me ſuit ... Tout ſemble me menacer ... Tout m'effraie . . .

[*Saint-Albin entre , & Cecile allant à lui.*]

Mon frere , Deſchamps a diſparu. On ne ſait ce qu'il a dit , ni ce qu'il eſt devenu. Le Commandeur eſt ſorti en ſecret , & ſeul . . . Il ſe forme un orage : je le vois, je le ſens, je ne veux pas l'attendre.

St. ALBIN.

Après ce que vous avez fait pour moi, m'abandonnerez-vous ?

CECILE

J'ai mal fait; j'ai mal fait... Cet enfant ne veut plus rester, il faut la laisser aller. Mon pere a vu mes allarmes. Plongé dans la peine & délaissé par ses enfans, que voulez-vous qu'il pense, sinon que la honte de quelque action indiscrette leur fait éviter sa présence, & négliger sa douleur ? ... Il faut s'en rapprocher. Germeuil est perdu dans son esprit; Germeuil qu'il avoit résolu ... Mon frere, vous êtes généreux; n'exposez pas plus long-tems votre ami, votre sœur, la tranquillité & les jours de mon pere.

St. ALBIN.

Non, il est dit que je n'aurai pas un instant de repos.

CECILE

Si cette femme avoit pénétré ! ... Si le Commandeur savoit ! ... Je n'y pense pas sans frémir ... Avec quelle vraisemblance & quel avantage il nous attaqueroit ! Quelles couleurs il pourroit donner à notre conduite ! & cela dans un moment où l'ame de mon pere est ouverte à toutes les impressions qu'on y voudra jetter.

St. ALBIN

Où est Germeuil ?

CECILE

Il craint pour vous; il craint pour moi; il est allé chez cette femme...



SCENE III.

CECILE, SAINT-ALBIN, *Mlle.* CLAIRET.

Mlle. CLAIRET

[*se montre sur le fond, & leur crie :*]

LE Commandeur est rentré.

SCENE IV.

CECILE, St. ALBIN, GERMEUIL.

GERMEUIL.

LE Commandeur sait tout.

CECILE & St. ALBIN

[*avec effroi.*]

Le Commandeur sait tout!

GERMEUIL.

Cette femme a penétré. Elle a reconnu Deschamps. Les menaces du Commandeur ont intimidé celui-ci, & il a tout dit.

CECILE.

Ah!

St. ALBIN.

Que vais-je devenir!

CECILE.

Que dira mon pere!

GERMEUIL.

Le tems presse. Il ne s'agit pas de se plaindre. Si nous n'avons pu ni écarter, ni prévenir le coup qui nous menace, du moins qu'il nous trouve rassemblés, & prêts à le recevoir.

CECILE.

Ah, Germeuil, qu'avez-vous fait?

GERMEUIL.

Ne suis-je pas assez malheureux ?

SCENE V.

CECILE, SAINT-ALBIN, GERMEUIL, *Mlle.* CLAIRET.

Mlle. CLAIRET

[*se remontre sur le fond, & leur crie :*]

VOici le Commandeur.

GERMEUIL.

Il faut nous retirer.

CECILE.

Non, j'attendrai mon pere.

St. ALBIN.

Ciel, qu'allez-vous faire !

GERMEUIL.

Allons, mon ami.

St. ALBIN.

Allons sauver Sophie.

CECILE.

Vous me laissez !

SCENE VI.

CECILE *seule.*

[*Elle va. Elle vient. Elle dit :*]

JE ne sais que devenir...

[*Elle se tourne vers le fond de la Salle, & crie :*]

Germeuil... Saint-Albin... O mon pere, que

vous répondrai-je ? ... Que dirai-je à mon oncle ?... Mais le voici ... Asseyons-nous ... Prenons mon ouvrage ... Cela me dispensera du moins de le regarder.

[*Le Commandeur entre, Cécile se leve, & le salue les yeux baissés.*]

SCENE VII.

CECILE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR

[*se retourne, regarde vers le fond, & dit :*]

MA niece, tu as là une Femme-de-chambre bien alerte ... On ne sauroit faire un pas sans la rencontrer .... Mais te voilà, toi, bien rêveuse & bien délaissée ... Il me semble que tout commence à se rasseoir ici.

CECILE

[*en begayant.*]

Oui ..., je crois ... que ... Ah !

LE COMMANDEUR

[*appuyé sur sa canne, & debout devant elle.*]

La voix & les mains te tremblent ... C'est une cruelle chose que le trouble ... Ton frere me paroît un peu remis ..., Voilà comme ils sont tous. D'abord c'est un désespoir où il ne s'agit de rien moins que de se noyer, ou se pendre. Tournez la main, pist, ce n'est plus cela ... Je me trompe fort, ou il n'en seroit pas de même de toi. Si ton cœur se prend une fois, cela durera.

CECILE

[*parlant à son ouvrage.*]

Encore !

LE COMMANDEUR

[*ironiquement.*]

Ton ouvrage va mal.

CECILE

[*tristement.*]

Fort mal.

LE COMMANDEUR.

Comment Germeuil & ton frere sont-ils maintenant ?.. Assez bien, ce me semble ?.. Cela s'est apparemment éclairci ... Tout s'éclaircit à la fin, & puis on est si honteux de s'être mal conduit !... Tu ne sais pas cela, toi qui as toujours été si réservée, si circonspecte.

CECILE

(*à part.*)

Je n'y tiens plus.

(*Elle se leve.*)

J'entends, je crois, mon pere.

LE COMMANDEUR.

Non, tu n'entends rien ... C'est un étrange homme que ton pere. Toujours occupé, sans savoir de quoi. Personne, comme lui, n'a le talent de regarder & de ne rien voir... Mais revenons à l'ami Germeuil... Quand tu n'es pas avec lui, tu n'es pas trop fâchée qu'on t'en parle... Je n'ai pas changé d'avis sur son compte, au moins.

CECILE.

Mon oncle...

LE COMMANDEUR.

Ni toi non plus, n'est-ce pas ?.. Je lui découvre tous les jours quelque qualité, & je ne l'ai jamais si bien connu... C'est un garçon surprenant...

(*Cécile se leve encore.*)

Mais tu es bien pressée ?

CECILE.

Il est vrai.

LE COMMANDEUR.

Qu'as-tu qui t'appelle ?

CECILE

J'attendois mon pere. Il tarde à venir, & j'en suis inquiete.

SCENE VIII.

LE COMMANDEUR *seul.*

INquiete, je te conseille de l'être. Tu ne sais pas ce qui t'attend ... Tu auras beau pleurer, gémir, soupirer ; il faudra se séparer de l'ami Germeuil... Un ou deux ans de couvent seulement ... Mais j'ai fait une bévue. Le nom de cette Clairet eût été fort bien sur ma lettre de cachet, & il n'en auroit pas coûté davantage ... Mais le bon-homme ne vient point ... Je n'ai plus rien à faire, & je commence à m'ennuyer ...

(*Il se retourne ; appercevant le Pere de Famille qui vient, il lui dit :*)

Arrivez donc, bon-homme ; arrivez donc.



SCENE IX.

LE COMMANDEUR, LE PERE DE FAMILLE.

LE PERE DE FAMILLE.

ET qu'avez-vous de si pressé à me dire ?

LE COMMANDEUR.

Vous l'allez savoir... Mais attendez un moment.

(*Il s'avance doucement vers le fond de la salle, &*

dit à la femme-de-chambre, qu'il surprend au guet :)
Mademoiselle, approchez. Ne vous gênez pas. Vous entendrez mieux.

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'est-ce qu'il y a? A qui parlez-vous?

LE COMMANDEUR.

Je parle à la femme-de-chambre de votre fille, qui nous écoute.

LE PERE DE FAMILLE.

Voilà l'effet de la méfiance que vous avez semée entre vous & mes enfans. Vous les avez éloignés de moi, & vous les avez mis en société avec leurs gens.

LE COMMANDEUR.

Non, mon frere, ce n'est pas moi qui les ai éloignés de vous; c'est la crainte que leurs démarches ne fussent éclairées de trop près. S'ils sont, pour parler comme vous, en société avec leurs gens, c'est par le besoin qu'ils ont eu de quelqu'un qui les servît dans leur mauvaise conduite. Entendez-vous, mon frere?.. Vous ne savez pas ce qui se passe autour de vous. Tandis que vous dormez dans une sécurité qui n'a point d'exemple, ou que vous vous abandonnez à une tristesse inutile, le désordre s'est établi dans votre maison. Il a gagné de toute part, & les valets, & les enfans, & leurs entours... Il n'y eut jamais ici de subordination; il n'y a plus ni décence ni mœurs.

LE PERE DE FAMILLE.

Ni mœurs!

LE COMMANDEUR.

Ni mœurs.

LE PERE DE FAMILLE.

Monsieur le Commandeur, expliquez-vous... Mais non, épargnez-moi...

LE COMMANDEUR.

Ce n'est pas mon dessein.

LE PERE DE FAMILLE.
J'ai de la peine tout ce que j'en peux porter.
LE COMMANDEUR.
Du caractere foible dont vous êtes, je n'espere pas que vous en conceviez le ressentiment vif & profond qui conviendroit à un pere. N'importe : j'aurai fait ce que j'ai dû, & les suites en retomberont sur vous seul.
LE PERE DE FAMILLE.
Vous m'effrayez. Qu'est-ce donc qu'ils ont fait?
LE COMMANDEUR.
Ce qu'ils ont fait? De belles choses. Ecoutez, écoutez.
LE PERE DE FAMILLE.
J'attends.
LE COMMANDEUR.
Cette petite fille, dont vous êtes si fort en peine...
LE PERE DE FAMILLE.
Eh bien?
LE COMMANDEUR.
Où croyez-vous qu'elle soit?
LE PERE DE FAMILLE
Je ne sais.
LE COMMANDEUR.
Vous ne savez? .. Sachez donc qu'elle est chez vous.
LE PERE DE FAMILLE.
Chez moi!
LE COMMANDEUR.
Chez vous. Oui, chez vous... Et qui croyez-vous qui l'y ait introduite?
LE PERE DE FAMILLE
Germeuil.
LE COMMANDEUR.
Et celle qui l'a reçue?
LE PERE DE FAMILLE.
Mon frere, arrêtez... Cécile... ma fille...

LE COMMANDEUR.

Oui, Cécile; oui, votre fille a reçu chez elle la maîtresse de son frere. Cela est honnête, qu'en pensez-vous ?

LE PERE DE FAMILLE.

Ah !

LE COMMANDEUR.

Ce Germeuil reconnoît d'une étrange maniere les obligations qu'il vous a.

LE PERE DE FAMILLE.

Ah Cécile, Cécile! Où sont les principes que vous a inspirés votre mere ?

LE COMMANDEUR.

La maîtresse de votre fils, chez vous, dans l'appartement de votre fille ! Jugez, jugez.

LE PERE DE FAMILLE.

Ah Germeuil !... Ah mon fils ! .. Que je suis malheureux !

LE COMMANDEUR.

Si vous l'êtes, c'est par votre faute. Rendez-vous justice.

LE PERE DE FAMILLE.

Je perds tout en un moment; mon fils, ma fille, un ami.

LE COMMANDEUR.

C'est votre faute.

LE PERE DE FAMILLE.

Il ne me reste qu'un frere cruel, qui se plaît à aggraver sur moi la douleur... Homme cruel, éloignez-vous. Faites-moi venir mes enfans. Je veux voir mes enfans.

LE COMMANDEUR

Vos enfans ? Vos enfans ont bien mieux à faire que d'écouter vos lamentations. La maîtresse de votre fils ... à côté de lui ... dans l'appartement de votre fille ... Croyez-vous qu'ils s'ennuient ?

LE PERE DE FAMILLE

Frere barbare, arrêtez ... Mais non, achevez de m'assassiner.

LE COMMANDEUR.

Puiſque vous n'avez pas voulu que je prévinſſe votre peine, il faut que vous en buviez toute l'amertume.

LE PERE DE FAMILLE.

O mes eſpérances perdues !

LE COMMANDEUR.

Vous avez laiſſé croître leurs défauts avec eux; & s'il arrivoit qu'on vous les montrât, vous avez détourné la vue. Vous leur avez appris vous-même à mépriſer votre autorité. Ils ont tout oſé, parce qu'ils le pouvoient impunément.

LE PERE DE FAMILLE.

Quel ſera le reſte de ma vie ? Qui adoucira les peines de mes dernieres années ? Qui me conſolera ?

LE COMMANDEUR.

Quand je vous diſois : veillez ſur votre fille; votre fils ſe dérange, vous avez chez vous un coquin; j'étois un homme dur, méchant, importun.

LE PERE DE FAMILLE.

J'en mourrai. J'en mourrai. Et qui chercherai-je autour de moi... Ah ! Ah !

(*Il pleure.*)

LE COMMANDEUR.

Vous avez négligé mes conſeils. Vous en avez ri. Pleurez, pleurez maintenant.

LE PERE DE FAMILLE.

J'aurai eu des enfans. J'aurai vécu malheureux; & je mourrai ſeul... Que m'aura-t-il ſervi d'avoir été pere ?.. Ah !..

LE COMMANDEUR

Pleurez.

LE PERE DE FAMILLE

Homme cruel, épargnez-moi. A chaque mot qui ſort de votre bouche, je ſens une ſecouſſe qui

tire mon ame & qui la déchire . . . Mais non, mes enfans ne ſont pas tombés dans les égaremens que vous leur reprochez. Ils ſont innocens. Je ne croirai point qu'ils ſe ſoient avilis, qu'ils m'aient oublié juſques-là . . . St. Albin ! . . Cécile ! . . Germeuil ! . . Où ſont-ils ? . . S'ils peuvent vivre ſans moi, je ne peux vivre ſans eux . . . J'ai voulu les quitter . . . Moi, les quitter ! . . Qu'ils viennent... Qu'ils viennent tous ſe jetter à mes pieds.

LE COMMANDEUR.

Homme puſillanime, n'avez-vous point de honte ?

LE PERE DE FAMILLE

Qu'ils viennent . . . Qu'ils s'accuſent . . . Qu'ils ſe repentent . . .

LE COMMANDEUR.

Non, je voudrois qu'ils fuſſent cachés quelque part, & qu'ils vous entendiſſent.

LE PERE DE FAMILLE.

Et qu'entendroient-ils qu'ils ne ſachent ?

LE COMMANDEUR.

Et dont ils n'abuſent.

LE PERE DE FAMILLE.

Il faut que je les voie & que je leur pardonne, ou que je les haïſſe . . .

LE COMMANDEUR

Eh bien voyez-les. Pardonnez-leur. Aimez-les, & qu'ils ſoient à jamais votre tourment & votre honte. Je m'en irai ſi loin, que je n'entendrai parler ni d'eux ni de vous

. . . .

SCENE X.

LE COMMANDEUR, LE PERE DE FAMILLE, *Madame* HEBERT, *Monsieur* LE BON, DESCHAMPS.

LE COMMANDEUR

(*appercevant Madame Hébert.*)

FEmme maudite ! (*A Deschamps* :) & toi coquin, que fais-tu ici ?

Mme. HEBERT, Mr. LE BON & DESCHAMPS

(*au Commandeur.*)

Monsieur.

LE COMMANDEUR

(*à Mme. Hébert.*)

Que venez-vous chercher ? Retournez-vous-en. Je sais ce que je vous ai promis, & je vous tiendrai parole.

Mme. HEBERT.

Monsieur... Vous voyez ma joie... Sophie...

LE COMMANDEUR.

Allez, vous dis-je.

Mr. LE BON.

Monsieur, Monsieur, écoutez-la.

Mme. HEBERT.

Ma Sophie... mon enfant... n'est pas ce qu'on pense... Monsieur le Bon... parlez... je ne puis.

LE COMMANDEUR

(*à Monsieur le Bon.*)

Est-ce que vous ne connoissez pas ces femmes-là, & les contes qu'elles savent faire ?.. Monsieur le Bon, à votre âge, vous donnez là-dedans ?

Mme.

Mme. HEBERT

(au Pere de Famille.)

Monsieur, elle est chez vous.

LE PERE DE FAMILLE

[à part & douloureusement.]

Il est donc vrai !

Mme. HEBERT.

Je ne demande pas qu'on m'en croie... Qu'on la fasse venir.

LE COMMANDEUR.

Ce sera quelque parente de ce Germeuil, qui n'aura pas de souliers à mettre à ses pieds.

(Ici on entend au dedans du bruit, du tumulte, des cris confus.)

LE PERE DE FAMILLE.

J'entends du bruit.

LE COMMANDEUR.

Ce n'est rien.

CECILE

(au dedans.)

Philippe, Philippe, appellez mon pere.

LE PERE DE FAMILLE.

C'est la voix de ma fille.

Mme. HEBERT

(au Pere de Famille.)

Monsieur, faites venir mon enfant...

St. ALBIN

(au dedans.)

N'approchez pas. Sur votre vie, n'approchez pas.

Mme. HEBERT & Mr. LE BON

(au Pere de Famille.)

Monsieur, accourez.

LE COMMANDEUR

(au Pere de Famille.)

Ce n'est rien, vous dis-je.

SCENE XI.

LE COMMANDEUR, LE PERE DE FAMILLE, Mme. HEBERT, Mr. LE BON, DESCHAMPS, Mlle. CLAIRET.

Mlle. CLAIRET
(*effrayée, au Pere de Famille.*)

DEs épées, un Exempt, des Gardes! Monſieur, accourez, ſi vous ne voulez pas qu'il arrive malheur.

SCENE XII *& derniere.*

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, Mme. HEBERT, Mr. LE BON, DESCHAMPS, Mlle. CLAIRET, CECILE, SOPHIE, SAINT-ALBIN, GERMEUIL, UN EXEMPT, PHILIPPE, *des Domeſtiques. Toute la maiſon.*

(*Cécile; Sophie, l'Exempt, Saint-Albin, Germeuil & Philippe entrent en tumulte. Saint-Albin a l'épée tirée, & Germeuil le retient.*)

CECILE
(*entre en criant.*)

MOn pere!

SOPHIE
(*en courant vers le Pere de Famille, & en criant:*)
Monſieur!

LE COMMANDEUR

(à l'Exempt, en criant.)

Monsieur l'Exempt, faites votre devoir.

SOPHIE & Mme. HEBERT

(en s'adressant au Pere de Famille; & la premiere, en se jettant à ses genoux.)

Monsieur.

St. ALBIN

(toujours retenu par Germeuil.)

Auparavant il faut m'ôter la vie. Germeuil, laissez-moi.

LE COMMANDEUR

(à l'Exempt.)

Faites votre devoir.

LE PERE DE FAMILLE, St. ALBIN, Mme. HEBERT, Mr. LE BON,

(à l'Exempt.)

Arrêtez.

Mme. HEBERT & Mr. LE BON

(au Commandeur, en tournant de son côté Sophie, qui est toujours à genoux.)

Monsieur, regardez-la.

LE COMMANDEUR

(sans la regarder.)

De par le Roi, Monsieur l'Exempt, faites votre devoir.

St. ALBIN

(en criant.)

Arrêtez.

Mme. HEBERT & Mr. LE BON

(en criant au Commandeur, & en même tems que Saint-Albin.)

Regardez-la.

SOPHIE

[en s'adressant au Commandeur.]

Monsieur.

LE COMMANDEUR

[se retourne, la regarde, & s'écrie stupéfait.]

Ah!

Mme. HEBERT & Mr. LE BON.

Oui, Monsieur, c'est elle ; c'est votre niece.

SAINT-ALBIN, CECILE, GERMEUIL, Mlle. CLAIRET.

Sophie, la niece du Commandeur !

SOPHIE

[*toujours à genoux, au Commandeur.*]

Mon cher oncle.

LE COMMANDEUR

(*brusquement.*)

Que faites-vous ici ?

SOPHIE

(*tremblante.*)

Ne me perdez pas.

LE COMMANDEUR.

Que ne restiez-vous dans votre Province ? Pourquoi n'y pas retourner, quand je vous l'ai fait dire ?

SOPHIE.

Mon cher oncle, je m'en irai ; je m'en retournerai : ne me perdez pas.

LE PERE DE FAMILLE.

Venez, mon enfant. Levez-vous.

Mme. HEBERT.

Ah, Sophie !

SOPHIE.

Ah, ma bonne !

Mme. HEBERT.

Je vous embrasse.

SOPHIE

[*en même tems.*]

Je vous revois.

CECILE

(*en se jettant aux pieds de son pere.*)

Mon pere, ne condamnez pas votre fille sans l'entendre. Malgré les apparences, Cécile n'est point coupable. Elle n'a pu délibérer, ni vous consulter . . .

LE PERE DE FAMILLE

(*d'un air un peu sévere, mais touché.*)

Ma fille, vous êtes tombée dans une grande imprudence.

CECILE.

Mon pere.

LE PERE DE FAMILLE

[*avec tendresse.*]

Levez-vous.

St. ALBIN.

Mon pere, vous pleurez.

LE PERE DE FAMILLE.

C'est sur vous, c'est sur votre sœur. Mes enfans, pourquoi m'avez-vous négligé ? Voyez : vous n'avez pu vous éloigner de moi sans vous égarer.

St. ALBIN & CECILE

[*en lui baisant les mains.*]

Ah, mon pere !

(*Cependant le Commandeur paroît confondu.*)

LE PERE DE FAMILLE

[*après avoir essuyé ses larmes, prend un air d'autorité, & dit au Commandeur :*]

Monsieur le Commandeur, vous avez oublié que vous étiez chez moi.

L'EXEMPT.

Est-ce que Monsieur n'est pas le maître de la maison ?

LE PERE DE FAMILLE

[*à l'Exempt.*]

C'est ce que vous auriez dû savoir avant que d'y entrer. Allez, Monsieur, je réponds de tout.

[*L'Exempt sort.*]

St. ALBIN.

Mon pere.

LE PERE DE FAMILLE

[*avec tendresse.*]

Je t'entends.

St. ALBIN

(*en présentant Sophie au Commandeur.*)

Mon oncle,

SOPHIE

(*au Commandeur, qui se détourne d'elle.*)

Ne repoussez pas l'enfant de votre frere.

LE COMMANDEUR

(*sans la regarder.*)

Oui, d'un homme sans arrangement, sans conduite, qui avoit plus que moi, qui a tout dissipé, & qui vous a réduits dans l'état où vous êtes.

SOPHIE.

Je me souviens, lorsque j'étois enfant : alors vous daigniez me caresser. Vous disiez que je vous étois chere. Si je vous afflige aujourd'hui, je m'en irai, je m'en retournerai. J'irai retrouver ma mere, ma pauvre mere, qui avoit mis toutes ses espérances en vous . . .

St. ALBIN.

Mon oncle.

LE COMMANDEUR.

Je ne veux ni vous voir, ni vous entendre.

LE PERE DE FAMILLE, St. ALBIN, Mr. LE BON,

(*en s'assemblant autour de lui.*)

Mon frere . . . . Monsieur le Commandeur . . . . Mon oncle.

LE PERE DE FAMILLE.

C'est votre niece.

LE COMMANDEUR.

Qu'est-elle venue faire ici ?

LE PERE DE FAMILLE.

C'est votre sang.

LE COMMANDEUR.

J'en suis assez fâché.

LE PERE DE FAMILLE.

Ils portent votre nom.

LE COMMANDEUR.

C'est ce qui me désole.

LE PERE DE FAMILLE
(*en montrant Sophie.*)

Voyez-la. Où sont les parens qui n'en fussent vains ?

LE COMMANDEUR.

Elle n'a rien : je vous en avertis.

St. ALBIN.

Elle a tout.

LE PERE DE FAMILLE.

Ils s'aiment.

LE COMMANDEUR
(*au Pere de Famille.*)

Vous la voulez pour votre fille ?

LE PERE DE FAMILLE.

Ils s'aiment.

LE COMMANDEUR
(*à Saint-Albin.*)

Tu la veux pour ta femme ?

St. ALBIN

Si je la veux !

LE COMMANDEUR.

Aye-la ; j'y consens : aussi-bien je n'y consentirois pas, qu'il n'en seroit ni plus ni moins . . .
(*au Pere de Famille.*)
Mais c'est à une condition.

St. ALBIN
(*à Sophie.*)

Ah, Sophie ! nous ne serons plus séparés.

LE PERE DE FAMILLE.

Mon frere, grace entiere. Point de condition.

LE COMMANDEUR.

Non. Il faut que vous me fassiez justice de votre fille & de cet homme-là.

St. ALBIN.

Justice ! Et de quoi ? Qu'ont-ils fait ? Mon pere, c'est à vous-même que j'en appelle.

LE PERE DE FAMILLE.

Cécile pense & sent. Elle a l'ame délicate. Elle

se dira ce qu'elle a dû me paroître pendant un instant. Je n'ajouterai rien à son propre reproche.

Germeuil . . . je vous pardonne . . . Mon estime & mon amitié vous seront conservées : mes bienfaits vous suivront par-tout; mais . . .

(*Germeuil s'en va tristement, & Cécile le regarde aller.*)

LE COMMANDEUR.

Encore passe.

Mlle. CLAIRET.

Mon tour va venir. Allons préparer nos paquets.

(*Elle sort.*)

St. ALBIN

(*à son pere.*)

Mon pere, écoutez-moi . . . Germeuil, demeurez . . . C'est lui qui vous a conservé votre fils . . . Sans lui vous n'en auriez plus. Qu'allois-je devenir ? . . C'est lui qui m'a conservé Sophie . . . Menacée par moi, menacée par mon oncle, c'est Germeuil, c'est ma sœur, qui l'ont sauvée . . . Ils n'avoient qu'un instant . . . Elle n'avoit qu'un asyle . . . Ils l'ont dérobée à ma violence . . . Les punirez-vous de ma faute ? . . Cécile, venez. Il faut fléchir le meilleur des peres.

(*Il amene sa sœur aux pieds de son pere, & s'y jette avec elle.*)

LE PERE DE FAMILLE.

Ma fille, je vous ai pardonné; que me demandez-vous ?

St. ALBIN.

D'assurer pour jamais son bonheur, le mien & le vôtre. Cécile . . . Germeuil . . . Ils s'aiment, ils s'adorent . . . Mon pere, livrez-vous à toute votre bonté. Que ce jour soit le plus beau jour de notre vie.

(*Il court à Germeuil, il appelle Sophie.*)

Germeuil, Sophie . . . Venez, venez . . . Al-

lons tous nous jetter aux pieds de mon pere.

SOPHIE

[*se jettant aussi aux pieds du Pere de Famille, dont elle ne quitte guere les mains le reste de la Scene.*]
Monsieur.

LE PERE DE FAMILLE.

[*se penchant sur eux, & les relevant.*]
Mes enfans... Mes enfans... Cécile, vous aimez Germeuil ?

LE COMMANDEUR.

Et ne vous en ai-je pas averti ?

CECILE.

Mon pere, pardonnez-moi.

LE PERE DE FAMILLE.

Pourquoi me l'avoir celé ? Mes enfans, vous ne connoissez pas votre pere... Germeuil, approchez. Vos réserves m'ont affligé ; mais je vous ai regardé de tout tems comme mon second fils. Je vous avois destiné ma fille. Qu'elle soit avec vous la plus heureuse des femmes.

LE COMMANDEUR.

Fort bien. Voilà le comble. J'ai vu arriver de loin cette extravagance ; mais il étoit dit qu'elle se feroit malgré moi, & Dieu merci, la voilà faite. Soyons tous bien joyeux ; nous ne nous reverrons plus.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous vous trompez, Monsieur le Commandeur.

St. ALBIN.

Mon oncle.

LE COMMANDEUR.

Retire-toi. Je voue à ta sœur la haine la mieux conditionnée ; & toi, tu aurois cent enfans que je n'en nommerai pas un. Adieu.

(*Il sort.*)

LE PERE DE FAMILLE.

Allons mes enfans. Voyons qui de nous saura le mieux réparer les peines qu'il a causées.

St. ALBIN.

Mon pere, ma sœur, mon ami, je vous ai tous affligés. Mais voyez-la, & accusez-moi, si vous pouvez.

LE PERE DE FAMILLE.

Allons, mes enfans. Monsieur le Bon, amenez mes pupilles. Madame Hébert, j'aurai soin de vous. Soyons tous heureux.

(*à Sophie.*)

Ma fille, votre bonheur sera désormais l'occupation la plus douce de mon fils. Apprenez-lui à votre tour à calmer les emportemens d'un caractere trop violent. Qu'il sache qu'on ne peut être heureux, quand on abandonne son sort à ses passions. Que votre soumission, votre douceur, votre patience, toutes les vertus que vous nous avez montrées en ce jour, soient à jamais le modele de sa conduite, & l'objet de sa plus tendre estime...

St. ALBIN

(*avec vivacité.*)

Ah! oui, mon papa.

LE PERE DE FAMILLE

(*à Germeuil.*)

Mon fils, mon cher fils! Qu'il me tardoit de vous appeller de ce nom!

(*Ici Cécile baise la main de son pere.*)

Vous ferez des jours heureux à ma fille. J'espere que vous n'en passerez avec elle aucun qui ne le soit... Je ferai, si je puis, le bonheur de tous... Sophie, il faut appeller ici votre mere, vos freres. Mes enfans, vous allez faire aux pieds des autels le serment de vous aimer toujours. Vous ne sauriez en avoir trop de témoins... Approchez, mes enfans... Venez, Germeuil... Venez, Sophie.

(Il unit ses quatre enfans, & il dit :)

Une belle femme, un homme de bien, sont les deux êtres les plus touchans de la nature. Donnez deux fois en un même jour, ce spectacle aux hommes... Mes enfans, que le Ciel vous bénisse, comme je vous bénis !

(Il étend ses mains sur eux, & ils s'inclinent pour recevoir sa bénédiction.)

Le jour qui vous unira, sera le jour le plus solemnel de votre vie. Puisse-t-il être aussi le plus fortuné !.. Allons, mes enfans...

Oh qu'il est cruel... qu'il est doux d'être pere !

(En sortant de la salle, le Pere de Famille conduit ses deux filles ; Saint-Albin a les bras jettés autour de son ami Germeuil ; Monsieur le Bon donne la main à Madame Hébert : le reste suit en confusion, & tous marquent le transport de la joie.)

Fin du cinquieme & dernier Acte.

L'HUMANITÉ,

OU

LE TABLEAU

DE

L'INDIGENCE,

TRISTE DRAME.

PAR UN AVEUGLE TARTARE.

L'AVEUGLE TARTARE.

S'Il eſt vrai que ce ſoit l'uſage en France de débuter par ſon éloge, ou par celui d'un Grand qu'on ne connoît pas, quand on donne un ouvrage au Public, je choiſis le premier parti, comme le moins abſurde.

Je ſuis Tartare. Je nâquis d'un deſcendant de ce bon Scythe, qui harangua ſi infructueuſement le violent Roi de Macédoine, ſur les loix de l'humanité ; & ma naiſſance n'eut rien de merveilleux, comme celle des grands hommes. Ma mere me donna ſon lait & ſes ſoins ; mon pere l'exemple de ſa juſtice & de ſon activité ; c'eſt-à-dire, que mon éducation, ſemblable à celle de tous les Tartares, fut ſimple, groſſiere, l'ouvrage de la Nature. Une conſtitution robuſte en fut le doux fruit. Je m'apperçus bientôt de la perfection de mon être, à mon deſir de le communiquer. Mellaris s'offrit à mes regards : elle ſortoit d'un ruiſſeau de cryſtal : rien ne voiloit ſes attraits . . . Je m'arrêtai . . . je levai les yeux au Ciel ; je la pris par la main ; elle trembla : je lui déclarai l'émotion de mon cœur ; elle rougit : je ſoupirai ; elle me crut. Cet inſtant m'aſſura de la proximité d'un autre, non moins délicieux ; car dans ce climat il ſeroit honteux de deſirer plus d'un jour & une nuit, ſans être heureux. Comme les vœux des Amans y ſont toujours ſinceres, toujours l'expreſſion du cœur, toujours leur accompliſſement produit l'extaſe & la conſtance. Mais il étoit écrit au livre de la fa-

talité philosophique, que je ne pourrois passer sous le joug d'Hyménée, si je n'étois aveugle: je le devins de cette maniere. Le lendemain, ma Bien-aimée étant entrée avec l'aurore dans ma cabane, pendant que je dormois, elle exprima sur mes paupieres le suc de je ne sais quelle plante, qui devoit l'empêcher de vieillir à mes yeux, selon un Médecin Européen, mon rival, & grand imposteur. J'ignore si ses dents ont perdu leur blancheur, préférable à celle du plus bel ivoire; si ses yeux ne ressemblent plus à des perles agitées au fond d'une onde pure; si son sein immobile a cessé de réunir les lys éclatans, & la rose vermeille. Depuis cet artifice innocent & cruel, je n'ai revu, ni la lumiere du Dieu des astres, ni la cabane de mon pere, ni les charmes de Mellaris, qui répara soudain, par des caresses ineffables, le crime de sa simplicité. Ainsi j'oubliai dans ses bras enflammés le spectacle de l'Univers. La cause de mon aveuglement me le rendit plus cher que la présence des Etoiles: un amour sans distraction surpasse toutes les merveilles du monde. Je ne tardai pas à reconnoître qu'il étoit plus utile d'entendre que de voir; la méditation me devint familiere, la dissipation odieuse, & je passai rapidement des écarts d'une imagination insatiable à l'étude de la sagesse. Les honneurs furent bientôt mon salaire. A la source du Tanaïs, il est un petit Peuple, gouverné par des Aveugles, qui m'appellerent à leurs fonctions. Leurs yeux fermés à l'exemple du vice, le sont aussi aux passions tumultueuses que le sens de la vue introduit dans les ames. En effet, on n'en trouve aucun dans l'Histoire du Pays, qui ait jamais trahi l'humanité & l'intérêt public, pour acquérir des tentes d'étoffes précieuses, des coupes d'or, ou les faveurs des belles femmes. J'entrai
donc

donc parmi ces sages, sans exalter leurs talens, ou plutôt sans payer leurs suffrages d'un encens insipide ; j'administrai les biens de l'Etat, sans m'enrichir, [chaque Nation a ses coutumes] & je jugeai, sans acception de personnes, comme on le vit, lorsque je fis jetter dans l'abyme un Etranger soupçonné d'ingratitude : c'étoit mon frere, & je le savois. Tant de respect pour les loix me fit dresser une statue informe, tandis que pour satisfaire aux droits de la Nature que je venois de violer, je me dévouois au supplice le plus en horreur chez ce Peuple juste : c'étoit de me faire vendre par mon ami : je l'en priai solemnellement : il hurla trois fois, reçut mes enfans au nombre des siens, répudia sa femme, pour épouser la mienne, but de mon sang mêlé avec ses larmes, & me remit pour une massue d'ivoire dans les mains d'un Marchand Indien, qui m'échangea contre un crocodile à un Egyptien, qui me céda pour une cruche d'or à un Péruvien, qui me donna pour un miroir à un François, qui m'établit dans sa patrie le gardien de la chasteté de sa femme, pendant un voyage de trois mille lieues, qu'il entreprenoit, disoit-il, pour voir une tulipe fort rare. On peut ajouter foi à cette cascade d'événemens qui m'ont amené à Paris, quelqu'indisposé qu'on y soit contre les relations de ceux qui viennent de loin. Mais qui pourra croire que cette femme délaissée, très-jeune encore, maîtresse d'un grand revenu, libre enfin d'ouvrir la douce carriere des plaisirs à un Bien-aimé, sans avoir à craindre la sagacité d'un Argus, comme moi, n'ait fait encore, depuis trois mois, que regretter son frivole époux ; que demander son retour aux Dieux, honorer l'humanité dans ses Esclaves, cultiver l'amitié, & s'instruire des vertus de différens Peuples que j'ai

fréquentés ? Ce prodige me fait regarder les femmes de cet Empire comme la portion de l'Univers la plus précieuse & la plus belle, si j'en excepte quelques-unes, étrangeres sans doute, que j'ai jugé avoir les yeux infiniment petits, à leur maniere de voir les choses les plus simples, & la bouche fort grande, attendu que leur vie n'est qu'un éclat de rire. Pour les hommes, leur sincérité satisfait du premier abord tout Etranger, curieux de les connoître; ainsi je me les figure tous, les vieillards mêmes, d'une singuliere beauté & d'une force surnaturelle, aux récits qu'ils font tous de leurs amours & de leur courage. Mais ce que je trouve dans ce Royaume de comparable aux trente mille lampes d'or suspendues à la voûte immortelle, c'est le corps des Lettrés. La voix d'un Ange ne suffiroit pas pour célebrer leurs perfections. Chaque classe a reçu mes hommages & mes vœux. Les *Enthousiastes*, les *Doucereux*, les *Aboyeurs*, & les *Modestes*, tous m'ont fait tomber à leurs pieds, par la prodigieuse variété de leurs talens, par leur zele infatigable pour le culte de leur patrie, & les mœurs de tous les Peuples. Leur Chef sur-tout, aussi grand que le grand Prophete, m'a paru sublime & délicat, jusques dans ses libelles, vraiment dignes de la postérité la plus épurée. Que la terre embaumée par les vestiges de ses pas, multiplie à l'infini ces fruits immortels, dont sa plume est la tige fleurie !

L'admiration que nous avons pour les grands hommes nous remplit du desir de les imiter. Je souffrois de n'être qu'un admirateur stérile, au milieu d'un peuple de génies. Car si j'en juge par la multitude de livres, de critiques, de projets, qui se succedent tous les jours, chaque François porte en tête une flamme bleuâtre, prise de l'é-

charpe d'Iris, le ſigne de ſa ſupériorité ſur le reſte des Humains, & probablement la cauſe de la température de l'air qu'il reſpire. Mais que pouvois-je entreprendre qui m'ouvrît les portes azurées de la gloire ? La flamme bienfaiſante ne brilloit point ſur mon front chauve; ainſi je ne ſavois ni démontrer philoſophiquement l'inutilité d'un Etre ſuprême, ni diſpoſer en Sage des reſſorts de la Nature, ni changer en rebelle la machine myſtérieuſe du Gouvernement. Diſputer aux Grands leurs Titres, & leurs Cordons, pour en chamarrer de prétendus Diogenes ; projetter une deſcente ſur les coffres des Riches, afin d'en élever des pyramides aux talens ; affranchir les Belles des entraves de la pudeur, pour avoir le droit de les reſpecter moins ; c'eût été à la fois me conformer à l'uſage, déployer en ma faveur les cent langues de la renommée, & trahir mon amour pour la paix. Telle étoit mon incertitude, lorſque j'entendis de ma chambre les plaintes d'un malheureux que la faim dévoroit. Tous les maux de l'Humanité ſe réfléchirent dans mon ame ; mon cœur crut nager dans ſon propre élément. Je courus à mon guide, que j'embraſſai en gémiſſant ; & comme ſi la flamme de quelque Génie bienfaiſant ſe fût repoſée en ce moment ſur mon ſein, je le priai d'écrire. Sa main traça donc le tableau que je mets au jour. Il m'eſt d'autant plus cher, que je le dois à l'intention délicieuſe d'être utile aux infortunés ; qu'il m'a coûté moins d'eſprit que de ſentiment ; plus de ſanglots, que de combinaiſons. Mais trouvera-t-il grace devant les amateurs : (je n'oſe aſpirer aux applaudiſſemens des Artiſtes.) inſpirera-t-il quelques-unes des affections dont il m'a pénétré mille fois ? Je crois que je devrois plutôt demander ſi l'on ſait bien ici

ce que c'eſt que des hommes vertueux dans l'indigence, & ſi l'on en ſuppoſe le nombre auſſi grand qu'il l'eſt en effet? Si c'eſt l'uſage des gens du monde de ſe tranſporter quelquefois dans d'obſcurs réduits, pour y découvrir la vertu gémiſſante dans l'oppreſſion, ou ſous le poids des maladies? ſi parmi eux il n'y a pas un bon ton de ſentimens, comme de manieres; c'eſt-à-dire, une convention puérile de ne s'affecter que de certaines ſituations limitées, comme ſi chacun d'eux n'avoit que la moitié d'un cœur; comme ſi la compaſſion devoit avoir d'autres bornes que celles de l'infortune; comme ſi les plus grands déſaſtres, l'infamie même, & les ſupplices ordonnés par les Juges, n'avoient pas des droits réels à la commiſération de tous les hommes, & ſi celui-là aime ſes ſemblables, qui ne ſait pleurer que de plaiſir, de molleſſe, & toujours infructueuſement pour l'humanité?

Je devrois demander s'il m'eſt permis de dire au peuple célebre, dont j'emprunte la langue, pour le toucher: Quand ſurmonterez-vous une prévention nationale & barbare, qui vous porte à accabler de votre indignation la famille innocente d'un criminel, & rend votre ſenſibilité plus bornée que celle d'un enfant ou d'un Tartare, qu'affligent indiſtinctement tous ceux qui ſouffrent? Vous êtes le plus policé des peuples de la Terre... Si vous étiez encore le plus humain, le plus généreux, quelle gloire, quelle puiſſance ne réſulteroit pas d'une ſi noble harmonie! La durée de votre Empire auroit-elle d'autres termes que celle de l'Univers? Le Sauvage irrité, qui compte avec une joie mêlée de fureur, les chevelures dégouttantes de ſang, qu'il vient d'arracher à ſes ennemis, eſt-il plus cruel que vous, qui, de ſang

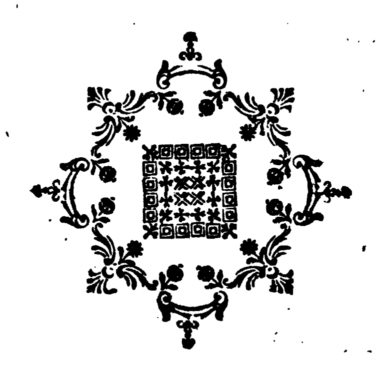
froid, détournez les yeux avec mépris d'un pere de famille, d'un compatriote, d'un artiſan infortuné, parce qu'il eſt nud, parce qu'il a faim, parce que les beſoins, auxquels vous le laiſſez, ont changé la ſubſtance de ſon ſang en un poiſon lent, qui le tue ? Cependant, faudra-t-il qu'un Miniſtre deſcende de ſon char de triomphe, pour relever un malheureux, & le placer à ſes côtés ? Non : mais que, rentré ſous les lambris de l'Olympe, il examine, dans la bonté de ſon cœur, ſi, en condamnant des milliers d'hommes au plus vil abandon, l'Etat n'eſt pas privé des ſervices qu'ils pourroient lui rendre, & les Citoyens expoſés aux ſuites de la néceſſité, qui ne reſpecte rien ; qu'il examine, & qu'il exécute : telle eſt la pitié du grand homme. Peuple riche, eſt-ce le pauvre qui vous effraie ? ne regardez que l'homme. Êtes-vous rebuté de ſes clameurs ? prévenez-les. Les impreſſions fâcheuſes dont on a obſédé votre enfance, à la vue des miſérables, commandent-elles à votre raiſon ? cherchez à les détruire, par l'attrait même du plaiſir. Encouragez vos Ecrivains les plus illuſtres à vous repréſenter la pauvreté telle qu'elle eſt, la douleur, ſans déclamation, la pitié dégagée de l'héroïſme. Commencez par voir au théatre tous les maux de l'humanité : honorez de votre préſence de faux infortunés, & vous vous ſentirez rapprochés des véritables. Dans vos décorations, oſez entremêler les Camps, les Palais, où vous vous plaiſez trop, de quelques chaumieres, de greniers, de carrefours, de priſons mêmes : tout cela ne vous paroît noir, que parce que vous êtes efféminé. Vos oreilles n'ont-elles pas été aſſez fatiguées des maximes de la tyrannie, pour ne pas s'ouvrir enfin à celles de l'humanité ? Ne ceſſerez-vous de gémir ſur des

maux imaginaires, tandis qu'il en eſt de réels, étendus ſur vos propres membres, & qui demandent au moins quelques-uns de vos pleurs ? Peuple le plus policé, vous deviendrez donc auſſi le plus ſenſible ? Peuple heureux ! vos murs ſeront un jour le ſanctuaire de la bienfaiſance, & toutes les Nations viendront vous demander des ſentimens, en échange de leurs tréſors.

C'eſt ainſi qu'enveloppé de doutes, comme du manteau de la nuit, je ne puis plonger ſur la deſtinée de mon triſte drame; qualification nouvelle, mais peu importante, & qu'on attribuera ſans doute, loin de m'en faire un crime, à cet air de ſingularité dont un étranger ne peut ſe dépouiller. Quant aux mots *Acte* & *Scene*, que je n'y ai point admis, j'avoue, avec la franchiſe d'un Tartare, qui ne rend que ce qu'il conçoit, j'avoue n'avoir jamais remarqué, dans mille aventures compliquées auxquelles je me ſuis trouvé, que des eſprits Aériens, mis en faction, criaſſent : *Acte premier*, *Acte ſecond*, &c. *Scene cinq*, *Scene dix*, &c. aux moindres évolutions de la Nature. En inférerai-je que ces petites particularités ne ſignifient rien; qu'elles ne ſont point tirées de cette même Nature, ou qu'elles font ſentir la main de l'art, qu'elle ſait ſi bien cacher dans tous ſes jeux; qu'à voir les circonſtances d'un fait, numérotées comme des cellules de Bonzes, on ſe repréſente une peinture dont le cadre maſſif rétrécit l'événement qu'il entoure, & briſe l'illuſion ; ou bien un Palais encore maſqué par les échafauds qui ſervirent à ſon élévation ? Point du tout, j'infere que mes organes furent toujours trop épais, pour me tranſmettre les ſignaux des Sylphes.

Un aveu ſi humiliant, & ma vénération pour

les images vivantes des trente mille lampes du Firmament, remplissent, je crois, ce que j'ai promis au commencement de ce discours, en prouvant la bonté & la sublimité de mon esprit. L'apologie de mon cœur se trouvera peut-être plus véritablement dans le *Tableau de l'Indigence.* Puisse n'être jamais l'esclave d'un sot, celui dont il fera couler les larmes sur les maux des infortunés! Puisse celle qu'il rendra la *mieux faisante* des femmes, devenue la plus belle des Houris, passer l'immense abyme de l'éternité sous un bosquet odorant, & dans les bras d'un jeune Vainqueur!

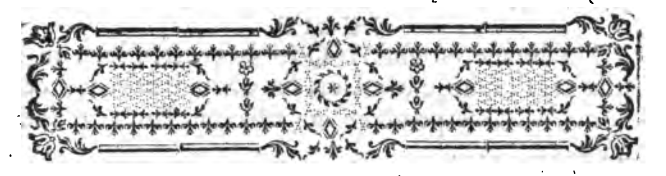




DORIMAN. MELANIDE. JULIE.	*Famille malheureuse.*
UN ENFANT *qui ne paroît pas.*	
UN VIEILLARD. UNE FEMME DU PEUPLE. HERMÉS.	*Personnages nobles*, [a] *ou bienfaisans.*
UN OFFICIER DE JUSTICE. QUATRE SOLDATS.	*Personnages ennoblis*, [a] *ou rendus sensibles.*
DEUX HOMMES.	

[*a*] Ce devroit être la même chose.

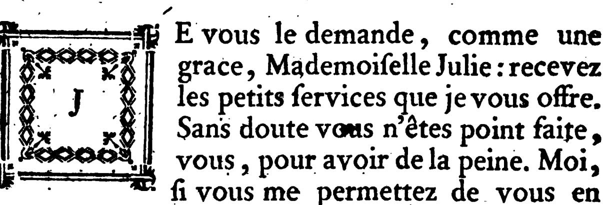
La Scene ne peut être que dans une grande Ville, comme Paris, où l'étonnante fortune des uns suppose & nécessite l'extrême misere des autres ; où les progrès du luxe & de la fantaisie font méconnoître les besoins véritables ; où l'intrigue est la distributrice des rangs, des bienfaits & des couronnes ; la dureté de l'ame, un air de qualité, ou de philosophie ; & tout ce qui tient au Peuple & à l'indigence, dans l'oppression ou l'avilissement.



L'HUMANITÉ, OU LE TABLEAU DE L'INDIGENCE.

JULIE, UNE FEMME DU PEUPLE.

UNE FEMME DU PEUPLE.



JE vous le demande, comme une grace, Mademoiselle Julie : recevez les petits services que je vous offre. Sans doute vous n'êtes point faite, vous, pour avoir de la peine. Moi, si vous me permettez de vous en épargner, je me croirai heureuse de demeurer au même étage que vous. Tenez, je ne suis qu'une pauvre Veuve, accoutumée à gagner ma vie par le travail ; mais j'ai bon cœur ; & si jamais je me suis sentie toute portée à obliger quelqu'un, il est inutile de vous le cacher, c'est vous, Mademoiselle Julie. Vous êtes si douce, si affable...

JULIE.

Ma bonne voisine ! Que vos attentions me touchent ! Que je voudrois les avoir méritées, & pouvoir vous prouver ma reconnoissance d'une maniere.....

LA PAUVRE VEUVE *vivement.*

Je ne veux rien au moins : je ne veux que vous servir, pour le plaisir de vous servir : vous ne me connoissez pas, Mademoiselle Julie.

JULIE.

Hélas ! ma bonne, si vous étiez intéressée, vous ne vous attacheriez pas à une famille infortunée. Mais je vous l'ai dit : je n'ai besoin de rien pour ce moment, & ce vase est encore plein de l'eau que vous m'avez apportée ce matin.

LA PAUVRE VEUVE.

Adieu donc, Mademoiselle Julie.... Il fait un froid bien cruel depuis trois jours..... Je ne sais pas ce que deviendront les pauvres gens, si ce tems dure : on ne peut rien faire, & il faut vivre...

JULIE.

Adieu, la Bonne... (*Elle continue*) Le Ciel n'a-t-il donc mis tant de sensibilité que dans le cœur des indigens ! C'est ainsi du moins qu'ils se consolent entr'eux de l'indifférence des riches. Ils se confient leurs peines, pour les soulager ; & nous, tristes jouets d'un orgueil qui n'a pu nous quitter avec la fortune, nous n'osons ouvrir les yeux sur notre misere !.. Mais que vois-je ? Hermès de retour ! Est-ce l'amour qui me le ramene ? L'amour dans l'asyle des douleurs !...



JULIE, HERMÉS.

HERMÉS.

MAlheureuſe Julie, que faites-vous ici ?.... Quelle demeure pour une fille de votre rang ! J'ai parcouru toute la Ville, pour la découvrir... Ah ! je frémis.... Souvent de jeunes beautés... enlevées des bras maternels... par de riches ſcélérats... mais non : tout ſoupçon injurieux à Julie eſt un crime, une lâcheté qui révolte mon cœur... Julie ! Julie ! deux mois d'abſence m'ont-ils fait perdre tout ce que j'aime ſur la terre ?.. M'auriez-vous oublié ? Mes tranſports vous ſont-ils encore chers ?

JULIE.

Leur ſource eſt pure, comme mon cœur ; leur conſtance me répond de leur ſincérité, & j'en ferois indigne, Hermès, ſi je n'en étois flattée... mais hélas !...

HERMÉS.

Ah ! charmante Julie, que m'apprend ce ſoupir ? Ne détournez point vos regards de celui qu'ils rendent heureux... O Ciel ! La langueur eſt peinte ſur votre viſage !.. Vos yeux reſpirent une ſombre douleur... vos ſanglots ſe font jour, malgré vous.... Julie ! ma chere Julie ! Avez-vous quelque ſecret pour un Amant qui vous adore ? Douteriez-vous de mon ardeur à vous ſecourir, vous, & votre famille ?

JULIE.

Non, cher Hermès : Je crois tout ce qui peut vous être avantageux.

HERMÉS.

Expliquez-moi donc le trouble de votre ame.

Si je n'ose lui opposer quelques bienfaits ; mes conseils pourront peut-être en adoucir l'amertume.

JULIE.

Si j'avois besoin de conseils, je m'adresserois à mes parens ; ils sont justes ; ils m'idolâtrent : mais je vous avoue que si mon cœur gémissoit d'une blessure qui ne regardât que lui, je ne la confierois qu'à vous. J'approuve votre curiosité ; j'y suis sensible ; mais je ne puis la satisfaire.

HERMÈS.

Ah ! Julie, à quoi bon tant de discrétion, quand les effets parlent contre elle ? Vous avez perdu le fameux procès qui vous avoit attirée à Paris ; l'été dernier, une affreuse inondation entraîna les moissons des terres que vous faisiez valoir, & je l'ai appris, cruelle, par une autre bouche que la vôtre ; vous venez de quitter votre demeure, honnête, digne de vous, pour vous réfugier dans ces tristes ruines ; plus de meubles ; plus de domestiques ; tout annonce ici la désolation ou la fuite . . . Julie, m'estimez-vous ?

JULIE.

Plus qu'aucun autre mortel, après mon Pere.

HERMÈS.

Eh bien, rappellez-vous nos sermens & nos vœux ; retracez-vous tous les droits que l'amour vous a donnés sur mon cœur ; & jugez de ce que je puis faire. . . . .

JULIE.

Hermès, vous le savez : vos vertus ne peuvent s'effacer de mon souvenir ; que dis-je ? mon cœur, trop charmé de vous entendre, me fait oublier que nous sommes seuls, & que le jour sur la fin de sa carriere éclaire à peine notre entrevue.

HERMÈS.

Eh ! que peut craindre Julie ? Sa voix, ses regards ; tout inspire en elle la tendresse & le devoir.

JULIE.

Je ne puis craindre celui que je voudrois avoir pour témoin de toutes les actions de ma vie ; mais je me respecte, & si vous me connoissez bien, vous ne me demanderez pas le sacrifice de ma délicatesse.

HERMÉS.

Mais où est mon ami Doriman ? Où est la tendre Mélanide ? Tous deux absens, lorsque la nuit approche ; lorsqu'un froid rigoureux retient chacun auprès de ses foyers ! Autrefois ils ne vous quittoient point ainsi.

JULIE.

Mes parens reviendront bientôt, si j'en crois mon cœur. Alors vous serez libre de m'entretenir en leur présence, & moi de vous écouter.

HERMÉS.

J'obéis donc... mais quels accens viens-je d'entendre de cette chambre voisine ?

JULIE.

Ce sont les plaintes de mon frere : il est malade depuis six jours, & je le garde.

HERMÉS.

Ah ! je le verrai du moins ; je l'embrasserai, ce cher & bel enfant...

JULIE.

Est-ce à vous à m'affliger, Hermès ? Et ! croyez-vous qu'il ne m'en coûte rien à presser votre départ ? Vous reviendrez, vous dis-je, & vous reverrez toute cette famille qui vous aime, & que vous plaindrez sans doute.

HERMÉS.

Il le faut donc, ô ma chere Julie ! Adieu ... adieu. Il m'est si dur de vous abandonner dans l'état funeste où je vous vois, que j'attendrois constamment votre Pere, à la porte même de la rue, si mon devoir ne m'appelloit auprès du mien, que je n'ai point encore embrassé depuis mon retour...

JULIE.

ELoigner un Amant par décence, c'est un devoir pénible de mon sexe... Mais lui taire une affreuse vérité qui remplit mon ame ; lui faire un barbare secret d'une indigence qui va me ravir à sa tendresse... Que dis-je ? Sacrifier à la honte de l'avouer mes malheureux parens !... Grand Dieu! Quelle perplexité ! Quelle contrainte pour un cœur aussi sincere que le mien !... Encore un moment, & j'aurois peut-être tout révélé ! & j'aurois désobéi à mon pere une fois en ma vie, au Pere le plus tendre, le plus respectable !... Ah! sans doute qu'il va dévoiler nos maux à mon Amant, à son Ami; sans doute qu'il ne dira plus: C'est lui vendre ma fille que l'exposer à *ses bienfaits*, aux bienfaits d'un jeune homme ; comme si la bienfaisance pouvoit s'allier avec la bassesse dans le même cœur, dans le cœur d'Hermès... Ah ! si je l'en soupçonnois, que je serois malheureuse! L'homme le plus parfait ne me paroîtroit qu'un monstre effroyable...

MELANIDE, JULIE.

MELANIDE.

O Ma pauvre Julie !

JULIE.

O ma tendre Mere !

MELANIDE.

Que vous êtes changée !... Ah ! Julie, que me serviroit-il de vous le taire ? Vous tombez dans un

dépériſſement qui m'allarme ; mais enfin, que fait mon fils ? La foibleſſe de ſon âge, & la maladie dont il eſt la proie, attirent tous mes ſoins de ſon côté, quoique vous partagiez également mon cœur. [*Elle lui donne un baiſer.*]

JULIE.

Si vous ſaviez ce qu'il a ſouffert ! Et ſans ceſſer d'avoir la douceur, la ſérénité d'un Ange ! .... Vous l'occupiez continuellement : ma Mere, a-t-il dit cent fois, ma bonne Mere eſt ſortie, pour me chercher quelques ſecours ... Que j'en ſuis fâché ! Elle reviendra épuiſée de fatigues : elle aura eu froid : tout cela pour moi, pour moi, qui n'ai rien fait encore pour elle ... Je crains bien que les ſecours ne viennent trop tard ...

MELANIDE.

Les ſecours ! Je vais le couvrir de baiſers, de larmes, de ſanglots .... & mon amour ne peut rien davantage pour le ſoulager ! ...

JULIE.

O Ciel ! Hier nous manquâmes de tout, & aujourd'hui ...

MELANIDE.

Vous apprendrez, ma fille ... cependant tâchez de diſſiper ces ténebres ... elles m'épouvantent... je ne ſais pourquoi .... Je voudrois que le jour commençât, au lieu de finir ..... lès plus grands malheurs, ainſi que les plus grands crimes, n'arrivent preſque que la nuit.. [*Elle court vers ſon fils.*]

JULIE.

Nous péririons tous par un ſupplice auſſi cruel que celui de la faim, auſſi honteux ! ... Honteux ! & pourquoi ? Que ſera donc la mort qui ſuit la débauche ? ... Et voici les derniers débris d'une fortune qui fit tant d'ennemis à mon Pere ! .... Quelques charbons dans la cendre épars, & pour leſquels je n'ai plus d'alimens ... une lampe qui

servit à éclairer l'inutilité des valets que nous n'avons plus... Cette lampe... sa pâle lumiere... l'ombre qu'elle rend plus horrible en quelques endroits... La terreur de ma Mere... la mienne... Ah ! cette lampe seroit-elle le triste flambeau de nos funérailles ?... O Dieu ! Ecartez de mon esprit ces fantômes qui le troublent : rappellez-moi toute à vous, & ne me laissez voir que votre volonté suprême...

MELANIDE.

Et mon Mari n'est pas rentré depuis ce matin?

JULIE.

Non, ma Mere.

MELANIDE.

Où est-il ? Que fait-il à présent ?

JULIE.

Il nous a dit, en nous quittant, qu'il vouloit tenter tous les moyens honnêtes de pourvoir à nos pressans besoins. Il se flattoit même d'obtenir enfin cette place obscure, qu'il n'a briguée que pour nous soutenir pendant cette saison cruelle, & vous savez qu'il faut bien du tems & des soins, pour obtenir peu de ceux qui n'ont besoin de rien.

MELANIDE.

Ce que je viens d'éprouver m'ôte toute espérance. La nuit est des plus sombres, & il ne s'empresse pas de revoir sa famille éplorée..... Si, poussé au désespoir par la dureté des hommes, il nous avoit abandonnées.....

JULIE.

Ah ! ma Mere ! Son cœur vous le rameneroit.

MELANIDE.

Si sa raison égarée.... Que fait-on ? Tant de gens prêchent le suicide ! Tant de malheureux abusés s'y laissent entraîner !

JULIE.

Rassurez-vous : je le vois...

DORIMAN,

DORIMAN, MELANIDE, JULIE.

MELANIDE.

CHer Doriman, qui t'a retenu si long-tems loin de nous ?

DORIMAN.

Je vous répondrai, quand j'aurai embrassé mon fils.

MELANIDE.

Croyez-vous, Julie, que ses recherches n'aient pas été vaines ?

JULIE.

Comment saurois-je s'il nous apporte quelques soulagemens ? Je n'ai pensé qu'à revoir mon Pere : je n'ai regardé que ses yeux : ils étoient tout pleins d'amour & de bonté ... comme les vôtres ...

DORIMAN *au milieu d'elles, & les fixant tour-à-tour, en parlant.*

Ecoutez, mes amies : je me hâtois de revenir ici. Un homme tombe à mes pieds, au milieu de la Place-Royale : c'étoit celui qui fit ces faux Mémoires, qui me perdirent dans l'esprit du Ministre, & furent l'époque de ma décadence ; le froid l'avoit saisi. Je m'arrête, pour le secourir ; chacun fuit, craignant un sort pareil au sien ; & seul, glacé moi-même, je le releve d'une main, tandis que de l'autre j'écarte les voitures qui l'auroient écrasé. Je l'emporte enfin sur mes épaules, jusques chez un Artisan, qui me prête le brasier de sa forge, pour le rappeller à la vie.

JULIE.

Ah ! je reconnois là mon Pere. } *En même tems.*

MELANIDE.

Je reconnois là mon mari, celui que mon cœur

choisiroit encore entre tous les mortels, tout malheureux qu'il est. O vertu que j'admire! Mais ô cruauté du sort! Ton persécuteur trouve en toi un ami généreux, & ton fils innocent, ton fils périt de misere.....

DORIMAN.

Tendre épouse, que dis-tu? Tes mains n'ont-elles pas versé sur ses maux le baume qui devoit les adoucir? Ta fille ne s'est-elle pas nourrie du pain que ta tendresse alla chercher pour elle?

MELANIDE.

J'ai eu recours à la bourse des Pauvres. Elle est, dit-on, si bornée! Le nombre des familles honteuses, qui la partagent, si grand!...... On m'a fait des promesses, on m'a plainte, voilà tout.

DORIMAN.

Je n'en suis pas étonné: passons.

MELANIDE.

J'ai vu cette femme opulente qui fut mon amie au Couvent, & dans les jours de mes prospérités...

DORIMAN.

Eh bien? Tu lui as exposé tes peines, & son cœur...

MELANIDE.

Je crois tout ce que vous me dites; m'a-t-elle répondu: ma sensibilité pour les maux de mes semblables me présente votre état sous des traits plus affreux encore; vous secourir est ma plus forte envie: il est si beau de soulager les infortunés!... Mais les tems sont trop durs...

DORIMAN.

Dieu des Pauvres! C'est donc ainsi que tu les proteges!

MELANIDE.

Ah! Doriman! crains moins de nous perdre, que de blasphémer. Ce Dieu punit souvent des murmures échappés dans le désespoir. Mais toi

malheureux pere, n'as-tu point trouvé des cœurs ouverts à la pitié ?

DORIMAN.

Vous me voyez déchu de toutes mes espérances ; abandonné du peu d'amis qui me restoient ; sacrifié à tous mes concurrens ; sans projets & sans ressources ; n'ayant plus rien à vendre, enfin, que ce mauvais habit qui me couvre à peine... Mon épée, mon épée, ce précieux ornement de la pauvre Noblesse, remise dans les mains d'un vil usurier, servit, hélas, il y a deux jours, au dernier repas que vous fîtes.

MELANIDE *accablée*.

Sans projets & sans ressources !

JULIE.

Et cette si belle femme dont vous enseignez les enfans en secret ? Puisqu'elle est Mere, elle est sensible.

MELANIDE.

Je me suis rendue chez elle, à l'heure accoutumée ; après les leçons ordinaires, je n'ai pu me refuser au seul plaisir des malheureux : je me suis attendrie sur ma destinée, & j'ai fait, en fondant en larmes, la peinture de nos revers. Hélas ! je n'imaginois pas faire un crime.

DORIMAN.

Un crime ! Dieu juste ! Les enfans des Rois & des riches devroient avoir des infortunés pour maîtres, & non de beaux-esprits, ou de lâches flatteurs, qui les corrompent. Ils seroient compatissans sous de tels Mentors, & sans doute généreux...

MELANIDE.

Cependant cette femme, nonchalamment penchée dans un sopha, couverte d'atours & de parfums, comme une courtisanne, rassemble contre moi toutes ces expressions ameres que les nou-

veaux parvenus ont toujours dans la bouche, av
leurs inférieurs en biens. Elle me dit, d'un ton f
& vain, que ses enfans ne sont point faits po
connoître des Pauvres, ni les maux de la pa
vreté; que rien n'est plus vil que cette conno
ſance; que les mépriſables complaintes dont
les entretiens, ne peuvent servir qu'à troubler le
ſommeil par des songes déſagréables, les rend
humains, comme les gens du Peuple... Je l
demande excuse, & le salaire de mes soins. Elle
ſans m'écouter, & la joie dans les yeux, vole a
devant d'un jeune homme auſſi paré qu'elle: c'
toit le fils unique de ton frere aîné.

DORIMAN.

Croirois-tu, Melanide, que déposant tout re
ſentiment, je l'ai abordé ce frere dénaturé, mon
plus cruel persécuteur, par un principe de jalou
ſie, que fortifierent dans son cœur né féroce, le
injuſtes préférences de notre mere.

MELANIDE.

Et où donc? Il ne se montre que dans les Pa
lais des Grands, où l'Indigent n'entre jamais.

DORIMAN.

C'eſt sous ses propres lambris que je *me suis*
humilié. Après avoir demandé en vain, pendant
trois heures, qu'il daignât me faire *introduire*, je
l'ai vu enfin, de son antichambre, traverser, le
front élevé, ses vaſtes appartemens, *s'arrêter à*
mon aspect, frémir, voler à son carrosse, presser
son cocher plus humain que lui, & me laisser à
la risée de ses brillans valets....

JULIE.

O comble de déſolation!

MELANIDE.

Ce n'eſt pas aſſez de nous abandonner, on nous
outrage!..

DORIMAN.

Qu'allons nous faire dans cette nuit horrible ?..

MELANIDE.

Nous n'avons plus de bois, pour réparer le peu de chaleur naturelle que nous laisse le Ciel irrité.

DORIMAN.

Le sommeil ne répandra point ses douceurs dans nos veines épuisées, sur nos sens flétris, au milieu de ces murs entr'ouverts, où regnent tout ensemble la faim, la honte, le froid, le désespoir, les cris, & l'épouvante...

JULIE.

O mes chers parens ! A quelles extrêmités vous vois-je réduits ! Eh ! quel fut votre dessein, en vous opposant au desir que j'avois de vous soulager par le travail de mes mains ? On ne rougit point d'être mercénaire, pour nourrir ceux que la nature & la reconnoissance nous imposent d'aimer. Hélas ! vous m'avez élevée dans vos bras, comme une idole chérie, mais qui ne pouvoit vous être utile. Vous périssez, & je vous aurois conservés... Vous m'avez envié la gloire de vous donner la vie que vous m'aviez prêtée...

MELANIDE.

Arrête, ma fille ; ne te rends pas plus chere encore à mon cœur par de si tendres reproches, s'il faut que je te perde aujourd'hui...

DORIMAN.

Ecoutez-moi, Julie : vous êtes jeune, & je puis dire dans une situation qui ne permet rien à la vanité ; vous êtes jeune & belle. Ces avantages sont peu dangereux dans la prospérité. Le stupide respect qu'on a pour l'opulence, la dissipation, & la recherche des parures sont autant d'obstacles à la séduction ; mais que peut opposer à la licence de nos jours une jeune fille, au sein de la misere, qui, la rougeur sur le front, & les

yeux pleins de larmes, porte à vendre le travail de ses mains ? O ma fille, il est des hommes méprisables, qui ne peuvent voir la beauté indigente sans concevoir dans leur cœur un espoir criminel.

JULIE.

Eh! Quels sont ces hommes ? Des inconnus...

DORIMAN.

Dites de jeunes impudens, enrichis des brigandages de leurs peres; ne connoissant de frein que les limites de leur pouvoir; de loix qu'une honteuse impunité, accordée au crédit; de vieux libertins, accoutumés à confondre, dans leur sens dépravé, l'idée d'infortuné avec celle de Peuple, & ce qui est plus odieux encore, à regarder l'un & l'autre comme l'esclave né de leurs plaisirs. Ah! que j'ai lieu de gémir de m'être arrêté dans une Ville où le luxe n'est qu'un tyran déguisé, qu'on s'empresse de servir à genoux; la faveur une sirene perfide; le mérite, sans argent, un fantôme ridicule, abandonné aux enfans des nourrices! Imprudent, je croyois y pouvoir impunément mépriser l'or, pour la vertu; la fausse politesse, pour l'honnêteté des mœurs; le commerce des grands, pour la simple & paisible amitié. Je me suis perdu dans ma sécurité, dans mon obstination à braver le sort, à détourner ma vue des routes corrompues que parcourt la fortune.. Je me suis perdu, en me dissimulant l'abîme où chaque pas me conduisoit.... Hélas! Un homme qui n'est point né pour ramper devant des lâches, se trouve dans la nécessité de le faire, qu'il doute encore de son malheur...

MELANIDE.

Si du moins nous étions visités par ce vieillard généreux, qui vint cacher dans l'ombre de la nuit son nom & ses bienfaits!

JULIE.

Hermès, toujours fidele, sortoit d'ici, quand vous êtes rentrée, ma Mere.

MELANIDE.

Hermès!.. Ah! Doriman, qu'il soit notre libérateur : ne regarde plus en lui que ton ami, & non l'Amant de ta fille. Eh! que ne te doit-il pas? Sans le connoître, tu l'as arraché tout sanglant des mains des ennemis : tu l'as rapporté dans le camp, lui & le drapeau qu'il ne vouloit quitter qu'avec la vie.

DORIMAN.

Que me rappelles-tu? Cette journée fatale, où ma gloire fut aussi publique que le refus du grade que j'avois mérité. Hélas! sans ce refus barbare, je n'aurois fixé ma retraite qu'au tombeau; mon bras, d'accord avec mon cœur, serviroit encore ma Patrie : j'aurois un rang, une subsistance honnête.. ma famille seroit honorée....

MELANIDE.

Va donc chez ton ami : va lui prouver à quel point tu l'estimes.

DORIMAN.

Eh bien, j'y consens... mais j'ignore sa demeure, depuis que ses blessures l'ayant forcé de quitter le service, il est entré dans la magistrature.

MELANIDE.

Et vous, ma fille?

JULIE.

Je ne connois de lui que ses vertus... & son amour.

DORIMAN.

Tout conspire donc à nous anéantir!..

MELANIDE.

Entends-tu gémir ton fils? Vois-tu les larmes de sa sœur?

DORIMAN.

Ah ! quel affreux avenir se présente à mon esprit troublé ?

MELANIDE.

Celui que ta fierté mérite. Va, malheureux pere, va chercher des ressources contre la mort, dans ton point d'honneur, aux pieds de cette idole, à qui ton orgueil nous a sacrifiés. . . .

DORIMAN.

O tourment inexprimable ! Je suis outragé par ce que j'ai de plus cher !

MELANIDE.

Cruel ! . . Est-ce là le bonheur que tu m'as promis, pour prix des plus pures tendresses ? Ne m'as-tu rendue la plus sensible des femmes, que pour me livrer à toutes les douleurs humaines ? Ne m'as-tu rendue Mere, que pour me présenter mes enfans dévorés par la faim ? . . .

DORIMAN.

Si j'en croyois mon désespoir. . . .

JULIE.

Mon Pere ! . . Ma Mere ! . .

DORIMAN.

Mais où nous emporte un amour aveugle ? O Mélanide ! O l'amie de mon cœur ! L'aigreur doit elle régner entre nous, comme entre des époux vulgaires, dont l'indigence n'est pas l'ouvrage de l'oppression ; mais celui de la fainéantise, ou des folles dépenses ? Devons-nous rendre nos maux plus amers encore, par des reproches envenimés, la consolation des méchans, & lorsque le tendre épanchement, l'intimité de nos ames est le seul soulagement qui nous reste ?

MELANIDE.

Pardonne, illustre Epoux : je t'ai méconnu, dans l'excès de ma douleur : ton ame est forte ; la vertu lui tient lieu de tout, & tu verrois la

mort, sans pâlir, pourvu que l'honneur te l'offrît; mais mon sexe est plus timide que le tien... je suis Femme, & Mere... je découvre dans les yeux de ma Fille... les symptomes affreux... Ah! je ne supporterai pas long-tems le plus cruel de tous les spectacles... je mourrai la premiere...

DORIMAN.

O ma fille! Ma chere Julie! Pourquoi le Ciel vous fit-il naître de parens si délaissés?

JULIE.

Hélas! oubliez-moi, pour ne penser qu'à mon frere, dont les gémissemens deviennent plus fréquens, plus sinistres.

DORIMAN.

Ecoute, chere compagne: il est encore des vertus sur la terre: il est encore des cœurs comme les nôtres: frappons derechef aux portes de la pitié; je vais, je cours...

MELANIDE.

Demeure: c'est à moi à nourrir mes enfans.

DORIMAN.

C'est à moi à te les conserver.

MELANIDE.

La voix d'une Mere est plus touchante.

DORIMAN.

L'éloquence d'un Pere subjugue alors les plus endurcis.

MELANIDE.

Arrête; le froid extrême pourroit te replonger dans la maladie dont tu sors à peine.

DORIMAN.

Non, rentrez: une femme seule est exposée la nuit à des insultes qu'elle doit craindre; vos enfans ont besoin des douceurs de vos caresses; vous vous devez à leur consolation. Allez, ma bien-aimée, auprès du lit de vôtre fils: allez, ma chere Julie... je ne tarderai peut-être pas à vous y rejoindre. (*Il sort.*)

MELANIDE.

O Dieu, l'appui des malheureux, daigne veiller sur ses jours... & sur son innocence!

[*Elle se retire avec Julie auprès de son fils.*]

MELANIDE, JULIE.

MELANIDE.

LAissons-le reposer un moment : sa sensibilité ne lui permet pas de garder le silence auprès de moi, & il est trop foible pour parler sans cesse.

JULIE.

O ma Mere ! que je vous sais bon gré de vous contraindre, jusqu'à lui laisser ignorer nos besoins & les siens mêmes ! Qu'il doit vous en coûter, pour lui montrer un visage sérein, lorsque la douleur brise votre ame !

MELANIDE.

Ma fille, rien n'est difficile quand on aime. Ce que je fais pour un fils doit vous moins étonner qu'un autre, vous, que j'ai vue dans l'âge le plus tendre, non-seulement supporter, sans dégoût, l'aspect d'un pauvre malheureux couvert de plaies; mais encore les nettoyer d'une main compatissante ; mais y mettre du baume pour les guérir, & joindre aux soins les plus charitables cette affabilité séduisante qui donne du prix à toutes les vertus ; & grace au Ciel, il est plus d'un infortuné que vos dons ont fait long-tems subsister.

JULIE.

Ah ! si la perte de nos biens m'a fait verser quelques larmes, c'étoit de ne pouvoir plus suivre en cela votre exemple & celui de mon Pere.

MELANIDE.

Votre Pere ! c'est le plus humain des mortels;

& nous serions les plus heureuses des femmes, sans l'inflexibilité de son caractere, sans cette rudesse avec laquelle il pratique la vertu . . . . Mais il ne revient point ! Que son absence augmente mes inquiétudes !

JULIE.

Voilà seulement sept heures . . . . . le tems passe bien lentement pour ceux qui souffrent ! Que de momens cruels nous avons à supporter encore, avant le retour de la lumiere !

MELANIDE.

Peut-être que demain nous ne souffrirons plus à sept heures : vils fardeaux de la terre, nous rentrerons dans son sein, qui n'a pu nous nourrir . . . nous ne nous aimerons plus, ma Fille ; nous ne nous dirons plus que nous nous aimons : nous ne ferons plus rien . . . .

JULIE.

Ma tendre Mere ! . . . Qu'entends-je ?

MELANIDE.

Ecoutons . . .

JULIE.

On sonne le tocsin d'une maniere effrayante.

MELANIDE.

Ah ! sans doute, en ce moment, où nous croyons épuiser seuls le torrent des douleurs répandues sur l'humanité, d'autres infortunés font de vains efforts pour échapper à la fureur des flammes. Sans doute leurs dernieres plaintes percent les nues avec l'épaisse fumée qui les engloutit . . . . Il me semble même distinguer la voix d'une Mere expirante, qui crie : Ne sauvez que mes Enfans . . . . que mes Enfans . . .

JULIE.

Moi, je m'écrierois : laissez-moi ; mais sauvez, sauvez ma Mere.

MELANIDE.

Si Doriman étoit allé secourir ces malheureux... Cette action est bien de lui... S'il exigeoit quelque chose de leur gratitude, de mille services importans qu'il a rendus à ses semblables, ce seroit le premier dont il auroit reçu la récompense... l'extrêmité où nous nous trouvons, lui serviroit d'excuse au tribunal de son cœur...

JULIE.

Si l'indigence a véritablement quelque chose d'horrible, c'est, selon moi, de mettre l'homme dans l'impuissance d'être généreux...

MELANIDE, JULIE.

DORIMAN *entre brusquement.*

AH! ma Femme! ma Femme!... ma Femme!

MELANIDE.

Ah! tendre Ami, nous voilà donc réunis pour ne nous plus séparer? Nos Enfans vivront-ils?...

DORIMAN.

Approchez, Julie: prenez de vos mains innocentes... ces gages de mon amour: voilà des secours pour votre frere: voilà du pain pour vous... bientôt j'irai chercher un peu de bois... allez.

JULIE.

Mon Pere! je baiserai d'abord ces mains sacrées qui nous conservent tous... Je les réchaufferai des larmes que ma reconnoissance me fait répandre...

DORIMAN.

Allez, vous dis-je:.. & vous Melanide... retirez-vous aussi... je n'en puis plus... mes genoux se dérobent sous moi... comme si je ne de-

vois plus que ramper la face contre terre . . . .
(*Il tombe prosterné* . . .)

MELANIDE *effrayée.*

Doriman ! Doriman !

DORIMAN.

O Dieu de bonté, Dieu d'amour, c'est toi que j'adore . . . C'est toi qui as vu mon cœur, lorsque ma main a tenté d'éloigner la mort de mes pauvres Enfans . . . deux ames innocentes . . . toutes remplies de ta loi . . . .

MELANIDE.

Mon Epoux ! mon Epoux ! . . . . Pourquoi ces sanglots douloureux ? Jamais je ne te vis souffrir ainsi : Qu'as-tu fait ? Qu'as-tu fait ?

DORIMAN.

Laissez-moi : je dois m'abymer devant l'Etre suprême : la douleur m'a fait douter un moment de sa justice ; il m'a puni . . . Je dois me traîner dans la poussiere, l'image du néant, dans lequel je voudrois rentrer . . .

MELANIDE.

Tu veux mourir ! . . . . Et m'abandonner ! O Ciel ! une sueur froide coule avec ses larmes ! . . . [*Elle les essuye*] comme il est pâle, abattu, tremblottant ! Relevez-vous d'une humiliation qui me tue . . . Que vous est-il arrivé ? Que craignez-vous de m'apprendre ?

DORIMAN.

Melanide, je n'eus jamais de secret pour vous... Mais parlons bas : tous les Enfans doivent être respectés . . . Lorsque je vous ai quittée, j'allois demander, au nom sacré de l'Humanité, de quoi soulager les besoins des nôtres. Que de tableaux touchans j'ai fait de leur situation ! Combien mon cœur paternel m'a dicté d'expressions vives, de prieres attendrissantes ! Tout a retenti du triste récit de mes infortunes, Une fausse honte n'a

rien ôté à mon zele : je me suis nommé vingt fois; mais comme si le froid excessif, en entr'ouvrant les pierres, resserroit les cœurs des hommes, les uns m'ont traité d'imposteur ; d'autres m'ont reconnu, & ont passé outre; tous m'ont accablé du plus injurieux mépris....

MELANIDE.

Ah ! imprudent ! tu t'es adressé à des Riches. Entendent-ils le langage du cœur ? Savent-ils être Peres [1] ? Aiment-ils autre chose qu'eux-mêmes? Il falloit monter dans les réduits des Veuves, chez les plus pauvres Artisans ; leurs dernieres ressources, ils les auroient partagées avec toi.... Mais acheve... je t'écoute en tremblant.

DORIMAN.

Hélas!... l'œil morne, & la tête panchée, je revenois, à pas lents, sanglotter sur ton sein, te parler, t'embrasser pour la derniere fois... je revenois prendre mes chers Enfans sur mes genoux, recueillir leurs larmes innocentes, les offrir au Ciel comme de pures victimes, & déposer mon ame sur leurs levres livides.... Je montois dans ces tristes pensées... Soudain une force inconnue me repousse... Je tombe sans connoissance dans notre escalier... Là mon esprit égaré me présente... O Dieu ! ô Melanide !... ma fille expirante... sans le savoir, ma main pesoit ... sur un coûteau à moitié enfoncé... dans le sein de mon fils... Cependant une femme majestueuse me crie, d'une voix plus bruyante que le tonnerre: Je suis la Nature ; mes droits sont les plus sacrés... Suis-moi... Il me sembloit qu'elle m'aidoit à me relever... Je m'élance avec une fureur aveugle dans je ne sais quelle rue écartée... Veillois-je alors?

[1] Peut-être sa situation la rend-t-elle injuste.

Où un monstre ennemi de l'homme m'entraînoit-il malgré moi ?

MELANIDE.

Ah ! Malheureux ! . . Eh bien ? . . Dans cette rue écartée. . .

DORIMAN.

Un Vieillard passoit, suivi d'un seul Domestique. . .

MELANIDE.

Et son sang a coulé ?

DORIMAN.

Qu'as-tu dit ? . . . Moi, j'aurois violé jusques-là les loix de l'Humanité, l'idole de mon cœur ! J'aurois offert à mes enfans, à toi-même du pain pêtri avec du sang humain ! . .

MELANIDE.

Garde, garde tes secrets, malheureux. . . je ne veux plus rien entendre de ta bouche. . . je romps tout commerce avec toi. . . je voudrois pouvoir te détester. . .

DORIMAN *s'éloigne d'elle, les mains sur son front, & dans la douleur la plus profonde.*

MELANIDE.

Mais qu'entends-je ? . . Plusieurs personnes montent, ce me semble, jusqu'à notre demeure. . . . Ah ! Doriman . . . on frappe, & tu frémis !

DORIMAN, *d'une voix couverte.*

Femme injuste, retournez avec vos enfans.

MELANIDE.

Je crains, je te l'avoue, les suites affreuses . . .

DORIMAN *de même.*

Craignez seulement d'oublier votre devoir pour la premiere fois.

MELANIDE.

Dieu ! on frappe plus fort ! Cher époux, que peut-on demander si tard à des malheureux qui n'attendent que la mort ?

DORIMAN *de même.*

J'ai vu ce matin ces débiteurs, chargés de famille, que je n'ai pu souffrir qu'on traitât avec dureté : quelques-uns m'ont promis de me satisfaire promptement, & ils viennent sans doute s'acquitter de leurs promesses. Cela suffit-il pour vous décider ?

MELANIDE. (*On frappe encore.*)

Hélas un cruel pressentiment . . .

DORIMAN, *avec dignité.*

Ah ! je commence enfin... mais, dites-moi : le caprice présida-t-il jamais à mes volontés envers vous ? La mauvaise humeur troubla-t-elle jamais entre nous la paix, l'union conjugale ? & vous-même, m'avez-vous accoutumé à la résistance ? Vous rompez tout commerce avec moi !.. Et vous refusez de vous éloigner, lorsque... rentrez, Madame, rentrez ; je vous en prie. Vous me reverrez peut-être, & alors vous m'outragerez à loisir...

MELANIDE.

Ah ! Quel reproche !.. Sa sombre tranquillité m'accable. (*Doriman ouvre.*)



UN OFFICIER DE JUSTICE, QUATRE SOLDATS *armés, quelques flambeaux dans l'éloignement.*

DORIMAN *avec fermeté.*

Qui demandez-vous ?

L'OFFICIER.

Je ne chercherai point, Monsieur, à vous embarrasser par de questions obscures, & toujours offensantes pour un homme tel que vous, qui portez

portez sur le front l'honneur & la probité.

DORIMAN.

Passons : je sais du moins que l'un & l'autre est dans mon cœur ; l'extérieur ne me touche point...

L'OFFICIER.

Voici donc l'objet de mes perquisitions. Il vient de se commettre une violence envers un vieux Magistrat, suivi d'un Laquais. Celui-ci a cessé d'accompagner son maître, pour observer la retraite du coupable...

DORIMAN.

Ne perdez pas le tems à en dire davantage : je suis ce coupable.

L'OFFICIER & LES SOLDATS *en même tems.*

Vous, Monsieur ? Lui ! lui !

DORIMAN.

Moi-même.

L'OFFICIER.

C'est à regret que je l'apprends, & je ne sais trop pourquoi ! . . . Soldats, il faut tout visiter ici.

DORIMAN, *avec émotion.*

Arrêtez. Cette chambre renferme en effet de grands trésors, des biens d'une espece rare, & auxquels je suis plus attaché qu'à la vie : c'est une Mere, une Epouse incomparable ; deux enfans du plus beau naturel, deux enfans adorés, que j'aurois vu périr de misère, si je ne les avois secourus, aux dépens de mes jours. . . . Pourriez-vous ne pas respecter cette famille innocente & malheureuse ? . . (*Les Soldats sont singuliérement attentifs.*) Pourriez-vous lui porter le coup mortel, en me chargeant de chaînes à ses yeux ? . . (*L'officier se détourne, & ne peut parler.*) Que de cris perceroient mon cœur ! Que de morts, que de supplices j'éprouverois à la fois ! O mes Enfans, qu'allez-vous devenir ! O ma Femme, qu'est devenu pour toi le lien sacré qui charma si long-

tems nos cœurs ? Ah ! comment récompenſai-je ta vertu ? ...

PREMIER SOLDAT.

Te ſens-tu touché ?

SECOND SOLDAT.

Autant que je puis l'être...

TROISIEME SOLDAT.

Voilà les premieres larmes que j'aie verſé de ma vie...

L'OFFICIER.

Amis, je vous entends, & vous êtes témoins de mon trouble : nous nous perdons réciproquement, en demandant l'un à l'autre la liberté de cet homme... Ah ! ſi vous, accoutumés à voir de ſang-froid les tourmens des ſcélérats, vous êtes ici ſenſibles, il faut que l'innocence & la nature y parlent bien haut... Mais faut-il que nous nous rendions à leur cri ?

DORIMAN.

Non, Meſſieurs : je vous trahirois tôt ou tard; parce que je ſerai vrai juſqu'à ma mort. Marchons ; & ſi la voix de l'Humanité s'explique en ma faveur, au fond de vos cœurs, marchons ſi doucement que ma pauvre famille puiſſe ignorer pendant cette nuit le dernier de ſes malheurs... (*Lui-même tire la porte, ſans faire le moindre bruit.*)



MELANIDE, JULIE.

MELANIDE.

DOrim... Il est sorti ! Je le suivrai ; je l'atteindrai ; je ne le quitterai plus... Ah ! (*Sa précipitation est telle, qu'on l'entend tomber sur les premieres marches de l'escalier.*)

(*D'une voix presque éteinte.*)

Mon Dieu ! Mon Dieu !.. Ah ! Julie ! Julie !.. Ma chere Julie !..

JULIE.

O Ciel ! que vois-je ? Accourez, mon Pere ; accourez : où êtes-vous donc, mon Pere ?

MELANIDE.

Mon empressement à voler sur ses pas, a été la cause de ma chûte...

JULIE *releve Mélanide, & la porte presque dans ses bras ; jusques sur un mauvais siege, auprès de la lampe.*

Ma Mere ! n'êtes-vous point blessée ?

MELANIDE.

Hélas ! je l'ignore : la mort est dans mon ame ! toutes les affections douloureuses sont dans mon cœur... On me déchireroit que je ne pourrois souffrir davantage...

JULIE.

O ma tendre Mere ! votre visage est tout meurtri : votre sang est prêt à couler...

MELANIDE.

Ma Fille, ce n'est pas de moi que je m'occupe... Imaginez-vous où peut être votre Pere ?

JULIE.

Comme ses bontés furent toujours sans bornes, je crois qu'il est allé chercher le peu de bois qu'il nous a promis.

MELANIDE.

Je le souhaite... & je n'ose l'espérer...

JULIE.

Hélas ! je sens à chaque moment que le froid augmente. Mes pleurs se condensent sur mes joues... & vos mains, vos mains bienfaisantes... qu'elles sont engourdies ! qu'elles sont glacées !...

(*Elle les prend dans les siennes, & tâche de les réchauffer de son haleine, & de ses baisers.*]

MELANIDE.

Quelqu'un vient : hâtez-vous d'ouvrir : c'est peut-être...

MELANIDE, JULIE.

UN VIEILLARD.

(*Après avoir remarqué avec étonnement que la chambre est sans meubles, & ses quatre murs dépouillés, il s'écrie :*)

O Humanité sainte, Mere, soutien, délices des Mortels, en quel tems, dans quel climat fus-tu plus négligée ? Ma riche Patrie abandonne donc la moitié de ses Enfans ?... Pauvre famille ! Tout m'annonce que vous êtes tombée, ainsi que tant d'autres, que je viens de voir dans l'état le plus déplorable.....

MELANIDE.

Quoi ! Monsieur ? ni les glaces d'un Hiver rigoureux, ni les fatigues, ni les ombres de la nuit n'empêchent votre pitié de rechercher les malheureux ?

LE VIEILLARD.

Reprochez-moi plutôt, Madame, d'avoir passé plus de quinze jours sans vous rendre des soins ;

ce n'a pas été la faute de mon cœur, mais celle de ma santé. . . . Hélas ! c'est à mon âge que l'on sent avec effroi que chaque instant dérobe quelque chose à notre existence. . . mais enfin tout finit : les rochers ont aussi leur décrépitude, rien n'est immortel que la vertu. . .

MELANIDE.

Heureux ceux qu'elle n'a point abandonnés dans le passage d'une vie hérissée de peines ! Si les disgraces ramenent les hommes à ses préceptes, un malheur extrême les leur fait souvent oublier. . . .

LE VIEILLARD.

C'est ce qu'un événement fâcheux vient de me prouver. Je vous apportois, comme à d'autres infortunés, le superflu de mon bien-être. Eh ! qui peut se refuser à un sacrifice si foible, si consolant ? . . . Un homme m'arrête brusquement : il avoit l'air malade : ses yeux étoient égarés : des sanglots fréquens & précipités lui coupoient la parole. . .

JULIE.

Le misérable !

LE VIEILLARD.

Ah ! prenez garde, ma belle Enfant : sans doute votre bouche n'est pas plus faite pour blâmer, que votre cœur pour haïr. J'ai vécu : j'ai étudié les Hommes : j'ai vu avec douleur à quel point ils ont défiguré la Nature. Ceux qui se sont conservés purs au milieu de la contagion du monde, y sont les plus exposés à des maux qui devroient être la punition des méchans. Tous les jours l'honnête-homme y est la dupe de son intégrité, la victime de sa franchise. Devient-il pauvre, infirme, malheureux, comme il n'est que trop ordinaire ? Alors, semblable à une vierge timide, qui se voit égarée la nuit dans un bois, fameux par les dan-

gers qu'on y court, il ne sait où trouver des ressources, qui ne coûtent rien à sa vertu. Le mépris de ses semblables est son premier supplice; il veut l'éviter, il se cache, il demeure enseveli dans son indigence; la faim l'y vient attaquer; il cede à son désespoir, où l'injustice en fait sa proie. Tel est, je crois, celui dont je vous parle. Imaginez-vous qu'ayant rencontré à deux pas de moi une pauvre femme fort âgée qui pleuroit, il lui a donné le surplus de ce qui suffisoit, disoit-il, pour secourir ses Enfans, & qu'il avoit voulu me rendre... Qu'il en a reçu de bénédictions! Puissent-elles avoir sur lui l'effet qu'il mérite!

JULIE.

Que je plains les Enfans qui se sont partagé une nourriture achetée par un crime! Moi, j'aurois préféré de mourir.

LE VIEILLARD.

Fort bien. Vous avez-là, Madame, une fille qui pense noblement, digne de respect, d'amour; un véritable trésor pour un homme bien né... Adieu, je demeure si loin de vous, qu'il faut que je m'arrache d'un entretien où respire la vertu, afin de pourvoir à vos besoins le plutôt possible...

MELANIDE, JULIE, UN VIEILLARD.

HERMÉS, *vivement.*

C'Est à moi, c'est à moi seul de le faire.

LE VIEILLARD.

Que vois-je? mon fils!...

HERMÉS.

Mon Pere, puisque je vous surprends ici, tout m'est connu... Mon Ami est pauvre.... sa famille est malheureuse.

MELANIDE & JULIE *paroissent surprises, & affectées différemment.*

LE VIEILLARD.

Vous m'aviez mandé que vous ne reviendriez que dans quelques jours ?...

HERMÉS.

Je l'avoue, mon Pere; mais les fonctions de ma charge exigent ma présence pour demain. D'ailleurs, mon cœur se faisoit une si douce image de la surprise du vôtre, qu'il n'a pu se refuser à cet innocent stratagême. J'en aurois recueilli le fruit plutôt, sans votre absence du logis. Mais après tout, je m'applaudis de vous trouver auprès de la beauté qui partage avec vous mon respect, ma tendresse & mes vœux. Ah! mon Pere! je vous ai parlé mille fois d'une femme parfaite, comme d'un Etre imaginaire... c'étoit Julie... Ma chere Julie, unissons-nous, pour toucher celui de qui dépend notre bonheur : il est le modele des bons Peers, comme vous êtes celui des filles tendres & vertueuses.

MELANIDE.

Hermès, il n'est plus tems de vous le céler. Le malheur, l'indigence & la honte, plus cruelle encore, ont brisé tout lien entre vous & la famille de votre ami. L'égalité de naissance exige du moins quelque proportion dans la fortune, & tout nous est ravi... Hélas! il est d'autres raisons de vous en séparer pour jamais; & quand vous les connoîtrez, vous frémirez sans doute, mais vous ne pourrez y résister...

HERMÉS.

Mélanide, cruelle Mélanide, que m'annoncez-vous ?

MELANIDE *renvoie sa fille auprès de son fils, & dit à part :*

Je pourrai peut-être me décharger loin d'elle

de l'horrible fardeau qui m'écrase.

HERMÉS.

O mon Pere ! vous connoissez toute la sensibilité de mon ame : elle est votre ouvrage... Ah ! permettez que je dépose dans votre sein mes larmes & mes douleurs... Non, je ne survivrai point à la perte qu'on m'impose...

LE VIEILLARD.

Mon fils, que ta passion m'afflige ! Non que censeur austere, comme on l'est ordinairement à mon âge, je t'en ordonne le sacrifice. Nous pensons tous deux que la terre n'offre rien de plus beau, de plus digne de la faveur du Ciel, qu'une femme vertueuse & d'un bon caractere, telle qu'est Julie, puisque tu l'adores. Mais le monde a ses loix, ses usages : la pauvreté ses inconvéniens. Il te reste des parens à ménager, un état respectable à soutenir, & je ne suis plus riche.

HERMÉS.

Ah ! mon Pere, ne parlez point de ces avantages frivoles qui frappent les yeux de la multitude, & font gémir l'homme de bien. Vous m'avez appris à les mépriser. Et quant à mon état, il n'impose pas un faste aussi grand qu'on le pense. Vous même y êtes-vous moins honoré, pour avoir consacré aux besoins des infortunés, ce que tant d'autres lui donnent en chevaux, en équipages, en maisons magnifiques ? Je vous imiterai, mon Pere ; j'oserai avoir une table comme la vôtre, sans somptuosité, sans plaisans, sans parasites titrés ; mais l'honnêteté, la douceur & la concorde y paroîtront toujours comme des Gardes autour de Julie. Je nagerai sans cesse dans la joie de mon cœur ; sans cesse je me dirai, je dirai à Julie, à tous mes amis : je dois à l'amour de mon

Pere ma vie, mes mœurs & ma félicité. Ah! trahirez-vous un eſpoir ſi flatteur ?

LE VIEILLARD.

C'eſt en montrant de tels ſentimens qu'un fils honore les cheveux blancs de ſon Pere : c'eſt ainſi qu'il lui fait oublier les infirmités de la vieilleſſe, & l'approche de la mort... O mon enfant, tu ſais que je ne connus jamais le pouvoir paternel que pour écarter deux monſtres de ton cœur, le vice & la triſteſſe. Toutes mes penſées ont pour objet ton bonheur. Tu me découvres le chemin qui peut t'y conduire ; je conſens de t'y faire entrer, après un mûr examen, & le rétabliſſement de cette honnête famille, que je n'ai pas beſoin de recommander à ta bienfaiſance... Adieu, Madame..., (*Il va allumer ſa bougie à la lampe.*)

HERMÉS.

Mon Pere !... mon Pere !... Quelle expreſſion peut m'acquitter envers vous !... (*Il lui baiſe les mains.*)

LE VIEILLARD.

Laiſſe... je ſuis empreſſé de queſtionner mon Domeſtique, qui m'a quitté après mon aventure.

MELANIDE, HERMÉS.

MELANIDE, *à part.*

SOn Domeſtique l'a quitté, & mon Epoux ne revient pas !... O Dieu ! qui m'apprendra ſon ſort ?... O Hermès, dans quel abîme nous trouvez-vous plongés !

HERMÉS.

Mélanide, vous allez ſortir de l'indigence, & votre inquiétude redouble !... Qu'eſt-ce que l'a-

venture de mon Pere ? Le ſavez-vous ? Pourquoi ne revois-je point mon ami ? Que lui eſt-il arrivé ; Que fait-il loin de vous, cet Epoux qui vous adore ? . . . Vous pleurez ! . . .

MELANIDE.

Ecoutez donc, Hermès . . . Mais, non . . . mon cœur vous livre ſon ſecret. . . & ma bouche n'oſe le mettre au jour . . . Cruelle contradiction ! . . . O ma fille, ma fille, en quel état eſt votre frere ?

JULIE, *paroiſſant à l'entrée de la chambre.*

Hélas ! il rejette les ſecours que je lui préſente, comme ſi c'étoit un poiſon mortel. . . Il s'agite, il fond en larmes.

(*Elle ſe retire.*)

MELANIDE.

Malheureuſe Mere ! . . . Je frémis ! . . . Ce couteau . . . à moitié enfoncé . . . dans le cœur . . . Ah ! pourquoi vient-il m'effrayer ? . . . Mes entrailles ſont émues. . . Je vais perdre mon fils ! . . (*Elle demeure ſans mouvement, les mains levées au Ciel.*)

HERMÈS.

Grand Dieu ! Eſt-ce aujourd'hui le jour de ta colere ? Je ne vois que des objets d'horreur ! A peine ſuis-je de retour, que je me précipite aux pieds de Julie, & je la trouve dévorée de ſoins qu'elle me cache. Banni de ſa préſence, je rencontre, d'un côté, des Citoyens ſurpris par la mort, ſous leurs toits embraſés ; de l'autre, deux petits enfans expoſés nuds ſur des pierres, & que le froid a laiſſés ſans vie. Je reviens promptement ici, le cœur ſerré, l'eſprit frappé de mille préſages funeſtes, & je ſuis arrêté par un malheureux que l'on mene dans les Priſons. . .

MELANIDE, *ſortant de ſon accablement.*

Un malheureux, dites-vous ? Quel eſt-il ?

HERMÈS.

Ah ! Mélanide ! eſt-ce le tems de gémir ſur les

maux d'autrui, quand les vôtres sont extrêmes ?

MELANIDE.

Non, non ... Je veux savoir ... ce malheureux...

HERMÉS.

Quel si grand intérêt vous inspire-t-il ? Allons plutôt, allons secourir votre fils ...

MELANIDE.

Savez-vous du moins quel est son crime ?

HERMÉS.

Je n'ai entendu que ces paroles d'un Soldat : c'étoit pour sauver ses Enfans. La Populace, & sur-tout plusieurs Femmes attroupées, se sont aussitôt écriées d'une maniere à faire craindre une émeute : c'étoit pour sauver ses Enfans : relâchez-le : ce n'étoit que pour conserver ses Enfans ... On parloit confusément d'un Vieillard ...

MELANIDE.

C'est mon Mari ; c'est Doriman ...

HERMÉS.

Qu'entends-je ? ô Ciel ! Mon Ami ... Ah ! malheureux que je suis !

MELANIDE.

Et le Vieillard est votre Pere ... [1]

HERMÉS, MELANIDE.

Ma Fille ! ma pauvre Fille ! ... Votre Pere est perdu ....

JULIE.

O ma Mere ! ...

MELANIDE.

Il s'est perdu pour vous nourrir ...

JULIE.

Mon Pere ... Mon Pere ... Mon Pere ! ...

HERMÉS.

Fatal voyage ! Retour cruel ! .... Que n'ai-je

(1) Les gens sensibles, les seuls à qui je présente cet Ouvrage, supposeront aisément les attitudes les plus convenables à cette scene de douleur, selon le caractere de chaque Personnage.

précédé d'un jour, d'un seul jour l'orage affreux dont nous sommes tous enveloppés ! ...

MELANIDE, JULIE, HERMÉS, *ensemble.*

Doriman ! ... O mon Pere ! mon Ami ! ...

HERMÉS.

Ah ! Julie ! Ah ! Mélanide ! ... Si quelque chose pouvoit vous consoler ....

MELANIDE.

Laissez une malheureuse ... Je perds mon Epoux.. Je perds peut-être mes Enfans ... Je ne veux point être consolée ... Je perds mon Epoux ... d'une maniere ... Ah ! cette idée me confond, & je voudrois me cacher dans les gouffres de la terre.

JULIE, HERMÉS.

JULIE.

NE me rendrez-vous pas mon Pere, Dieu tout-puissant ? ... Ne me le rendrez-vous pas, Organes de sa Justice, Protecteurs des malheureux ?...

HERMÉS.

O image de la vertu persécutée, belle & triste Julie, venez, venez confondre vos sanglots avec les miens : ne craignez point de vous jetter dans mes bras ... Hélas ! dans ces bras, qui ne devoient s'ouvrir qu'aux voluptés de l'Amour le plus pur...

JULIE.

Je ne respire plus ... la douleur entraîne mon ame ... mon ame craintive ... dans les liens de la mort ...

HERMÉS.

... Jamais mon cœur ne fut si près d'elle ... Je brûle ... d'un feu pénétrant ... Que de charmes dans sa langueur ! ... Si d'un ardent baiser...

le premier... le premier de ma vie... sur une si belle bouche... Lâche! aurois-tu attendu ce moment, pour offenser celle que tu préferes au monde entier, à toi-même?... Julie!.... adorable Julie!... Vos yeux ne se r'ouvrent point!.... ma chere Julie! ma bien-aimée...

JULIE.

Quels doux accens retentissent au fond de mon cœur?... (*Elle regarde Hermès avec étonnement.*) Ah! illusions flatteuses, vous vous jouez de ma foiblesse... O douloureux réveil! je croyois être sur le sein de mon Pere, & je m'abandonnois aux avides regards d'un Amant qu'il ne m'est plus permis de voir!...

HERMÉS.

Que dites-vous, Julie? Un cœur que vous remplissez de tout vous-même, peut-il être parjure? Hermès peut-il oublier ses sermens, parce que Julie est en bute à tous les traits de l'infortune? Ah! que plutôt...

JULIE, *l'interrompant.*

Vous avez entendu ma Mere, & je n'écoute rien de contraire à ses volontés... Allez faire le bonheur d'un Pere. Je veux gémir sans témoin sur la perte du mien... Allez, cher Hermès.... Si vous m'aimez encore.... venez revoir ma pauvre Mere... demain à la naissance du jour...

HERMÉS.

Demain!... demain sera le jour le plus affreux de toute ma vie... Demain, à la naissance du jour, je ne pourrai penser à vous sans frémir... Hélas! je deviendrai peut-être à vos yeux le plus odieux de tous les Mortels...

JULIE.

Ah! barbare!... vous auriez été le délateur...

HERMÉS.

Non, non, Julie: j'estime trop la vie des hom-

mes. Eh ! plût à Dieu que ma Patrie imitât ce Peuple vraiment ſenſible, chez qui le ſang humain ne coule jamais ſur l'échaffaud !

JULIE.

Oui, l'Humanité brille dans vos yeux, & votre cœur ſera toujours ſon ſanctuaire ; mais enfin, Hermès, qu'a de commun la journée de demain, & ma haine ?

HERMÈS.

Le Ciel a-t-il mis dans l'homme un courage capable de réſiſter à une telle épreuve ? ... Ah ! Julie ! vous allez ſentir ſi j'ai moins à ſouffrir que vous ... Demain je manque à mes engagemens, à mon honneur, à la ſociété ... Ou je condamne votre Pere : je dois être ſon Juge.

JULIE.

Vous devez être le Juge de mon Pere ? ...

HERMÈS, *avec impétuoſité.*

Rien ne m'y force : un autre peut remplir les fonctions cruelles & néceſſaires de ma place ; mais qui a droit de me diſpenſer d'être juſte, fidele à mes ſermens, digne de la confiance de ma Patrie ? Qui a droit d'affranchir l'homme public de ce que lui impoſe ſon miniſtere ? Le Guerrier qui monte à la tranchée peut-il être lâche, peut-il reculer, même pour éviter une mort certaine ? Les obligations du Magiſtrat doivent-elles ſuivre l'inſtabilité des événemens ? Celui-là mérite-t-il l'auguſte titre de Pere du Peuple, de Protecteur des Hommes, qui ne ſe dévoue à leur ſervice que dans les choſes flatteuſes, aiſées, favorables enfin à ſes intérêts particuliers ? Quelle différence y aura-t-il entre lui & le coupable, qui n'eſt devenu tel que pour avoir écouté ſes penchans, cédé à ſa cupidité, que pour s'être indignement refuſé au pénible exercice de la vertu ? Ah ! l'Oracle de la

Justice, semblable au Soleil dans le milieu de sa course, doit plonger ses regards sur tous les Hommes, leur partager également ses ombres & ses clartés, brûler, ou vivifier, animer, ou détruire... détruire ! Qui ? qui ? Malheureux ! ... Te représentes-tu bien la victime que tu vas frapper ? ...

JULIE.

Ma surprise égale ma douleur ... Hermès jugera son Ami ! ...

HERMÈS.

O amitié, lien sacré des ames sublimes, lien si doux à mon cœur, qu'il m'en coûtera, si le devoir l'emporte sur toi ! ...

JULIE.

Et vous reverrez sans émotion, l'œil sec & le front sévere, cet Infortuné que vous ne rencontrâtes jamais sans tressaillir, sans le presser dans vos bras ! ... Vous l'entendrez vous dire, avec cette voix mâle & douce, qui vous inspira si souvent l'enthousiasme de la Vertu : je fus utile à mes semblables ; je fus fidele à ma Patrie ; le vice me fit toujours horreur : je devins pauvre, sans devenir lâche : la maladie épuisa mes forces & mes ressources : ma famille périssoit de misere : j'implorai en vain la pitié des hommes : la Nature me donna le désespoir pour guide, & je me rendis coupable, parce que je ne pus cesser d'être Pere... Et cependant vous pourrez lui répondre : vous mourrez ... Non, cher Hermès, ces larmes que vous répandez ici couleront devant lui avec plus d'abondance : elles effaceront dans vos mains la sentence de mort : elles me rendront un Pere, à vous un Ami, un Citoyen à l'Univers ...

HERMÈS.

O sexe, sexe enchanteur ! Que ton éloquence est douce ! ... mais qu'elle est redoutable !

JULIE *tombe à ses genoux.*

Je ne vous parlerai point de la vie qu'il vous a conservée : hélas ! je ne vous rappellerai point les premiers soupirs de votre cœur, ni sa victoire sur le mien... La pure bienfaisance doit obtenir d'Hermès ce qu'un Homme vulgaire accorderoit, par foiblesse, à l'Amour...

HERMÈS.

Levez-vous, levez-vous, cruelle Julie... Vous me perdez !...

JULIE.

Ah ! pouvez-vous blâmer les gémissemens d'une Fille tremblante, que son Pere a trop aimée ! Ce cri qui vous étonne, c'est le cri de la Nature, & malheur au monstre qui ne sait ni le pousser, ni l'entendre !

HERMÈS.

Eh bien, votre Pere... Ah ! qu'allois-je dire ?... Julie ! Julie !... vos plaintes sont légitimes... Les infortunés peuvent descendre jusqu'à la priere devant leur Juge... Mais cette priere avilit tout Juge qui prend plaisir à l'entendre.... [*Il jette une bourse, & sort précipitamment.*]

JULIE.

Comme il me quitte, l'ingrat !... Que dois-je augurer de sa fuite ? Quel est son dessein ? Que fera-t-il ?... Il fera tout : il osera s'écarter de la route commune, & subordonner des loix arbitraires aux loix véritablement saintes de la Nature, de l'Humanité... Hermès le libérateur de mon Pere ! Quel titre pour lui aux yeux de Julie ! Ah ! si l'Amour lui soumit déja tous mes sentimens, que n'ai-je un autre cœur aussi tendre pour le lui donner encore !

MELANIDE.

Accourez, Julie, accourez...

JULIE.

O ma Mere ! si vous saviez . . . Hermès . . .

MELANIDE.

Hermès est un étranger qui ne doit point vous occuper, quand votre Frere touche à son dernier moment.

JULIE.

O Ciel ! mon Frere .. je n'aurois plus de Frere ! . . .

MELANIDE.

Mais que lui dirons-nous ? Il veut voir son Pere : il ne demande que son Pere . . . Mon Pere ! mon Pere, dit-il, & je meurs . . . O mon Fils ! Tu ne mourras pas seul . . .

MELANIDE, JULIE.

MELANIDE.

JUlie ! Julie ! tu me persécutes aussi ! Où m'entraînes-tu donc ? Est-il quelque endroit sur la terre, où la douleur ne m'obséde ? . . .

JULIE.

O la plus infortunée des Meres ! suivez-moi, par pitié pour vous-même.

MELANIDE.

Qu'on me laisse revoir mon Fils, mon Fils, mon unique Fils . . .

JULIE.

Quel affreux plaisir trouvez-vous à repaître vos yeux du spectacle de son néant ?

MELANIDE.

Je couvrirai derechef son cœur de mon cœur : j'y rappellerai la vie avec quelque étincelle de sentiment . . . Ses yeux respireront encore pour un moment une tendre langueur . . . Il reverra, il reconnoîtra encore sa Mere éperdue . . . sa Mere

replongera, pour la derniere fois, ses regards avides dans son ame fugitive...

JULIE.

Eh! vos levres si long-tems collées sur les siennes, ne l'ont-elles pas déja recueillie à son passage? Ranime-t-on un corps, trois heures après qu'elle l'a quitté? Ah! si cela étoit possible, quels Enfans mourroient sur le sein de leurs Meres? Quel Ami dans les bras de son Ami? Ma tendre Mere! ne vous abusez point si cruellement: dans vos étreintes passionnées, dans vos embrassemens aussi répétés que vos sanglots, vous avez trouvé ses membres glacés, son cœur sans palpitations...

MELANIDE.

Souvent on abandonne ainsi des gens qui ne sont point morts, & qui périssent, faute de secours.... Oui, mon fils respire encore.... Que dis-je? Je l'entends, qui demande son Pere... son Pere?... Où est-il à présent? Pourquoi ne paroît-il plus au milieu de nous?... Hélas! hélas!... je m'en apperçois, Julie: le désespoir & le besoin de nourriture me rendent la proie d'un cruel délire.... Mon fils n'est plus: je le sens à mon horreur pour ce réduit fatal dont mes yeux se détournent tristement: je le reconnois aux larmes de sa sœur.

JULIE.

Si du moins les vôtres pouvoient couler!... Mais non: tous vos maux se rassemblent dans votre ame... ma Mere, que cet étouffement, que ce calme extérieur me fait craindre pour vos jours! Ah! que deviendroit l'infortunée Julie?

MELANIDE.

En effet, le mal est tout dans mon cœur... la douleur s'y concentre... la douleur me tue... ma Fille, je succombe...

JULIE.

Ma Mere se précipite dans mes bras, & moi, je me soutiens à peine... Nature, ô Nature, rends-moi les forces égales à mon courage... Dieu, Protecteur des foibles, daigne, daigne me secourir !... La lampe s'éteint !... Quelles ténebres ! Quelle horreur !... Quand finira la nuit ?... Quand finiront nos miseres ?... (*Ici regne un long silence, entrecoupé de hurlemens, de sanglots, d'accens inarticulés, & de plaintes, qui le rendent horrible. Enfin, on entend frapper doucement à la porte.*

MELANIDE, JULIE.

LE VIEIL HERMÉS, *tenant une petite lanterne.*

Je frappe, & personne ne vient... Plus de lampe... d'épaisses ténebres ... un silence profond ... Que vois-je là bas contre ce mur dépouillé ?... Des bras nus, entrelassés ... tremblotans... Dieu ! Je me figure des serpens blessés, qui s'agitent dans la poussiere des tombeaux ... Mais portons-y la lumiere...

MELANIDE *sortant comme d'un sommeil pénible.*

Ma Fille ... vois-tu l'ombre de mon Epoux ?

LE VIEIL HERMÉS.

Melanide ... Julie ... rappellez vos esprits : Doriman n'est point mort ... je viens de le voir, de l'entendre, de lui parler de vous ...

MELANIDE.

Il n'est pas jour encore, Monsieur, & vous vous êtes déja transporté dans le séjour des larmes & des remords ? O généreux Vieillard ! O mortel, digne d'une éternelle vie, que fait mon Epoux ? Ah ! que fait-il dans un noir cachot ce Citoyen malheureux ?

LE VIEIL HERMÉS.

Tenez : il vous l'apprend lui-même...

JULIE.

Une Lettre de mon Pere ! Ah ! que je la couvre de mes baisers !

MELANIDE.

Ah ! ma Fille, elle est encore trempée de ses pleurs...

JULIE.

O ma tendre Mere ! si j'osois vous prier... de la lire tout haut... je m'imaginerois entendre sa voix, cette voix qui m'est si chere...

MELANIDE *lit*, & *Hermès se détourne.*

» Consolez-vous, Melanide : consolez-vous.
» Le Ciel voit mon cœur encore pur : aucun trou-
» ble ne l'agite : nul remords n'y décele le cri-
mee ... « [*à part.*] Il est donc une justice intérieure qu'on ignore dans les Tribunaux publics ?...
» Je vais paroître devant le Juge mortel, avec la
» confiance d'être mieux entendu du Juge suprê-
» me : je vais y rendre hommage à la vérité, me
» soumettre aux loix de ma Patrie ...... & mou-
» rir ... «

JULIE.

Cruelle ! de quel espoir m'aviez-vous flattée ! [*Julie est interdite, & se voile le visage d'une partie de ses vêtemens. Melanide reprend en sanglotant.*]
» Et mourir, Melanide ! .... Il le faut, tendre
» Epouse ... reçois ici mes derniers embrasse-
» mens ... fais-les recevoir à mon Fils & à ma
» Fille ... « [*A ce nom de Fille, Julie pousse un cri perçant, le visage toujours couvert. Melanide se lamente : elle veut continuer, & chaque phrase est interrompue par ses soupirs & ses larmes.*] » Que ta main
» essuie les pleurs que je coûte à ces pauvres En-
» fans ... Dis-leur tous les jours que leur Pere est
» mort pour te les conserver ... que sa vie fut sans

» tache, sans tache volontaire ..... qu'il ne leur
» laisse que son amour pour la Vertu, en échange
» de l'infamie.... Non : ceci n'est qu'un mal d'opi-
» nion, qui ne doit point les abattre .... la pureté
» des mœurs, & les sentimens d'Humanité seront
» leur noblesse, la seule qui rende heureux, &
» qu'on ne puisse ravir ... Adieu ... adieu, & pour
» toujours adieu ... [*La Mere & la Fille demeurent consternées, inanimées, pétrifiées.*]

LE VIEIL HERMÉS.

O Puissances célestes, vous avez compté mes jours ; faites que je rende un chef à cette famille ; faites que je répare ses malheurs, & je verrai avec joie la fin de ma carriere.

MELANIDE.

Ah ! vous ne connoissez pas toutes mes pertes : venez, Monsieur, portez un jour horrible sur les plaies d'une Mere.

LE VIEIL HERMÉS.

Que vois-je, Melanide ? Quoi ? Le trépas a joint ses horreurs à celles dont vous couvre l'opprobre ?

MELANIDE.

L'opprobre ! la mort de mon fils l'a effacé sans doute : mon fils a dû justifier son Pere, en mourant.... Ah ! que du moins il soit inhumé avec honneur, comme il convient à son rang ! Helas ! tout est à prix d'argent dans ce siecle, la naissance, & la mort... la vertu seule ne rapporte rien..

LE VIEIL HERMÉS.

Ce que vous desirez, Melanide, sera exécuté.

MELANIDE.

Oui, Monsieur ; tandis qu'on envoie Doriman au supplice, daignez ordonner les funérailles de mon fils ; qu'entouré de lugubres flambeaux, il arrête la marche de son Pere enchaîné, au milieu d'une garde farouche ; que ce Pere, averti par la

Nature révoltée, frémisse, couvre son front de ses mains meurtries par d'indignes fers, & pousse jusques aux Cieux des plaintes, des hurlemens affreux; que ses Bourreaux soient attendris, les spectateurs consternés, tout le monde dans l'attente, & l'effroi; qu'il s'éleve enfin du sein de la multitude un cri d'indignation, un cri vengeur, l'organe de l'Humanité, & le fléau du premier monstre qui l'osera violer... Malheureuse! Que t'importe ce cri, cette vengeance? Ton Epoux en mourra-t-il moins? Ah! cherchons plutôt à le sauver...

LE VIEIL HERMÉS.

Mon cœur m'a dicté un expédient, qui peut nous réussir. Suivez-moi donc: une chaise que j'ai placée à ce dessein auprès de votre porte, nous attend... Venez, venez, Melanide...

MELANIDE.

Puis-je sortir dans l'état où je suis?

LE VIEIL HERMÉS.

Votre extérieur convient à votre désastre: il convient aux demandes que vous avez à faire. Le vulgaire des gens puissans est dur & hautain: la présence d'un malheureux le blesse, le révolte; mais il en est aussi peu, à la vérité, qui ne voient point gémir, sans gémir eux-mêmes, que tout malheur attriste, en qui tout infortuné trouve un appui, & des secours. C'est à ceux-ci que je veux vous présenter; ainsi prenez courage.

JULIE.

Ma Mere! vous m'allez abandonner à moi-même: qui me soutiendra, loin de vos regards?

MELANIDE.

L'espérance... l'espérance de revoir votre Pere.

LE VIEIL HERMÉS.

Hâtons-nous donc, je vous prie: chaque instant qui peut concourir au salut d'un homme, est

plus précieux que tout l'or de la terre, qui ne produit que des vices.

MELANIDE.

Ma Fille, ma chere Julie, que je vous quitte à regret! embraffez-moi : hélas! un baifer de votre bouche innocente répare mieux mes forces, que ne le feroient la nourriture & le repos; car je ne vis plus que par vous, & pour vous.

JULIE.

AFfreufe folitude, où pénetre difficilement un jour plus affreux encore, feras-tu auffi mon tombeau!... Mes plaifirs paffés, mes miferes préfentes, un avenir amer, fe confondent dans mon imagination... Le dernier moment de mon frere m'a remplie d'une terreur qui ne me quitte plus... (*Elle s'approche lentement de la chambre de fon Frere...*) Mon Frere!.... Comme le voilà étendu!.... Comme fa bouche demeure ouverte, cette bouche que j'ai baifée tant de fois!.. Ah! la frayeur s'empare de tous mes membres.... O mort, qu'es-tu donc, puifque tu rends terrible ce qu'on eut de plus cher?... Julie avoit peur de fon frere!... Mais, hélas! il n'eft plus... C'étoit fa belle ame que j'aimois..... c'eft elle que la mienne recherche encore dans ces yeux éteints, & qu'elle va fuivre au féjour de l'immortalité.....Amour, à qui j'ai dû mes jours les plus doux, & peut-être la vie, n'oppofe point à ma réfolution tes innocentes voluptés... Image adorée de l'amant le plus malheureux, retirez-vous de moi... ne troublez point un cœur trop foible, un cœur, qui ne veut plus fentir que ce

qu'il doit à la Nature... O mes Parens! C'est à vous que je me sacrifie... O Arbitre éternel, Dieu bon, Dieu que j'aime, ne me fais pas un crime de hâter de quelques momens un terme préparé par tant de peines.....

JULIE, HERMÉS, *en deuil.*

HERMÉS.

ARrêtez: l'amour est une Divinité surveillante qu'on ne sauroit tromper...

JULIE.

Que vois-je? O Ciel! Quels vêtemens lugubres! Que m'annoncent-ils? Mon Pere.....

HERMÉS.

Hélas!...

JULIE.

Il est condamné! Il mourra! Et vous m'en apportez la nouvelle!... Et vous osez paroître à mes yeux, amant ingrat, ami foible, ami parjure!...

HERMÉS.

Malheureux! Je ne sais plus ce que je suis..., j'ai fait un effort plus qu'humain!... ma raison s'est égarée... mon cœur se repaît de mille poisons dévorans... J'aime avec fureur, & je sens qu'on me déteste... je ne puis vivre, sans Julie, & Julie ne peut me voir, sans frémir... Je viens de remplir un devoir qui me fait horreur.... j'y serois encore fidele, s'il le falloit, & cependant je me le reproche, comme s'il étoit un crime... Il m'honore publiquement, & mon ame éperdue l'appelle une lâcheté.... ô contradiction de l'opinion & du cœur! Mon Ami? Mon Ami? Mon

Ami ?... (*Il erre comme un insensé.*)

JULIE.

Eh! à qui le redemandez-vous, barbare ?

HERMÉS.

Au Ciel, à toute la terre, à vous-même, fille superbe; à vous, qui pouviez d'un seul mot prévenir l'extrême indigence qui nous a perdus. Et n'alléguez point mon absence; long-tems auparavant, je pressentis le renversement total de votre fortune: je ne vous le célai point; je vous plaignis; j'osai faire plus; & toujours une fausse honte dicta vos réponses; toujours vous m'opposâtes une délicatesse fatale, que je craignis de révolter...

JULIE.

... Oui, j'ouvre enfin les yeux... J'avois tort de me croire innocente... graces à tes soins généreux, je suis coupable... mais tout mon crime ne t'est pas connu: je dois à ta franchise une peinture plus fidèle de mes égaremens...

HERMÉS.

Quoi, Julie? Que pouvez-vous m'apprendre...

JULIE.

Des forfaits inouis. L'amour régnoit dans mon ame lorsque la fortune s'éloigna de nous... vêtue plus simplement, sans parure étrangere, j'eus peur d'être moins chere à mon Amant... Je m'abusois... sa tendresse étoit pure.... je le crus du moins, & dès ce moment je ne m'occupai que de mon bonheur... ses soins, ses vertus me tenoient lieu de grandeurs, de richesses, & tandis que mes parens tomboient dans la pauvreté....... Ecoute, & frémis d'avoir aimé un monstre tel que moi... tandis que la honte de ma famille se préparoit de loin... l'amour, l'amour me sembloit suffire à toute la Nature...

HERMÉS.

Est-ce donc ainsi que les femmes se vengent ?

Punir, & charmer tout ensemble!... Ah! Julie, Julie...

JULIE.

Ce n'est pas tout, ingrat. Dévorée par la faim, consumée de regrets, d'amertume, j'ai perdu la vie que je reçus de mes parens; & ce que tu entends ici, ce que tu vois, ce qui déchire ton cœur, & t'arrache un torrent de larmes.. cruel! c'est ton ouvrage: c'est celui de l'amour, qui ne veut pas que je périsse....

(*Hermès tombe à ses genoux, sanglote, & ne peut dire que* Julie!... Julie!... Ma chere Julie!..)

JULIE.

Ah! ce n'est plus elle, cher Hermès.... Tout aveu imprudent, tout éclat lui fut inconnu: la timidité étoit son partage, la pudeur son élément.. Ici c'est une fille égarée, qui rassemble, à son dernier moment, le feu, la tendresse, l'enthousiasme, tout ce qu'elle auroit voulu se prodiguer d'enchantement pendant un siècle de vie... c'est une Amante vaincue, qui implore ta pitié... Ah! sois généreux, Hermès!, comme je suis tendre: ôte-moi mon amour: délivre mon cœur de ses chaînes: fais-moi rougir, si tu peux, de l'excès de ma foiblesse, & j'expire à tes yeux, comme une victime frappée tombe aux pieds de l'autel.

HERMÉS.

Moi, rompre un nœud si charmant! un nœud consacré par la constance, & les plus dures épreuves! Non, non: la vertu l'a formé: la vertu le soutiendra. Nos parens y ont consenti: ils y consentiront encore: le malheur ne sépare que des lâches. Et si le préjugé de ma Patrie, si celui de mon état s'oppose à notre alliance, Julie, je connois des Peuples chez qui le vice seul déshonore; nous irons leur demander un asyle contre

un Pays (1) pusillanime, où la vertu n'habite que sur les levres. Melanide daignera partager notre retraite, & son aimable fils trouvera dans votre Epoux toute la tendresse d'un Pere. . . .

JULIE.

Ah! vous ignorez que mon frere a été la premiere victime de notre indigence ! . . .

HERMÉS.

Qu'entends-je ? O douleur ! O assemblage de toutes les miseres ! . . .

JULIE.

Tournez, tournez les yeux. . . . ce nouveau spectacle r'ouvre toutes mes blessures . . . .

(*Deux hommes portent une Biere dans la chambre voisine.*)

HERMÉS.

Un cercueil périssable va donc enfermer cet Enfant si cher, & si funeste à son auteur! Ah! les circonstances de sa mort demandent qu'il repose dans un tombeau d'éternelle durée . . . Oui, avant de quitter Paris, je veux élever à ses cendres un monument public, où les Peres iront lire, sur le marbre, l'excuse du vôtre, & le justifier, en donnant des larmes à son sort. Hélas! on ne voit que pyramides fastueuses, que trophées, achetés du sang des hommes; & l'humanité, la bienfaisance n'ont pas un Autel dans tout l'Univers! . . .

JULIE.

Eh bien, que ce Tombeau réunisse le frere & la sœur; qu'il soit à la fois un gage de l'amour & de l'amitié ? Va, généreux mortel . . . . va loin d'une infortunée, que tes regards seuls font exister . . . O le bien-aimé de mon cœur, reçois mes

(1) Ce n'est pas l'Auteur qui parle; c'est un jeune homme emporté contre tout ce qui nuit à sa passion.

derniers adieux dans ce baiser plein de flamme... Après ce que tu viens de me prouver, t'arracher un moment de ma présence..... c'est m'arracher la vie..... sors, sors donc : la compassion t'impose cet horrible effort.....

HERMÉS.

O mêlange d'yvresse & de désespoir! Julie me rend heureux, & Julie veut me perdre! Ah! quand ce sacrifice vous seroit facile, pouvez-vous consentir à ne plus revoir cette Mere chancelante, qui vous tend les bras?...

JULIE, HERMÉS, MELANIDE.

AH! ma fille!... Et vous, malheureux Ami, devriez-vous être ici?... (*Il s'éloigne, & paroît accablé de ce reproche.*)

JULIE.

Eh! bien.... mon Pere....

MELANIDE.

Puissiez-vous, Julie, ne pas perdre aussi votre Mere? Hélas! L'espoir seul me soutenoit dans mes chagrins, & il n'en est plus pour moi....

JULIE.

Et le Pere d'Hermés a pu nous tromper?

MELANIDE.

Ah! gardez-vous de lui faire cette injure. Ce qu'il nous promettoit, son bon cœur le lui faisoit espérer : un homme sensible & bienfaisant n'imagine pas qu'il en soit d'inhumain... Le Prince, me disoit-il, est né compatissant; plutôt l'Ami des hommes, que leur Maître : il est le meilleur Pere de son Empire : il est le Pere de tous ses sujets... Je suis arrivée à la Cour; l'étonnement de ceux qui l'habitent, à la vue d'une personne affligée,

& pauvrement vêtue ; feroit croire qu'ils la regardent comme une créature d'une espece différente, & fort au dessous de la leur. . . . . Je l'ai vu enfin, ce Prince si vanté ; je me suis jettée à ses pieds ; j'ai voulu implorer sa clémence . . . Peut-on parler dans la douleur & la crainte ? . . . J'ai cru qu'en élevant jusqu'à lui un regard languissant . . . . Ah ! qu'il m'a paru terrible dans son air majestueux ! J'en suis tombée évanouie. Cependant on m'enleve ; on me rappelle à la vie, & je vois mon Protecteur, qui me dit froidement : retournez auprès de votre fille, & se perd dans la foule . . .

HERMÉS.

Quel langage, Melanide ! Je ne reconnois point mon Pere à ce ton courtisan.

MELANIDE.

Il aura remarqué sur le front du Souverain l'indifférence, ou la sévérité ; le mépris, ou la raillerie dans les yeux des Grands ; en falloit-il davantage pour lui faire étouffer ses sentimens d'Humanité, pour le faire rougir de sa compassion, & désavouer une démarche si mal reçue ?

HERMÉS.

Non, non : mon Pere n'a pu trahir Melanide. Mais le voici déja.



LES PRÉCÉDENS.

LE VIEIL HERMÉS.

MOn Fils en deuil ! Et de qui donc ?

HERMÉS.

De mon Ami : mon cœur ne consulte point l'usage, dans sa maniere d'exprimer ses sentimens. Ainsi bravai-je le déshonneur arbitraire attaché à l'alliance d'un homme réputé criminel, en épousant sa fille. Et ce n'est point pour sacrifier à l'orgueil d'une vaine Philosophie. Vertu toute puissante, qui lies étroitement mon ame à l'ame de Julie ; c'est toi seule qui m'éleves au dessus du préjugé le plus inique, le plus injurieux à l'Humanité... O mon Pere ! Julie indigente vous fut chere : Julie devenue plus malheureuse a des droits plus sacrés sur votre tendresse, sur votre bienfaisance...

LE VIEIL HERMÉS.

O mon Fils ! Mon cher Fils ! Embrasse un Pere qui t'admire.... j'approuve ton dessein ; mais son exécution ne te coûtera point, graces au Ciel, l'estime de ta Patrie... Doriman, il est tems de paroître ; & vous, famille désolée, revoyez votre Chef rentré dans sa liberté, dans sa Noblesse, désormais protégé du Roi, qui lui fait grace, & dont j'ai vu couler les larmes, au récit de vos infortunes... O doux moment !...

LES PRÉCÉDENS.

DORIMAN.

[*Tous ensemble.*] JULIE, MELANIDE, DORIMAN, HERMÉS.

Mon Pere,... Cher Epoux.... Ma Fille... Ma Femme... Mon Ami...

LE VIEIL HERMÉS.

Jamais je n'éprouvai une joie plus parfaite.... Ils pleurent tous trois, dans le ravissement de leurs cœurs, & mon Fils pleure aussi.........

DORIMAN.

Ne nous arrêtons point à des embrassemens délicieux, il est vrai, mais que nous pouvons différer. Notre Bienfaiteur doit recevoir nos premiers transports. (*Ils tombent tous aux genoux du Vieil Hermès.*)

MELANIDE.

Embrasser vos genoux... les baigner de pleurs d'allégresse...... vous contempler comme un Dieu, qui nous donne un nouvel être... Que ces signes de reconnoissance, que ces expressions sont foibles!...

LE VIEIL HERMÉS.

Vous me couvrez de confusion: levez-vous, de grace. Je n'ai fait que ce qu'un autre auroit fait. Il est si naturel de secourir les infortunés! On est si bien récompensé de ses soins, par le plaisir d'avoir été utile à ses semblables!

HERMÉS (*à Doriman.*)

O mon Ami! Sans doute vous allez imiter mon Pere, qui consent à mon union avec Julie?

DORIMAN.

Attendez : on saura mes malheurs, & votre conduite envers nous. D'abord vous serez blâmé par la multitude ; vos amis, vos parens pourront s'y joindre, & par leurs conseils ébranler l'attachement que vous nous avez juré. Alors vous vous applaudirez de votre liberté, & moi de vous l'avoir conservée, malgré l'amour & ses illusions. Attendez, vous dis-je, cher Hermès : si le tems, & la censure ne changent point votre cœur, je vous donnerai ma Fille pour compagne : heureux, après tant de naufrages, de confier à l'amitié un dépôt si précieux !

LE VIEIL HERMÉS.

Ne vous affligez pas, mon Fils, dans ce jour le plus beau de ma vie : je saurai hâter le moment qui doit vous rendre heureux... Mais commencez, Doriman, par venir demeurer chez moi avec votre famille...

DORIMAN.

Pardonnez, Monsieur : elle n'est pas toute ici...

(*Il veut aller embrasser son Fils, & Melanide l'arrête. Cependant la porte entr'ouverte lui laisse voir le Cercueil. Après un silence général.*)

Ah ! le Ciel ne me rend qu'une vie empoisonnée pour toujours par la perte de mon Fils... Ah ! Melanide !.... Que ce moment de joie a été court !...

LE VIEIL HERMÉS.

Il faut vous arracher de cette fatale retraite... Mon Fils, entraînez votre Ami, entraînez votre Epouse. Et vous, respectable Melanide, ne m'enviez pas la satisfaction de vous consoler le reste de mes jours.

JULIE.

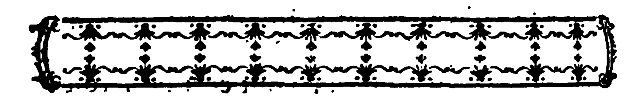
O Dieu !... O merveilles ! La délivrance de mon

mon Pere, les bienfaits de celui d'Hermès, mon union avec mon Amant . . . Tout cela ne feroit-il qu'un beau songe ? . . .

MELANIDE.

O Humanité, que ne regnes-tu dans tous les cœurs, dans tous les climats ! L'injuſtice diſparoîtroit d'entre les Hommes, & avec elle, la Guerre & ſes fléaux.

FIN.



CRITIQUE DE L'OUVRAGE.

MOn Guide n'eut pas plutôt achevé d'écrire mon Drame & mon Apologie, qu'il courut en essayer l'effet chez un vieux Millionnaire. Ce pauvre homme, accablé de son travail pour le bien public, ne vouloit pas avoir du monde ce jour-là, & sa table n'étoit que de quinze couverts. Après le dîner, on prit place, & le Lecteur ne perdit pas le tems à demander pardon sur ce qu'il alloit mal lire; il lut. Le premier qui l'interrompit, fut un gros & court Bénéficier : il s'étoit un peu poussé de nourriture par mégarde : ses yeux se promenoient lentement sur les dorures du Sallon, tandis que ses deux mains potelées reposoient avec complaisance sur son ventre sphérique, comme les Amours de l'Albane sur le sein de leur Mere. A chaque trait qui caractérisoit la derniere misere, il disoit, avec des étouffemens indiscrets : On n'a pas faim comme cela ... Il n'y eut jamais de gens si délaissés ... Leur état n'est pas naturel ... On n'a pas faim, comme cela ... Heureusement pour le Lecteur, il eut réellement besoin d'aller prendre l'air dans le jardin. Un Faiseur d'Opéra-comiques le suivit ; celui-ci ne concevant pas qu'il pût y avoir quelque trait à applaudir dans un Ouvrage sérieux, s'étoit promis, au dessert, de bâiller à chaque virgule, & avoit bâillé en effet. Cependant

deux jolies sœurs, & leur frere, trio de candeur, entre quinze & dix-huit ans, pleuroient, essuyoient leurs beaux yeux, & pleuroient encore, auprès d'un squelette d'Académicien, qui dormoit seulement par habitude. La lecture alloit finir : un Homme vif & large se leve si brusquement, qu'il emporte le siege sur lequel il étoit, & se met à crier, en marchant à pas précipités : Toutes ces Pieces, où l'on ne nous donne que des gens vertueux, je les place au dessous de la plus mauvaise parade. Il ne s'y trouve rien de saillant : pas un trait auquel on puisse se reconnoître, soi & la société où l'on vit. *Le Méchant*, morbleu ! Cela s'appelle une Piece intéressante ... Il n'y a de bon, de vrai, que *le Méchant* ... Vive *le Méchant* !... Venez-vous au *Méchant* ? ... On joue aujourd'hui *le Méchant* ... Je cours au *Méchant*, pour ne point quitter mes Amis ... Deux Femmes, de celles qui font le sort des livres & des Auteurs, n'avoient rien dit encore depuis le dîner. L'une, d'une santé très-délicate, étoit coquette par régime. Ce qui lui parut de touchant fut la situation de Julie, réduite à se montrer à son Amant, vêtue comme une Couturiere, sans pompons & sans dentelles. L'autre, qui avoit la réputation de jouir gaiement de la constitution la plus robuste, répondit, en éclatant de rire : Votre Julie, Madame, n'étoit qu'une petite sotte ... Une Fille, jeune, jolie, & à Paris, se laisser mourir de faim, elle & sa famille ! Cela n'est pas croyable ... Je veux bien qu'elle ait été élevée par une Lucrece ; encore se met-on au fait des usages, & des usages universellement reçus ... Personne ne me disputera un très-bon cœur ; mais je ne puis plaindre une idiote qui n'a eu que ce qu'elle méritoit ... Et sa Mere ? Quelle bonne Femme ! Quel ton commun ! mon

Epoux, mon tendre Epoux ! La Province même n'a plus ces ridicules ... La pureté de votre goût s'étend sur tout, Mesdames, ajouta mielleusement un blond Chevalier, qui avoit fait une partie de ses classes. J'ai prodigieusement étudié, & je ne sache rien qui ressemble moins à la belle Nature que ce que nous venons d'entendre. Premiérement, l'endroit où se passe l'action n'est pas présentable à d'honnêtes gens. De trois hommes chargés des principaux rôles, l'un est un Héros déguenillé, les deux autres des Messieurs .... de la petite Robe ... La belle Nature ! Les Femmes sont sans rouge, sans paniers, sans manieres, sans jargon, tout bonnement une Mere & une Fille .... La belle Nature ! Est-ce là peindre pour plaire, peindre pour des François ? Est-ce imiter ces Auteurs délicats, comme leur Nation, qui présentent tous les jours l'adultere sous des traits si mignons, pour ne point effaroucher la pudeur enfantine de nos Hélenes ? Si les Comédiens s'avisoient de jouer une Piece si singuliere, je leur garantirois bien les vingt sols de quelques Bourgeois ; mais je leur donne ma parole d'honneur que les premieres loges seroient désertes pour plus de dix ans. Au reste, l'Auteur est un Etranger, & il n'appartenoit pas à un Etranger de connoître la belle Nature ... La belle Nature ? reprit avec emportement un Sage fort estimé : Je vous jure, moi, que ce n'est la Nature d'aucune façon. Qu'un Homme s'expose à des dangers, pour conserver sa femme ; jusques-là l'intérêt personnel n'est pas blessé : des besoins physiques ont pu l'y déterminer ; mais qu'un Pere se sacrifie pour nourrir ses Enfans ? Quelle absurdité ! Quelle ignorance ! Voilà pourtant l'heureux pivot sur qui tourne cette noire machine : voilà ce qu'on ose offrir à un sie-

cle éclairé par la Philosophie ... Vous déraisonnez, tous tant que vous êtes, continua poliment l'Héritier de l'Amateur, qui avoit donné à dîner. L'Aveugle Tartare n'a pas pensé qu'on ne s'intéressoit qu'aux Gens dont on vouloit bien prendre la place, & qu'il n'est jamais venu dans l'esprit humain de prendre celle d'un Pauvre pour un moment. Eût-il été Roi, ou même Contrôleur-général pendant trente ans, il est pauvre : ç'en est assez, pour que ses plaisirs & ses peines n'affectent personne : rien de plus simple & de plus naturel. Voilà, vous dis-je, le vice, l'unique vice de la Piece ... Toujours cette Piece vous occupera, Gens frivoles, s'écria un grave Politique. Eh ! qu'importe à la Monarchie, qu'importe à nos Armées qui sont au delà, ou en deçà du Rhin, que ce Drame soit bon ou mauvais ? Pas un de vous n'a été frappé du Discours préliminaire. On y a affecté un continuel persifflage, à dessein d'y noyer d'étranges choses contre l'Etat (1). Je n'en veux pas dire davantage : je ne suis pas de ces cerveaux brûlés qui voient le Diable où il n'est pas, & se font un monstre du mot le plus innocent ; mais je n'en voudrois pas être l'auteur : ce Tartare m'a l'air de l'espion d'un Roi ... Paix là, morbleu ! Paix donc ! crioit le Millionnaire, en tirant mon guide à lui : me prend-on pour un zéro ? Il me semble pourtant que si quelqu'un a bien dîné ici, ce n'est pas à

(1) S'il s'étoit trouvé là un Homme sensé, il auroit répondu : L'Auteur de ce Discours vient de voir réussir, parmi un certain Public, des Préfaces aussi absurdes que leur Approbateur : il vient de voir la singularité la moins nécessaire piquer la curiosité, & multiplier les Lecteurs étonnés ; il a voulu augmenter le nombre des siens par une Préface absurde & singuliere. Est-il blâmable ? Oui, sans doute, d'avoir sacrifié le goût à la bizarrerie ; mais il l'est beaucoup moins que les Hommes célebres, qui, sûrs de plaire par leur maniere d'exprimer la Nature, ont cependant eu recours à de petits moyens, indignes de leurs talens, & dangereux pour quiconque essaiera de les imiter dans ce travers.

ses dépens... Monsieur le Lecteur, & cette bourse? Cette bourse que l'Amant de Julie a jettée, en prenant la fuite? ... Depuis que cette bourse a été par terre, mon inquiétude sur ce qu'elle deviendroit m'a fait perdre la moitié de ce que vous avez lu... Y avoit-il de l'or, ou de l'argent dans cette bourse? Il est bien singulier qu'on n'ait pas ramassé cette bourse : je crois qu'une pareille négligence est un défaut que les connoisseurs pardonneront difficilement...

Dois-je être mécontent ? Dois-je être flatté? Ni l'un, ni l'autre. Chacun a parlé sa langue dans la critique qu'il vient de faire, comme j'ai parlé la mienne dans mon triste Drame. J'aurai d'autres Juges, qui porteront d'autres jugemens, dont je ferai mon profit, ou que je mépriserai : un Auteur doit savoir jouir du calme, & braver les tempêtes. Cependant, si les ames sensibles & honnêtes n'éprouvoient aucune émotion à la vue de mes peintures; si l'homme qui ne donne rien à la prévention, ni aux clameurs publiques, condamnoit mon dessein & mes sentimens, j'avouerois m'être trompé; mais j'en serois inconsolable.

RELATIONS.

CEs Relations viennent d'Afrique. Si elles reçoivent un accueil favorable, on en *donnera la* suite. Mais ont-elles quelques rapports avec le Drame qui les précede ? Oui, & non. *Elles sont*, comme lui, à l'honneur de l'Humanité, & le même esprit qui l'a composé, les a fait *recueillir*. Ceux qui ne s'attachent qu'aux événemens, n'y trouveront aucune analogie.

A quelques milles du Temple du Serpent Fétiche, dans la Guinée, des Hollandois ont trouvé deux Negres au fond d'une caverne, l'un vieux, ayant eu la langue arrachée, & les jambes coupées par des ennemis; l'autre, en la fleur de son âge, & uniquement occupé de ce Vieillard, qu'on crut être son Pere. Il le nourrissoit de riz & d'ananas; il étendoit sous lui les peaux des bêtes qu'il avoit tuées; & chaque jour, pour le récréer, il le portoit sur ses épaules, le long du rivage, lorsque les grandes chaleurs étoient dissipées par l'approche de la nuit. La compassion seule l'avoit porté à quitter ses parens, pour s'attacher à ce malheureux. Six ans écoulés dans la solitude, & le spectacle de mille infirmités n'avoient point altéré son zele & son respect pour cette victime du tems, & de la cruauté ! Une si belle découverte a touché jusqu'aux Naturels du Pays, qui ont nommé cet asyle la caverne de la pitié. Quelques Négresses y vont même, au lever de l'aurore, présenter leur Enfans au jeune Negre, qu'elles prennent pour un Dieu : tant les caracteres de l'Humanité ressemblent à ceux que la Divinité fait adorer aux Hommes, sous les emblêmes de la perfection.

Deux Coja-morsous, réputés Singes jusqu'ici, viennent d'être admis à la qualité d'Hommes, près d'Angola, pour l'amitié singuliere que l'on a reconnue entr'eux. Préférence, éloignement, punitions, toutes les épreuves possibles n'ont servi qu'à démontrer la sublimité de leurs ames, & la justesse de leur discernement. Peut-être mettra-t-on un jour au rang des Singes les Hommes incapables des sentimens de ces Coja-morsous.

Le Grand Négus, ou l'Empereur des Abyssins, ayant juré solemnellement d'exterminer le petit

Royaume de Gingiro, pour se venger d'une raillerie attribuée à son Souverain, marchoit, ces jours passés, à la tête d'une Armée formidable. Un Vieillard lui apprend que l'insulte dont il se plaint est de l'invention d'un traître. Soudain le grand Négus se releve de son serment, en disant qu'il étoit permis d'être parjure, pour être juste. Ce Prince barbare a d'étranges opinions sur les bornes qu'on doit prescrire à la sainteté du serment & des traités. Il y a quelques années qu'il fut appellé au secours d'un Prince voisin, son Allié. Après avoir pourvu à la sûreté de son Empire, & au bien-être de ses Sujets, il consacra ce qui lui restoit de troupes & d'argent à la défense de cet Allié, & courut joindre sa valeur à la sienne. Cependant l'ennemi remporta plusieurs avantages: la Guerre dura long-tems, & le grand Négus, éloigné de ses Etats, étoit le plus maltraité. Son Allié même lui laissoit courir les plus grands hasards, sous le prétexte d'ouvrir de nouveaux champs à sa gloire. Enfin, il compta sur sa générosité, jusqu'à exiger qu'il fît venir tous les Soldats qui gardoient l'Abyssinie, avec les provisions destinées à nourrir les Peuples de cette vaste Contrée. Mais voici la réponse qu'il reçut de ce sage Empereur, en présence des troupes; car on ignore dans ces Pays la politique & les traités du cabinet: Un Homme avoit un Fils & un Ami, entre lesquels il partageoit ses soins & ses richesses. Cet Homme perdit la moitié de ses biens: son cœur seul n'éprouva aucun changement: il distribua encore ce qui lui restoit à son Fils & à son Ami; mais celui-ci lui dit un jour: Vous m'aviez promis de m'entretenir dans la gloire & l'opulence, & vous me faites partager vos malheurs. Donnez-moi l'héritage de votre fils, ou je vous regarderai comme

un lâche. Que pensez-vous que fit cet Homme, continua le grand Négus ? Il fit ce que je vais faire : il quitta son Ami injuste, comme je vous quitte. Mon Peuple est mon Fils unique. Sa conservation est le premier de mes devoirs ; son bonheur le plus cher de mes souhaits. Un Pere n'a pu promettre la substance de ses Enfans, & la gloire qu'il rechercheroit à leurs dépens seroit une infamie. A ces mots, il tourna sa marche du côté de l'Abyssinie, avec les débris de son Armée, & le Prince voisin l'assura que dès qu'il se seroit défait de ses ennemis, il auroit l'honneur de lui faire la guerre, pour lui prouver sa gratitude.

Le Souverain de l'Isle de Zocotera ayant fait arrêter un de ses sujets, soupçonné de vouloir enlever la plus belle de ses femmes, promit une année de son revenu à quiconque pourroit convaincre l'accusé. Celui-ci avoit confié son dessein à un Ami pauvre & sincere, qui vint l'assurer qu'il ne mourroit point. Mon Ami, lui dit-il à l'oreille, le Roi est si juste, qu'il ne te sacrifiera pas à ses soupçons, quelqu'irrité qu'il soit, & je suis seul dépositaire du secret de ta vie. Mais parce que l'Homme est foible, je vais le remettre dans le sein d'un Dieu, qui fait tout oublier. Regarde par la fenêtre de ta prison. Il sort, après l'avoir tendrement embrassé, & va se précipiter dans les flots de la Mer.

A Benin, Capitale du Royaume de ce nom, Ville très-peuplée, très-grande, & dont les habitans sont les plus policés de l'Afrique, après les Egyptiens, il s'étoit formé derniérement une Secte de Négres singuliers par leurs façons de se nourrir, de penser, & de s'énoncer. La nouveauté, & certaines grimaces étudiées leur avoient acquis beaucoup de partisans, sur-tout parmi la multitude grossiere, qui les alloit entendre en foule

au milieu des rues. Quoiqu'on ignorât leurs prétentions, & que leur jargon factice ne fût presque entendu de personne, ils allarmerent le Roi, qui manda son Conseil pour les juger. Selon les uns, ils affectoient indirectement l'autorité suprême; d'autres leur prêtoient l'intention abominable de renverser les Idoles de la Nation; les moins passionnés se contentoient de les accuser de décrier publiquement l'affection mutuelle des parens & l'amitié. Chacun les condamnoit déja à une peine proportionnée aux idées qu'il s'étoit formées de leur extravagance, ou de leur crime. Le Roi écouta tout le monde, ne décida rien, & convoqua la même assemblée pour le huitieme jour. Cependant il ordonna que lorsque les Négres singuliers monteroient sur leurs tréteaux, on fît brûler devant eux, dans des vases d'or, les parfums les plus délicieux, en leur disant respectueusement : c'est de la part du Roi. Cet ordre fut exécuté sur le champ. Pendant trois jours les Negres singuliers s'enivrerent de la douce vapeur, n'imaginerent pas d'être assez modestes, pour refuser une distinction si étrange, & suspendirent l'attention des Grands & des Petits. Le quatrieme jour, mêmes honneurs, même avidité à les recevoir; mais le Peuple, revenu de son étonnement, n'eut plus les mêmes yeux. Il passa de l'enthousiasme à la jalousie, de l'admiration au murmure, & du ridicule au mépris, qui fit disparoître les Negres singuliers, avec tous leurs prestiges. Ce Prince connoît les hommes, & ce qui est plus précieux encore, l'art de les conserver, sans blesser sa Justice.

Pharan, Pere de trente fils, qu'il a élevés lui-même dans la sagesse, & de douze filles, dont il a rempli les habitations de paix & de joie; Pharan,

Protecteur de mille Malheureux, qui languissoient dans l'oppression; Mortel le plus humain des Mortels; Ami adoré de ses Amis, qu'il se choisit indistinctement dans tous les états où l'on peut être vertueux; Pharan, juste, libéral & magnanime, vient de mourir de vieillesse, au milieu de sa nombreuse postérité, regretté de tous ses Compatriotes, & digne de l'être de tous les hommes.

Cette nouvelle est ici mot pour mot, telle qu'on l'a reçue d'Afrique. Il est bien surprenant qu'à tant de qualités morales, on n'ait joint aucun titre magnifique; cependant Pharan étoit Roi de Nigritie. Que faut-il en conjecturer? Que dans ce climat, réputé barbare, Pere, Ami, Juste, Bienfaisant, sont des titres au dessus des dénominations fastueuses de Souverain, de Potentat? qu'un Roi n'y est que l'économe de la vie des Peuples, & l'Intendant de leur bonheur? Ah! pourquoi une opinion si séduisante n'est-elle qu'une conjecture? Pourquoi ne nous a-t-on pas assuré de la réalité d'une merveille, qui paroît tenir de la fiction?

A l'embouchure du Zambere, fleuve du Monomotapa, une jeune fille vivoit retirée avec sa Mere depuis trois ans, sous des branchages de palmiers, & nul homme n'approchoit de cet asyle. Cependant elle vient de mettre au monde deux fils, qui se tenoient par la main dans son sein même, & poussent des cris affreux, quand on veut les séparer, comme s'ils éprouvoient mutuellement les plus vives douleurs. Ces Jumeaux extraordinaires sont les fruits d'un songe, qui présenta à leur Mere innocente deux beaux hommes également passionnés pour elle; mais trop unis par les liens de l'amitié, pour que l'un consentît à la ravir à l'autre. Ce débat généreux se passoit dans un bois sombre & odorant; il étoit vif comme l'a-

mour qui y donnoit lieu ; il charmoit le cœur de la belle Africaine, & l'allarmoit tout ensemble. Mais son imagination enflammée, & l'ardeur de son âge se jouerent-elles alors des loix de la Nature ? Fut-elle surprise la nuit par de perfides Incubes, ou l'air étoit-il fécondé par des vents d'Orient ? C'est ce qu'il ne convient pas de décider ici. Quoi qu'il en soit, parmi les hommes que l'Empereur de l'Or a fait passer sous les yeux de cette fille-mere, elle a reconnu avec transport les deux Amis qu'elle a vus en songe, les a regardés tendrement, & s'est évanouie pour toujours à leurs pieds. Ces Mortels distingués veulent être les Peres de ces Enfans merveilleux, & les nourrir ensemble. L'Empereur prétend les adopter, pour les faire regner ensemble. Les habitans du Monomotapa en attendent une postérité d'Amis, qui les élevera en gloire & en puissance au-dessus de tous les autres Peuples. S'il étoit possible qu'ils se dispersassent pardelà les Mers, ils formeroient une nouvelle génération d'hommes qui banniroient de l'Univers les vices que produit la discorde, & l'on devroit au sentiment le plus pur le bonheur de la terre.

Fin du cinquieme & dernier Volume.

